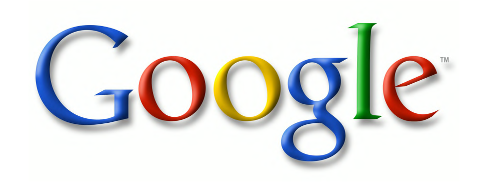
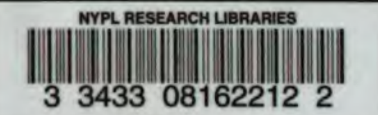
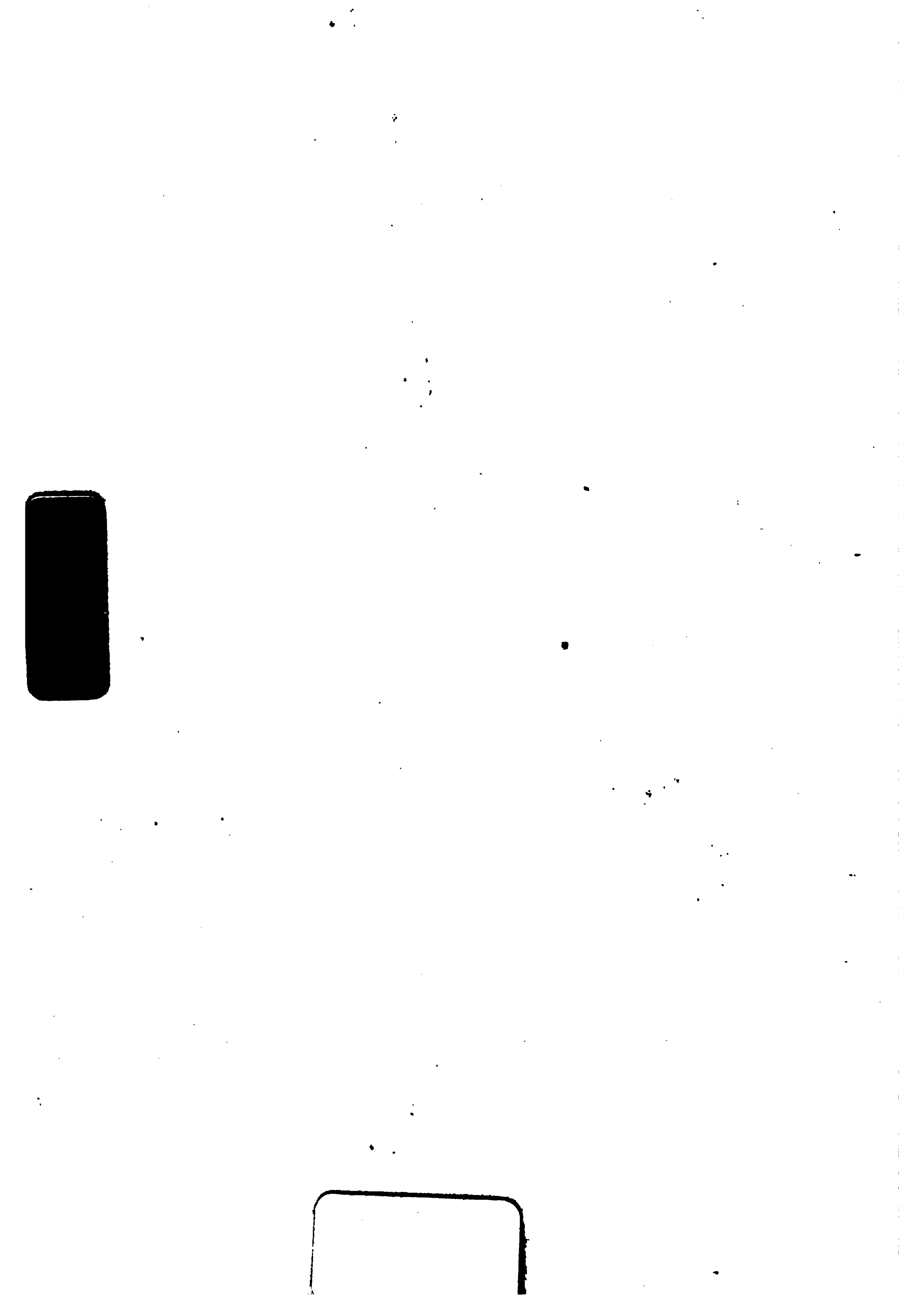
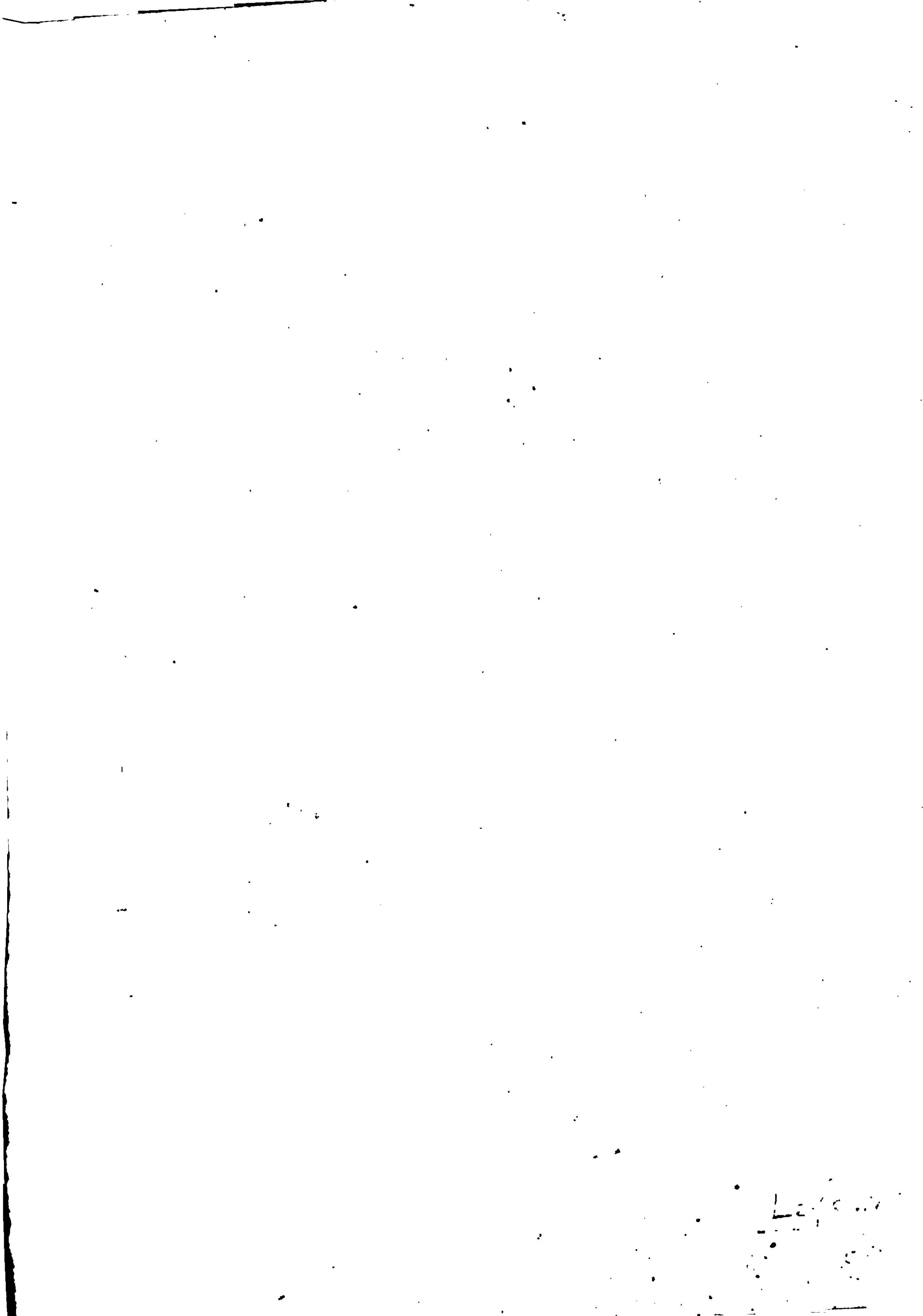



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08162212 2





BANQUET DES SAVANS,

PAR ATHÉNÉE,

Traduit, tant sur les Textes imprimés, que sur plusieurs Manuscrits,

PAR M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

TOME CINQUIÈME.

Pour nous, qui ne pouvons plus consulter qu'une très-petite partie des Auteurs allégués par Athénée, et qui ne trouvons que dans son livre cent particularités curieuses dont il parle, nous regardons sa compilation comme un trésor très-précieux.

BAYLE, *Dict.*

A PARIS,

Chez LAMY, Libraire, quai des Augustins, n°. 26.

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. XCI.

LIVRE TREIZIÈME.

AMI Timocrate, dit *Larensius*, Antiphane le comique ayant lu une de ses pièces en présence d'Alexandre, qui n'en parut pas trop content, ce poète lui dit : « Prince, pour être en état d'approuver cela **, il faut s'être souvent trouvé à ces repas où chacun paie son écot ***, et avoir reçu et donné nombre de coups au sujet de quelque courtisane, si l'on en croit ce

* Je préviendrai ici le lecteur, par une réflexion de Lucien sur le sujet de ce livre : « L'ame ne peut pas toujours être fixée sur des choses sérieuses : « des travaux assidus demandent quelque relâche, et il faut cesser, pour ainsi « dire, de penser, afin de goûter un peu les plaisirs. *Amours*, t. 1, p. 1018, édit. Salmur. Tout est mauvais pour des cœurs corrompus. Ce sont des vases impurs, où tout ce qu'on jette, même de meilleur, est bientôt altéré : *Quodcumque infundis accessit.* Cependant les livres qui traitent de l'amour ont infiniment moins fait de mal à la société que les traités de théologie, ouvrages qu'on peut appeler « les égaremens les plus étranges de l'esprit humain. » Lisons donc avec reconnoissance les précieux morceaux qu'Athénée nous a transmis sur une passion si chère à nos cœurs, et sans laquelle l'auteur de l'univers n'auroit pas d'admirateurs.

** Je lis *dei g'*, avec Pursan, non *dei gur.*

*** La liberté, ou plutôt la licence régnoit ordinairement à ces repas qui étoient le plus souvent ceux de la jeunesse. Il n'étoit même pas rare que les courtisanes eussent leur dose des coups qui se donnoient à table. Si l'on en croit quelques poètes, ces coups étoient pour elles des preuves d'amitié.

que dit Lycophron de Chalcis dans son ouvrage sur la *Comédie*. »

M'étant donc proposé de rendre par ordre tout ce qui fut dit à notre repas sur l'article de l'amour (car on y a beaucoup parlé des femmes mariées et des filles de joie), et d'en donner * les détails à ceux qui ne les connoissent pas, je vais invoquer la muse Érato **, afin qu'elle me rappelle tous les propos érotiques de notre conversation.

« Çà donc, Érato, viens à mon secours, et raconte-moi »

tout ce qui a été dit sur l'amour même, et sur tout ce qui le concerne.

D'abord, celui qui nous traitoit cita l'ouvrage qu'Ermippe a fait sur les législateurs; voici ce que cet écrivain y rapporte : « Il y avoit à Lacédémone une grande salle obscure où l'on enfermoit les jeunes filles qu'il falloit marier; ensuite on y introduisoit les jeunes gens qui n'avoient pas encore d'épouses; celle que chacun prenoit, sans choix, dans cette obscurité

---

* Je lis *kai ouk eidosin ekthees omenoi*, correction de Pursan que Daléchamp a aussi faite, sinon que Pursan lit *tacha*, et moi, *kai*. La construction devient ainsi très-exacte.

** Muse, dont le nom rappelle l'Amour, ou *Eroos*.

devenoit la sienne, et sans dot. Lysandre ayant abandonné * celle qu'il avoit prise ainsi, pour en épouser une plus belle, fut condamné à une amende. »

Cléarque de Soli parle ainsi à ce sujet dans son ouvrage sur les *Proverbes* : « Il est d'usage à Lacédémone que les femmes amènent certain jour de fête à l'autel ceux qui ne sont pas mariés. Là, elles leur donnent des souflets, afin de les forcer à sentir bientôt le doux épanchement de l'amour paternel, en se mariant lorsqu'ils sont en âge, et afin d'éviter les récidives de cet affront. »

Ce fut chez les Athéniens que Cécrops établit le premier l'union individuelle d'un homme et d'une femme, car avant lui, les femmes étoient en commun, et en usoit qui vouloit, au gré de sa passion ; et personne ne connoissoit son père dans le nombre de ceux qui pouvoient l'être. Voilà pourquoi on a dit que Cécrops étoit de *deux natures* **.

Après ce récit, on voit donc combien quelques écrivains ont eu tort de donner deux femmes *** en

* Ceux qui avoient épousé ses filles les abandonnèrent aussi après sa mort, et furent pareillement condamnés par les Éphores. Voyez Élien, liv. 6, ch. 4.

** C'est-à-dire, qu'il avoit réuni les deux sexes dans sa personne.

*** Diogène de Laërce, *Vie* de Socrate, cite aussi Aristote sans indiquer

même temps à Socrate, savoir; Xanthippe et Myrto, fille d'Aristide, non de celui qui fut surnommé le Juste, car les époques ne s'accorderoient pas, mais d'un Aristide qui fut le troisième après le *Juste*. Or, ces écrivains sont : Callisthène, Démétrius de Phalère, Satyrus le péripatéticien et Aristoxène *; mais Aristote leur en a fourni l'occasion par ce qu'il rapporte dans son *Traité de la Noblesse*.

Peut-être aussi cela est-il arrivé en conséquence du décret qui permettoit à chaque citoyen d'avoir deux femmes, vu le petit nombre des hommes. Ainsi, les comiques qui ont si souvent fait mention de Socrate, n'en auront pas parlé pour cette raison. Hiéronyme de Rhode a rapporté ce décret concernant

---

l'ouvrage de ce philosophe. Athénée cite le traité, *peri syggeneias*, de la parenté; mais d'après Diogène de Laërce, qui indique le traité *peri eugeneias*, de la noblesse, on voit que notre texte est altéré. Quant aux deux femmes de Socrate, une tradition lui donne *Myrtoo*, fille d'Aristide le *Juste*, en premières noces; mais les détails d'Élien, liv. 10, ch. 15, outre la chronologie, s'opposent à cette assertion que présente Diogène de Laërce.

* On peut y joindre Hiéronyme de Rhode avec Diogène de Laërce; mais le décret dont il s'agit ne permettoit d'épouser qu'une femme, laissant la liberté d'avoir des enfans d'une seconde, comme concubine, puisqu'elle n'étoit pas *astée*, c'est-à-dire, *citoyenne*. Ainsi, il seroit faux de toute manière que Socrate eût eu deux femmes en même temps.

les femmes, et je vous l'enverrai dès que je me serai procuré son ouvrage; mais Panétius de Rhode a contredit ceux qui ont avancé que Socrate avoit deux femmes.

Chez les Perses, la reine * voit sans peine que le roi ait des concubines, parce qu'elle est absolument ** subordonnée à la volonté de son despote; d'ailleurs, dit Dinon, ces femmes ont le plus grand respect pour la reine, et lui rendent des hommages qui vont jusqu'à l'adoration.

Priam avoit aussi nombre de concubines, sans qu'Hécube le trouvât mauvais. Voici ce qu'il dit :

« J'ai eu dix-neuf enfans de toi seule; les autres me sont nés des
« concubines que j'ai chez moi. »

Mais chez les Grecs, la mère de Phénix ne veut pas souffrir la concubine d'Amyntor. Médée, quoique bien instruite de l'usage des Barbares, ne peut non plus soutenir la rivalité d'une seconde épouse dans Glaucée; mais Médée s'étoit déja faite à l'usage plus

---

* Athénée devoit dire les *reines*; car les rois de Perse épousoient plusieurs femmes qui étoient vraiment reines. Voyez Brisson, *Reg. Pers.*, liv. I.

** Malgré cela, les reines de Perse n'avoient d'autre gardien de leur fidélité que l'honneur, ou peut-être mieux la crainte du supplice.

honnête des Grecs. Clitemnestre, cédant à son ressentiment, tue Cassandre et Agamemnon, parce que ce prince avoit pris cette seconde femme en se conformant aux usages des Barbares.

Il y a lieu de s'étonner, dit Aristote, qu'Homère dans toute l'*Iliade* ne donne pas de concubine à Ménélas, tandis qu'il en suppose à tous les autres Grecs. En effet, Nestor et Phénix ont chacun leur concubine couchée à côté d'eux, quelqu'âgés qu'ils soient; mais ces guerriers ne s'étoient pas épuisés par des jouissances prématurées dans leur jeunesse, ni altéré la santé par le vin ou par les indigestions qui résultent ordinairement de l'excès du manger, de sorte qu'ils avoient la plus verte vieillesse.

On peut dire cependant que si Ménélas n'avoit pas de concubine, c'est qu'il s'en abstenoit par le respect qu'il devoit à son épouse, n'ayant pris les armes que pour elle. Néanmoins, si l'on voit Thersite reprocher avec insolence à Agamemnon le nombre de ses concubines, lorsque le poète lui fait dire :

« Tes tentes sont pleines d'airain; tu y possèdes nombre de femmes
« superbes que nous, Achéens, t'avons données comme à notre chef, »

on peut convenir avec Aristote que ces femmes, loin d'être à l'usage d'Agamemnon, ne servoient que

de parade dans sa tente; de même que l'on ne fait pas une grande provision de vin pour être dans l'ivresse.

On donne généralement nombre de femmes à Hercule; il est vrai qu'il ne les haïssoit pas *; mais il prenoit tantôt l'une, tantôt l'autre, dans les différentes expéditions qu'il fit; ce qui lui procura beaucoup d'enfans: cependant, Hérodote dit qu'il dépucela en sept jours ** les cinquante filles de Thestius.

Égée eut aussi nombre de femmes. Il épousa d'abord la fille d'Hoplées; après elle, une des filles de Chalcodon; mais les ayant abandonnées l'une et l'autre à ses amis, il prit indistinctement les femmes qui lui plurent, sans les épouser. Il eut ensuite Éthra, fille de Pithée ***; enfin, Médée.

---

* Lucien le caractérise bien en le disant: *Oxys pros aphroditeen, acer in venerem. Amor,* p. 1019.

** Selon Pausanias, dans ses *Béotiques*, p. 302, ce fut *en une seule nuit:* on ajoutoit même qu'il en avoit eu cinquante enfans mâles. Fable déduite d'une théorie astronomique mal entendue. D'autres lisent *Thespius*, qui étoit fils d'Érecthée, et avoit eu cinquante filles de plusieurs femmes. Ces Thespiades allèrent peupler la Sardaigne sous la conduite d'Iolaüs, neveu d'Hercule.

*** Ce fut la mère de Thésée. Je laisse à d'autres à discuter l'ordre chronologique d'Hoplées et de Chalcodon. Voyez Pausanias, etc.

Thésée enleva d'abord Hélène, et ensuite Ariadne. Istrus, qui nous rapporte, liv. 14 de ses *Attiques*, les femmes qu'eut Thésée, dit qu'il prit les unes par amour, enleva les autres par force, et s'unit avec plusieurs par des noces légitimes. Celles qu'il enleva furent Hélène, Ariadne, Hippolytée, les filles de Cercyon et de Sinis. Il s'unit légitimement à Mélibée mère d'Ajax; Hésiode ajoute, Hippée, Églée pour laquelle il manqua au serment qu'il avoit fait à Ariadne, selon ce que dit Cercops. Phérécide y joint encore Phérébée. Il avoit déja enlevé Anaxo de Troie avant Hélène. Il eut Phèdre avant Hippolytée.

Philippe de Macédoine ne menoit pas une troupe de femmes avec lui à la guerre, comme Darius, qui fut vaincu par Alexandre, et qui avoit dans toutes ses expéditions * militaires trois cent cinquante concubines, selon le rapport de Dicéarque, liv. 3 de sa *Vie des Grecs*.

* Le texte des premières éditions me plaît beaucoup : *Peri toon holoon polemôon, de toto imperio decertans*, ou *decertaturus ;* près de décider du sort de l'empire les armes à la main. L'expression *peri ton holon polemon*, selon Pursan, ou mieux *para. t.*, etc., selon Casaubon, signifieroit *pendant toute la guerre*. J'ai préféré le sens de Noël le Comte : *In omnia bella, para pantas polemous*. Brisson prouve cet usage constant des rois de Perse, liv. 1.

Pour

Pour revenir à Philippe, il se marioit dans les lieux où il faisoit la guerre : « Pendant les vingt années * qu'il régna, dit Satyrus, *Vie de ce prince*, il épousa Audate, illyrienne, et eut d'elle une fille nommée *Cynna*. Il eut ensuite Phila, sœur de Derda, et Macate. Voulant se concilier l'amitié des peuples de la Thessalie, il y prit deux femmes dont il eut des enfans. L'une étoit Phérée de Nicésipolis, dont il eut Thessalonie; l'autre étoit Philinna de Larisse, dont il eut Aridée. Après cela, il épousa Olympias, qui lui apporta en dot le royaume des Molosses, et dont il eut Alexandre et Cléopatre.

Lorsqu'il se fut rendu maître de la Thrace, Cithélas, roi de ce pays, vint le trouver, lui amenant sa fille Méda et de riches présens : il l'épousa donc, quoiqu'il eût déja Olympias; mais devenu amoureux de Cléopatre, sœur d'Hippostrate et Nièce d'Attalus, il la joignit à toutes ces autres femmes, et passa avec elle le reste de sa vie. En voici la raison.

Pendant que Philippe en célébroit les noces,

* Les textes de M. le Comte portoient *vingt-deux ans*, ce qui approche plus de la vérité. Diodore le fait régner *vingt-quatre*, comme l'observe Casaubon.

Attalus dit à table : Enfin, nous aurons des rois légitimes, et non bâtards. Alexandre ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il lui lança au visage le gobelet qu'il avoit à la main : sur le champ, Attalus lui jeta aussi celui qu'il tenoit; mais Olympias se retira précipitamment chez les Molosses, et Alexandre chez les Illyriens. Quant à Cléopatre, elle eut de Philippe une fille qui fut nommée *Europe*.

Le poète Euripide aimoit aussi beaucoup les femmes. Voici ce qu'en rapporte Hiéronyme dans ses *Mémoires Historiques* : « Quelqu'un disoit à Sophocle, Euripide hait bien les femmes; oui, dans ses tragédies, répond Sophocle, mais au lit il leur prouve bien le contraire. »

Nos épouses ne sont pas telles que celles dont parle Eubule dans ses *Bouquetières* :

« Non, certes, elles ne se couvrent pas la peau de blanc, ne se
« peignent pas * avec du jus de mûre, comme vous le faites; de
« sorte que si vous sortez en été, on voit couler (*de vos yeux*)
« deux ruisseaux d'encre, et la sueur former, en vous tombant sur
« le cou, un sillon de fard; et vos cheveux **, avancés sur le

---

* Otez *tas gnathous* du second vers, et *apo toon ophthalmoon* du troisième; ce sont des gloses marginales introduites dans le texte. Lisez *duoo* au quatrième, et *idos es tracheelon* au suivant.

** Nos femmes avancent ainsi leurs cheveux sur le front, et se rendent on

« front, présentent toute la blancheur de la vieillesse par la poudre
« blanche dont ils sont couverts. »

Anaxilas dit, dans sa *Neottis*, ou *Jeune Agnès* :

« Si quelqu'un a jamais aimé une courtisane, qu'il me nomme
« un être plus pervers. En effet, qu'est-ce en comparaison, qu'une
« dragone inaccessible, une chimère qui jette le feu par les narines,
« une Carybde, une Scylla, ce chien marin à trois têtes *, un
« sphinx **, une hydre, une lionne, une vipère? A. Que sont les har-
« pies ailées? Non, il n'est pas possible d'égaler la méchanceté de
« cette exécrable engeance ; car elle surpasse tout ce qu'on peut se
« figurer de plus mauvais. »

« D'abord, voyons ce que c'est que la Plangon *** : n'est-ce pas
« une autre chimère qui porte le feu et le ravage chez les Barbares?
« Néanmoins, un seul cavalier lui a ôté la vie ; car il s'en est allé
« emportant tous les meubles de sa maison. »

---

ne peut plus ridicules depuis quelque temps : du reste, Lucien rappelle cet usage dans son dialogue de Glicère et de Thaïs. Il est encore plus précis dans ses amours, où il fait le plus charmant détail de la toilette des femmes grecques (*mechri toon ophryoon epheilkysmenai komai brachy too metoopoo metaichmion aphiasi*) ; jamais il n'auroit mieux exposé la toilette de nos belles. Ce morceau est d'une délicatesse, d'un naturel qui ravit. Voyez t. 1, p. 1056 et suiv. ; mais le passage d'Eubule prouve que les femmes se mettoient déja une poudre blanche dans les cheveux : il l'appelle de *la céruse*.

* On peut lui en donner *six*, avec Homère.

** Salmuth observe que le *sphinx* étoit un des emblêmes des filles de joie. *Panciról.*, t. 1, p. 195.

*** Nom d'une courtisane. Voyez plus loin, ch. 7. Ce mot désigne une *poupée* faite de cire, et représentant *Vénus*, etc. Voyez Rhodigin, liv. 19, chap. 4.

« Quant à Sinope *, ceux qui la fréquentent ne sont-ils pas liés « avec elle comme avec une hydre. Elle est vieille, et a pour voi- « sine Gnathène, qui est bien son pendant ! Oui, c'est bien une « double peste ! »

« Mais Nanno **, en quoi diffère-t-elle réellement de Scylla ? ne « cherche-t-elle pas à surprendre un troisième amant, après en « avoir déja étranglé deux ? cependant on dit qu'il s'est sauvé en « forçant de rames. »

« Pour Phrynée ***, je ne vois pas trop en quoi elle diffère de « Carybde. N'a-t-elle pas englouti le pilote et la barque ? Théano « n'est-elle pas une sirène **** épilée, qui a des yeux et une voix « de femme, mais des jambes de merle ? »

« Oui, toutes ces grisettes sont autant de sphinx thébains, qui loin « de parler ouvertement ne s'énoncent que par énigmes. Comme « elles vous aiment, vous caressent, et vous font jouir avec trans- « port ! Mais aussitôt on vous dit, mon cher ! il me faudroit une « petite servante à deux pieds, ***** un lit à quatre pieds, ou fauteuil,

---

* Voyez plus loin, ch. 7.

** Joueuse de flûte, amie de Mimnerme. *Plus loin*, ch. 6 et 7.

*** Celle-ci est trop connue pour qu'on s'y arrête. Voyez plus loin, ch. 6.

**** Martial fait en peu de mots le portrait d'une de ces vieilles grisettes: « Trois cheveux, une poitrine de cigale, des mamelles semblables à une « toile d'araignée. » Voyez Salmuth sur Pancirol, t. 2, p. 455. Il y a dans ce titre des choses très-curieuses à lire sur les femmes. Quant à Théano, il y a eu nombre de femmes de ce nom en Grèce. Les unes sages, les autres libertines; quelques-unes ont cultivé les sciences ou la poésie.

***** On a voulu toucher ce passage que je laisse tel qu'il est. Il faudroit des manuscrits pour être certain qu'il est altéré. Le poète vient d'appeler *sphinx*, ces courtisanes. Il paroît donc que ce jeu de mots, sur deux pieds, trois pieds, ou *trépied*, etc., est une allusion à l'énigme du *sphinx* de Thèbes.

« un trépied. Enfin, paroît la servante...... mais alors l'ami se « sauve à ces détails, comme s'il n'avoit rien vu, et fort heureux « d'avoir été peut-être le seul qui ait échappé au naufrage « malgré lui. S'imagine-t-on être payé d'un vrai retour, on se « croit au comble du bonheur; mais, pour tout dire en bref, de « toutes les bêtes féroces il n'y en a pas de plus dangereuse qu'une « courtisane. »

Après tous ces détails de Larensius, Léonidas prit la parole, et, voulant rendre odieux jusqu'au *nom d'Epouse* *, cita ces vers des *Devins* d'Alexis :

« Que nous sommes malheureux, *nous autres maris !* lorsque « nous avons une fois vendu la liberté de notre existence, et tous « les plaisirs qui y étoient attachés. Oui, de libres que nous étions « nous sommes devenus les esclaves de nos femmes. Si nous avons « reçu une dot, n'est-ce pas plutôt une amende que nous nous « sommes imposée **? et ce bien n'est-il pas empoisonné par le fiel « amer d'une femme? car le fiel de l'homme est du miel en com- « paraison. Si nous recevons une injure, nous savons pardonner ; « mais les femmes, en nous injuriant même, font de leur pis pour « pour nous irriter davantage. Toujours prêtes à s'arroger le droit « de se mêler de ce qui ne les regarde pas, elles négligent ce qui

---

Mais le comique enchérit par un lit à quatre pieds. Par *trépied,* il faut entendre généralement une *batterie de cuisine,* pour compléter l'ameublement que demande cette grisette.

* Joignez aux passages suivans ce qu'ont dit, contre les femmes, Lucien dans *ses Amours,* et Simonide dans *Stobée ;* mais on y voit aussi les détails les plus favorables à leur cause.

** Je garde le texte *paschomen.* Canter lisoit *phaskomen,* comme le remarquoit Pursan avant Casaubon. La chose revient au même.

« est de leur ressort, et feront mille parjures pour un : et lors-
« qu'elles ne souffrent aucun mal, elles vous disent *d'un ton*
« *dolent :* Eh ! je suis malade ! »

Xénarque dit, dans son *Sommeil :*

« Les mâles des cigales ne sont-ils pas heureux que leurs femelles
« soient muettes ? »

Philétaire écrit, dans sa *Corinthiaste :*

« Par Jupiter ! qu'elle a l'œil tendre et voluptueux ! Non, ce n'est
« pas en vain qu'on voit dans toute la Grèce des temples élevés
« à Vénus courtisane *, et non à Vénus mariée. »

On lit dans l'*Athamante* d'Amphis :

« A. Une maîtresse n'est-elle pas toujours plus affectionnée qu'une
« épouse? B. Oui, certes, et avec raison ; car que fait une épouse **
« dans l'intérieur du logis? elle s'y moque de tous les égards ; au lieu
« qu'une bonne amie sait qu'on ne s'attache un homme que par
« de bonnes façons, et qu'autrement il faut qu'elle en cherche un
« autre. »

Eubule dit, dans sa *Chrysille :*

« Puisse périr le malheureux qui se marie une seconde fois ! je par-
« donne à celui qui l'a fait une, car il ne savoit pas dans quel
« malheur il alloit se précipiter ; au lieu que l'autre avoit appris
« par expérience combien une femme est un mauvais meuble. »

---

* C'est la Vénus *Derceto*, ou coureuse de Syrie, dont j'ai parlé.

** Je garde *nomoo* avec les premières éditions. Le texte indique donc *une femme légitime*, ou possédée en vertu de la loi, *nomoo*. Canter et d'autres après lui ont changé mal-à-propos.

Mais il a dit plus loin :

« O adorable Jupiter ! moi ! je dirois jamais du mal des femmes !
« que je périsse plutôt ! n'est-ce * pas le plus précieux des biens
« qu'*une femme?* S'il y a eu une méchante Médée, n'y a-t-il pas
« eu aussi une vertueuse et illustre Pénélope ? Si l'on cite une
« atroce Clytemnestre, opposons-lui l'excellente Alceste. Peut-être
« va-t-on médire de Phèdre? Mais la bonne ... oui, la bonne ...
« ma foi je n'en trouve plus de bonne à citer, tandis que j'en aurois
« tant de mauvaises à nommer. »

Aristophon écrit, dans sa *Calonide :*

« Périsse celui ** qui est assez malheureux pour épouser une
« seconde femme ! celui qui se marie la première fois me semble
« excusable, car il ne sait pas encore quel va être son triste sort
« en prenant une femme ; au lieu que celui qui se marie une seconde
« fois se précipite à bon escient dans un malheur qu'il avoit prévu. »

On lit dans le *Philopator* d'Antiphane :

« A. Certes, il est marié. B. Que dis-tu là ? A. Vraiment il est
« marié. B. Je l'ai cependant laissé avec toute sa raison *** ! »

---

* Joignez à ceci le bien que Lucien a dit des femmes dans *ses Amours*, quoique ce passage-ci soit une ironie.

** Ce poète copie le passage précédent d'Eubule, ou celui-ci est le plagiaire : vols fréquens dont j'ai parlé. Quelquefois une pièce n'étoit composée que de morceaux pris de plusieurs comiques, et plaisoit pour l'ensemble et l'exécution du plan ; mais enfin on la sifloit, et elle tomboit sans jamais pouvoir reparoître, comme le remarque Lucien.

*** Texte, je l'ai laissé *bien marchant*. Le mot *zoonta*, vivant, est une glose introduite dans le texte.

On lit dans l'*Arréphore*, ou la *Joueuse de Flûte* de Ménandre :

« A. Non, si tu as de la raison, tu ne te marieras pas, pour renoncer
« à la vie; car, sache que je suis marié, et que c'est en consé-
« quence que je te dis de ne te pas marier. B. Ma foi, c'est une
« affaire décidée : le sort en est jeté. A. Poursuis donc. Puisses-tu
« ne pas y périr ! car c'est dans une mer orageuse que tu t'exposes,
« tant tu vas rencontrer d'embarras ! ce n'est pas dans la mer de
« Libye *, dans la mer Égée, dans la mer Ionienne, où sur trente
« vaisseaux il en périt à peine trois ; mais dans les bras de l'hymen
« où tous les hommes font naufrage ! »

Et dans son *Empipramène* :

« Puissent périr à jamais le premier, le second, le troisième, le
« quatrième qui se sont mariés, et de même toute leur postérité ! »

Carcinus le tragique dit, dans sa *Sémelé*, dont le début est, *ô nuits !*

« O Jupiter ! pourquoi parler mal d'une femme ? ne suffit-il pas
« de dire que c'est une femme ? »

Ceux qui dans un âge avancé ** se remarient avec

---

* Distinguez ainsi ces vers avec Scaliger, cité par Adam.

O. L., o. d' A., oud' Ioonion
Hou t. triakont' o. a. tria.
Pl. g. d' o. d. hr. s. hol.

** La loi Papia défendoit même chez les Romains de se marier après 60 ans. Mais Salmuth qui la rapporte, prouve, par différens exemples, combien elle étoit mal fondée. Pancirol., t. 2, p. 453 et suiv.

de

de jeunes femmes, ne réfléchissent pas qu'ils se précipitent dans un malheur qu'ils ont déja souffert; quoique le poète de Mégare les avertisse ainsi :

« Non, une jeune femme ne convient pas à un vieillard; car elle
« n'obéit pas au gouvernail comme un vaisseau léger. Il n'y a pas
« d'ancre qui la retienne, et souvent elle rompt ses cables la nuit
« pour aller dans un autre port. »

Théophile a rendu la même pensée à la lettre en quatre vers iambiques, dans son *Néoptolème :*

« Non, une jeune femme ne convient pas à un vieillard ; elle
« n'obéit absolument pas au gouvernail *, comme fait un vais-
« seau léger ; mais après avoir cassé son cable elle va de nuit
« trouver un autre port. »

Je crois, Messieurs, que personne de nous n'ignore que les femmes ont été cause de très-grandes guerres.

Hélène causa la guerre de Troie ; Chryséis, la peste; Briséis, la colère d'Achille; une femme Thébaine, nommée Théano, enlevée à son mari par un Phocéen, donna lieu à la guerre sacrée, selon Douris, liv. 2 de ses *Histoires*. Cette guerre dura dix ans, et ne finit que quand Philippe eut joint ses troupes à

* Texte, *à un seul gouvernail*. On doit se rappeler que les anciens en avoient deux à leur poupe. Voyez Winckelmann, *Pierres gravées*, etc., à la fin. Le poète de Mégare, que Théophile imite, est Théognis.

celles des Thébains, qui se rendirent alors maîtres de la Phocide.

Celle qu'on appela *guerre de Crisa* dura pareillement dix ans entre les Cyrréens et les Phocéens, comme le rapporte Callisthène dans son ouvrage sur la guerre sacrée. Elle s'alluma au sujet de Mégisto, fille du Phocéen Pélagon, et des filles Argiennes, que les Cirréens enlevèrent lorsqu'elles revenoient du temple de Delphe *. Cirra fut prise la dixième année.

On a aussi vu des maisons entièrement renversées par les femmes. Celle de Philippe, père d'Alexandre, le fut par le mariage de Cléopatre. Celle d'Hercule par le mariage qu'il contracta avec Iole, fille d'Eurytus, du vivant de Déjanire, qu'il avoit déja pour épouse; celle de Thésée par Phedre, fille de Minos; celle d'Athamas par Thémisto, fille d'Hypsée; celle de Jason par Glaucée, fille de Créon; celle d'Agamemnon par Cassandre.

Ce fut aussi une femme qui donna lieu à l'expédition de Cambyse en Égypte, selon Ctésias : « Cambyse, dit-il, ayant appris que les femmes Égyptiennes

---

* *Cirra*, ou *Cirrha* et *Crissa* désignent le même lieu. Voyez Pausanias, qui rapporte la cause de cette guerre, et ses circonstances. *Phociques*, p. 355.

procuroient infiniment plus de plaisir dans les jouissances que les autres, envoya un député chez Amasis lui demander une de ses filles en mariage. Celui-ci craignant que Cambyse n'en fît sa concubine, au lieu de lui donner le rang d'épouse, lui envoya Nitétis, fille d'Apriès, qui avoit perdu la couronne d'Égypte, après avoir été défait par les Cyrénéens; Amasis lui avoit même ôté la vie. »

« Cambyse, flatté de posséder Nitétis, n'eut pas plutôt appris d'elle les malheurs d'Amasis, qu'il en conçut le plus vif ressentiment, et se laissa persuader par les pressantes sollicitations de Nitétis, de porter la guerre en Égypte, pour venger le meurtre d'Apriès. » Mais Dinon, dans ses *Histoires de Perse*, et Lyncée de Naucrate, liv. 3 de ses *Histoires d'Égypte*, disent que ce fut à Cyrus que Nitétis fut envoyée, et même par Amasis; que Cyrus en eût Cambyse, qui marcha ensuite en Égypte pour venger sa mère.

Selon Douris de Samos, deux femmes, Olympias et Eurydice, furent cause de la guerre des Thesprotes *. Olympias marcha à l'ennemi avec des

* Je lis ici *Douris d' ho sam. kai to thesprootikon pheesi gegenesthai polemon dia duo gynaikoon*, etc. Les textes imprimés et la version de le Comte présentent *kai prooton* pour *k. t. thespr.*, que lit ici. Adam avec

tambours, et une espèce de fureur; Eurydice parut avec l'armure Macédonienne. Elle avoit appris l'exercice des armes chez Cynane Illyrienne.

Après ce discours, les philosophes qui étoient du nombre de nos convives jugèrent à propos de dire quelque chose sur l'amour et sur la beauté; il y eut beaucoup de réflexions philosophiques de citées

---

toute probabilité. Certainement les deux femmes dont il s'agit ici n'ont pas causé *la première guerre*, car avant elles, et même avant Hélène, dit Horace, *cunnus fuit belli causa.* Voici donc comment Adam autorise sa conjecture, qui me semble une vérité. J'abrège. — « De ces deux princesses, l'une étoit Illyrienne, l'autre Molosse : or, ces deux nations étoient voisines de la Thesprotie. Comme Douris commençoit son *Histoire* au règne d'Amyntas, père de Philippe, il me semble que cette Eurydice est celle qui épousa Amyntas, et fut mère de Philippe. Quant à cette Olympias, ce fut peut-être la mère d'Olympias, princesse des Molosses, femme de Philippe et mère d'Alexandre. Eurydice avoit été instruite aux armes par l'Illyrienne Cynane. Outre Olympias, Philippe épousa Audate, probablement parente d'Eurydice, et il en eut une fille nommée Cynane, ou Cynna, comme s'appeloit celle qui avoit formé Eurydice à l'exercice des armes. » Voyez Strabon, édit. Casaub., pag. 226; et Photius, pag. 219, édit. Rhotomag.

Il est cependant assez singulier que Pausanias ne dise rien de cette guerre des deux femmes dont il s'agit ici, tandis qu'il nous rappelle celle qui eut lieu chez les Thesprotes au sujet de la femme du roi de cette contrée que voulut enlever Thésée.

Casaubon lisoit dans notre texte *epeirootikon* pour *prooton ;* mais sans preuve, ni probabilité.

à cet égard. On rappela entre autres les chansons d'Euripide, ce philosophe du théâtre. En voici un morceau :

« L'amour est le grand maître de sagesse et de vertu; ce dieu, le « plus charmant des dieux, est destiné par la nature à faire les « douceurs de la société. En effet, après une jouissance sans mé- « lange d'inquiétude, il nous laisse encore l'espérance du même « plaisir. Puissé-je ne me trouver jamais avec ceux qui ne goûtent « pas les délices de ses peines ! loin de moi ces cœurs agrestes! « Jeunes gens, non, ne fuyez pas l'amour; je vous le conseille : « mais sachez jouir avec réserve de ses faveurs lorsqu'il vous les « présentera. »

Un autre cita ce passage de Pindare :

« Qu'il soit permis * d'aimer, et de céder à propos à l'amour. »

On ajouta cet autre morceau d'Euripide :

« Amour, tyran des dieux et des hommes, ou n'apprens pas aux « hommes ** à aimer ce qui est beau, ou viens favorablement « partager avec les amans les peines qu'ils souffrent, et dont tu es « la cause. En agissant ainsi, tu seras un dieu adorable; mais si « tu ne le fais pas, tu seras privé de la reconnoissance et des hom- « mages de ceux même *** qui se plaisent à tes leçons. »

---

* Le Tasse disoit, *è perso il tempo che in amar non si spende.*

** Pursan lisoit bien ce vers :

« *Ee mee didaske tous men anthroopous kala.* »

*** Adam lit ici, *hyp' autoon tou d- philoòn ;* ce qui me paroît être le vrai texte, *par ceux qui aiment à prendre de tes leçons.*

Pontien prit la parole. -- Zénon de Citium pensoit que l'amour étoit le dieu de la liberté et de l'amitié, et de plus, qu'il entretenoit par-tout la concorde et l'union; mais qu'il n'avoit aucune autre fonction à remplir. C'est pourquoi il dit, dans sa *République*, que l'amour contribue particulièrement au salut de l'état.

Les philosophes qui l'ont précédé ont connu un amour pur *, et sans mélange d'aucune idée de volupté honteuse. C'est ce que prouve l'usage de

---

* On lira de très-beaux détails à ce sujet dans les *Amours de Lucien*, dans Platon, Xénophon, etc. Gyrald a rassemblé tout ce qui concerne l'amour, ou cupidon, ses différens cultes, ses statues simples ou composées de Mercure, appelées *Hermerotes*; ainsi, je renvoie à son *Histoire des Dieux*. Cet ouvrage n'est pas assez lu : il est encore moins estimé. Il est vrai que Lucien semble ne parler de *pur amour* que par ironie contre les philosophes; car ce n'est qu'à eux qu'il permet d'être *pædérastes*. Mais si quelques anciens législateurs ont condamné l'amour des garçons dans les sociétés naissantes, d'autres l'ont permis, pour éviter une trop grande population, lorsque ces sociétés avoient assez d'individus pour se soutenir. Ainsi, l'on n'a vu de crime dans cette passion que selon les circonstances.

Voici même ce que vient d'écrire à ce sujet un de nos philosophes M. de C—t, dans sa *Vie de Voltaire*, p. 47. « Desfontaines accusé d'un vice hon-« teux, *que la superstition a mis au rang des crimes*, avoit été empri-« sonné dans un temps où, par une atroce et ridicule politique, on croyoit « très-à-propos de brûler quelques hommes, afin d'en dégoûter un autre de « ce vice, etc. » T. 70, *in*-8°., de la *Collection des Œuvres de Voltaire*. Ainsi, jugeons les vices, même infames, comme *vices*, et non comme

placer des statues de l'Amour dans les gymnases à côté de celles de Mercure et d'Hercule, dont le premier préside à l'éloquence, l'autre à la force. Or, c'est de la réunion de l'éloquence et de la force que résultent la concorde et l'amitié qui consolident le plus beau système de liberté chez ceux où elles règnent. Les Athéniens furent d'abord si éloignés de penser que l'Amour présidât à la coalition des deux sexes, qu'en consacrant l'académie à Minerve, ils y érigèrent une statue à l'Amour, et y offrent des sacrifices qui lui deviennent communs avec cette déesse.

CHAP. II. Les Thespiens ont leurs *Érotidies*, ou fêtes de l'Amour *, comme les Athéniens leurs Panathénées; les Éléens, leurs Olympies; les Rhodiens, leurs *Alies*, ou fêtes du Soleil **, et dans la plupart

---

crimes, quoique d'anciens législateurs les aient mal à propos confondus. J'en ai rappelé le jugement dans un des livres précédens.

J'ai cru devoir placer ici ces réflexions, pour prévenir le lecteur sur plusieurs des détails qui vont suivre.

* Sa statue n'étoit-là qu'une pierre brute très antique.

** Célébrées chez tous les peuples de l'antiquité. Les Chrétiens l'ont rappelé sous le nom de la Fête-Dieu, jour auquel ils portent leur dieu dans un soleil.

des sacrifices publics, l'Amour y reçoit des hommages. Avant de ranger leurs troupes en bataille, les Lacédémoniens sacrifient à l'Amour, comme si la victoire et le salut de l'armée qui va se battre dépendoient de l'amitié. Les Crétois, dans les mêmes circonstances, parent les plus beaux de leurs citoyens, et offrent par leurs mains un sacrifice à l'amour, comme le rapporte Sosicrate. Cette phalange sacrée si fameuse chez les Thébains, étoit composée des amis et de la jeunesse qu'ils aimoient, indiquant ainsi la sainteté du dieu * qui présidoit à leur affection mutuelle; et tous ils préféroient une mort glorieuse à une vie qu'ils auroient traînée dans l'opprobre.

Erxias rapporte, dans ses *Histoires de Colophon*, que les Samiens, ayant élevé un gymnase à l'amour, nommèrent *Eleutheria*, ou la fête de la liberté, celle qu'ils lui consacrèrent. C'est aussi par ce dieu ** que

* Les Latins ont aussi donné l'épithète de *saint* à l'Amour. Quant aux Thébains, voyez Élien, liv. 13, ch. 5; sur les Lacédémoniens, voyez *id.*, liv. 3, ch. 10.

** Il s'agit de la courtisane *Leæna*, qui, mise à la torture la plus cruelle, pour révéler une conjuration, aima mieux se couper la langue, et la cracher au visage de son bourreau, que de trahir les complices Harmodius et Aristogiton. Pline, liv. 7, et Pausanias dans ses *Attiques*, ont rapporté ce fait. Cette fermeté mit fin à la tyrannie.

les

les Athéniens recouvrèrent la leur. Voilà pourquoi les Pisistratides, dépouillés de leur excessive autorité, n'omirent rien pour calomnier tout ce qu'on faisoit en l'honneur de l'amour.

Ce discours étant fini, Plutarque rappela ce passage du *Phèdre* d'Alexis :

« Revenant du Pirée, mes maux et mes chagrins me donnèrent lieu
« de faire quelques réflexions philosophiques. Il me semble donc
« que les peintres, ou, en un mot, ceux qui nous représentent
« l'amour ne le connoissent pas du tout. En effet, l'amour n'est
« ni mâle, ni femelle ; ensuite, ni dieu, ni homme, ni même un
« fou, ni un sage, mais un composé de tout, et qui en lui seul pré-
« sente toutes ces espèces de qualités : il a la hardiesse de l'homme,
« la timidité de la femme, l'imprudence de la folie, la réflexion
« d'un homme sensé, la violence d'une bête féroce ; la dureté du
« diamant, la fierté d'un démon * ; et je jure par Minerve et tous
« les autres dieux, que j'ignore ce que c'est que tout ce mélange
« d'où résulte l'amour : cependant l'amour est quelque chose qui
« approche de ce que je dis, et je crois n'être pas loin de l'avoir
« ainsi désigné **. »

---

* Les Païens regardoient les *Génies* comme des Êtres fiers et malfaisans. Cette idée absurde des mauvais génies a été promptement saisie par les Juifs apostats qui ont embrassé la doctrine de Jésus, fils de Marie, et se sont nommés *Chrétiens*. « Le grand démon, dit l'un d'eux, tourne comme un « lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. »

** Adam lit ici *eggist'eimi tou noeematas* : leçon plus probable que celle de Casaubon. J'en ai suivi le sens.

Eubule ou Araros, dans le *Campylion*, en parle ainsi :

« Quel est le premier homme qui a donné des ailes à l'amour, soit
« sur la toile, soit en cire? ma foi, cet homme ne savoit repré-
« senter que des hirondelles, et ignoroit absolument le caractère
« de ce dieu. Il n'est assurément pas léger, et l'on a bien de la
« peine à se tirer d'une maladie lorsqu'il en est la cause. Oui,
« certes, il est si pesant qu'il accable *. Comment donc lui don-
« ner des ailes? c'est un pur badinage, dira quelqu'un. »

On lit dans l'*Apokoptomène* d'Alexis :

« Les sophistes prétendent que le dieu d'amour ne voltige pas,
« mais les amans; et que c'est mal à propos qu'on le lui reproche,
« les peintres ** lui ayant ainsi donné des ailes sans savoir
« pourquoi. »

Théopraste, dans son *Érotique* ***, nous cite ce passage du poète tragique Chérémon :

« Comme on détrempe le vin lorsqu'on veut en boire, de même
« l'usage modéré de l'amour est quelque chose de délicieux; mais
« si on le pousse trop loin, il ne cause que du trouble, et fait sentir
« toute sa violence. »

Alexis a donc dit fort à propos, en attribuant

---

* C'est pourquoi on l'appeloit *Pandamatoor*, ou, selon un poète latin, *omnia vincit amor*. Voyez Gyrald.

** La même réflexion est dans Lucien.

*** Ouvrage perdu, différent de son traité de l'*Amour*, aussi perdu. Voyez Diog. L.

deux puissances à l'amour, que ce dieu portoit deux arcs; savoir, celui des grâces, qu'il tendoit pour faire le bonheur de la vie, et celui de *la violence* * pour y répandre le trouble. Le même poète parle ainsi des amans dans son *Traumatias :*

« Qui osera dire que ce ne sont pas les seuls amans qui jouissent « de la vie? d'abord il faut qu'ils soient, comme des soldats, tou- « jours prêts à quelque expédition, et capables de soutenir la « fatigue; ensuite qu'ils soient sur-tout habiles à imaginer des stra- « tagèmes pour satisfaire leurs desirs; qu'ils aient de l'activité, de « la hardiesse, du zèle, du bien, et que, dans les difficultés ou les « revers, ils envisagent ** ceux qui ont essuyé les plus grands « malheurs. »

Théophile dit, dans son *Philaule :*

« Celui qui dit que les amans n'ont pas de sens commun est, selon « moi, un sot et un ignorant. Retranchez de la vie les plaisirs, « que reste-t-il, sinon une véritable mort! pour moi, je suis coeffé « d'une jeune joueuse de cithare : eh bien, suis-je pour cela « dépourvu de sens commun? Elle a le plus joli minois, une riche

* Selon une pensée analogue de Lucien, t. 1, p. 1055, je lis *blabees*, ou *bias*.

** Je rends le sens de la lettre; mais j'aimerois mieux lire séparément *kleptontas, athliootatous*, ils sachent être malheureux, et *dissimulent*. *Kleptein* se prend seul dans le sens d'agir avec ruse ou dissimulation. J'ai donc pensé que le sens du poète revenoit à celui d'Aristote, qui dit que « quand « on est dans le malheur on ose à peine se montrer à des rivaux. » *Kai horasthai atychontes hypo toon zeelountoon pote ou boulontai. Rhetor*, liv. 2, ch. 6; sauf meilleur avis.

« taille, et de l'adresse jusqu'au bout des ongles! Oui, j'ai mille
« fois plus de plaisir à la contempler, que vous à voir celui qui
« vous distribue *, à votre demande, les oboles nécessaires pour
« entrer au spectacle. »

Aristophon écrit, dans ses *Pythagoristes :*

« N'est-ce pas avec juste raison que l'amour a été expulsé par un
« décret des douze dieux? Quel trouble, quelle confusion il répan-
« doit parmi eux, étant de leur compagnie! Le voyant donc si
« pétulant, si importun, ils s'en saisirent, lui coupèrent les ailes,
« afin qu'il ne revolât plus au ciel, et le chassèrent ici bas, en
« donnant ses ailes à la victoire **, comme le plus glorieux tro-
« phée des dépouilles de l'ennemi ***. »

Amphis parle ainsi, dans son *Dithyrambe*, sur la passion de l'amour :

« Que dis-tu là? quoi tu penses me persuader qu'un homme qui
« aime, ne se passionne que pour les belles qualités de celui qu'il
« aime, sans avoir égard à sa figure? Tu es fou, par ma foi! Eh
« non! autant vaudroit-il me persuader qu'un pauvre va souvent
« importuner les riches sans vouloir en rien recevoir. »

---

* Je lis ainsi le dernier vers :

Aitousin hymin dianemonth' hekastote.

Canter avoit déja tenté une correction, mais sans succès. Je dois le vers entier à Pursan et à Adam, que j'ai combinés. Tout est clair.

** Les Athéniens, sur le théâtre de qui l'acteur parloit, représentoient la victoire sans ailes, mais pour indiquer qu'ils ne devoient pas la laisser sortir de chez eux.

*** Lisez *tou polemiou.*

Alexis dans son *Hélène :*

« Celui qui n'est épris que des charmes extérieurs du corps, et qui « ne connoît le plaisir que sous ce rapport, n'est pas ami de ceux « qu'il aime ; c'est au contraire un mortel qui insulte l'amour, une « divinité, et qui veut le rendre suspect à tous les autres hommes. »

Myrtille n'eut pas plutôt cité ce passage d'Alexis, qu'il fixa les yeux sur les philosophes du Portique, et leur rappela d'abord ce passage des *Iambes* d'Ermias de Curium :

« Écoutez, graves sectateurs du Portique, qui ne vendez que des « mots, futiles épilogueurs *, qui avalez seuls ce qu'on sert à table « avant même que les vrais sages en aient pris leur part, et qui « faites manifestement tout le contraire des maximes que vous « débitez avec emphase. Corrupteurs ** de la jeunesse,

« tandis que vous vous montrez si zélés partisans

---

* Cicéron reprochoit aussi aux Stoïciens qu'ils n'avoient inventé que des mots vides de sens, et que s'ils disoient quelque chose de bon, c'étoit une répétition de ce qui avoit été dit avant eux : *De finib. b. et m.* Lucien les persifle aussi sur *la futilité de leurs nouveaux termes*, et leur vaine philosophie. Voyez son *Hermotime*, tom. 1, p. 612. Plutarque, Aulugelle et autres ont décrié les Stoïciens comme de vrais fourbes. Cependant ils ont eu leurs apologistes parmi les anciens. Je n'indiquerai que les vers du poète Athénée, rapportés par Diogène de L. dans la vie d'Antisthène. Montagne, chez les modernes, les estimoit beaucoup. Mais j'ai discuté cet article dans mon discours sur le *Suicide*, en tête de mon édition grecque et françoise d'Épictète, et je suis du sentiment de Plutarque.

** Texte, *paidopipai :* terme qui désigne toute l'infamie de ces prétendus sages.

de ce phénicien Zénon votre chef, ce grand maître de sagesse, qui jamais n'a eu rien de commun avec une femme *, mais qui a brûlé continuellement pour les beaux garçons, comme le rapporte Antigone de Caryste dans la vie de ce philosophe. Vous dites par-tout qu'il ne faut pas être passionné pour le corps, mais pour les qualités de l'ame, et cependant vous osez avancer qu'il faut retenir jusqu'à ** vingt-huit ans les jeunes gens que l'on aime. Ariston de Cée, le péripatéticien, me semble avoir parlé fort à propos dans le liv. 2 de ses *Entretiens Érotiques* ***, lorsqu'il dit à un homme de l'Attique, nommé Dorus, déja de certain âge, et qui vouloit paroître beau:»

« Oui, certes, ton cœur est passionné pour les grands *Dorus* ****. »

---

* Cette assertion est trop générale. Diogène de Laërce nous apprend que Zénon humilioit quelquefois sa philosophie dans les bras de sa servante, pour ne pas paroître haïr trop les femmes. *Vie de Zénon.*

** D'autres infâmes vouloient à peine un jeune homme de vingt ans, pour cet affreux débordement. Lucien, t. 1, p. 1043.

*** Je lis ici, comme je l'ai déja corrigé dans le livre 10, p. 419 du grec., *homilioon* pour *homoioon.* Il s'agit de ce qu'Ariston avoit intitulé *diatribes amoureuses*, comme on le voit dans Diog. L., à la fin de la *Vie de Zénon.* Quant à cet Ariston, Lloyd a bien discuté son article dans son *Lexique :* on le conférera avec Diog. L., *ibid.*

**** Jeu sur mot de *Dooros* qui est ici nom propre, et signifie aussi *un présent.* Voyez *Iliade*, liv. 10, vers 401.

Et je crois vous appliquer avec justice ce vers qu'Ulysse adresse à Dolon en le rencontrant.

Hégésandre dit, dans ses *Mémoires*, que tout le monde aime les assaisonnemens, mais non indifféremment la viande, ou le poisson; que si l'on retranche donc les assaisonnemens, on ne mange ni l'une, ni l'autre avec plaisir, parce que personne n'a de goût pour les choses crues, ou non assaisonnées.

Il est vrai, dit Aristophon, que l'amour des jeunes garçons est bien ancien *, et que l'on a même appelé *paidika*, ceux qui en étoient l'objet; mais selon Cléarque, liv. 1 de ses *Érotiques*, Lycophronide a dit avec vérité : « Ce n'est ni dans un jeune garçon, ni dans une fille toute brillante d'or, ni dans une femme faite **, la beauté qui nous attache, mais un air modeste et réservé; car la pudeur est ce qui y sème les fleurs qui nous charment.

---

* Quelque ancien que soit cet outrage fait à la nature, l'amour qui porte un sexe vers l'autre, dit Lucien, est encore bien plus ancien, puisqu'il remonte à l'origine des choses : t. 1, p. 1052, etc.

Le texte dit, femmes *à sein profond;* expression familière aux poètes grecs, mais qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Les statues antiques prouvent que les Grecs croyoient voir la belle nature dans deux mamelles non arrondies en globe, et rapprochées, mais écartées et comme terminées en poire.

Aristote * a dit que de toutes les parties du corps, ce sont les yeux que considèrent ceux qui aiment; c'est-là le siège de la pudeur.

Sophocle s'exprime ainsi dans une de ses pièces, en faisant parler Hippodamie, sur la beauté de Pélops:

« Il a dans le regard un charme qui, aussi rapide que l'éclair,
« pénètre jusqu'au cœur, et y vient chercher l'amour; alors il saute,
« et me fixe ** en me suivant de l'œil comme un artiste fixe ***
« le plomb qu'il jette pour tirer une perpendiculaire. »

Licymnius de Chio dit que le Sommeil, devenu amoureux d'Endymion, ne lui ferma pas les paupières en l'endormant, mais qu'il assoupit cet amant en les

* Si Athénée avoit en vue ce que dit Aristote, *Rhetor*, liv. 2, chap. 6, p. 662, il a cité un peu légèrement et de mémoire. Le philosophe dit : « On veut être regardé avec certaine admiration de ceux dont on attend quelque avantage, de même qu'on les regarde avec cette même passion, etc.; tels sont *les amans*, ou ceux qui aiment. On s'occupe aussi volontiers des gens prudens, comme attachés à la vérité; tels que les vieillards et les érudits. On fixe aussi ses regards sur ce qu'on aperçoit dans les yeux, sur ce qui frappe manifestement; car, selon le proverbe, *c'est dans les yeux qu'est le siége de la pudeur.* Voilà ce que devoit mieux citer Casaubon.

** Ce terme grec est une heureuse équivoque : il signifie aussi, *il m'embrase.* Quant au mot *iynga*, voyez *Miscell. lips.*, vol. 3, p. 405 suiv.

*** On peut traduire : « Fixe le cordeau avec lequel il tire une ligne droite

lui

lui tenant ouvertes, afin de jouir de tout le plaisir qu'il pouvoit avoir en le contemplant :

« Le sommeil charmé des traits brillans qui partoient des yeux du « jeune homme, l'assoupit en les lui tenant ouverts. »

Sapho dit à un personnage dont on admiroit singulièrement la figure, et qui passoit généralement pour très-beau :

« Arrête ami, arrête, et tourne-toi en face de moi ; fais briller « devant moi tous les charmes de tes beaux yeux ! »

Anacréon dit aussi :

« Jeune enfant qui as un regard virginal, oui, je te cherche, et « toi tu ne m'écoutes pas, ignorant que *tes yeux* sont le char sur « lequel tu enleves mon ame. »

Le sublime Pindare dit :

« Celui qui considère les traits étincelans des yeux de Théoxène, « sans être agité des plus brûlans desirs, doit avoir une ame noire « forgée avec le fer * et le diamant. »

Le Cyclope de Philoxène, devenu amoureux de Galatée, dont il célèbre les charmes, prévoyant qu'il seroit un jour aveugle, loue tout ce qu'il peut trouver de beau en elle, mais sans rien dire des yeux.

« O figure ravissante ! Galatée aux cheveux dont la couleur blonde « le dispute à l'éclat de l'or, toi qui as toutes les grâces sur les « lèvres, et qui réunis tous les charmes des amours. »

---

* Texte, « de fer et de diamant. »

Mais cet éloge est vraiment celui d'un aveugle, et n'est rien en comparaison de ce que dit Ibycus :

« Euryale! jeune rejeton des grâces aux yeux brillans, qui fais tout
« le souci de nos nymphes * aux beaux cheveux ; oui, c'est *Vénus*,
« c'est la *Persuasion*, dont le regard inspire la tendresse, qui ont
« soigné ton enfance sur un lit de roses! »

Phrynique disoit de Troïle :

« Tout le feu de l'amour brilloit sur ses joues purpurines. »

Mais vous, philosophes, vous aimez ** à mener par-tout avec vous vos mignons, lisses et sans barbe.

Chrysippe nous apprend, liv. 4 *du Beau* et *de la Volupté*, que c'est du temps d'Alexandre qu'on a commencé à se raser la barbe; ainsi, ce ne sera pas hors de propos, selon moi, que je rappellerai son passage; car j'aime beaucoup cet homme à cause de son grand savoir, et de la modération de son caractère. Or, voici ce qu'il dit:

« L'usage de se raser la barbe s'introduisit du temps d'Alexandre; jamais cela n'étoit arrivé auparavant. Timothée même, ce célèbre musicien, jouoit de sa flûte, sans songer à jeter bas sa grande barbe.

---

* Je suis Pursan pour le texte, et je rends la lettre.

** Pursan lit *xyroumenoi* ; mais voyez plus loin.

On n'a pas non plus oublié dans Athènes que celui qui se fit raser le premier en eut le nom de *Korsees* *. C'est pourquoi Alexis dit quelque part :

« Quand tu verras un homme, soit épilé ** avec de la poix, soit rasé,
« sois sûr qu'il a l'une ou l'autre de ces intentions; ou cet homme,
« selon moi, ne veut pas aller à la guerre, mais faire tout le con-
« traire de ce qui est indigne de la barbe, ou il veut se livrer sans
« réserve à ce vice des riches *** auquel il est sujet. Mais de bonne
« foi ! en quoi vous nuisent ces poils qui vous font paroître hommes?
« à moins que vous n'ayez intention de vous comporter autrement
« qu'ils ne l'exigent. »

« Diogène voyant un homme ainsi rasé, lui dit : « As-tu donc quelque reproche à faire à la nature de ce qu'elle t'a produit homme et non femme ? En apercevant un autre pareillement sans barbe, et à cheval, bien parfumé, et du reste avec une mise analogue : « Je cherchois, dit-il, ce que c'est qu'un *vrai rufien*, « mais je viens de le trouver. »

---

* *Tondu* ou *rasé*.

** Je lis ainsi :

Pitta kopoumenon tin', ee xyroumenon
Horâs ? oo' neer toutoon echei ti thateron, etc.

Lisez *toutoo ti*, au vers 5, avec Casaubon.

*** La *pæderastie*, vice familier de nos grands, de nos riches et de nos prélats; ce que Grégoire-le-Grand (pape) leur reprochoit déja de son temps, dans ses lettres.

« Quoiqu'il y eût à Rhode une loi qui défendoit de se raser, tout le monde le faisoit; c'est pourquoi personne ne dénonçoit un autre à cet égard. A Byzance, la loi prononçoit une amende contre tout barbier qui auroit un rasoir, et cependant tous les barbiers en faisoient usage. » Voilà donc le passage de Chrysippe.

Mais Zénon, ce Sage, comme le dit Antigone de Caryste, a prédit, avec juste raison, comment vous vivriez, quelle seroit votre feint attachement à sa doctrine; et que loin de suivre ses maximes en vous appliquant à les comprendre, ce que vous ne faites pas, vous ne seriez que des gens dégoûtans et sordides, tels que doivent l'être ceux qui se sont laissés abuser par la doctrine d'Aristippe, livrés aux débordemens, et d'une impudence excessive. Voilà au moins ce que sont la plupart d'entre vous, gens qui ne montrent qu'une ame rampante, et un cœur porté à tous les déréglemens, sans même sauver les dehors. Lorsque vous affectez de pouvoir vous suffire à vous même, et la plus grande simplicité, vous séjournez aux portes de l'avarice, vivans en hommes vils, enveloppés de méchans petits manteaux, ne marchant qu'avec des sandales rapiécées,

garnies de clous, et vous osez traiter effrontément de catamites ceux qui se parfument même légèrement *, ou qui ont un habit un peu plus mollet que le vôtre.

Avec une mise pareille à la vôtre, il ne vous convient donc pas d'être si passionnés pour l'argent, ni de mener avec vous au Lycée vos mignons rasés en haut **, épilés par le bas, pour vous trouver ensemble avec tous ces sophistes si minces ! hélas ! si affamés, qu'Antiphane les nommoit *coriaces*.

Sans doute, je fais cas de la beauté. En effet, dans les assemblées des jeunes gens qu'on réunit pour les pompes sacrées, on choisit toujours les plus beaux, et ce sont eux qu'on nomme pour porter les choses sacrées en tête de la cérémonie. En Élide, on fait aussi un pareil choix de belle jeunesse. On donne au plus beau jeune homme à porter la hache et les vases du sacrifice; celui qui est jugé le second mène le bœuf, et le troisième porte les gâteaux sacrés.

Héraclide, surnommé Lembus, rapporte qu'on y a la plus grande admiration pour le plus bel homme

---

* Je lis *ti myrou* avec Pursan.

** Ce passage semble prouver que Pursan et autres lisoient mal *xyroumenoi* plus haut.

et la plus belle femme; cependant, selon le proverbe: « C'est à Sparte qu'on voit généralement de très-« belles femmes. » On dit à ce sujet que le roi Archidamus ayant à choisir entre une femme de belle taille, et une * autre, mais petite et riche, se décida pour celle-ci, et qu'il fut condamné à une amende par les Éphores, sous prétexte qu'il préféroit de donner des *roitelets* à Sparte, et non des rois.

Quant à la beauté, Euripide a dit:

« C'est sur-tout la beauté qui mérite le trône. »

Aussi voyons-nous dans Homère les vieillards étonnés de la beauté d'Hélène dire avec admiration:

« Non, certes, on ne doit en vouloir, ni aux Troyens, ni aux
« Achéens de souffrir long-temps à cause d'une si belle femme.
« Elle a vraiment un port de divinité. »

C'est ainsi que Priam lui-même est étonné de la beauté de cette femme, quelque peine qu'elle lui cause.

---

* Plutarque, qui rapporte le même fait, lit *heteras mikras*, une autre petite, non *hetairas aischeas*, courtisane laide, et je suis sa leçon avec Pursan; mais Plutarque écrit ensuite *basilidas*, des *reines*, au lieu de *basiliskous*, des *roitelets*. Voyez Muret, *Variar. lect.*, ch. 2, 3, où renvoie aussi Pursan.

Il admire aussi la beauté d'Agamemnon, et ne peut s'empêcher de dire :

« Non, je n'ai jamais * vu un homme si beau, ni d'un air si véné-
« rable. Il a bien le port d'un roi ! »

Plusieurs peuples ont pris pour rois les plus beaux hommes d'entre eux. C'est ce que font encore à présent les Éthiopiens, surnommés les *Immortels* **, comme le rapporte Bion, dans ses *Éthiopiques;* tant il paroît que la beauté est faite pour le trône ! Les déesses ont même disputé entre elles au sujet de la beauté, et c'est la beauté de Ganymède qui le fit enlever par les dieux pour être échanson de Jupiter.

« Afin que, pour sa beauté, il fût de la compagnie des immor-
« tels. »

Si les déesses ont enlevé quelques personnages, n'étoient-ce pas les plus beaux, et pour les recevoir dans leurs bras ? C'est ainsi que l'Aurore y a reçu Céphale ; Clito, Tithon ; Cérès, Iasion ; Vénus, Anchise et Adonis.

C'est pour la beauté que le plus grand des dieux

---

* *Iliad.* 3.

** Les Éthiopiens ont eu cette épithète, de ce qu'ils ont passé pour les premiers de tous les hommes. Tradition vraie si l'on se fixe sur la dernière révolution du globe. Voyez les lettres du comte Carli, et mes additions.

descend en pluie d'or par les tuiles, se change en taureau, prend des plumes sous la forme d'un aigle, et devient * un feu séducteur, comme il le fut pour Égine.

Socrate, ce philosophe qui méprisoit tout, put-il tenir contre la beauté d'Alcibiade? le grave Aristote ne fut-il pas aussi épris des charmes de son disciple le phasélite **? Parmi les choses inanimées ne choisissons-nous pas les plus belles, et ne louons-nous pas les Spartiates de laisser voir leurs filles aux étrangers sous le simple voile de la nature ? Quel plaisir délicieux n'a-t-on pas à Chio d'aller voir aux *gymnases* *** et aux lices les jeunes gens disputer aux filles le prix de la lutte et de la course!

Cynulque prend alors la parole. Quoi! Myrtille, tu oses parler ainsi, toi qui as ****, non, comme dit

---

* Le texte porte, *pollakis hoosper kai ep' Aiginee;* ce qui n'a aucun sens, car il n'est pas venu coucher avec Égine sous la forme d'un aigle, mais sous celle de feu. Je lis donc *paleuei kai hoos pyr, hoos ep' Aiginee.* Le mot *paleuein* signifie *tromper, abuser.* On reconnoît tout le faux texte dans ma correction. Casaubon, qui savoit peu la mythologie, passe cet endroit sous silence.

** Théodecte, disciple de Platon, d'Isocrate et d'Aristote.

*** Le mot *gymnase* emporte avec lui le sens de *nudité.*

**** Je lis *obn sy* pour *ousa; tautee* peut rester, quoiqu'en dise Casaubon. C'est un sens elliptique.

Cratinus

Cratinus, des doigts de rose, mais une jambe de crottes d'âne *; toi, qui par ton nom nous rappelles celui du poète qui s'appeloit de même, et passoit sa vie dans les cabarets et les gargotes. Tu sais cependant ce qu'Isocrate a dit dans son *Aréopagitique*.

« Un valet qui savoit un peu se respecter n'auroit osé aller ni boire, ni manger dans un cabaret, car alors on étoit jaloux d'une bonne réputation, bien loin de s'abandonner à des bouffonneries. »

Hypéride dit aussi dans son discours contre Patrocle, si cependant il est de lui :

« Les membres de l'aréopage refusoient d'admettre parmi eux un homme qui avoit dîné dans un cabaret. »

Mais toi, Sophiste, tu es toujours dans les cabarets, non avec des amis, mais mêlé avec la tourbe des filles publiques, menant par-tout avec toi des croupières, et muni des ouvrages qu'Aristophane, Apollodore, Ammonius, Antiphane et Gorgias d'Athènes ont faits sur les courtisanes de cette ville. Quelle charmante érudition! mais que tu es loin d'avoir imité Théomandre de Cyrène, qui, selon ce que dit Théophraste dans son *Traité de la Félicité*,

* Allusion à un badinage d'Aristophane dans ses *Grenouilles*, act. 1, sc. 6. Conférez le *Scholiaste*.

alloit par-tout en promettant qu'il enseigneroit l'art d'être heureux.

Maître en fait d'amour, tu ne diffères donc pas d'Amasis d'Élée qui, selon l'*Érotique* de Théophraste, étoit des plus experts dans l'art de la galanterie. Ce ne seroit par conséquent pas se tromper que de t'appeler peintre de courtisanes, nom qu'on donna aux peintres Pausanias, Aristide et Nicophanes. Polémon nous en rappelle le souvenir, comme de maîtres très-habiles à cet égard, dans son ouvrage sur les tableaux de Sicyone.

CHAP. III. Quelle charmante érudition, encore une fois, Messieurs, dans ce grammairien, qui loin de parler à mots couverts, se montre lui-même au grand jour en répétant sans cesse ce passage des *Cercopes* d'Eubule :

« Je passai à Corinthe, où je me ruinai en mangeant certain
« légume qu'on appelle *ocime*, et j'y fis tant de folies que j'y
« perdis jusqu'à ma cape. »

Ce charmant Sophiste, qui tint école à Corinthe, expliquant ces vers à ses disciples, leur dit qu'*Ocime* * étoit le nom d'une courtisane.

* Ce mot indique en général la plante que nous appelons *basilic*. Il y en a de plusieurs espèces. Voyez Zwinger, *Theat. botan.* et autres.

Mais impudent, nombre d'autres pièces de théâtre ont eu des noms de courtisanes, comme la *Thalatta* de Dioclès; la *Corianno* de Phérécrate; l'*Antée* de Philyllius ou d'Eunicus; la *Thaïs* et la *Phannium* de Ménandre; l'*Opora* d'Alexis; la *Clépsydre* d'Eubule.

Or, cette *Clépsydre* fut ainsi nommée de ce que cette fille n'accordoit de jouissance que pour le temps que sa *Clépsydre* seroit à se vider. C'est ce que rapporte Asclépiade, fils d'Arius, dans son ouvrage sur Démétrius de Phalère, où il dit que le vrai nom de cette fille étoit *Métiche*.

Mais Aristophane dit, dans son *Campagnard:*

« Une courtisane fait le malheur de celui qui l'entretient; il ne » peut se féliciter que d'avoir un grand ennemi chez lui. »

C'est pourquoi Timoclès introduit sur la scène, dans sa *Nérée*, un personnage qui déplore son état, en ces termes:

« Mais, malheureux que je suis! je devins amoureux de Phrynée « lorsqu'elle cueilloit * encore des câpres; elle n'avoit pas assu- « rément sa maison montée comme elle l'est; et, après avoir « tant dépensé, je vois sa porte fermée mettre un long intervalle « entre elle et moi. »

---

* Proverbe: « Lorsqu'elle étoit pauvre. »

Et dans sa pièce intitulée *Orestautoclide* *, le même Timoclès écrit :

« Autour de l'infortuné dorment les vieilles Nannion, Plangon,
« Lyca, Gnathène, Phrynée, Pythionice, Myrrhine, Chrysis,
« Conallis, Hiéroclée, Lopadion. »

Amphis fait aussi mention de ces filles dans ce passage de sa *Kouris* :

« Il me semble que Plutus est aveugle, puisqu'il n'entre pas chez
« celle-ci, tandis qu'il s'arrête, comme frappé d'apoplexie, chez
« Sinope, Lyca, Nannion, et autres courtisanes qu'il ne quitte
« plus, et qui sont comme autant de piéges tendus à la vie de tout
« le monde. »

Alexis, dans son *Isostasion*, décrit ainsi l'appareil des courtisanes, et l'art avec lequel ces femmes savent se parer pour plaire :

« D'abord, gagner et duper ceux qui les fréquentent, voilà leur
« but : quant à tout le reste de leurs soins, ce n'est qu'un acces-
« soire ; ainsi elles sont toujours comme en embuscade. Sont-elles
« un peu plus à l'aise ? elles prennent chez elles des jeunesses qui ne
« sont pas encore au fait du métier, et bientôt elles les transforment

* Je lis ainsi ce nom avec Casaubon. Maussac, sur le mot *Parabyston* dans Harpocration, p. 231, et notes p. 237, approuve la correction. Le texte d'Athénée porte *Doreus tautoclide*. Mais il paroît que le poète fait allusion à un fameux débauché, ou brigand, nommé *Autoclide*, et qu'il surnomme *Oreste*, soit comme *parricide*, soit comme détroussant de nuit les passans, ainsi que le faisoit l'*Oreste* dont parle Aristophane dans ses *Oiseaux*, p. 609, édit. 1607. Conférez le *Scholiaste*, et Valois sur Maussac, p. 126.

« au point de leur changer, et les sentimens, et même jusqu'à « la figure et à la taille. Une novice est-elle petite ? on lui coud « une semelle épaisse de liège dans sa chaussure. Est-elle de trop « haute taille? on lui fait porter une chaussure très-mince, et on « lui apprend à renfoncer la tête dans les épaules en marchant; ce « qui lui ôte un peu de sa hauteur. N'a-t-elle pas assez de hanches? « on lui coud une garniture, de sorte que ceux qui voient la gri- « sette ne peuvent s'empêcher de dire; ma foi, voilà une jolie « croupe! A-t-elle un gros ventre? moyennant des buscs qui lui « font l'effet des machines droites dont se servent les comédiens, « on lui renfonce le ventre en arrière. Si elle a les sourcils roux, « on les lui noircit avec de la suie. Les a-t-elle noirs? on les lui « blanchit avec de la céruse. A-t-elle le teint trop blanc? on la « colore avec du *pædérote* *. Mais a-t-elle quelque beauté par- « ticulière en un endroit du corps? on étale au grand jour ces « charmes naturels. Si on lui sait une belle denture, on la force « de rire, afin que les spectateurs aperçoivent combien sa bouche « est belle. N'aime-t-elle pas à rire? on la tient toute la journée « au logis, ayant entre les lèvres un brin droit de myrthe, comme « les cuisiniers en ont ordinairement lorsqu'ils vendent leurs têtes « de chèvre au marché, de sorte qu'elle est enfin obligée de mon- « trer son ratelier, bon gré malgré. Voilà donc comment les ma- « trones emploient leur art pour transformer leurs novices. »

Ainsi, Thessalien, qui aimes à changer de siége **,

---

* Espèce de fard particulier aux *mignons*. Je ne m'arrêterai pas à remettre en mesure exacte les vers de ce long passage; le sens en est clair : cela me suffit. En retranchant çà et là quelques mots superflus dus aux copistes, ou en replaçant quelques mots transposés, on retrouvera la mesure. Ma version indique assez le vrai texte.

** A la lettre : « Thessalien à char ou siége varié; » ce qui indique qu'il couroit d'une femme à l'autre.

je te conseille de ne pas t'attacher aux femmes des lieux publics, ni de dissiper le profit qui doit revenir à tes enfans; car je sais que, tout boîteux que tu es, tu t'acquittes bien d'une politesse dans les bras d'une femme, vu que ton père, qui est cordonnier, a moins songé à te rendre sage, qu'à t'apprendre à bien connoître les cuirs *.

D'ailleurs, pour me servir des termes de la *Veillée* d'Eubule :

« Ne connois-tu pas ces avares grisettes si habiles à attraper de
« l'argent? ces poulines de Cypris si bien faites au manège, qui
« se montrent rangées en file les unes après les autres, et debout
« sous un tissu assez délié pour laisser apercevoir ** tous les charmes
« de la nature, comme on la voit à découvert sur ces nymphes
« que l'Éridan nourrit dans ses ondes pures? C'est-là que tu peux,
« pour quelques sous, acheter un moment de plaisir, et sans rien
« risquer. »

On lit en outre dans la *Nannion*, pièce d'Eubule, et non de Philippide :

« N'est-ce pas être bien malheureux que d'aller secrètement cher-
« cher au milieu des ténèbres les faveurs d'une femme, tandis qu'on
« peut contempler à la face du soleil une file de grisettes *** ran-

---

* Expression équivoque, qui se sent assez.

** Sénèque reprochoit aussi ces tissus aux dames romaines. Elles les faisoient de vraie soie des Sères.

*** Ce qui suit est le passage précédent.

« gées les unes après les autres, et debout, sous un tissu assez « délié pour laisser voir tous les charmes de la nature, comme on « la voit à découvert sur ces nymphes que l'Éridan nourrit dans « ses ondes pures, et acheter à vil prix quelques momens de plaisir? « Cela ne vaut-il pas mieux que de se livrer à des amours les plus « coupables *, et dans lesquels on satisfait encore moins sa pas- « sion qu'on ne se rend criminel ? Pour moi, je déplore le sort ** « de la Grèce malheureuse, qui a banni pour ce sujet Cydias, « amiral de sa flotte. »

Xénarque censure, dans son *Pentathle*, ceux qui vivent comme toi, et se passionnent pour les courtisanes du haut ton, qu'il faut payer fort cher, et pour les femmes de bons bourgeois. Voici ce qu'il dit :

« Non, non ; ce que font nos jeunes gens dans cette ville n'est plus « supportable ! N'y a-t-il pas dans les temples de l'amour assez de « jolis minois qu'ils peuvent contempler, soit lorsque ces jeunes « grisettes vont prendre l'air, le sein artistement couvert, soit dans « ces temples où elles se rangent en file sous le simple voile de la « nature ? Il en est de taille svelte, épaisse, ronde, haute, courbe ; « de jeunes, de vieilles, de moyen âge, de plus mûres *qu'on peut* « *avoir* sans demander une échelle pour entrer furtivement; sans « se glisser *** par un trou au dessous du toit; sans être introduit « adroitement dans de la paille : elles vous saisiront, vous tireront « par force chez elles. Êtes-vous âgé ? elle vous appelleront, *Papa !* « êtes-vous jeune ? *mon petit frère !* au moins chacun peut-il les « avoir facilement, et sans crainte, de jour, de nuit, et s'en arranger

* Avec des femmes mariées.

** Ironie contre cet amiral.

*** Je lis *endynai* ; — lisez au dernier, *hopotan men a.*, etc.

« de toute manière. Mais ces autres, à peine ose-t-on les fixer, les
« regarder même à la dérobée. Ce sont toujours des craintes, des
« frayeurs, des frissonnemens. C'est toujours avoir son ame dans
« les mains! Ah Vénus! déesse * adorable! comment s'exposer à se
« jeter dans leurs bras, lorsqu'on songe aux lois de Dracon! com-
« ment oser même leur imprimer un seul baiser sur les lèvres! »

Philémon *te censure de même*, après avoir raconté que Solon fut le premier qui, vu le sang bouillant de la jeunesse, acheta des filles, et les plaça dans des lieux publics: c'est ce que dit aussi Nicandre de Colophon, liv. 3 de ses *Histoires de cette Ville*; ajoutant même que Solon bâtit le premier un temple à *Vénus, courtisane*, de l'argent que les matrones, qui présidoient à ces lieux, avoient amassé; mais voici ce que dit Philémon à ce sujet dans ses *Delphes*:

« Solon, tu as vraiment été le bienfaiteur du genre humain! car,
« on dit que c'est toi qui as le premier pensé à une chose bien
« avantageuse au peuple, ou plutôt au salut public. Oui, c'est avec
« raison que je dis ceci, lorsque je considère notre ville pleine de
« jeunes gens d'un tempérament bouillant, et qui en conséquence
« se porteroient à des excès punissables. C'est pourquoi tu as acheté
« des femmes, et les as placées dans des lieux, où, pourvues de tout
« ce qui leur est nécessaire, elles deviennent communes à tous
« ceux qui en veulent. Les voici dans la simple nature, vous dit-on;
« pas de surprise; voyez tout. N'avez-vous pas de quoi vous félici-
« ter! la porte va s'ouvrir, si vous voulez: il ne faut qu'une obole.
« Allons, faites un saut; entrez! on ne fera pas de façons; point

* Ou *née de la mer, pontia*, selon Pursan et d'autres.

« de

« de minauderies ; on ne se sauvera pas. Ça, tout de suite, si vous « voulez, et comme vous voudrez. Dès que vous serez dehors, « dites-lui mille pouilles, si vous voulez : que vous importe une « chose qui ne vous appartient pas? »

Aspasie, cette amie de Socrate, faisoit aussi trafic de belles femmes, et elle en remplit toute la Grèce, comme l'observe le charmant Aristophane, en parlant de la guerre du Péloponnèse. Selon lui, Périclès souffla de toutes ses forces le décret qui fut porté contre les Mégariens au sujet des deux filles qui avoient été enlevées à Aspasie sa maîtresse.

« Quelques jeunes gens * ivres, après avoir joué au cottabe, vont « à Mégare, d'où ils enlèvent la courtisane Simæthe ; mais ensuite « les Mégariens prennent en revanche deux courtisanes d'Aspasie. « Voilà comment trois filles de joie furent cause de la guerre qui « fit armer toute la Grèce. »

Je t'engage donc, fameux grammairien, à ne pas songer à ces jolis minois qui se font payer si cher ; parce que

« Tu en trouveras facilement parmi ces joueuses de flûte, qui se « mettront au ton ** que tu voudras ; »

---

* Aristophane ; *acharnes*, act. 2, sc. 5. Il paroît que ce fut Alcibiade qui donna le conseil d'enlever Simæthe, dont il fut amoureux. Conférez le *Scholiaste*.

** Il faut lire *pantas-nomous* ; qui savent jouer selon tous les *nomes* d'Apollon. J'ai déja expliqué le mot *nome*. C'est ici une équivoque.

dit Épicrate dans son *Anti-Laïs*. Voici comme il parle de cette fameuse courtisane :

« Cette Laïs est à présent oisive, et ivrognesse, ne faisant que
« regarder pendant la journée ceux qui boivent et mangent. Elle
« me paroît assez ressembler, aux aigles, qui, dans la force de leur
« âge, fondent des montagnes pour enlever et dévorer des che-
« vreaux et des lièvres, tant ils ont de force ; mais qui dans la
« vieillesse se tiennent sur les faîtes des temples, dévorés eux-
« mêmes par la faim ; et l'on regarde cela comme un mauvais
« augure. Laïs pourroit donc bien être regardée de même. En
« effet, lorsqu'elle étoit jeune, et dans toute sa fraîcheur, elle
« étoit pécunieuse, et d'une extrême fierté. On auroit plutôt eu
« audience de Pharnabaze, que d'elle. Mais depuis que les années
« l'ont portée au bout de la carrière, et que le bel ensemble de
« sa personne est tombé en ruine, il est plus facile de la voir * que
« de cracher. Aussi va-t-elle de tous côtés boire avec le premier
« venu. Un statère, une pièce de trois oboles est une fortune pour
« elle ; jeune, vieux, elle reçoit tout le monde ; enfin, mon cher,
« elle est si apprivoisée qu'elle tend la main pour recevoir l'argent
« qu'on veut bien lui donner. »

Anaxandride fait aussi mention de Laïs, et de plusieurs autres courtisanes qu'il nomme en même temps dans sa *Gérontomanie* :

« A. Tu as connu cette Laïs de Corinthe ** ? B. Eh ! comment ne

---

* Lisez *estin ee ptysai*. Au second vers suivant, lisez *kai tri.* pour *de tri.*

** Je lis *hykkareion*. Stéphanus observe que Laïs étoit d'Hyccare, ville de Sicile. On l'a dite aussi native d'Eucarpie, dans la même île ; mais c'étoit confondre Naïs avec Laïs. Casaubon devoit sans balancer admettre ici la

« la connoîtrois-je pas? elle étoit d'Hyccare. A. Elle avoit une amie
« nommée Antée. B. Oh! c'étoit aussi un de nos passe-temps.
« A. Mais il y avoit encore alors cette Laïsque qui étoit si belle!
« B. Et cette petite Théolyte, ce joli minois : qu'elle étoit char-
« mante! ce devoit être un jour un friand morceau! A. Ma foi,
« Ocime ne le cédoit en rien à sa beauté. »

Voilà donc, ami Myrtille, les avis que j'avois à te donner. J'ajouterai avec la *Chasseresse* de Philétaire :

« Change de conduite à un âge si avancé. Ignores-tu qu'on ne
« doit pas mourir sur le sein de Vénus, comme on dit qu'est mort
« la Phormésium. »

Ou bien aimes-tu mieux ce que dit Timoclès dans ses *Marathoniennes* :

« Oui, c'est être au rang des dieux que de passer une nuit à côté
« de Corisque, ou de Camétype. Ah! quelle chair ferme! quelle
« belle peau! quelle douce haleine! quel charme dans leur résis-
« tance avant qu'elles vous cèdent! il faut combattre, être souffleté,
« recevoir des coups de ces mains délicates! mais est-il un plaisir
« pareil! »

CHAP. IV. Cynulque vouloit encore en dire beaucoup plus; Magnus insulté alloit le souffleter, lorsque Myrtille, prêt à le venger, car il en vouloit aussi au Syrien, dit à Magnus: Mes affaires ne sont pas tellement désespérées, que j'aie besoin d'auxiliaire contre

---

remarque de Daléchamp, et ne pas proposer une vaine correction. Laïs ne fut appelé Corinthienne que par le long séjour qu'elle fit à Corinthe.

mes ennemis, pour parler avec Callimaque; et toi, Cynulque, penses-tu que je ne suis pas en état de me défendre, quelque méchant, grossier et impudent que tu sois dans tes propos? car on peut dire avec la *Philyre* d'Éphippe que

« Tu es bien mal embouché. »

Il me semble même que tu es un de ceux à qui

« Les muses ont montré tout au rebours du bon sens; »

comme dit certain parodique.

Quant à moi, Messieurs les convives, poursuit Myrtille :

« Je vous ai parlé précédemment de belles courtisanes danseuses. »

Selon l'expression de Métagène, dans ses *Aures*, ou d'Aristagoras dans son *Mammecythus :*

« Je ne vous en dirai plus rien, laissant aussi de côté ces joueuses
« de flûtes, qui à peine nubiles énervent les hommes les plus
« robustes, en se faisant même bien payer. »

Mais je vous entretiendrai de ces *bonnes amies*, capables de s'attacher avec sincérité, et que Cynulque n'oseroit insulter. C'est de leur *bonne amitié* qu'elles ont eu seules ce nom entre toutes les autres femmes; ou elles l'ont pris de cette Vénus, surnommée *Amie*, chez les Athéniens, et dont parle Apollodore d'Athènes

dans son *Traité des Dieux*. Or, on a donné à Vénus le nom d'*Amie*, parce que c'est elle qui lie les amans et les *maîtresses*, autrement les *amies*.

Voilà pourquoi les femmes de condition libre, les filles honnêtes même, appellent *hétaires*, ou *bonnes-amies* celles avec qui elles sont liées d'amitié, comme on le voit dans ce passage de Sapho :

« Je vais faire entendre des chants agréables à mes *hétaires* ou
« *bonnes-amies*. »

Et ailleurs :

« Latone et Niobé étoient vraiment deux bonnes (*hétaires*)
« *amies*, qui se chérissoient. »

Cependant on donnoit aussi le nom d'*hétaire* à celles qui faisoient commerce de galanterie, et l'on a dit *hetairein* pour *mistharnein*, ou *vendre ses faveurs*. Mais en cela on a moins considéré le vrai sens du mot original, que la décence dans l'expression. C'est ce qu'on voit dans ce passage du *Dépôt* de Ménandre, où un acteur distingue les sens de ce mot.

« Je viens de faire l'ouvrage, non certes des courtisanes, *hetdi-*
« *roon* *, mais des *bonnes-amies* ou *hetairôon*. Ce sont les

* On voit que le sens n'est distingué que par le *ton* dans la prononciation, ou par l'accent qui dans le premier mot est aigu sur *ai*, et dans le second, circonflexe sur *oo*.

« mêmes lettres dans les deux mots; mais elles ne présentent pas
« un sens fort honnête dans l'un et l'autre indifféremment. »

Euschemus dit aussi dans son *Empolee*, ou *Commerce*, en parlant des *bonnes-amies*, *hetairôon*.

« Ensuite * si quelqu'un de nous a du chagrin, elle le flatte dès qu'il
« entre; elle le baise, non en serrant les lèvres l'une contre l'autre,
« comme un ennemi, mais bouche béante comme les moineaux :
« elle chante, le console, le rend bientôt gai, *hilaros*, dissipe
« tout son chagrin; et voilà mon homme vraiment *hileoos*, ou
« livré à toute la joie, et prêt à faire tout ce qu'elle veut. »

Eubule cite, en ces termes, l'exemple d'une maîtresse polie, dans son *Campylion :*

« Qu'elle mangeoit avec grace ! bien différente en cela de ces
« autres qui se bourrant la bouche d'une botte de porreaux font
« un globe de leurs joues, et mâchent les viandes de l'air le plus
« grossier; mais elle ne touchoit de rien que par petits morceaux,
« et avec toute les manières polies d'une jeune Mélésienne. »

Antiphane dit, dans son *Hydre :*

« Cet homme dont je parle avoit pour voisine une jeune citoyenne.
« Il ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il en devint amoureux; *chose d'au-*
« *tant plus facile* qu'elle n'avoit ni tuteur, ni parens; du reste,
« c'étoit une fille qui annonçoit le penchant le plus honnête : enfin,
« c'étoit ce qu'on peut appeler avec vérité une *bonne-amie*. Quant

---

* Ce passage est cité, très-exactement, d'Éphippe, liv. 8, ch. 16, t. 3, p. 359; ou du grec, p. 363 : ainsi j'en suis le texte sur lequel on rectifiera les vers d'Euschemus, ou ceux qu'il a pris d'Éphippe.

« aux autres filles, elles déshonorent par leur conduite ce nom si
« beau en lui-même. »

Anaxile écrit, dans sa *Jeune-Agnès :*

« Une fille qui parle avec retenue et modestie, accordant ses faveurs
« à ceux qui recourent à elle dans leurs besoins, a été nommée
« *hetaira* ou *bonne-amie*, en conséquence de son *hetairie* ou
« *bonne-amitié*. Or, c'est d'une telle amie que tu es devenu amou-
« reux, et non d'une courtisane, comme tu le dis. B. Je crois que
« tu as raison. En effet, elle si franche ! si charmante ! A. Oui,
« certes. »

Mais notre jeune ami des philosophes ressemble à celui dont parle Alexis, ou Antigone, dans son *Sommeil :*

« Voilà pourquoi ce mignon ne vient pas manger ordinairement
« des porreaux avec nous. Sans doute qu'il craint de chagriner son
« *bon-ami*. »

Éphippe a fort bien dit, au sujet de ces jeunes gens, dans sa pièce intitulée *Sapho :*

« Quand un jeune homme * vient habituellement manger aux
« dépens d'autrui, et porte librement la main au plat sans payer,
« sois sûr qu'il sait indemniser par une nuit. »

Eschine a dit la même chose, dans son *Discours contre Timarque*.

---

* Lisez *eis al. el.* au second vers, et au 4e. — *nomize tonde tees*, etc.

Philétaire parle ainsi des courtisanes, dans sa *Chasseresse :*

« Ce n'est pas en vain qu'on voit par toute la Grèce des temples « consacrés à Vénus-*hétaire*, ou *courtisane*, tandis qu'il n'y en « a pas à Vénus *épouse*. »

Je sais qu'il se célèbre, dans la ville de Magnésie, une fête que l'on appelle les *Hétairidées*, non qu'elle ait été ainsi nommée du mot *hetaira*, qui signifie *courtisane*, mais pour une autre raison dont Hégésandre fait mention en ces termes, dans ses *Commentaires :* « Les Magnésiens célèbrent la fête des *Hétairidées ;* or, ils disent que quand Jason, fils d'Éson, rassembla les Argonautes, il sacrifia à Jupiter-*Hetairien*, et qu'il nomma cette fête les *Hétairidées*, ou *des Amis*. Les rois de Macédoine célèbrent aussi les *Hétairidées.* »

Mais il y a chez les Abydéniens, selon Pamphile, un temple de Vénus, courtisane; et en voici l'occasion. Cette ville se trouvoit réduite en servitude : la garnison qui y étoit s'étant enivrée lors d'un sacrifice, comme le rapporte Cléanthe, dans son *Histoire des Temps fabuleux*, prirent avec eux plusieurs courtisanes; mais une d'entre elles, les voyant tous endormis, se saisit des clefs, passa par dessus le mur, et l'apprit aux Abydéniens. Ceux-ci vinrent aussitôt tout armés,

tuèrent

tuèrent cette garnison, s'emparèrent des murs, et recouvrèrent ainsi leur liberté. Ce fut donc pour marquer leur reconnoissance à cette courtisane, qu'ils bâtirent un temple à Vénus, *courtisane*.

Mais Alexis de Samos, liv. 2 de ses *Limites de Samos*, dit que la Vénus qui est dans cette ville, et appelée par les uns, Vénus *dans les roseaux*, mais par les autres, *dans les marécages*, est due aux courtisanes qui accompagnèrent Périclès au siége de cette ville, et qui tirèrent un grand profit du commerce de leur beauté.

Eualcès rapporte, dans ses *Éphésiaques*, qu'on avoit bâti un temple à Vénus, courtisane. Cléarque dit aussi, livre 1er. de ses *Érotiques*, que Gygès, roi de Lydie, se rendit célèbre par l'amour qu'il eut pour sa maîtresse, non-seulement pendant qu'elle vivoit (car il avoit abandonné à sa discrétion, et sa personne et son royaume), mais même lorsqu'elle fut morte. En effet, il rassembla tous les Lydiens du canton, et lui fit élever le monument que l'on appelle encore aujourd'hui le tombeau de la courtisane Lydienne. Il étoit même si haut que Gygès, parcourant tout le pays, en deça du Tmolus, pouvoit le voir de quelque côté qu'il se tournât; de même que tous les habitans de la Lydie.

L'orateur Démosthène parle ainsi, dans son *Discours contre Néérée* (si cependant il est de lui), et qui fut prononcé par Apollodore : « Nous avons des courtisanes pour le plaisir, des concubines pour le service journalier, mais des épouses pour nous donner des enfans légitimes, et veiller fidèlement à l'intérieur de la maison. »

Mais, Cynulque, je veux te faire un récit ionien, en m'étendant un peu, comme parle Eschyle, sur les courtisanes, et je commence par la belle ville de Corinthe, puisque tu me reproches d'y avoir exercé la profession de Sophiste.

« C'est un usage ancien à Corinthe, dit Caméléon d'Héraclée, dans son ouvrage sur Pindare, de prendre toutes les courtisanes qu'on peut réunir pour présenter à Vénus les vœux de la ville, lorsqu'on la prie pour des choses importantes; et lorsqu'elles ont présenté les vœux à la Divinité, elles se retirent du temple les dernières de toute l'assemblée. Selon le rapport de Théopompe et de Timée, liv. 7, ce furent aussi les courtisanes de Corinthe qui allèrent présenter dans le temple de Vénus les vœux des Grecs, pour le salut commun, lorsque le roi de Perse envahit la Grèce avec son armée. C'est pourquoi les Corinthiens

offrirent à la déesse un tableau qui y est encore. On y voit chacune des courtisanes qui avoient fait les prières, et qui étoient demeurées dans le temple. Simonide fit à ce sujet l'épigramme suivante :

« Ce sont celles-ci qui ont prié la divine Cypris, pour les Grecs
« en général, et pour leurs courageux citoyens en particulier : or,
« la divine Vénus ne crut pas devoir livrer la citadelle de la Grèce
« aux Perses armés d'arcs. »

Si même des particuliers font des vœux à cette divinité, ils lui amènent un nombre déterminé de courtisanes lorsqu'ils croient avoir obtenu ce qu'ils demandoient. C'est conformément à cet usage relatif au culte de cette divinité, que Xénophon de Corinthe, partant pour les jeux olympiques, fit vœu d'amener à la même divinité certain nombre de courtisanes, quand il auroit vaincu. Pindare écrivit d'abord pour lui l'*Éloge* *, qui commence ainsi :

« En louant la maison qui a remporté une triple victoire olym-
« pique, etc. »

Il écrivit ensuite le *Scolie*, qui fut chanté au sacrifice, et dans lequel il s'adresse dès le commencement aux courtisanes qui firent avec Xénophon le sacrifice qu'il offrit à Vénus. C'est pourquoi il y dit :

« O divine Vénus, Xénophon vient d'amener dans ton vaste

* Cette ode nous est conservée : *Olymp.* 13.

« bocage une troupe de jeunes filles publiques, joyeux de s'acquit-
« ter du vœu qu'il t'a fait. »

Après ce début, il s'adresse aux jeunes filles, en ces termes * :

« O jeunes filles ! qui recevez tous les étrangers, et leur donnez
« l'hospitalité ; prêtresses de la déesse *Peitho* dans la riche Co-
« rinthe, c'est vous qui, en faisant brûler par vos mains des larmes
« d'encens pur, et qui touchant Vénus, la mère des amours, par
« vos prières intérieures, nous méritez souvent son secours céleste,
« et nous procurez les doux instans de cueillir sur des lits mollets
« les plus agréables fruits dans nos pressans besoins. »

Après avoir ainsi débuté, il continue :

« Mais je suis inquiet de ce que diront de moi mes maîtres, pour
« avoir débuté dans cet agréable scolie par une telle familiarité
« avec des femmes publiques. »

En effet, on voit que Pindare, après avoir parlé si familièrement à des courtisanes, est inquiet de savoir ce que les Corinthiens en penseront ; mais bientôt plein de confiance en lui-même, il ajoute :

« Nous avons éprouvé l'or, et il s'est trouvé pur à l'épreuve. »

Alexis nous apprend, dans son *Amante*, que les

* Le lecteur voit assez par ma version les légères corrections qu'il faut supposer dans ce passage de Pindare, quoique je m'éloigne de plusieurs conjectures de Casaubon, qui certes ne l'a pas bien entendu.

courtisanes célébroient à Corinthe une fête particulière en l'honneur de Vénus.

« La ville célébroit alors les *Aphrodisies* des courtisanes ; mais il « y a aussi une autre fête semblable pour les femmes libres. Pen- « dant ces jours-là, il est d'usage de se livrer aux festins, et la loi « autorise les courtisanes à s'y trouver avec nous. »

Polémon le Périégète, parlant des offrandes consacrées à Lacédémone, dit qu'on y voit la figure de la fameuse courtisane Cottine, qu'on dit avoir consacré un bœuf d'airain. Voici les termes :

« Il y a aussi la petite figure consacrée par la courtisane Cottine, à laquelle, dit-on, appartenoit la maison remarquable qui est près de Colone, où se trouve le temple de Bacchus; or cette maison, qui a beaucoup d'apparence, est connue de la plupart des citoyens. Quant à l'offrande qu'elle consacra, et qui est la figure mentionnée d'un petit bœuf en airain, elle est placée sur le temple de Minerve, *chalciœque* *. »

Un des poètes comiques parle ainsi du bel Alcibiade :

« O terre ! ô dieux ! voyez ce bel Alcibiade que Lacédémone vou- « loit retenir, amant et adultère de la femme d'Agis : il s'en alloit

* Les anciens ne s'accordent pas sur le vrai sens de ce mot. Les uns veulent qu'il signifie temple d'*airain ;* les autres, qu'il soit dû à quelques exilés de *Chalcis* qui bâtirent ce temple à Minerve. Voyez Pausanias, Suidas, et Gyraldi dans son excellente *Mythologie*, p. 332, édit. 1580.

« rioter aux portes des filles publiques, sans se soucier des belles
« femmes de Lacédémone et d'Athènes. »

En effet, devenu amoureux de Médontis d'Abydos, sur le simple ouï-dire, il traversa l'Hélespont avec Axiochus, qu'il aimoit, comme le dit Lysias dans son *Discours contre Alcibiade*, et il partagea avec lui les faveurs de cette femme. Mais il avoit toujours à sa suite deux autres courtisanes, savoir; Damasandre, mère de Laïs, la jeune *, et Théodète, qui lui rendit, à la mort, les derniers devoirs à Mélisse, où il périt par les embûches de Pharnabaze. J'ai vu à Mélisse le tombeau d'Alcibiade, en passant de Synade à la Métropole. Tous les ans on immole un bœuf à ce monument, de l'ordre même de l'excellent prince Adrien, qui fit élever sur le tombeau une statue d'Alcibiade, de marbre de Paros.

CHAP. V. Mais il ne faut pas être étonné que quelques personnes soient devenues amoureuses sur de simples rapports. En effet, Charès de Mitylène, liv. 10 de ses *Histoires d'Alexandre*, dit que quelques personnes conçurent de l'amour pour d'autres qu'elles avoient contemplées en songe, sans les avoir vues

* Lloyd mérite d'être lu au sujet des deux *Laïs* : voyez son *Lexique*.

auparavant. Voici donc ce qu'il écrit : « Hystaspe avoit un frère plus jeune que lui, nommé Zariadre: l'un et l'autre étoient également beaux, et les habitans du pays disoient qu'ils étoient les fruits des amours de Vénus et d'Adonis. Hystaspe régnoit sur la Médie et la contrée inférieure; Zariadre avoit la souveraineté au-dessus des pays des portes caspiennes, et qui s'étendent jusqu'au Tanaïs. Omartes, roi des Marathes, dont l'empire s'étendoit au-delà du Tanaïs, avoit une fille nommée Odatis. Or, voici ce que les histoires nous rapportent au sujet de cette fille. « Ayant vu Zariadre en songe, elle en devint amoureuse; la même chose étant arrivée à Zariadre, il conçut la même passion pour elle. Ainsi, l'un et l'autre se desirèrent réciproquement pour s'être vus en songe. Odatis étoit la plus belle femme de l'Asie, et Zariadre étoit un fort beau jeune homme. Brûlant du desir d'épouser cette fille, il envoya la demander à Omarte, qui la refusa, parce que, n'ayant point d'enfant mâle, il vouloit ne la donner qu'à quelqu'un de ses amis. C'est pourquoi Omarte, ayant rassemblé peu de temps après les seigneurs de son royaume, ses amis et ses parens, donna le repas de noces de sa fille, sans s'être expliqué auparavant sur celui à qui il vouloit la marier. Le

vin ayant un peu échauffé les têtes, Omarte fit appeler Odatis, et lui dit en présence de tous les convives:

« Ma fille Odatis, ce sont tes noces que nous célébrons maintenant; ainsi, jette les yeux sur tous les convives, considère-les bien, prends ensuite une coupe d'or, emplis-là, et donne-là à celui que tu veux épouser: car c'est celui dont tu seras la femme. »

Odatis les considère tous, et se retire en pleurant, desirant voir Zariadre, à qui elle avoit fait savoir par une lettre secrète que ses noces se célébreroient bientôt. Zariadre, qui étoit campé près du Tanaïs, traverse ce fleuve avec son seul cocher, sans être vu de son camp, et sautant de nuit sur son char, il traverse la ville, faisant en cette seule nuit 800 stades de chemin. Étant donc arrivé près de la bourgade où se célébroient les noces, il laissa en certain endroit son cocher et son char, prit un habit scythe, poursuivit son chemin, et se présenta à la cour du roi. Ayant aperçu Odatis debout devant le buffet, versant, avec des larmes et lenteur, le vin dans la coupe, il s'approcha d'elle, et lui dit : « Ma chère Odatis, me voici donc ici pour toi, moi, Zariadre, comme tu me l'as demandé. » Odatis considère ce bel étranger, qui ressembloit parfaitement à celui qu'elle avoit vu en songe, et pénétrée

de

de joie, elle lui présente la coupe. Zariadre enlève aussitôt la jeune fille, la mène à son char, et s'enfuit. Les serviteurs et les servantes, à qui Odatis avoit fait part de son amour, avoient gardé un profond silence à ce sujet. Le père ordonne aussitôt d'appeler sa fille: Elle est partie, lui répondent-ils, mais nous ne savons pas où elle est allée.

Ses amours devinrent célèbres parmi les peuples barbares de l'Asie, et chacun auroit desiré avoir occasion d'en faire autant. Cet événement fit faire plusieurs tableaux qu'on voit dans les temples et les palais, et même dans des maisons de particuliers: qui plus est, nombre de seigneurs affectent de donner le nom d'Odatis à leurs filles.

La même chose arriva dans la république de Marseille, selon le rapport d'Aristote, dont voici le détail:

« Des Phocéens qui trafiquoient en Ionie bâtirent Marseille. Euxène, Phocéen, avoit droit d'hospitalité chez Nanus, roi de cette ville; ce Nanus célébroit les noces de sa fille, lorsque Euxène arriva chez lui par hasard, et fut invité, de sa part, à se mettre à table. Or, voici comment se faisoit le mariage dans cette ville. Il falloit que la jeune fille entrât dans la

salle après le repas, y emplît une coupe de vin et d'eau, et la présentât à celui qu'elle choisissoit parmi les prétendans; celui à qui elle la donnoit devenoit son époux. La jeune fille qui s'appeloit Petta entrant donc, présente la coupe à Euxène, soit par hasard, soit pour toute autre raison. Le père regardant cet événement comme un effet de la volonté des Dieux, approuve l'offre de la coupe, et Euxène eut Petta pour épouse. Il demeura dans la maison de son beau-père, et changea le nom de Petta en celui d'Aristoxène. »

« Il existe encore à Marseille une famille appelée les Protiades, issus de ce mariage, par Protis, fils d'Euxène et d'Aristoxène. »

Si nous en croyons Idoménée, Thémistocle n'entra-t-il pas dans la ville lorsque la place publique étoit pleine de monde, avec un char attelé de quatre courtisanes * : ces quatre courtisanes étoient Lamie, Scionne, Satyra et Nannion. Thémistocle étoit même fils d'une courtisane nommée Abrotone, comme le

* Je traduis selon le sens que paroît présenter le texte; mais il faut dire: « Avec un char sur lequel il avoit placé quatre courtisanes; » ce qui étoit trop hardiment choquer les mœurs. Daléchamp omet ce passage d'Idoménée, dans sa version. J'ai déja dit mon sentiment ailleurs sur le sens.

rapporte Amphicrate dans son ouvrage sur les *Hommes illustres*.

« Abrotone étoit une femme Thrace de nation; cependant on dit
« qu'elle donna le grand Thémistocle à la Grèce. »

Mais Néanthe de Cyzique, liv. 3 et 4 de ses *Histoires grecques*, dit qu'il étoit fils d'Euterpe.

Cyrus, qui porta les armes contre son frère, ne mena-t-il pas en même temps avec lui dans cette expédition une courtisane de Phocide, femme aussi instruite que belle, et qui, selon Zénophane, s'appela d'abord Milto, mais ensuite Aspasie? La courtisane Milésie l'accompagnoit aussi fort souvent.

Mais Alexandre le Grand ne mena-t-il pas avec lui Thaïs *, cette courtisane Athénienne qui, selon Clitarque, fut cause qu'on brûla tout dans le palais de Persépolis? Après la mort d'Alexandre, cette même Thaïs épousa Ptolémée, premier roi de ce nom en Égypte. Elle lui donna deux fils, Léontisque et Lagus; et pour fille, Irène, qu'épousa Eunoste, roi des Soli de Chypre. Ptolémée second, roi d'Égypte, surnommé Philadelphe, eut aussi nombre de maîtresses, comme le rapporte Ptolémée Évergète, liv. 3 de ses *Commen-*

* On lit ici *Laïs*.

taires, savoir, Didyme, femme du pays, et d'une extrême beauté; Bilistiche; en outre, Agathoclée, Stratonice, dont on voyoit le grand monument sur les bords de la mer d'Éleusis; Myrtion, et beaucoup d'autres; car il étoit extrêmement livré aux plaisirs de l'amour.

Polybe dit, liv. 14 de ses *Histoires*, qu'on voyoit dans Alexandrie plusieurs statues de Clino, qui versoit à boire à ce Ptolémée : ces statues n'avoient pour vêtement qu'une seule tunique, et tenoient un *rhyte* à la main. Les plus belles maisons, dit le même, n'ont-elles pas le nom de Myrtion, de Mnésis et de Pothyne? cependant Mnésis et Pothyne étoient joueuses de flûtes, et Myrtion une de ces femmes publiques, condamnées à l'infamie, et que nous appelons *Dictériades* *.

La courtisane Agatoclée n'avoit-elle pas un empire absolu sur Ptolémée Philopator? et n'en a-t-elle pas bouleversé le royaume?

Eumachus de Naples rapporte, liv. 2 de ses *Histoires d'Annibal*, que Hiéronyme, tyran de Syracuse,

---

* Nom que les Alexandrins donnoient aux filles publiques les plus viles. *Dicterion* signifie *bordel* : un *priape* sur la porte l'*indiquoit*.

épousa Peitho, qu'il prit dans un lieu public, et la déclara reine. Timothée, qui commanda les troupes d'Athènes avec gloire, étoit fils d'une courtisane, née en Thrace; mais qui du reste montroit beaucoup de décence dans sa conduite, car il faut observer que quand ces femmes prennent le ton de la modestie, elles l'emportent de beaucoup sur celles qui affectent cet air modeste, et s'en font gloire. C'est pourquoi Timothée essuyant un jour quelques railleries sur ce qu'il étoit fils d'une telle femme, répondit : « Je lui ai beaucoup d'obligation de ce qu'elle m'a fait être le fils de Conon. »

Carystius dit, dans ses *Commentaires historiques*, que Philétaire, qui régna à Pergame, et sur toute la contrée appelée le nouveau royaume, étoit fils de Boa, joueuse de flûte, née en Paphlagonie.

Aristophon, l'orateur, celui qui, sous l'archonte Euclide, fit publier la loi en vertu de laquelle quiconque ne seroit pas né d'une citoyenne seroit déclaré bâtard, fut lui-même traduit sur la scène par le comique Calliade, comme né de la courtisane Chloris, selon le rapport du même Carystius, liv. 3 de ses *Commentaires*. Démétrius-Poliorcète n'aima-t-il pas éperduement la joueuse de flûte Lamie, dont il eut

une fille nommée Phila? Quant à cette Lamie, Polémon rapporte, dans son ouvrage sur le *Pœcile de Sicyone*, qu'elle étoit fille de l'Athénien Cléanor, et que ce fut elle qui fit bâtir le portique dont je viens de parler. Mais Démétrius aima aussi la courtisane Lééna de l'Attique, et plusieurs autres.

Machon le poète comique parle ainsi de cette Lééna, dans sa pièce intitulée les *Chries* :

« Tu l'emportes par ta belle taille sur Lééna, qui fut heureuse *
« auprès de Démétrius, pour avoir su lui procurer beaucoup de
« plaisir. On dit aussi que Lamie, ayant su enivrer le roi de ses
« charmes, en reçut beaucoup de louanges. Eh bien ! lui répon-
« dit-elle, garde donc à présent ta Lééna, si tu le veux. »

Car Lamie avoit la répartie piquante et pleine de sel attique, de même que Gnathène, dont je parlerai dans la suite. Voici ce que Machon écrit relativement à cette Lamie :

« Démétrius, dans une partie de table, montroit un jour à Lamie
« nombre de parfums ** exquis. Cette Lamie, qui étoit une joueuse
« de flûte, n'en parut pas trop flattée. Le roi, piqué de la voir
« faire tant la précieuse et la dégoûtée, demanda, par un signe,

* Lisez au vers 2 de ce passage, *peranom;* au 3ᵉ, *teen de,* etc., avec Adam.

** Lisez, avec Adam, au vers 2, *pantodap' ep.* — Lisez au vers 6, *basilei;* au vers 7, *eneghein, egkeein te ch. kai;* au vers 8, *apotr. thig. te dact.;* au vers 10, *par' alla.;* au vers 12, *dokei moi ozein,* etc.; tout sera exact.

« un pot de nard, et qu'on lui en versât dans la main : s'en frot-
« tant aussitôt *les parties* avec les doigts, il lui dit : — Flaire donc
« Lamie, et tu sentiras combien ce parfum diffère de tous les
« autres. Lamie éclate de rire, et lui répond : Malheureux ! c'est
« ma foi celui qui a de tous l'odeur la plus putride. Quoi ! répartit
« Démétrius ; c'est cependant, je le jure, ma chère Lamie, du
« parfum de *gland royal* *. »

Ptolémée, fils d'Agésarque, fait le dénombrement suivant des maîtresses de plusieurs rois, dans ses *Histoires concernant Ptolémée Philopator :*

« Philippe, le Macédonien, étant devenu souverain, aima la danseuse Philinno, dont il eut Aridée, et Alexandre qui fut roi. Démétrius, le Poliorcète, aima Manie, après celles dont il a été parlé. Démo devint la maîtresse d'Antigone, et en eut Alcyonée. Seleucus livra son cœur à Mysta et à Nysa. Héraclide, surnommé Lembus, dit, liv. 33 de ses *Histoires*, que Démo fut aussi aimée de Démétrius, et qu'Antigone, père de celui-ci, en avoit été éperduement amoureux, au point même de tuer Oxythémis, avec qui Démétrius avoit donné dans nombre d'écarts ; et de faire périr, dans les tortures, les servantes de Démo.

* Équivoque sur le mot *balanos*, gland, qui se disoit aussi des testicules. Lamie trouvoit probablement que ceux de Démétrius sentoient un peu trop *hircum*, le bouquin. On consultera Dioscoride sur la nature du parfum auquel Démétrius faisoit allusion : liv. 4, ch. 60.

Quant à ce nom de Manie donné à cette femme, et dont je viens de parler, voici ce que Machon en dit :

« Quelqu'un, parmi les spectateurs, doutera peut-être avec raison
« qu'une femme de l'Attique ait été nommée *Manie*, ou regardée
« comme * ayant vraiment eu ce nom ; car ce seroit une honte
« qu'une femme, et sur-tout une courtisane, du centre de la Grèce,
« eût eu un nom phrygien. Ce seroit faire affront à la ville
« d'Athènes, où il suffit d'être né pour n'avoir aucune tache du côté
« de la famille : ainsi, le nom qu'eut cette femme à sa naissance
« étoit vraiment *Mélitte* (ou *Abeille*), et elle fut ainsi appelée
« parce qu'elle étoit d'une taille un peu plus petite que les autres
« femmes; mais elle en fut indemnisée par les charmes de sa voix
« et de sa compagnie : d'ailleurs, elle avoit une très-jolie figure,
« qu'on ne pouvoit considérer sans en être frappé; ce qui lui procura
« beaucoup d'amans, tant parmi les citoyens, que parmi les étran-
« gers. Parloit-on de cette femme? on disoit aussitôt : — C'est vrai-
« ment une belle *manie* que Mélisse, et elle-même affecta ensuite
« de répéter souvent ce mot; de sorte que si elle railloit quelqu'un,
« elle s'écrioit aussitôt *manie*. Blâmoit-elle, louoit-elle, le mot
« de *manie* revenoit à propos dans ce qu'elle disoit. Il paroît donc
« que ce fut l'un ou l'autre de ses amans, qui alongeant *ma*, ou
« la première syllabe de *manie*, lui donna ce surnom, qui pré-
« valut enfin sur celui de *Mélitte* qu'elle avoit auparavant. »
« Mais il paroît que Manie étoit sujette à la pierre, et que Gna-
« thène lâchoit sous elle au lit : en effet, Diphile s'amuse ** à ce
« sujet dans une de ses pièces. — Après cela, dit-il, Gnathène

* Adam lisoit ici *onomathee* pour *enom*. J'ai cru ne devoir rien changer sans autorité.

** Lisez *touto g' ekekoomoodeeto men hyp.*, etc.

« injuria

« injuria Manie, et lui dit : Mon enfant, suis-je donc cause que tu « as des pierres ? M. Si j'en avois, insolente que tu es ! je t'en « enverrois une volée pour te torcher le derrière. »

Machon rapporte les traits suivans, pour montrer combien Manie avoit la répartie prompte et spirituelle :

« Leontiscus le Pancratiaste s'étoit attaché à Manie, et en jouis- « soit seul comme d'une épouse ; mais ayant ensuite appris qu'elle « s'étoit livrée à la passion d'Antenor, il lui en fit de vifs reproches. « — Mon cœur, lui répondit-elle, ne te chagrine pas; je voulois « savoir quelle seroit la plaie * que deux athlètes, vainqueurs à « Olympie, pourroient me faire pendant toute une nuit. »

« — On dit que le roi Démétrius demanda un jour à Manie de « lui montrer ses fesses, sous la condition d'une récompense ; et « que dès qu'il la lui eut donnée, elle se tourna en lui citant ces « deux vers ** : »

« Fils d'Agamemnon, tu peux à présent contempler ces choses « pour lesquelles tu as toujours tant d'inclination. »

« — Un étranger, qui passoit pour avoir pris la fuite dans un com- « bat, étant venu à Athènes, envoya chercher Manie, et lui donna « ce qu'elle demandoit. Il avoit invité avec elle, au même repas, « plusieurs Athéniens, gens accoutumés à rire, et à tourner tout

---

* Lisez ainsi le vers :

Pleegeen ti di'holees dynatai an p. eeth.

Pleegeen est ici régi par *aisthesthai.* Térence a imité cette construction : *Novi hominem qui sis*, pour *novi qui sis homo. Tai* devient bref dans *dynatai*, quoiqu'Homère le fasse long, au besoin, à la césure, devant une voyelle, comme *Odyss.*, vers 558, *dynatai heen*, etc.

** De l'*Électre* de Sophocle, vers 2 et 3.

« en plaisanterie, voulant montrer son savoir vivre et son esprit:
« pendant tout le repas, Manie plaisanta avec toute sa spiritua-
« lité, et son aisance naturelle. Plusieurs fois elle se leva sur son
« lit pour attaquer un lièvre qu'on avoit servi. L'étranger voulut
« l'embarrasser par une question. Par tous les dieux ! mes amis,
« dites-moi donc quel est parmi les animaux celui qui court le
« plus vîte sur les montagnes? — Mon cher, répond Manie, c'est
« un *fuyard.* Après cela, Manie se remit à sa place, et plaisanta
« beaucoup ce transfuge, lui reprochant d'avoir abandonné son
« bouclier dans une attaque. A ces mots, le brave, prenant un air
« sévère, la laissa là ; mais la grivoise ne voulant pas lâcher prise,
« lui ajouta : — Mon cher, cela soit dit sans vous choquer ; j'en
« jure par Vénus ! ce n'est pas vous qui avez perdu votre bouclier,
« mais celui qui vous l'avoit prêté. »
« — Un des dissipateurs de la ville traitoit un jour Manie chez
« elle-même. Pendant le repas, il lui demanda comment elle vou-
« loit recevoir les élans de sa passion. Dans mes bras, répondit-elle
« en riant; autrement je ne me fierois pas à toi, car, si je tom-
« bois en devant, tu pourrois bien me dévorer tout l'ornement de
« ma chevelure *. »

Machon a recueilli plusieurs bons mots de plusieurs courtisanes, et il n'est pas hors de propos de les rappeler. En voici de Gnathène :

« Diphile, qui étoit l'amant le plus chéri de Gnathène, quoiqu'il
« ignorât qu'il en fût aimé à ce point, vint souper chez elle le
« jour des *Aphrodisies*, ou fêtes de Vénus, se promettant d'y bien
« boire. Il arrive donc avec deux pots de vin de Chio, quatre de

---

* Voyez Hésychius sur *emplokion.* Cela répondoit à un nœud de ruban qui s'entrelaçoit dans la chevelure, et la retenoit. Je tais l'équivoque.

« Thase, du parfum, des couronnes, du dessert, un chevreau, des « rubans, du poisson, un cuisinier, et enfin une joueuse de flûte. « Certain Syriacus, un des amans de Manie, lui avoit envoyé pour « tout présent, de la neige et un *saperda* *. Honteuse de ce pré- « sent, et ne voulant pas que personne le sût, sur-tout Diphile, « dont elle craignoit d'être persiflée, par vengeance, sur la scène, « elle ordonna de porter, sans délai, la saline à ceux qui avoient « vraiment besoin de sel, et de jeter secrètement la neige dans le « vin pur, pour en verser ensuite dix cyathes, ou *verres*, à « Diphile, dans son vase à boire. Diphile, but avec autant de « vîtesse que de plaisir, le vin qu'on lui servit : mais bientôt, tout « étonné de cette fraîcheur extraordinaire, il dit à Gnathène : Par « ma foi, tu as un puits dont l'eau est singulièrement froide ! « — C'est, répondit-elle, depuis que nous y jetons tous les prolo- « gues de tes drames. »

« — Un coquin, qui avoit encore sur le dos les cicatrices élevées « que le fouet lui avoit laissées, coucha par hasard avec Gnathène. « Comme elle l'embrassoit, elle sentit qu'il avoit le dos tout rabo- « teux. — Malheureux ! malheureux ! s'écrie-t-elle, où as-tu donc « reçu ces blessures? Il lui répond en bref : — Sautant un jour à « travers un feu, dans mon enfance, avec des camarades de mon « âge, je tombai dans la braise ardente. — Par Cérès ! répliqua « Gnathène, c'est avec raison que tu as été cicatrisé de la sorte, « incorrigible comme tu l'es. »

« — Gnathène soupoit un jour chez son amie Déxithée : celle-ci « enlevant de la table presque tout le poisson pour sa mère, Gna- « thène lui dit : Si j'avois su cela, ma bonne, je serois allée souper « chez ta mère, au lieu de venir chez toi. »

« — Gnathène étant fort avancée en âge, et n'ayant plus l'air que « d'un spectre ambulant, alla, dit-on, un jour au marché pour y

* J'ai parlé de cette espèce de poisson.

« voir s'il y avoit du poisson, et à quel prix. Elle tournoit de côté « et d'autre, s'en informant avec beaucoup de curiosité, lorsque par « hasard elle aperçoit un boucher, jeune et de fort bonne mine. « Mon bel enfant, lui dit-elle, combien fais-tu ta viande? Il se met « à rire, et lui répond : Trois oboles la *kybde* *. Et qui donc inso- « lent, répliqua-t elle, t'a permis de te servir des mesures de Carie « étant à Athènes? »

« — Le tavernier Stratoclès servoit gratis des chevreaux à ses con- « noissances, mais ayant soin de forcer de sel dans les sauces de ses « plats, dans l'intention de laisser pour le lendemain ces gens fort « altérés, qui selon lui ne manqueroient pas de revenir du matin « faire un autre repas, auquel il gagneroit beaucoup pour les autres « parties de l'écot. Gnathène apercevant donc un de ses amans, « qui disputoit avec beaucoup de chaleur sur ce que chacun devoit, « lui dit : — « Voilà une bien grande tempête ** causée par les « chevreaux de Stratoclès! »

« — Gnathène voyant un jeune homme très-maigre, excessivement « noir et mince, en outre, tout gras d'huile, et plus petit que les « autres camarades du même âge, se mit à railler le charmant « Adonis. Mais un autre jour le jeune garçon l'ayant abordé d'un « ton rustre et malhonnête, Gnathène regarde sa fille avec qui « elle alloit de compagnie, et dit : Ce fut avec beaucoup de rai- « son ***, ma fille; j'en jure par nos deux divinités! »

« — On rapporte qu'un jeune égrillard du Pont étant couché avec

---

* Nom de mesure chez les Cariens, mais qui chez les Athéniens signifioit une femme courbée de vieillesse. Gnathène répondoit comme si elle ne le comprenoit pas; mais elle avoit bien senti la force du mot.

** Allusion à la constellation des *chevreaux* que les anciens regardoient comme signe précurseur des tempêtes.

*** C'est-à-dire, je ne me suis pas trompée en jugeant ci-devant ce jeune homme comme je l'ai fait. Il n'y a rien de bien merveilleux dans cette réflexion.

« Gnathène, lui demanda le matin une seule jouissance de jésuite.
« — Misérable que tu es! lui répondit-elle, quoi! tu me demandes
« mes fesses à l'heure où l'on mène les porcs aux champs! »

Machon rapporte encore les traits suivans, comme de Gnathénion, nièce de Gnathène :

« Un Satrape de l'Asie étant venu à Athènes, aperçut Gnathénion
« qui sortoit d'un temple de Vénus avec Gnathène, le jour des
« Saturnales. Ce vieillard, qui avoit bien quatre-vingt-dix ans,
« admire le bel ensemble de la jeune fille, et lui demande ce qu'elle
« lui prendroit pour une nuit. Gnathène considérant la robe de
« pourpre de cet homme, et ses lanciers, lui demande *mille*
« *dragmes*. Percé comme d'un trait mortel à la vue de cette jeune
« beauté, le Satrape lui répond : Femme, tu me fais ton prisonnier
« de guerre, car tu me vois accompagné d'une troupe armée !
« accèpte donc *cinq mines;* c'est une affaire faite, et couvre-nous
« un lit. Elle reçut chez elle ce Satrape, qui lui parut homme à
« bien faire les choses, et lui dit : Papa, vous paierez ce que vous
« voudrez, car certain pressentiment me persuade que vous don-
« nerez le double à ma petite. »
« — Gnathénion s'étoit presque totalement retirée, ne voulant
« plus vivre en courtisane, parce que le comédien Andronique se
« faisoit un plaisir de vivre avec elle, depuis qu'il en avoit eu un
« fils. Mais pendant qu'il étoit en voyage, certain chaudronnier
« d'Athènes fit sa cour à la belle, qui de son côté se refusoit à tout
« ce qu'il lui offroit. A ses vives instances, il joignit la dépense et
« l'assiduité; enfin, son or en vint à bout, et il en eut les faveurs.
« Cet homme grossier, et sans aucune éducation, s'amusa ensuite
« à parler de Gnathénion dans une boutique de cordonnier, avec
« des gens de son espèce, ajoutant que jamais elle n'avoit accordé
« de pareilles faveurs à d'autres, et qu'il avoit couru cinq postes *

* Je traduis à la lettre.

« avec elle. A peine Andronique fut-il revenu de Corinthe qu'il « apprit ces propos, et les rendit à Gnathénion étant à table. « — Non, dit-il, quelques instances que je t'aie faites, je n'ai « jamais pu obtenir de toi la faveur d'une telle position, et il faut « que ce soit un tel bélître qui puisse ainsi se moquer d'autrui avec « orgueil ! Voici, dit-on, la réponse que lui fit Gnathénion : « D'abord je convins avec cet homme, tout noirci de suie jusqu'à « la bouche, qu'il ne porteroit même pas le bout du doigt sur mon « sein, et c'est à cette condition que je me suis prêtée moyennant « la grosse somme qu'il m'a payée ; mais ensuite, j'ai eu soin, de « mon côté, d'employer tout mon art pour ne toucher qu'à peine « la dernière extrémité ! la plus petite partie de son corps ! »

« — On rapporte que quelque temps après Gnathénion refusa de « baiser Andronique comme elle avoit fait précédemment, fâchée « de ce qu'elle n'en recevoit plus rien. Andronique dit alors à la « mère : Eh bien ! voyez-vous avec quelle fierté votre fille en use « avec moi. La mère irritée gronde sa fille : — « Malheureuse ! em- « brasse-le tout à l'heure, et baise-le s'il le veut. — Comment ma « mère ! que j'embrasse un homme qui n'est d'aucun profit chez « nous, et qui veut avoir gratis le domaine * de toute la Grèce. »

« — Un jour d'assemblée publique Gnathénion descendit au Pirée « chez un marchand étranger, qui étoit son amant. Elle étoit sim- « plement assise sur un bât, ayant avec elle trois médiocres ânes, « trois servantes et une jeune nourrice. Sur leur chemin se pré- « sente, dans un étroit passage, un de ces mauvais athlètes qui « s'obstinent à combattre pour être toujours vaincus. Cet homme, « resserré dans cet endroit où il ne pouvoit passer que difficile- « ment, s'écrie : Maudit ânier, si tu ne déranges, sur le champ,

---

* Pursan et Daléchamp lisoient ici *ton soinon agron ;* mais il faut garder le texte. *Argos* s'est dit de toute la Grèce. L'expression de Gnathénion est charmante.

« ces femmes de mon chemin, je vais les coucher par terre avec « les ânes et les bâts. Gnathénion lui répond : Pauvre sire que tu « es ! as-tu jamais couché personne par terre ? »

Machon rapporte encore ceci à la suite :

« — On raconte que Laïs de Corinthe voyant le poète Euripide « dans un jardin avec sa tablette et son style suspendu à son habit, « lui dit : O poète! pourquoi donc as-tu écrit dans une tragédie ? « *retire toi d'ici, infâme !* Euripide, étonné de sa hardiesse, lui « répond : C'est toi qui es *une infâme*. Laïs éclate de rire, et « répartit au poète par un de ses vers : Qu'y a-t-il d'infâme si on « ne regarde rien comme tel ? »

« — Glycérion, ayant reçu d'un de ses amans un mantelet corin« thien d'été, d'une nouvelle mode, le donna au foulon pour le « nettoyer : jugeant enfin qu'il devoit être prêt, elle envoie sa ser« vante, avec quelques deniers, pour payer ce qu'il falloit, et rap« porter ce vêtement. Mais le foulon lui répond : Quand tu m'auras « donné un quart d'huile, emporte-le ; il ne tient qu'à cela. La « servante vient rapporter cette réponse. Glycérion s'écrie : Que je « suis pourtant malheureuse ! vois, ma fille ; il veut sans doute « frire * mon mantelet, comme une mendole, dans la poële ! »

« — Démophon, mignon de Sophocle, aimoit, quoique jeune, « Nico, surnommée la *Chèvre*, et qui étoit déja vieille. On lui avoit « donné ce sobriquet parce qu'elle avoit ruiné le riche Thallus, « un de ses amans. Cet homme étoit venu en Attique pour y « acheter du miel, des figues chelidoniennes, et faire provision de « miel du mont Hymette. Or, on dit que cette femme galante avoit « la plus jolie paire de fesses. Démophon lui demandant donc à « les prendre, elle lui dit en riant : Volontiers l'ami ; c'est vrai-

---

* C'est-à-dire, « coucher avec moi. »

« semblablement pour les donner à Sophocle, lorsque je te les
« aurai laissé prendre? »
« — Callisto, surnommée la *Truie*, eut un différend avec sa mère
« qu'on appeloit la *Corneille*. Gnathène se trouva là pour vider
« la querelle. Quelqu'un lui demandant le sujet de la dispute: Le
« sujet! répond-elle, c'est la pelle * qui se moque du fourgon. »
« — On raconte que la courtisane Hippée (ou *jument*) s'étoit
« fait un amant de Théodote, chargé de la provision du foin **.
« Hippée, qui venoit ordinairement vider la bouteille avec Ptolé-
« mée, arriva un jour assez tard. Comme elle avoit beaucoup dif-
« féré, elle lui dit: Papa, j'ai bien soif; qu'on me verse quatre
« cotyles: peu après elle demande la grande..... La grande jatte,
« sans doute, dit Ptolémée; car il me semble, Hippée, que tu as
« mangé bien du foin. »
« — Mœrichus sollicitoit les faveurs de Phrynée de Thespie, qui
« enfin cède, et lui demande une mine. C'est beaucoup, répond
« Mœrichus. Ces jours derniers, tu as tout accordé à un étranger
« pour deux sols d'or. — Eh bien! mon cher, répartit-elle, attends
« que je sois bien en humeur, et je ne te demanderai rien de
« plus. »
« — Certain Python ayant aimé Nico, surnommée la *Chèvre*, la
« quitta, dit-on, pour s'attacher à la grosse Évardis. Quelque temps
« après il envoya son esclave chez Nico, pour la prier de revenir.
« — Ton maître, répond-elle, est donc rassasié de chair de *truie*?
« Soit: il peut à présent revenir à celle de *chèvre*. »

Je viens donc de rappeler ce que Machon nous a transmis sur les courtisanes; mais il y en eut un si

* Texte, c'est une corneille qui blâme l'autre. D'autres peuples disent: C'est la marmite qui appelle le pot *cul noir*.

** Pour les écuries du roi.

grand

grand nombre dans la belle ville d'Athènes *, que jamais aucune autre ville, quelque peuplée qu'elle fût, n'en produisit autant, et je vais entrer dans quelques détails à ce sujet.

Aristophane de Byzance a fait mention de 135 courtisanes, avec des détails circonstanciés; Apollodore en rappelle encore davantage; Gorgias en porte même le nombre plus haut. Ces deux écrivains-ci ajoûtent qu'entre celles qu'a omises Aristophane, on compte celles-ci, savoir; une Anonyme, surnommée l'*Ivrognesse;* Lampyris; Euphrosyne, fille d'un foulon.

Mais il a encore oublié Mégiste, Agallis, Thaumarion, Théoclée, surnommée la *Corneille;* Lénétocyste, Astra, Gnathène, et sa nièce Gnathénion; Sigée, Synoris, surnommée la *Lanterne;* Euclée, Grammée, Thryallis, Chimère, et Lampas.

Quant à Gnathène, Diphile le comique l'aima beaucoup, comme nous l'apprend Lyncée de Samos, dans ses *Mémoires historiques.* Ce poète ayant un jour essuyé de grands affronts sur la scène, fut même emporté du spectacle; mais il n'en alla pas moins chez Gnathène, qu'il pria aussitôt de lui laver les pieds : « Comment

* Voyez Potter, sur les catins et les concubines de la Grèce, liv. 4, ch. 12.

donc? lui dit-elle. Mais! ne viens-tu pas sur les bras « d'autrui?» Gnathène, comme on l'a déja vu, avoit la répartie fort spirituelle.

CHAP. VI. D'autres courtisanes ne le prenoient pas sur un ton moins haut, car ces filles publiques s'occupoient de s'instruire, et cultivoient les sciences*. C'est pourquoi elles étoient toujours prêtes aux plus justes réparties.

Stilpon reprochoit un jour à Glycère, étant à table, qu'elle corrompoit la jeunesse; elle lui répondit: Mon cher Stilpon, nous sommes l'un et l'autre également coupables, toi et moi, car on dit que tu gâtes l'esprit de tes disciples, en leur apprenant mille questions inutiles, qui ne sont que de purs sophismes. Qu'importe donc qu'un homme se corrompe, et devienne malheureux, soit avec un philosophe, soit avec une fille de joie? car suivant Agathon,

« Si la femme est foible de corps, elle n'a pas moins d'intelligence,
« ni d'activité dans l'ame. »

C'est ainsi que Lyncée parle de Glycère dont

* Conférez Potter sur les catins et les concubines de la Grèce, liv. 4, ch. 12, à la fin.

il nous a rapporté nombre de réparties. Telles sont les suivantes :

« Voyant un Parasite, bien gras aux dépens d'une vieille qui l'entretenoit, elle lui dit : Jeune homme, ma foi ! tu as une mine charmante : « Que seroit-ce donc, répondit-il, si je couchois seul ! » -- « L'ami, tu mourrois de faim » repartit Glycère.

« Pausanias, surnommé la *Citerne*, étant à sauter, tomba dans un tonneau ; Glycère dit aussitôt : Voilà la Citerne tombée dans le tonneau. »

« Quelqu'un lui donnant un peu de vin dans un psyctère, lui dit : C'est du vin de dix feuilles : « Il est bien *petit* * pour son âge » repartit-elle.

« Quelques jeunes gens eurent querelle à table à son sujet, et se battirent : -- « Va, dit-elle à celui qui avoit été battu, ne te désespère pas, car ce n'est pas ici une lutte où l'on gagne des couronnes, mais où l'on perd son argent. »

« Un homme vint un jour chez elle, et donna une *mine* à sa fille. Après cela, il revint et s'en retourna toujours sans rien payer. -- « Mon enfant, lui dit-elle, penses-tu donc t'en retourner ainsi toutes les fois,

* Équivoque pour *peu*.

comme on sort de l'école d'Hippomachus, en donnant une mine, une fois payée ? »

« Phrynée la piqua dans certaine circonstance, en lui disant : As-tu donc une pierre ? -- « Oui, répondit-elle, pour te torcher le derrière ; » car Glycère * étoit sujette à la gravelle, et Phrynée à lâcher sous elle involontairement.

« Des convives, que Gnathène avoit invités, se jetant avec avidité sur un plat de *bolbophaces* **, et la domestique, qui desservoit, renversant sur le *sein* de sa maîtresse un reste de *lentilles*, celle-ci, dit-elle, veut, ce me semble, faire une *colpophace !* »

« Le poète tragique Andronicus ayant eu du succès contre des rivaux à la représentation de ses *Épigones*, envoya son valet dire à Gnathène qu'il vouloit manger ce jour-là chez elle, et qu'elle fît les frais du repas ; elle lui répondit :

« Coquin *** de valet ! que viens-tu de dire ? »

---

* L'auteur attribue ceci plus haut à une autre.

** Voyez sur ce mot ma note liv. 4, ch. 15, t. 2, p. 106, et vous comprendrez le jeu de mot, en sachant que *phakee* veut dire *lentille*, et *colpos*, sein.

*** Vers que Gnathène cite peut-être des Épigones, comme peu digne de la tragédie.

« Certain babillard lui racontant qu'il arrivoit de l'Hélespont : « Quoi ! lui dit-elle, tu n'es pas entré dans la première des villes qu'il y a là ? » Quelle ville veux tu dire, Gnathène ? -- « Eh ! le *Sigée* *. »

« Un homme vit, en entrant chez elle, des œufs dans un vase, et lui dit : Gnathène sont-ils crus ou cuits ? « Non, mon fils, répondit-elle ; ils sont d'argent **. »

« Chéréphon vint pour souper chez elle, sans y être invité. Aussitôt elle lui verse un verre de vin, et lui dit : Bois orgueilleux. -- « Moi orgueilleux ? reprit-il. » -- « Quoi ! répliqua-t-elle, n'est-ce pas être bien présomptueux que de venir sans être invité *** ? ».

« Nico, surnommé la Chèvre, dit Lyncée, rencontrant un Parasite, encore tout maigri de maladie : « Que te voilà mince et have, lui dit-elle ! » -- « Mais, répondit-il, que crois-tu donc que j'ai mangé ces trois

---

* Mot troyen et du nord, qui signifie *promontoire ;* mais en grec, *silence*. Elle lui dit donc qu'il auroit mieux fait de se taire.

** C'est-à-dire, « Paie-les bien, si tu en veux. »

*** Équivoque ingénieuse, mais perdue pour ceux qui n'entendent pas l'original. Elle dépend de la place que peut occuper la négation.

jours-ci? -- « Ma foi, l'ami, ou le cuir de la bouteille* à l'huile, ou celui de tes souliers. »

« Le parasite Démoclès, surnommé Lagynion**, s'étant laissé tomber sur un tas de mortier grossier, la courtisane Métanire s'écria : « Quoi! tu vas te jeter sur des cailloux! »

« Le même s'étant jeté sur un banc près de là, elle lui dit : « Prends-garde de te renverser. » C'est Hégésandre qui rapporte cette plaisanterie. »

Aristodème raconte ceci, liv. 2 de ses *Bons-mots :* « Deux personnages avoient en même temps payé d'avance les faveurs de Gnathène; l'un étoit militaire, l'autre un misérable esclave, chassé par son maître. Le militaire l'appelant grossièrement *Citerne*, il lui répondit : « Comment donc! est-ce que vous êtes l'un le fleuve Lycus***, l'autre l'Éleuthère qui venez vous *verser* chez moi? »

---

* Ces vases se faisoient de *cuir*, comme les *outres.*

** Ce mot signifie une *petite bouteille.* Dans ce sens, cet homme pouvoit donc se briser; ce qu'on n'a pas compris.

*** Ce mot signifie *loup*, animal destructeur comme le militaire : c'est aussi le nom d'un fleuve qui se jetoit dans le Pont. Quant à l'esclave, ayant été chassé, il étoit *éleuthère*, ou *libre.* Mais le mot grec désigne un fleuve de Phénicie ou de Sicile. Voilà ce qu'il faut savoir pour entendre la plaisanterie. Presque toutes les autres sont de semblables équivoques qui ne peuvent plaire que dans l'original.

Quelques pauvres galans faisant une riote chez la fille, menacèrent de jeter bas la maison par les fondemens, ajoutant qu'ils avoient des pics, et des haches: -- « Si vous en aviez eu, répondit-elle, vous les auriez mises en gage pour nous payer ce dont vous êtes convenu. »

Gnathène étoit toujours élégante *, et parloit avec beaucoup de grâces. Elle avoit même écrit certaines lois que les galans devoient observer en entrant soit chez elle, soit chez sa fille, pour y manger; imitant à cet égard les règles que plusieurs philosophes avoient établies chez eux. Callimaque les a rapportées dans sa *Table* 3 *des Lois*. Voici selon lui quel en étoit le commencement. ** Quant à ces lois ...., elles sont écrites en lignes égales et semblables, au nombre de 323.

Un coquin qui avoit eu le dos lacéré à coups de fouet, acheta pour quelques instans les faveurs de Callistion, surnommée la *pauvre Hélène*. Comme on étoit en été, il se déshabilla, et lui laissa voir les sillons des plaies qu'il avoit reçues. Aussitôt elle lui

* Ou « avoit toujours beaucoup d'ordre chez elle. »

** Je marque ici une lacune, persuadé qu'il y en a une, et que la phrase suivante est de l'auteur, non de Callimaque, quoiqu'en dise Casaubon.

dit : « Malheureux ! d'où vient donc cela ? » -- « C'est, répondit-il, que dans mon enfance on m'a répandu du bouillon sur le dos. » -- « C'étoit, sans doute, repartit-elle, du bouillon de veau * ? »

Ménandre ayant échoué à la représentation d'une nouvelle pièce de théâtre, s'en alla chez Glycère, qui lui présenta du lait, l'engageant à le boire. Je n'en veux pas, dit-il. Il y a une *graûs* ** dessus : « Eh bien ! repartit-elle, chasse cette *graûs* en soufflant, et use de ce qui est dessous. »

Un rodomont, amant de Thaïs, lui disoit : « J'ai emprunté des vases à boire de plusieurs personnes, mais je veux les briser, et en procurer d'autres. » -- « Sot que tu es, lui dit-elle, chacun des vases que tu auras brisés n'en sera pas moins perdu pour le propriétaire. »

Léontion étoit à table, placée sur un même lit avec son galant; Glycère entre dans la salle; l'amant de Léontion ne détourne plus les yeux de Glycère, et bientôt Léontion prend un air triste et rêveur.

---

* De lanières de peau de veau.

** Désigne une *vieille femme*, et *la peau* qui se forme sur le lait. On voit que Glycère étoit déja vieille, et qu'elle comprit bien Ménandre.

-- Qu'as-tu

-- Qu'as-tu donc, lui demande l'ami, en se tournant? -- « C'est que l'*hystère* * me fait mal. »

Un galant envoya l'empreinte de son cachet à Laïs de Corinthe, lui mandant de venir le trouver. -- « Je ne le puis, répondit-elle; il y a de la boue **. »

Thaïs alloit chez Grason, un de ses galans; quelqu'un lui dit : Où vas-tu donc Laïs? -- « Je vais, dit-elle, habiter avec Ægée ***, fils de Pandion. »

Phrynée, soupant avec ce même Grason, prend une couenne de lard au plat, la lui présente, en disant: « Tiens, dévore cela ****. »

Un de ses amis lui ayant envoyé de bon vin, et en petite quantité, ajoutant que c'étoit du vin de dix feuilles, elle répondit: Il est bien petit ***** pour être si âgé?

---

* Ce mot signifie *la dernière*, celle qui vient d'arriver, et *la matrice*. On sent l'esprit de l'équivoque du mot grec.

** Cette empreinte étoit faite sur une terre délayée : mais l'expression indique un souverain mépris.

*** *Grason* signifie qui *sent le bouc*. Ægée est relatif à *aigos* qui signifie *chèvre*. On sent le jeu de mot.

**** Grec, *katatrage* impératif, mais qui, dans l'intention de Phrynée, est un superlatif qui signifie, *toi, extrêmement bouc* : allusion au mot *grason*.

***** Ceci a été dit de Glycère.

Quelqu'un ayant demandé, dans un festin, pourquoi on suspendoit les couronnes : « C'est, dit-elle, parce qu'elles sont *psychagogues* *. »

Un quidam lacéré autrefois de coups de fouët, faisant le badin auprès d'elle, se vantoit d'avoir eu nombre de bonnes fortunes; elle prit aussitôt un air fort chagrin. Il lui en demanda la cause. — « Oui, dit-elle, je suis en colère en voyant que vous en avez eu tant **! »

Un avare la caressoit, en lui disant : Oui, certes, tu es la Vénus même de Praxitèle. -- « Et toi, répondit-elle, l'amour de Phidias ***. »

Mais comme je vois que plusieurs personnages qui ont eu part au gouvernement de la chose publique, ont parlé des courtisanes, soit en les blâmant, soit

---

* Signifie qui *flatte le cœur*, qui *réjouit*; mais ce mot s'est dit aussi d'un homme qui cherche à tromper en flattant, ou en excitant la pitié; ce qui étoit défendu à tous les avocats d'Athènes, devant l'Aréopage sur-tout. Meursius s'est étendu sur cet article dans son *Aréopage*, ch. 7. Athénée en parle aussi. Phrynée veut donc dire qu'il faudroit pendre tous les avocats. Je ne vois pas d'autre sens ici. Daléchamp s'est trompé.

** De coups de fouet.

*** *Phidias* désigne un fameux sculpteur de ce nom, dont un petit amour passoit pour un chef-d'œuvre : mais *phidias* désigne aussi *un avare*, dans l'intention de Phrynée : de *pheidoo*.

en faisant leur éloge, je vais faire mention de ceux-ci.

Démosthène rappelle les noms des courtisanes Sinope et Phanostrate, dans son *Discours contre Androtion*. Quant à Sinope, Hérodicus, disciple de Cratès, liv. 6 de son *Traité concernant ceux qui ont été raillés par les comiques*, rapporte que Sinope, devenue vieille, fut pour cette raison surnommée *Abydos* *. Antiphane parle aussi de Sinope dans son *Arcadien*, son *Jardinier*, sa *Ravaudeuse*, sa *Pêcheuse*, son *Agnès*. Alexis ne l'a pas oubliée dans sa *Cléobuline*; ni Callicrate dans son *Moschion*. Quant à Phanostrate, Apollodore dit, dans son *Ouvrage sur les courtisanes d'Athènes*, qu'on l'avoit surnommée *Phtheiropyle* **, parce qu'elle s'épouilloit aux portes.

Hypéride dit, dans son *Discours contre Aristagoras*: « Il invita aussi de la même manière celles qu'on appelle *Aphyes*. » Or, *Aphye* est le nom qu'on a donné à plusieurs courtisanes. Apollodore, que je viens de citer, en parle ainsi:

« Stagonion et Anthis étoient deux sœurs qu'on

* Est une allusion au mot *abythos* qui signifie *sans fond*. Le *d* et le *th* se suppléent dans nombre de langues. Voyez aussi Hésychius à ce mot.

** De *phtheir*, pou ; et *pylee*, porte.

surnommoit *Aphyes*, parce qu'elles étoient fort blanches, minces, et qu'elles avoient de grands yeux.»

Antiphane dit, dans son ouvrage sur les courtisanes, que Nicostratis fut surnommée *Aphye* pour la même raison.

Voici ce qu'Hypéride disoit contre Mantithée, dans le discours où il l'accusoit pour cause d'injure : « Il menoit avec lui, sur un char à deux chevaux, Glycère, fille de Thalassis. » On ne sait si cette Glycère est la même qui vivoit avec Harpalus, et dont parle Théopompe dans sa *Lettre aux habitans de Chio* *.

« Après la mort de Pythionice, dit-il, Harpalus fit venir Glycère d'Athènes. Dès qu'elle fut arrivée, il la logea dans le palais royal de Tarse, ordonna au peuple de la saluer comme reine, et défendit de le couronner lui-même, si Glycère ne recevoit pas aussi les mêmes honneurs. Il osa ** même lui ériger une

---

* Je suis Sylburge qui présente le vrai sens du texte. Casaubon se trompe.

** Ou *prit sur lui, risqua*. Les Grecs se servent de *tolmaoo*, en pareilles circonstances critiques, ou pour des entreprises très-difficiles. C'est ainsi qu'une ancienne inscription, rapportée par Spon, t. 1, *de son voyage en Grèce*, nous apprend que Théodose *osa risquer de faire relever* l'obélisque de Constantinople; *tolmeesas anasteenai ;* en trente-deux journées. Dans Athénée, le mot est plus directement relatif à l'*impudeur*.

statue d'airain, dans la ville de Rosse, à côté de la sienne. Clitarque rapporte la même chose dans ses *Histoires d'Alexandre.*

L'auteur de l'*Agen*, drame *satyrique*, soit Python de Cathane, soit le roi Alexandre, dit, dans ce passage :

« J'apprends qu'Harpalus leur a envoyé * autant de milliers de
« mesures de bled qu'Agen, et est devenu citoyen. Ce bled appar-
« tenoit à Glycère; mais peut-être leur sera-t-il le gage de leur
« perte, et non celui des faveurs d'une courtisane. »

Lysias fait mention des suivantes dans son *Discours à Laïs :* « Il y avoit, dit-il, Philyre, qui renonça au métier de prostitution, étant encore jeune; Scione, Hippaphésis, Théoclée, Psamathe, Lagnisque et *Anthée*, qu'il faudroit peut-être écrire *Antée;* car nous ne trouvons dans aucun auteur le nom d'une courtisane *Anthée;* nous avons au contraire un drame entier, intitulé *Antée*, soit d'Eunicus, soit de Phillyllius, comme je l'ai déja dit. L'auteur du discours contre Néérée en fait aussi mention. »

Lysias, si le discours qu'on lit contre les *Violences*

* Aux Athéniens. J'ai donné des détails sur cet Harpalus, dans un des livres précédens.

de Philonide est de lui, y rappelle le nom de la courtisane Naïs; il ajoute même, dans son *Discours à Médon*, sur les faux témoignages, que *Naïs* n'étoit que le surnom de cette courtisane, qui s'appeloit *Oia.* Antiphane le dit aussi dans son ouvrage sur les courtisanes, ajoutant qu'on lui donnoit en outre le sobriquet d'*Anticyre*, soit parce qu'elle se trouvoit toujours aux riotes de gens débauchés et furieux, soit parce que le médecin Nicostrate, qui l'avoit retirée chez soi, lui avoit laissé, en mourant, une grande quantité d'ellébore, et rien de plus.

Lycurgue, dans son *Discours contre Léocrate*, lui reproche de vivre avec la courtisane Irénide. Hypéride rappelle Nico dans son *Discours contre Patrocle.* Nous avons déja dit qu'elle étoit surnommée la *Chèvre*, pour avoir dévoré toute la maison du tavernier *Thallus* * : or, on sait que les chèvres aiment les *thalles*, ou jeunes branches. Voilà pourquoi on ne laisse pas monter de chèvres à la citadelle, et pourquoi aussi on ne sacrifie pas cet animal à Minerve. C'est ce dont je parlerai ailleurs.

Sophocle dit pareillement dans ce passage de ses

* Ce mot désigne aussi une jeune branche d'arbre.

Bergers, que cet animal dévore les *thalles*, ou jeunes branches :

« Vers l'aurore, avant même qu'il parût aucun valet * de bergerie,
« je donnois à manger à ma chèvre une jeune branche (*thalle*)
« nouvellement arrachée, lorsque j'aperçus tout-à-coup une armée
« qui s'avançoit le long du bord de la mer. »

Alexis fait mention de Nannion, dans ses *Tarentins :*

« Nannion aime Bacchus à la fureur. »

Voulant ainsi désigner sa passion pour le vin.

Ménandre dit, dans son *Faux Hercule :*

« Ne sollicitoit-il pas les faveurs de Nannion. »

Antiphane, dans son ouvrage sur les courtisanes, dit que Nannion avoit été surnommée *Avant-Scène*, parce qu'elle avoit une jolie figure, des bijoux d'or dans sa parure, et de riches habits; mais qu'elle étoit fort laide étant déshabillée. Nannion avoit une fille appelée la *Corneille*, à qui son extrême ** lubricité avoit mérité le surnom de *Teethée.*

---

* On a mal vu le sens d'*auleetoon*, qu'on a interprêté par joueur de flûte. Il désigne des gens occupés du soin des bergeries, parcs, des bestiaux.

** Texte, *ek triporneias*. Ce mot doit rester. C'est ainsi que nous verrons plus loin une courtisane appelée *tripornos*, triple catin. Daléchamp paroît avoir lu *en porneioo*. Pursan présente *kai tripornon ;* mais ne changeons rien ici.

Quant au nom de *Teethée* qui signifie *nourrice*, c'est une allusion aux

Hypéride fait encore mention d'une courtisane appelée Néméade, dans son *Discours contre Patrocle.* C'étoit une joueuse de flûte. On a lieu d'être étonné que les Athéniens aient souffert qu'une femme publique ait pris le nom d'une des plus célèbres assemblées de la Grèce, car il étoit défendu * de donner de pareils noms aux courtisanes, et aux femmes esclaves, comme l'observe Polémon dans son ouvrage sur la citadelle d'Athènes.

Quant à *Ocime*, Cynulque; puisque tu dis que c'est ma favorite, Hypéride en parle ainsi dans son *Second discours contre Aristagoras :* « De sorte, dit-il, que Laïs, qui a passé pour la plus belle femme qui ait existé, sans excepter ni *Ocime*, ni Métanire, etc. » Nicostrate, poète de la moyenne comédie, parle ainsi d'Ocime, dans sa *Pandrose :*

« Va, dit-il, ensuite par la même rue chez Æropée, et ordonne-
« lui, toi, d'envoyer des tapis ** et des vases d'airain *chez* Ocime. »

---

plaisirs infames des dames de cour, mais que je ne détaillerois que dans l'ancienne Lesbos; ou avec le *Schol.* d'Aristophane, sur *les Grenouilles*, pag. 273.

* Les Athéniens avoient pareillement défendu de donner à des esclaves les noms d'Harmodius et d'Aristogiton, vengeurs de la liberté. Voyez Meursius dans son *Pisistrate*, et Aulugelle, liv. 9, ch. 2.

** Je lis *sy keleuson* au vers 2, et *epheese* au vers 3.

Voici

Voici les courtisanes dont Ménandre fait mention dans son *Flatteur :*

« Tu as eu pour maîtresses Chrysis, Coronée, Anticyre, Ischade
« et Nannion qui étoit si belle! »

Philétaire en rappelle encore plusieurs dans sa *Chasseresse :*

« Cercope n'avoit-elle pas déja trois mille ans ? Diopithe étoit
« devenue laide. Telesis avoit bien dix mille ans : pour Théolyte,
« personne ne la connoissoit plus, car elle avoit vécu avant celles-
« là ; et Laïs, n'étoit-elle pas morte sur le métier * ? car je ne parlerai
« pas des Galène, des Coronée. Ionie, Néérée **, Phylace étoient
« toutes flétries : à l'égard de Naïs, je me tais ; elle n'a plus de dents. »

Théophile dit, dans son *Philaule :*

« Pour ne pas tomber entre les mains d'une Laïs, d'une Méconide,
« d'une Sisymbrion, ou d'une Barathron, d'une Thalluse, ou de
« quelqu'une de ces femmes, dans les filets *** desquelles vous
« enveloppent les matrones ; telles que Nannion ou Malthacée. »

Myrtile ayant donné tous ces détails, en faisant une

---

* C'est vraiment le sens de l'auteur que je présente moins librement ; mais on verra qu'elle fut tuée en Thessalie.

** Je reprends ces vers d'après Noël le Comte, Pursan et Daléchamp.

*** Je lis *litois* par *t*, non par *th*. *Liton* se dit d'un *tissu* très-fin, *hyphasma lepton*. L'auteur fait ici *li* bref. On lit dans Homère *lita*, accusatif singulier de *lis*, comme on le voit *Odyss.* 1, vers 130, et *Iliad.* 8, vers 441. On lit la même comparaison dans les *Dits mémor. de Socrate* par Xénophon, liv. 3, ch. 11, où *arachnia lepta* répond à notre mot *litois*.

excursion tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, s'adressa aux philosophes. En feriez-vous autant, vous autres, qui avez percé le mur pour entrer de vive force chez la volupté, avec plus de fougue même, que ceux de la secte *hédonique* (voluptueuse), comme le dit quelque part Ératosthène ? Je finis donc sur les bons mots des courtisanes, pour m'occuper d'autres réflexions.

Ainsi, je ferai d'abord mention d'Épicure, ce grand amateur de la vérité; lui qui, sans avoir été initié aux principes * généraux des sciences, félicitoit ceux qui venoient embrasser son systême de philosophie : car voici ce qu'il leur disoit : « Oui, je te félicite mille « fois, toi qui, exempt de tout reproche, viens te « livrer à la philosophie. » Voilà pourquoi, sans doute, Timon appeloit Épicure, le maître le *moins érudit* ** de tous les vivans.

* Quoiqu'Épicure soutînt qu'il n'avoit eu d'autre maître que lui-même, il avoit cependant fréquenté les philosophes, avant de se faire son systême, qui étoit celui de Moschus le Phénicien, de Démocrite. Du reste, voyez D. de Laërce, *Vie* d'Épicure.

** Ou celui qui avoit reçu le moins d'instruction. D'autres rendent le texte par *le plus impur:* ce n'est pas ici le sens qu'a le mot *anagoogos* dans ce second vers de Timon, rapporté par D. Laërce, *Vie* d'Épicure. Ce philosophe avoit de vastes connoissances. Un homme médiocre de nos jours, Batteux, a voulu nous donner la philosophie d'Épicure, mais il l'a peu comprise.

Or, cet Épicure n'eut-il pas pour maîtresse Léontion *, si fameuse par ses galanteries ? quitta-t-elle son métier de prostitution en se livrant à l'étude de la philosophie? Non, certes; au contraire, elle s'abandonnoit aux Épicuriens, dans les jardins de leur maître. Quant à lui, elle le recevoit ouvertement dans ses bras : aussi en avoit-il le plus grand soin, comme on le voit par le recueil de ses lettres à Hermachus.

Laïs **, native d'Hyccare, ville de Sicile, ayant été faite prisonnière, fut transportée à Corinthe, comme le rapporte Polémon, liv. 6 de l'ouvrage qu'il adresse à Timée. Or, elle eut pour amans, Aristippe, Démosthène l'orateur, et Diogène le Cynique. La Vénus de Corinthe, surnommée *Mélanis*, lui apparut de nuit, et lui présagea qu'elle auroit bientôt une affluence de riches amans. C'est ce que dit Hypéride dans son *Second discours contre Aristagoras*.

Le peintre Apelles ayant considéré Laïs encore fort jeune, comme elle venoit de prendre de l'eau à la fontaine de Pirène, fut étonné de sa beauté, et l'invita à un repas qu'il faisoit avec ses amis. Comme

* Voyez Diogène de Laërce sur les *Amours* d'Épicure.

** C'est celle qui fut ensuite regardée comme native de Corinthe.

ils le plaisantèrent sur ce qu'il avoit fait venir à ce repas une jeune fillette au lieu d'une courtisane faite au manège, il leur dit : « Ne vous étonnez pas; j'ose vous assurer que, d'ici à moins de trois ans, je la rendrai propre à ce que je veux en faire. »

Socrate fit la même prédiction à l'égard de Théodote d'Athènes, comme le rapporte Xénophon dans ses *Dits Mémorables* *. Sachant qu'elle avoit la plus jolie figure, et le sein d'une beauté au-delà de toute expression : « Allons donc, dit-il, contempler cette femme, car on ne peut juger de la beauté sur un ouï-dire. »

Laïs étoit si belle, que les peintres venoient chez elle pour imiter ses mamelles et l'ensemble de sa gorge; mais ayant conçu de la jalousie contre Phrynée, elle reçut chez elle une foule de galans, sans distinction du riche ou du pauvre, ni même de ceux qui en usoient mal avec elle **.

Aristippe venoit tous les ans, à la fête de Neptune,

---

* Athénée cite ici un passage qui ne revient à son but que très-indirectement. Il n'envisageoit sans doute que ces expressions relatives à Théodote: *Pleioo oopheleetheesetai*: *Mémor.* Socr. liv. 3, ch. 11, p. 253, édit. Simpson. Oxon. 1749.

** Lisez avec Casaubon, *oude tous*, etc.

passer quelques jours avec elle à Égine. L'esclave de ce philosophe, lui reprochant de donner une grosse somme à cette courtisane, tandis qu'elle pirouettoit gratis avec Diogène, Aristippe lui répondit : « Je donne beaucoup à Laïs, pour en jouir, et non pour qu'un autre n'en jouisse pas. »

Diogène dit un jour à ce philosophe : « Quoi! Aristippe, tu couches avec Laïs! cesse donc de le faire, où sois Cynique comme moi. » Mais, répond Aristippe, crois-tu donc, Diogène, qu'on ne doive pas habiter une maison, parce que d'autres y ont demeuré auparavant ? -- Non, dit Diogène. -- N'en est-il pas de même d'un vaisseau où d'autres ont navigé, reprend Aristippe ? -- Oui, certes, répond Diogène. -- « Eh bien ! ajoute Aristippe, il en est aussi de même d'une femme dont d'autres ont joui. S'il n'y a pas d'absurdité dans les deux autres cas, il n'y en a pas dans celui-ci. »

Nymphiodore de Syracuse écrit aussi, dans ses *Merveilles de la Sicile*, que Laïs étoit d'Hyccare, place forte de cette île; malgré ce témoignage, Strattis la fait Corinthienne, dans ses *Macédoniens*, ou son *Pausanias :*

A. Qui sont ces jeunes filles, et d'où sont-elles? B. Elles viennent

« actuellement de Mégare. Ce sont des Corinthiennes, savoir, la « fameuse Laïs, etc. »

Timée écrit, liv. 13 de ses *Histoires*, que Laïs étoit d'Hyccare. Elle fut, dit-il, tuée en Thessalie par des femmes, jalouses, jusqu'à la fureur, de ce qu'elle étoit passionnément aimée de certain Pausanias *. Elles l'assommèrent avec leurs galoches de bois, dans un temple de Vénus. On voit son tombeau sur le bord du Pénée, surmonté d'une urne de pierre, avec cette inscription :

« La Grèce glorieuse, et invincible, fut esclave de la divine beauté « de Laïs, que l'Amour engendra, que Corinthe nourrit, et qui « repose dans les belles campagnes de la Thessalie. »

C'est donc un conte de la part de ceux qui prétendent qu'elle a été inhumée à Corinthe auprès du *Cranion* **.

Aristote de Stagire n'a-t-il pas vécu avec Herpyllis, courtisane dont il eut son fils Nicomachus? selon ce qu'en dit Ermippe, liv. 1 de son ouvrage sur

---

* Plutarque dit *Hippolochus*, au lieu de *Pausanias*, dans son *Banquet d'amour*, selon la remarque de Pursan : mais il faut *Eurylochus*.

** Bois de Cyprès près de Corinthe, devant la ville, selon Pausanias, qui nous apprend que ce fut Nicias d'Athènes qui enleva Laïs. *Pausan. Corinthiac.*, p. 45, edit. Sylburg.

Aristote. Il ajoute que ce philosophe avoit pourvu à ses besoins dans son testament *.

Mais notre aimable Platon ne fut pas moins passionné pour la belle Archéanasse de Colophon, et fille publique. Il a même fait cette épigramme à son sujet ** :

« Je possède la courtisane Archéanasse de Colophon, sur les rides
« de laquelle le méchant dieu d'amour tient encore le siége de son
« empire. Ah ! malheureux jeunes gens, qui vous êtes trouvés à sa
« rencontre dans ses belles années, que vous avez dû sentir ***
« d'ardeurs. »

Périclès l'Olympien, dit Cléarque, liv. I de ses *Érotiques*, n'a-t-il pas troublé toute la Grèce pour Aspasie, non la jeune ****, mais celle qui fut liée avec le sage Socrate; cependant, quel homme que ce Périclès, tant pour son intelligence, que pour ses talens en politique! malgré cela, il n'étoit pas moins passionné pour les femmes. En effet, il coucha avec la

* Conférez Diog. de Laërce.

** Voyez D. Laërce.

*** Texte : « Par quel grand bûcher ardent n'avez-vous pas passé. »

**** Celle-ci étoit fille d'Ermotime, et maîtresse du jeune Cyrus. Elle ne le cédoit à celle dont il s'agit ici, ni en beauté, ni en connoissances. Xénophon, Élien, Justin en ont parlé.

femme même de son fils, comme le rapporte Stésimbrote de Thase, dans l'ouvrage qu'il a laissé sur Thémistocle, Thucydide, et Périclès : or, Stésimbrote vivoit dans le même temps, et l'avoit connu.

Antisthène, disciple de Socrate, dit que Périclès aimoit tant Aspasie, qu'il n'entroit jamais chez elle, et n'en sortoit jamais, sans l'embrasser deux fois. Lorsqu'elle fut accusée pour cause d'impiété, il prit sa défense, et versa plus de larmes en parlant pour elle, qu'il n'avoit fait, lorsqu'il fut lui-même obligé de défendre ses biens et sa propre vie.

Cimon osa vivre dans un commerce illicite, avec sa propre sœur Elpinice, qui fut depuis mariée à Callias; mais Cimon ayant été éxilé à ce sujet, Périclès prononça un discours en sa faveur, le fit revenir, et eut pour récompense *, Elpinice à sa discrétion.

Pythainète rapporte, liv. 3 de son *Histoire d'Ægine*, que Périandre d'Épidaure épousa Mélisse **, fille de Proclès, dont il étoit devenu amoureux, pour l'avoir

* C'est ainsi qu'on fait trafic de viande femelle dans la plupart des cours de l'Europe.

** Elle avoit eu ce nom de Périandre : elle s'appeloit Lysis. Périandre surpris par les calomnies de ses concubines, la tua étant grosse, mais bientôt il brûla ces concubines toutes vives. *D. Laërce*.

vue

vue seulement verser du vin à des ouvriers, n'ayant que sa simple tunique *, et sans autre habit par dessus, selon l'usage du Péloponnèse.

Pyrrhus, roi des Épirotes, le troisième de ce nom depuis celui qui fit la guerre aux Romains, aima Tigris de Leucade; mais Olympias, mère de ce jeune prince, la fit périr de poison.

Au mot de *Tigris*, Ulpien, qui depuis long-temps n'avoit rien dit, crut avoir trouvé un trésor. Myrtile parloit encore, lorsqu'il lui fit cette question : « Trouve-t-on le mot *Tigris* au masculin ? car je sais que Philémon le produit féminin, dans sa *Néérée.* »

« Séleucus ayant envoyé ici *une tigresse*, que nous avons vue,
« il fallut bien lui envoyer ** en retour une grue, animal com-
« mun chez nous, mais qu'on ne voit pas dans sa contrée. »

Myrtile lui répond : Puisque tu m'arrêtes dans le catalogue que je fais des femmes, et tout différent de celui que Sosicrate de Phanagore commence par le mot *Hoioi*, ou de celui que Nicenète de Samos, ou d'Abdère, a fait de certaines femmes, je vais

---

* Ce qui tenoit lieu de chemise : Elle étoit fendue comme nos chemises d'hommes, vers le milieu de la cuisse. Conférez Hérodot. *Terpsic.*

** Écrivez *toon* pour *heemas* du vers 3, et lisez au vers 4 :

Trigeranon o. gar. t. g. a.

quitter un peu mon sujet pour répondre à ta question. Apprends donc, vieux Syrien, qu'Alexis a fait *Tigris* masculin, dans son *Pyraune*.

« Ouvre, ouvre ta porte : tu ignores depuis long-temps que je ne « suis qu'une statue ambulante, un vrai âne, un hippopotame, un « mur, *le tigre* de Séleucus. »

J'aurois encore d'autres témoignages à te citer actuellement; mais je remets cela jusqu'à ce que j'aie fini de détailler mon catalogue des belles femmes.

Cléarque parle ainsi d'Épaminondas : « Ce Thébain étoit un personnage plus grave * que ceux que j'ai nommés; cependant il n'avoit pas de sentimens fort honnêtes sur le commerce des femmes, si l'on considère comment il s'est comporté envers l'épouse d'un Lacédémonien. »

L'orateur Hypéride chassa son fils Glaucippe de la maison paternelle, pour prendre Myrine, courtisane de grande dépense, et la garda dans la maison qu'il avoit à la ville. Il en entretenoit une seconde au Pirée, nommée Aristagore, et une troisième, à Éleusis, connue sous le nom de Phila, qu'il avoit achetée fort

* Je lis *semnoteros een* — et *euscheemoon* avec Pursan. — *Lacon* est-il ici un nom propre ou de pays ? Ce fait est ignoré pour l'honneur d'Épaminondas.

cher : mais ensuite il lui donna la liberté, selon le rapport d'Idoménée.

Hypéride avoue, dans le discours qu'il a fait pour Phrynée, l'amour qu'il avoit pour cette fille. Il n'avoit même pas encore renoncé à cette passion, lorsqu'il prit Myrine chez lui.

Phrynée étoit de Thespie. Accusée d'un crime capital par Euthias, elle avoit été absoute : c'est pourquoi Euthias, depuis ce temps-là, ne voulut plus parler en public, tant il en étoit indigné. Hypéride, qui défendoit la cause de Phrynée, voyant qu'il ne faisoit aucune impression sur les juges, et qu'ils paroissoient disposés à la condamner, la fit paroître au milieu de l'assemblée, lui ouvrit de force *, et subitement le haut de ses habits, lui découvrit tout le sein, et toucha tellement les juges à la vue de cet objet dans sa péroraison, qu'il leur donna d'abord des scrupules, et leur inspira enfin assez de pitié pour ne pas juger à mort une si belle femme, consacrée au culte de Vénus, et qui servoit religieusement dans le sanctuaire de cette déesse.

Phrynée fut en effet absoute ; mais on rendit ensuite

* Selon d'autres, ce fut Phrynée qui se découvrit elle-même le sein, pour toucher les Juges. Voyez Alciphron, *Lettre de Bacchis à Phrynée*, etc.

un décret qui défendoit à qui que ce fût d'exciter le moindre sentiment de pitié dans les juges*, et de juger un accusé soit homme, soit femme en sa présence.

Phrynée étoit encore réellement plus belle dans tout ce qu'elle déroboit aux yeux; aussi ne se laissoit-elle pas voir facilement sous le seul voile de la nature. Sa tunique** lui enveloppoit étroitement tout le corps, et jamais elle n'alloit aux bains publics. Cependant elle montra tous ses charmes à nud le jour des fêtes d'Éleusis et des Saturnales, se dépouillant de ses habits, et laissant flotter sa chevelure, sans aucun nœud, pour entrer dans la mer. Ce fut à cet instant que le peintre Appelle la considéra toute nue pour faire sa *Vénus* sortant des ondes. Praxitèle, ce célèbre sculpteur, qui l'aimoit passionnément, prit sur son corps le modèle de sa *Vénus* de Cnide. Il fit même cette inscription sur la base de l'amour, qu'il avoit placé au bas de la face du théâtre. L'amour y dit :

« Praxitèle a fait ici l'amour aussi ardent qu'il l'éprouvoit, tirant « le modèle de son propre cœur. Il me donna à Phrynée pour prix

---

* Plusieurs anciens, Grecs ou Latins, ont parlé de cette défense, et du silence qu'observoit l'aréopage en jugeant. J'ai déja cité Meursius, *Aréopage*, chap. 7, etc.

** Sa chemise qui n'étoit pas fendue sur les côtés.

« de mes faveurs. Je ne lance plus de traits; mais je verse des « philtres, dans les regards brûlans que je jette. »

Praxitèle avoit donné à Phrynée * le choix de cet amour, ou de son satyre placé dans la rue des Trépieds. Elle avoit pris le cupidon, et en avoit fait hommage à la ville de Thespie.

Les voisins de Phrynée lui décernèrent une statue d'or **, qu'ils firent placer dans le temple de Delphe, sur une colonne de marbre du mont Pentelus. Elle fut exécutée par Praxitèle. Le cynique Cratès ayant vu cette statue, dit, voici donc un monument *** de l'incontinence des Grecs. Elle étoit placée entre celles d'Archidamus, roi de Lacédémone, et de Philippe, fils d'Amyntas. On y voyoit cette inscription :

« Phrynée de Thespie, fille d'Épiclès. »

C'est ainsi que la rapporte Alcétas dans son ouvrage sur les offrandes faites à Delphe.

---

* Pausanias rapporte, liv. 1, p. 17, la ruse dont Phrynée s'étoit servi pour savoir le grand prix que Praxitèle mettoit à cet amour.

** Selon Pausanias, dans ses *Phociques*, p. 330, cette statue n'étoit que dorée ou *epichrysos*. Je laisse à juger au lecteur si les anciens ont parlé de deux statues de cette courtisane, d'après les détails qu'il verra dans les notes qui accompagnent l'Élien de Kuhnius. *Hist. var.*, liv. 9, ch. 32.

*** Plutarque fait dire à Cratès un *trophée*; ce qui paroît préférable au mot *anatheema*, offrande.

Mais Apollodore dit, dans son ouvrage sur les courtisanes, qu'il y a eu deux Phrynées, l'une surnommée *Klausigeloos* *, l'autre *Saperdion*. Hérodicus écrit, liv. 6 de son histoire de ceux qui ont été persiflés sur le théâtre, que les orateurs donnoient à Phrynée le nom de *Seethron* **, ou *Crible*, parce qu'elle cribloit ceux qui jouissoient de ses faveurs, et les dépouilloit de leur fortune.

En effet, elle étoit fort riche. Elle proposa même aux Thébains de faire rebâtir, à ses frais, leur ville, ruinée par Alexandre, s'ils vouloient y mettre cette inscription :

« Alexandre l'a renversée de fond en comble ;
« Mais Phrynée la courtisane l'a relevée. »

C'est ce que rapporte Callistrate dans son *Histoire des Courtisanes*.

Timoclès le poète comique a aussi parlé des richesses de Phrynée, dans sa *Néérée*. Je l'ai déja

---

* On ne sait trop quel sens donner à ce mot, qui doit signifier ici, *qui fait pleurer après avoir ri*. *Saperdion* est un diminutif de *saperda*, poisson dont j'ai parlé. Ce mot n'est pas plus singulier qu'*aphie* ou *anchois*. On verra dans les *Dialogues des courtisanes de Lucien* des noms encore plus ridicules, t. 2.

** Je lis ici *Seethron*, non *Seestos* que je ne connois pas dans ce sens.

cité. Amphis en fait pareillement quelque mention dans sa *Kouris*.

Un des Sénateurs * de l'Aréopage étoit parasite de cette courtisane; selon ce que dit l'histrion Satyrus d'Olynthe, dans sa *Pamphile*.

Aristogiton assure, dans le discours qu'il a fait contre Phrynée, que son vrai nom étoit *Mnésarèthe* **. Quant au discours qu'Euthias est dit avoir fait contre elle, je sais que Diodore le périégète prétend qu'il est d'Anaximène. Mais Posidippe le comique parle ainsi d'elle, dans son *Éphésienne* :

« A. Il y eut avant nous une Phrynée, la plus fameuse des cour-
« tisanes; car, ma fille, tu es trop jeune pour l'avoir connue. Tu
« peux tout au plus avoir entendu parler de son procès criminel.
« Passant pour ruiner les plus grandes fortunes, elle fut obligée
« de comparoître à l'Héliée ***, tribunal où il s'agissoit de se
« soustraire à la peine de mort. Fondant alors en pleurs, et pre-

* C'étoit Gyllion. Meursius a parlé de cette dépravation dans ce respectable sénat : *Aréopage*, ch. 5, p. 31. Nous avons vu des conseillers de parlement faire enfermer leurs femmes pour vivre avec des catins. Il y a partout ce mélange de vice et de vertu.

** Plutarque dit, dans les *Oracles de la Pythie*, qu'elle fut appelée Phrynée à cause de sa *paleur*.

*** On aura dans Meursius tous les détails nécessaires sur ce tribunal, dont les juges se nommoient *Heliastes* : *Aréopage*, ch. 11, p. 106. Diogène Laert. en fait aussi mention, liv. 1, *Lettre de Solon à Épiménide*.

« nant l'un après l'autre les juges par la main pour toucher leur
« pitié, elle eut bien de la peine à échapper au supplice.

Sachez aussi que l'orateur Démadès eut son fils Déméas d'une fille publique, et en même temps joueuse de flûte. Comme ce jeune homme prenoit un air d'importance devant le tribunal, l'orateur Hypéride le fit taire en lui disant : Tu ne te tairas pas, jeune homme. Tu as déja les joues plus bouffies que ta mère *.

Bion, philosophe né près du Borysthène, étoit fils d'Olympia, courtisane Lacédémonienne **; selon ce que dit Nicias de Nicée dans ses *Successions des Philosophes.*

Sophocle, déja vieux, conçut une ardente passion pour la courtisane Théoris. Il adressa pour lors cette prière à Vénus :

« Écoute ma prière, toi qui fais briller la jeunesse ; et fais ensorte
« que cette femme refuse les caresses et le lit de la jeunesse, pour
« prendre plaisir aux cheveux blancs des vieillards. Si les forces des
« vieillards sont dissipées, leur esprit divin n'en est pas moins sus-
« ceptible de transports. »

---

* Sa mère étoit joueuse de flûte.

** Bion racontoit sans honte, et avec raison, ce qui regardoit sa naissance, et disoit : *Considère moi par moi-même.* J'aime le proverbe espagnol que cite Sancho : *Tout homme est fils de ses œuvres.* Voyez D. Laert, l. 4, *Bion*

Quant

Quant à ces vers, ils sont du nombre de ceux qu'on attribue à Homère *. Sophocle rappelle encore le nom de Théoris dans une de ces chansons qu'on appelle *stasimes* **. Voici ses termes :

« Oui, je chéris Théoris. »

Hégésandre rapporte que ce poète étant près de sa fin, aima la courtisane Archippe, et lui laissa ses biens par testament. Cette familiarité d'Archippe avec Sophocle, dans son grand âge, donna lieu à une réponse fort spirituelle de Smicrines, qui avoit aimé Archippe auparavant. Quelqu'un lui demandant ce qu'elle faisoit : « Elle est, répondit-il, comme les chouettes *** qui ne quittent pas les tombeaux.

---

* Voyez Hérodote, *Vie d'Homère.*

** Le Scholiaste d'Aristophane, sur les *Grenouilles*, p. 272, dit que ce genre de poésie appartenoit aux chœurs, et qu'il eut son nom de ce que les acteurs chantoient debout sans quitter leur place, *histamenoi*, ou *stantes*, dans les *Guèpes*, p. 448, édit. 1607. Il est donc absurde de rappeler ici le poète Stasime, comme le fait Casaubon.

*** Ce passage n'a pas échappé aux recherches de Kirchmann, qui observe les différens symboles dont on ornoit les tombeaux chez les anciens : *de funerib. Romanor.*, liv. 3, p. 469. Cependant ce peut être une allusion aux courtisanes, qui se tenoient souvent dans les lieux consacrés à la sépulture (dans l'un des Céramiques), comme l'observe le même.

Mais Isocrate, cet orateur si honnête, eut pour maîtresses Métanire et Callée *, comme le raconte Lysias dans ses *Lettres*. Cependant Démosthène dit, dans son *Discours contre Néérée*, que Métanire étoit la maîtresse de Lysias. Cet orateur succomba aussi sous les puissans attraits de Lagis, dont l'orateur Céphale à écrit la vie, comme Alcidamas d'Élée **, disciple de Gorgias, a publié l'éloge de la courtisane Naïs.

Lysias rappelle cette Naïs en ces termes, dans son *Discours contre Philonide* : « Il y a donc une courtisane nommée Naïs, dont Archias est le maître ***, Hymeneus le courtisan, et que Philonide dit aimer. »

Aristophane en fait mention dans sa *Gerytade*,

---

* Pursan lisoit ici *Calée* qui signifie *belle*, en rapportant ce mot à Métanire. Daléchamp a suivi le même sens; mais les anciens textes s'y opposent. Gardons la lettre. Lucien fait mention d'anciennes courtisanes qu'Athénée n'a pas nommées : ainsi *Callée* peut de même être ici le nom d'une de ces femmes, quoiqu'elle ne paroisse que dans ce passage. Plutarque donne Lagisque pour maîtresse à Isocrate, comme le dit aussi plus bas Ermippe.

** Dans l'Asie mineure.

*** La plupart des femmes publiques étoient esclaves, comme l'observe très-bien Potter, *Antiq.*, liv. 4. Daléchamp s'écarte du texte sans raison. Pursan avoit la même idée que lui.

et peut-être même que dans son *Plutus*, où il dit,

« *Laïs* * est amoureuse de Philonide, mais c'est à cause de *toi*
« (de l'*or*), »

il faudroit écrire *Naïs*, non pas *Lais*.

Ermippe dit, dans son ouvrage sur Isocrate, que cet orateur, déja avancé en âge, prit Lagisque chez lui, pour maîtresse, et qu'il en eut une fille. Strattis en parle aussi dans ce passage:

« Que j'ai vu Lagisca, maîtresse d'Isocrate, mangeant des figues
« étant encore au lit, et l'orateur qui l'exploitoit. »

Lysias, si le discours qu'on lui attribue contre Laïs, est de lui, non-seulement y fait mention de cette courtisane, il en rappelle même plusieurs autres dans ce passage, *déja cité*.

« Philyra renonça au métier de prostitution, de
« même que Scione, Hippaphesis, Théoclée, Psam-
« mathe, Lagisque, Antée, Aristoclée. »

On dit que Démosthène eut aussi des enfans d'une courtisane. C'est pourquoi, lorsqu'il fut accusé d'avoir reçu de l'or **, il produisit les enfans qu'il

---

* Voyez nécessairement ici le Scholiaste d'Aristophane sur le *Plutus*, p. 19. Biset et Gérard. Adam changeoit mal-à-propos ce vers.

** D'Harpalus, ce qui le fit exiler. J'en ai parlé dans une note.

en avoit eus; voulant ainsi toucher plus facilement les juges en sa faveur; mais il n'y fit pas paroître leur mère; quoique l'usage permît alors aux accusés de faire venir leur femme devant les juges. Ce fut la honte qui l'en empêcha; il eut d'ailleurs craint * de nouveaux reproches.

Cet orateur se livroit sans mesure aux femmes, dit Idoménée. Un jeune homme, qu'il aimoit, fut cause qu'il s'emporta un jour violemment contre Nicodème, et lui fit sauter les yeux de la tête, après l'avoir chargé d'injures. On le donne même pour un homme qui n'épargnoit rien lorsqu'il s'agissoit d'un repas, d'une femme, ou d'un jeune mignon. Aussi le greffier lâcha-t-il ce sarcasme ** contre lui: « Que peut-on dire de Démosthène, lorsqu'une femme confond en une seule nuit ce qui lui a coûté une année de réflexions et de soins. » C'est en conséquence de cette conduite qu'il attira chez lui certain jeune homme, nommé Cnosion; mais la

* Quoique le concubinage fût toléré à Athènes, comme l'observe Potter, les circonstances ne permettoient pas à Démosthène de produire la mère de ses enfans.

** Lisez: *Pote eis auton.*

femme de l'orateur, indignée, s'en vengea, en s'abandonnant à Cnosion.

Le roi Démétrius, le dernier des successeurs à l'empire *, eut pour maîtresse, Métanire de Samos. Si l'on excepte le diadème, il partagea avec elle tout l'éclat de la royauté, selon Nicolas de Damas.

Ptolémée, fils du roi Philadelphe, avoit avec soi la courtisane Irène, pendant qu'il commandoit la garnison d'Éphèse. Les Thraces qui étoient du nombre de ces troupes, ayant conspiré contre la vie de ce prince, il se sauva dans le temple de Diane, où Irène le suivit. Ces soldats l'ayant tué, Irène ** se tint fermement aux heurtoirs des portes du temple, jusqu'à ce qu'ils l'eussent aussi égorgée, et qu'elle arrosât enfin les autels de son sang.

Sophron, gouverneur d'Éphèse, avoit aussi avec soi Danaé, qui avoit fait le métier de prostitution. C'étoit la fille de Léontion, maîtresse d'Épicure. Il lui dut la vie lorsque Laodicée, son épouse, lui tendit des embûches; mais Danaé fut précipitée du

---

* A l'Empire d'Alexandre.

** Les copistes ont tout confondu dans ce passage; je lis : *Een hee Eireenee echomenee toon r. t. th. t. hi. heoos kai aut. katesph. kai errh. too haimati tous boomous.*

haut des murs, selon ce que rapporte Phylarque, liv. 12.

« Danaé, dit-il, fille de Léontion, qui avoit fréquenté Epicure le physicien, étoit toujours avec Laodicée, dont elle avoit la confiance. Elle avoit été auparavant aimée de Sophron, avec qui elle avoit vécu. Ayant appris que Laodicée conspiroit contre lui, elle sut l'en instruire par quelques signes. Sophron qui la comprit, fit semblant de convenir avec son épouse de tout ce qu'elle lui disoit, et demanda deux jours pour réfléchir à cette affaire. Laodicée ne s'y refusa pas. Mais pendant la nuit, Sophron se sauva dans Ephèse. Son épouse ayant su ce qu'avoit fait Danaé, ordonna de la précipiter sans aucun égard à l'amitié qu'elle lui avoit marquée. »

« Danaé, dit-on, instruite du danger qui la menaçoit, ne daigna même pas répondre un mot aux demandes que lui fit Laodicée; mais lorsqu'elle fut sur le bord du précipice, elle s'écria : « C'est donc « bien avec raison que nombre de gens se moquent « des Dieux! puisque je suis ainsi récompensée de « leur part, pour avoir voulu sauver la vie à un « homme à qui j'étois attachée, tandis que Laodicée, « qui l'a fait périr, est ainsi comblée d'honneur! »

Phylarque raconte, de Mysta, ce qui suit, liv. 14 : « Mysta étoit la bonne amie du roi Séleucus. Ce prince ayant été vaincu, en bataille rangée, par les Galates, et ayant eu beaucoup de peine à se sauver, Mysta quitta les habits de la majesté royale, et prit ceux de la première servante qu'elle rencontra. En cet état, elle fut prise avec les autres captifs, et vendue, comme eux, pour être transportée à Rhode. Dès qu'elle y fut, elle fit connoître qui elle étoit, et les Rhodiens se firent un devoir de la renvoyer promptement à Séleucus. »

Démétrius de Phalère, devenu amoureux de la courtisane Lampéto de Salamine, prenoit plaisir à se faire aussi appeler Lampéto, selon le rapport de Diyllus. Il aimoit aussi à s'entendre nommer *Charitobléphare* *.

La courtisane Nicérate étoit la bonne amie de l'orateur Stephanus, et Métanire, celle du Sophiste Lysias. L'une et l'autre étoient esclaves de Casius d'Élée. Il y eut encore d'autres courtisanes esclaves, telles qu'Antée, Stratoclée, Aristoclée, Phila, Isthmias, Néérée. Celle-ci fut aimée de Stratoclide,

* Paupière gracieuse.

de Xénoclide le poëte, d'Hipparque l'histrion, de Phrynion, qui étoit de la bourgade *pæonienne*, fils de Démon, et neveu de Démocharès. Phrynion et Stéphanus étoient convenus entre eux, comme amis, de jouir alternativement de Néérée, pendant un jour. Stéphanus prit soin, en outre, de Strobyle, fille de Néérée, appelée ensuite Phano, comme si elle lui eût dû le jour, et la maria avec Phastor d'Égialée, comme le rapporte Démosthène, dans son *Discours contre Néérée*.

Voici ce que ce même orateur dit au sujet de la courtisane Sinope : « Vous avez puni le prêtre Archias, convaincu devant vous d'impiété, en sacrifiant contre les lois de la patrie. » L'orateur l'accuse encore d'autres crimes, mais particulièrement d'avoir offert un sacrifice au nom de Sinope, lors de la fête de la rentrée des grains, jour auquel cette courtisane amena une victime sur le foyer qui est dans la place par où l'on se rend à Éleusis, quoique la loi défendît d'immoler aucune victime ce jour-là, et que même ce ne fût pas à lui, mais à la prêtresse, à y offrir les sacrifices, s'il avoit été permis de le faire.

Plangon, courtisane de Milet, fut aussi très-renommée. C'étoit une femme extrêmement belle.

Un

Un jeune homme de Colophon conçut pour elle une ardente passion, quoiqu'il eût déja pour maîtresse Bacchis de Samos. Plangon, instruite de la beauté de Bacchis, par ce que lui en dit le jeune homme, voulut le détourner de son dessein, en se refusant à l'amour qu'il avoit conçu pour elle. Voyant que cela devenoit impossible, elle lui dit qu'elle consentoit à le satisfaire, s'il lui apportoit le collier, très-fameux alors, de Bacchis. Il fit tant d'instance auprès de celle-ci, dans l'ardeur de sa passion, la suppliant de ne pas le voir mourir, qu'elle céda aux vives sollicitations, et lui donna le collier. Plangon, considérant la généreuse libéralité de Bacchis, lui renvoya le collier, et reçut le jeune homme dans ses bras. Les deux courtisanes se lièrent dès ce moment par une sincère amitié, jouissant en commun de leur jeune amant.

Les Ioniens étonnés, dit Ménétor, dans son *Traité des offrandes*, appelèrent Plangon, *Pamphile*; c'est ce qu'atteste aussi Archiloque dans ce passage:

« *Pamphile*, semblable au figuier sur la roche, qui repaît nombre
« de corneilles, reçoit favorablement tous les hôtes. »

Ménandre aima la courtisane Glycère, comme chacun le sait. Cependant il en conçut de la jalousie,

car le poète Philémon, qui en étoit devenu amoureux, l'ayant appelée *Bonne* dans un de ses ouvrages, Ménandre écrivit au contraire que jamais courtisane ne l'avoit été.

Harpalus le Macédonien, celui qui enleva une grosse somme d'argent à Alexandre, et se retira chez les Athéniens, devint amoureux de la courtisane Pythionice, pour laquelle il fit de grandes dépenses. Lorsqu'elle fut morte, il lui éleva un monument des plus pompeux, et suivit lui-même son corps à la sépulture, accompagné d'un nombreux cortége des plus habiles artistes, et de musiciens qui chantoient en accord au son de toutes sortes d'instrumens. C'est ce que rapporte Posidonius, liv. 22 de ses *Histoires*.

Dicéarque parle ainsi de ce monument, dans son ouvrage sur la *Descente dans l'antre de Trophonius* : « Voici ce qui doit arriver à quiconque entrera dans Athènes par le chemin sacré qui va d'Éleusis à cette ville, s'il s'arrête à l'endroit d'où il peut déja découvrir les temples et la citadelle. Il verra, dis-je, à côté de ce chemin, un monument qu'aucun autre n'égale en grandeur dans les environs. Il se dira probablement d'abord, et avec raison, c'est sans doute

le monument d'un Miltiade, ou d'un Périclès, ou d'un Cimon, ou enfin d'un des principaux personnages, et même élevé aux dépens de la république, ou au moins par un décret des magistrats; mais lorsque d'un autre côté il apprendra que c'est celui de la courtisane Pythionice, que devra-t-il penser de la *ville d'Athènes!* »

Mais Théopompe censure ainsi l'incontinence d'Harpalus dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre : « Considère attentivement, et informe-toi avec soin, de ceux qui sont à Babylone, de quelle manière Harpalus a déposé Pythionice au tombeau. Elle avoit été l'esclave de Bacchis, joueuse de flûte, et celle-ci l'étoit de Sinope, courtisane née en Thrace, et qui transporta, d'Égine à Athènes, son commerce de prostitution; de sorte que Pythionice étoit une triple esclave, et une triple prostituée *. »

« En effet, Harpalus a employé plus de deux cents talens pour lui élever deux monumens qui font l'admiration de tout le monde; tandis que ceux qui sont morts en Cilicie, pour affermir ton trône, et assurer

* Texte, *tripornos*. Ce passage prouve le texte précédent, où je n'ai rien voulu changer.

la liberté de la Grèce, n'ont encore obtenu de monument funèbre d'aucun de tes gouverneurs de province. Quoi! l'on en verra, déja, depuis long-temps, deux achevés pour Pythionice, l'un près d'Athènes, l'autre à Babylone! et celui qui se disoit ton ami aura impunément osé consacrer un temple, un autel à celle qui devenoit commune à tous ceux qui contribuoient à sa dépense; et le faire sous le nom de temple et d'autel de *Vénus Pythionice!* N'est-ce pas mépriser ouvertement la vengeance des dieux, et manquer aux honneurs qui te sont dus? »

Philémon fait allusion à cela dans son *Babylonien :*

« Tu seras reine de Babylone, si le sort le décide; car tu as entendu
« parler de Pythionice et d'Harpalus. »

Alexis fait aussi mention de cette femme, dans son *Lycisque.*

Après la mort de Pythionice, Harpalus fit venir auprès de lui Glycère. « C'étoit aussi une fille publique, dit Théopompe. Harpalus a refusé même d'être couronné, si Glycère ne l'étoit avec lui. Il a érigé une statue à cette courtisane, à Tarse de Syrie *, dans le lieu même où il devoit en placer deux, l'une en ton

* Lisez *Rosse* de Syrie, comme on l'a vu précédemment.

honneur, l'autre pour le sien. Il lui a donné pour logement le palais royal de Tarse, et il voit avec plaisir le peuple l'appeler reine, et lui rendre ses hommages, outre tous les présens qu'on lui fait. Or, l'honneur de ce palais devoit être réservé à ta mère et à ton épouse. »

Tout ceci est attesté par celui qui a composé l'*Agen Satyrique* qu'a fait représenter le jour des *Bacchanales*, sur le bord de l'Hydaspe, soit Python de Catane, ou celui de Byzance, soit Alexandre lui-même. Harpalus avoit déja abandonné Alexandre, et s'étoit retiré par mer, lorsque cette pièce fut jouée; Pythionice étoit morte, comme le fait entendre l'auteur de la pièce. Harpalus avoit même fait venir auprès de lui Glycère, qui fut cause que les Athéniens reçurent de lui les grands présens qu'il leur offrit. Voici ce que dit le poète :

« Ici, dans ce lieu, où il croît des roseaux, est un tertre *, digne

* Lisez ainsi les deux premiers vers :

Ood' estin, hopou m. ho k. p. hode,
Epichooma g' ornon, e. a. d'hode
P. ho kl. naos, etc.

Au vers 5, lisez *e. men t.* etc. ; — au vers 7, *axousi*, etc. Le mot *epichooma*, s'est dit de ces *monticules* de terre qu'on élevoit sur les sépulcres, chez presque tous les peuples. Le mot *ornon*, obscur, manque dans quelques *Lexiques*.

« à peine d'être regardé ; mais à gauche est le superbe temple
« d'une prostituée. Pallidès, qui le fit bâtir, se condamna lui-
« même à la fuite pour cette raison. Quelques mages des Barbares,
« considérant ce bel édifice, assurèrent à Pallidès qu'ils condui-
« roient au ciel l'ame de Pythionice. »

Le poète appelle là *Pallidès*, Harpalus, qu'il produit ensuite par son propre nom.

« A. Je voudrois que tu m'apprisses quelle bonne fortune peut
« engager quelqu'un à quitter sa maison pour venir aux extrémi-
« tés de l'Attique, et comment on s'y trouve ; car, lorsqu'ils
« croyoient * ne vivre qu'en esclaves, ils avoient de quoi bien
« souper, au lieu que maintenant ils n'ont à manger que des her-
« bages, du fenouil, et bien peu de pain ! Cependant j'apprends
« qu'Harpalus ne leur a pas envoyé moins de milliers de mesures
« de froment qu'Agen, et qu'il est devenu citoyen. B. Oh ! c'étoit
« du blé de Glycère, et qui sera peut-être pour eux le gage de
« leur perte plutôt que celui des faveurs d'une courtisane. »

Naucrate a aussi produit des courtisanes extrêmement belles et fameuses. Telle fut Dorica, que la belle Sapho a déchirée dans ses vers, parce que son frère, Charaxus, étant allé à Naucrate pour affaire de commerce, y devint amoureux de cette courtisane, qui sut lui soutirer beaucoup d'argent.

Hérodote appelle cette courtisane Rhodopis, ignorant que celle-ci étoit une autre fille publique, qui

* Les Étrangers. Lisez au second vers de ce passage, *eis men* pour *keithein ;* au vers 5, *chedropa monon.*

consacra les fameux obélisques qui se voient à Delphes, et dont Cratinus a parlé, en ces termes *....

Pausidippe a fait cette épigramme sur Dorica, quoiqu'il eût souvent parlé d'elle dans son *Éthiopie* :

« Dorica, le nœud qui lioit tes cheveux, et une robe qui exhaloit
« des parfums exquis, faisoient jadis la parure de ta personne **.
« Aussi vermeille que le vin qu'on boit dans la coupe du matin,
« tu enlaçois le beau Charaxus dans tes bras ! Les blanches tablettes
« de l'aimable Sapho l'attestent, et l'attesteront à jamais, en faisant
« répéter ton heureux nom, et Naucrate en conservera le souve-
« nir tant que les vaisseaux de la mer viendront voguer avec joie
« sur les flots du Nil. »

Archédique, très-belle courtisane, étoit aussi de Naucrate. Cette ville, dit Hérodote ***, offre en général de charmantes filles de joie.

Sapho, cette courtisane **** qui fut si passionnée pour

---

* Le passage manque. Quant à Hérodote, voyez son *Euterpe*.

** Texte, *tes os*. Lisez ensuite *desmos*. Vers 7, lisez *ho*, relatif devant *Naucratis*. Vers 8, lisez *epi Neilou*, et *ge ganee*. On peut le lire d'un seul mot.

*** Voyez son *Euterpe*.

**** Je lis *de hetaira s.*; d'autres lisent *de tis hetaira*; d'autres suppriment *tees heteras* du texte. Casaubon lit *de tees heteras homoonymos* par conjecture; mais le vrai texte nous manque. Il y a eu deux Sapho, l'une d'Érèse dans l'île de Lesbos, celle que l'auteur donne pour maîtresse à Phaon; l'autre de Mitylène qui, selon une autre tradition, fut aimée de ce

le beau Phaon, étoit d'Érèse, eut beaucoup de célébrité, comme le dit Nymphis dans son *Périple de l'Asie*.

Nicarète de Mégare étoit une courtisane assez distinguée, et aussi aimable par sa bonne éducation, qu'estimable du côté de la naissance. Elle avoit fréquenté l'école de Stilpon.

Bilistiche, courtisane, native d'Argos, étoit aussi de bonne famille. Elle tiroit même * son origine des Atrides, selon le rapport de ceux qui ont écrit l'histoire d'Argos.

La courtisane Lééna **, qui fut aimée d'Harmodius, assassin du tyran, avoit d'illustres ancêtres.

---

même Phaon. Lloyd a noté les anachronismes où l'on est tombé sur la véritable époque de Sapho. Hermésianax dans le poème suivant s'est plus trompé que tout autre à cet égard.

* Texte, *soozousa*. Ce mot sembleroit indiquer qu'elle avoit conservé la généalogie de sa famille.

** Meursius a rapporté les éloges que l'antiquité a donnés à cette femme courageuse qui aima mieux se couper elle-même la langue avec ses dents, que d'être forcée de déclarer ses complices. On verra tout ce qui concerne la conjuration d'Harmodius, et d'Aristogiton ami de Leéna dans le *Pisistrate*, ch. 15, et dans la *Cécropie*, ch. 9, de Meursius. L'auteur de l'*Anacharsis*, ouvrage peu fait pour instruire, mais bien écrit, n'a pas oublié cette conjuration d'Harmodius contre le tyran Hipparque, à qui Hippias ne céda pas en cruauté; comme l'ont prouvé les tortures qu'il fit souffrir à Leéna.

Mise à la torture par Hippias, autre tyran, elle mourut dans les douleurs sans rien avouer.

Stratoclès, l'orateur, eut pour maîtresse la courtisane nommée Parorame, à qui l'on donna le sobriquet de *Didragme* *, parce qu'elle s'abandonnoit pour *deux dragmes* à qui le vouloit, comme le dit Gorgias dans son ouvrage sur les *Courtisanes*.

Myrtille fit ici une petite pause; puis reprenant son discours, il dit : « Mes amis, j'ai presque oublié de vous rappeler Lydée, maîtresse d'Antimachus, et l'autre Lydée, courtisane qui fut aimée de Lamynthius de Milet. Or, Cléarque rapporte, dans ses *Érotiques*, que chacun de ces deux poètes, épris d'amour pour la Lydée, née en pays barbare **, fit un poème, l'un en vers élégiaques, l'autre en vers lyriques, intitulés *Lydée*. J'omettois aussi la joueuse de flûte Nanno, maîtresse de Mimnerme, et Léontion celle d'Ermésianax de Colophon. Ce fut au sujet de cette bonne amie qu'Ermésianax composa trois livres d'élégies. Or, c'est dans le liv. 3 qu'il nous donne une

* Je suis la conjecture heureuse d'Adam, qui pense, que les copistes ayant écrit en abrégé *Didmeen* pour *Didrachmeen*, d'autres en ont fait *Deemeen*. Le texte prouve qu'il a bien vu. Casaubon ne sait ce qu'il dit ici.

** Étranger.

nomenclature de poètes qui ont senti tous les feux de l'amour. Voici ce qu'il y dit.

CHAP. VIII. ERMÉSIANAX A LÉONTION.

Élégie *.

« Telle fut Agriope ** que le cher fils d'Œagrus, n'ayant que sa
« lyre pour motif de sa confiance, ramena de l'enfer ***. Il na-
« vigea dans ce sinistre et inflexible séjour, où Caron amène, sur
« la superficie de sa barque ****, les ames des morts. Le flot des

* Je traduis littéralement ce petit poème autant qu'il m'est possible, profitant des conjectures de Pursan, de M. Étienne Weston, d'Adam et autres. Casaubon l'a presque abandonné.

** Ce mot signifie *une mine farouche* ou *sévère* : c'est l'épithète par laquelle l'auteur désigne Eurydice, femme d'Orphée. Eurydice est appelée *farouche* relativement au berger Aristée, dont elle rejetoit les aveux.

*** Selon Platon, dans son *Banquet d'Amour*, ce ne fut pas Eurydice qu'Orphée ramena des enfers, mais un phantôme par lequel les dieux lui en avoient imposé.

**** Je lis avec confiance *akreen* pour *akoeen*. On sait que la lettre *r* en grec devient un *o*, si l'on en retranche la petite queue : c'est ce qu'a observé Maussac sur Harpocration, au mot *rhinon*. Les ombres des morts sont supposées ici, vu leur légèreté, ne toucher qu'à peine la superficie de la barque de Caron, quoique Lucien, en plaisantant, la fasse quelquefois trop enfoncer, vu sa surcharge. L'un peut se supposer comme l'autre; ainsi j'abandonne toutes les conjectures que cite M. Weston. Pas une ne revient au but. Adam lisoit *akopeen*, mais avec aussi peu de succès. Je ne citerai plus d'autres de leurs corrections, quand je les trouverai mal fondées.

« eaux de ce marais *, qui coule à travers de grands roseaux, re-
« tentit au loin. Orphée fut assez hardi, quoique seul ** dans ce
« danger, pour faire entendre sa cithare près du fleuve, et il toucha
« les dieux de toutes les espèces. Il vit le Cocyte, qu'il est défendu
« à un mortel *** vivant de franchir, se dérider le front pour lui
« sourire; et il soutint le regard du chien le plus féroce, dont le
« feu rendoit la voix plus perçante, et dont les regards terribles,
« lançant des flammes de sa triple tête, répandoient l'horreur et
« l'effroi. Ce fut de là cependant qu'il obtint des grands dieux
« qu'Agriope reçût une seconde fois le soufle de la vie mortelle. »

« Musée, fils de la Lune, ce favori des Grâces, ne laissa pas
« non plus, sans un souvenir honorable, Antiope, lui qui, devenu
« prêtre des mystères de *Rharion*, en exposoit les détails secrets
« près de la campagne odoriférante d'Éleusis, aux jeunes filles
« recherchées par de nombreux amans, lorsque Cérès prit ****

---

* Je lis *limnees — rhyomenees*, régi au génitif par *rheuma*, etc., comme Pursan.

** *Monozoostos*; un soldat fièrement *retroussé*, *ceint* et prêt à combattre. Tel est le sens de ce mot.

*** *Athemiston*: je rends le vrai sens de ce mot que cherchoit M. Weston. L'auteur personnifie le Cocyte, ou l'entend des habitans.

**** Texte, *anemoo diapoipnyousa Deemetra*. Je lis *anemoolia poipnyousees Diemeetras*. M. Weston qui avoit entrevu cette correction l'abandonne mal-à-propos, pour proposer *ana mystika poipnyousa Deemeetra*, qui s'éloigne trop du texte. Il conjecturoit encore *ana moodia poipn.* Cette idée se rapproche le plus du texte, mais les anciens grammairiens ne présentent que *mooda*, qu'ils rendent par *alphita sitou* ou *farines de froment*. Peut-être l'auteur est-il plus exact qu'Hésychius; alors le sens du texte seroit, avec le composé *anapoipnyousees*, *lorsque Cérès se donnoit la peine de montrer la culture du bled*; ce qui revient bien aux circons-

« tant de peines inutiles, et alla se faire connoître aux enfers. Je « rappèle pareillement Hésiode, ce poète Béotien, qui abandon- « nant sa maison devint le prince des savans, et se retira volon- « tairement * dans une bourgade de l'Élicon, où il fit l'amour à « *Éoia* **, jeune fille d'Ascrée, pour laquelle il fut long-temps « tourmenté; mais il sut se distraire de ses chagrins ***, en com- « posant des chansons, débutant toujours par celle *qu'il avoit* « *aimée* la première. C'est ce chantre que Jupiter et le sort ont « voulu rendre le plus agréable génie, et qui dominât sur les autres « suppôts des Muses. »

« Le divin Homère se transporta par ses chants jusque dans la « petite Ithaque, pour célébrer la prudente Pénelope. Ce fut pour « elle qu'il soutint les plus grands travaux, et se transporta dans « cette île chétive, en abandonnant la vaste contrée de sa patrie. « Il déplora aussi la famille d'Icarius, le peuple d'Amyclée et « Sparte, étant lui-même très-affecté de ses propres peines. »

---

tances. Voyez Meursius, *Eleusines*, ch. 2; mais ce sens est moins dans la lettre du texte, qu'il n'est deviné. En suivant ma correction, le sens se présente plus directement. On sait combien Cérès chercha inutilement Proserpine. Quant à Musée, ce ne fut pas lui qui fit le premier la fonction de *prêtre* ou d'*orgioon* à ces mystères, mais Eumolpe son fils. Voyez Meursius, *ibid.*

* Je lis *hekonth'* avec Pursan et Daléchamp.

** Le poète abuse du mot *Eeoiee* qui n'étoit pas nom propre dans Hésiode; mais c'étoit le commencement de chaque éloge qu'il faisoit de différentes femmes, *ee hoiee*, *vel qualis* en latin, *ou telle que*, etc.; on en fit par la suite un seul mot, et le poème eut le nom d'*Eeoai*, comme on l'a vu dans Athénée.

*** Je lis *assas*, chagrins, pour *pasas*, avec M. Weston, qui prouve bien son opinion. Je lis, au vers suivant, *enarchomenos*.

« Mimnerme qui, après avoir eu beaucoup de soucis, trouva « la mesure et le rythme tendre et mélodieux du pentamètre, brû- « loit pour Nannó; et quoiqu'abattu * sous ses cheveux blancs, « il formoit encore souvent des parties de plaisir, tout foible qu'il « étoit. Il eut beaucoup de haine pour Ermobius, détesta Phéré- « clès comme ennemi, et lui envoya des vers analogues à son « inimitié. »

« Antimachus, dont Chryseïs de Lydie perça le cœur de ses traits « amoureux, se retira sur le bord du Pactole. Cette maîtresse *Sar-* « *dienne* ** étant morte, il l'ensevelit sans autre appareil que la « terre pour sépulture : laissant ainsi cette femme qui avoit été la « plus belle *** des Ioniennes, il abandonna (le Pactole), et « revint à la haute Colophon. Ses ouvrages ne respirent que la « plus vive douleur : il vouloit ainsi se soulager **** en l'exhalant. »

« Tu sais combien de parties de plaisir a chantées Alcée, lors- « qu'il exprimoit sur sa lyre sa douce passion pour Sapho. Ce

---

* Je lis — *polioo d'hypo, pollak', aootoo kn. k. eege syn adraniee. Aootoo* se prend ici pour les *cheveux*. C'est une heureuse idée d'Adam. Au lieu de *hypo* on peut lire *eti* qui répond à la lettre de *epi* du texte. La construction sera *de (alla) hypo pol. aoot. kn. eege pollaki koom. s. adr.*, et avec *eti pol. — aoot. de kneem. eti eege pollaki koom.*, etc. : quant à *Nannous*, il est au génitif par l'ellipse d'*heneka*.

** Je lis *Sardianeen* en trois syllabes, avec M. Weston et Adam.

*** Je lis *kallion' Iadoon d', elthen, apopr., akr.*, Plutarque fait mention de cet événement dans sa consolation à Apollonius. J'observerai en passant que deux manuscrits de de Thou, que j'ai collationnés, m'ont prouvé que le texte d'Henri Étienne étoit extrêmement vicieux dans ce traité, et en nombre d'autres de Plutarque; ce qui m'a toujours fait préférer le texte de Ruauld.

**** Lisez *pausomenos*.

« chantre désiroit la voix du rossignol, pour piquer davantage le « poëte de Téos par la variété infinie de ses accens; car le tendre « Anacréon accompagnoit aussi Sapho, lorsqu'elle paroissoit dans « ses brillans atours au milieu des chœurs des jeunes Lesbiennes. « Tantôt il abandonnoit Samos, tantôt sa patrie fertile en vins, « mais subjuguée par la force * des armes, pour venir à Lesbos « également favorisée de Bacchus. Souvent il se retiroit aussi au « promontoire ** de Lecte, situé en face de la mer Éolienne, ou « semblable à l'abeille de l'Attique *** qui abandonne une chaine « de monts, il venoit faire entendre ses chansons dans les chœurs « tragiques. »

« Jupiter accorda au divin poëte Sophocle de chanter **** « alternativement et Bacchus et l'Amour. »

« Je ferai aussi mention de ce poëte qui s'est toujours tenu en « garde *contre l'amour*, et qui s'est attiré la haine de toutes les « femmes par les traits ***** continuels qu'il leur lançoit; mais « blessé lui-même par un trait auquel il ne s'attendoit pas, il ne « put se délivrer des peines qu'il éprouvoit chaque nuit; c'est pour- « quoi il parcourut toutes les bourgades de la Macédoine pour « aller trouver à Égée ****** l'intendant d'Archelaüs : mais enfin

---

* On peut lire ici *douri* ou *doresin* pour *dorasin*, par les *lances*.

** Je lis *to ge men Rhion eiside Lecton*, avec d'autres.

*** Je lis *Atthis*, de l'Attique, pour *Authis* qui n'a aucun sens ici. Le mont dont il s'agit est l'Hymette. La comparaison indique des *chants graves*. Lisez ensuite *kolooneen* pour *kod.*

**** Je lis *Eroota gerairein theioo aoidoo..... zeus*, etc. Le commencement du pentamètre manque; mais le sens est complet dans ce qui reste.

***** Je lis *paltoon — synochoon*, avec Adam, pour *pantoon*, etc. qui ne fait aucun sens.

****** Je lis *Aigeian*, auquel doit être rapporté *de*, comme régissant

« le sort fit périr Euripide, déchiré par des chiens cruels qu'il « rencontra. »

« Je chanterai pareillement Philoxène de Cythère, cet homme « que les nymphes, nourrices de Bacchus, ont élevé, et que les « muses ont formé dès son enfance * à célébrer Bacchus, et à « jouer de la flûte. Combien n'a-t-il pas eu de peines et de soucis « pour Orygée, qui le força enfin de se retirer dans cette ville-ci **. « Tu sais combien Galathée *** causa de regrets par ses amours « aux Méliens, ancêtres de *Philoxène.* »

« Tu connois encore ce poète à qui les habitans de Coo, conci« toyens d'Eurypile, élevèrent une statue d'airain sous un pla« tanc; je veux dire ce Philétas **** qui chanta cette maîtresse « si volage, et pour laquelle il répandit tant de plaintes. »

« Je n'omettrai pas non plus ici ces personnages qui ont tous « pris un genre de vie sévère, affectant en insensés une philoso« phie captieuse; gens qui, avec leur esprit chagrin, ne s'at-

---

cet accusatif. — Il s'agit de Cratère qu'Eurypide suivit jusqu'à Égée. C'étoit un jeune homme que le poète aimoit, et intendant ou maître-d'hôtel d'Archélaüs. Égée étoit la même ville qu'Édesse. *Weston.*

* Je lis avec Heringa, *paidothen onta.* Weston.

** C'est sans doute Colophon sa patrie que le poète indique.

*** Je lis simplement *Galateiee* au nominatif. Ce passage est clair sans les changemens de M. Weston. Quant aux regrets des Méliens dont pouvoit descendre Philoxène, le poète rappelle la cruauté de Denys qui fit périr Philoxène pour sa pièce du *Cyclope amoureux de Galathée,* et causa ainsi du chagrin à la famille du poète malheureux. Mélos étoit une des Cyclades; mais Philoxène étoit de Cythère : l'une et l'autre îles sont dans la Méditerranée.

**** Athenée a cité, liv. 9, ch. 14, l'épitaphe de ce poète, qu'il rappelle encore ailleurs.

« tachent qu'à des réflexions inintelligibles, et ne connoissent de « gloire que dans des discours repoussans. Quoi qu'il en soit, ils « n'ont pu se garantir des tempêtes que cause l'amour, et ils se « sont abandonnés comme d'autres à la conduite de ce cocher « redoutable. »

« C'est au milieu de cette manie que l'Amour enchaîna Pytha- « gore à Théano, lui qui avoit trouvé les belles propriétés des « courbes de la géométrie, quelle étoit l'étendue du globe que l'air « environne: il renfermoit aussi tout l'univers dans une petite sphère. »

« De quelle passion * impérieuse Vénus irritée n'embrâsa-t-elle « pas Socrate qui devoit être au-dessus de tous les autres hommes? « Mais pour chasser du fond de son ame ces peines, particulières « à la jeunesse, il alloit se soulager chez Aspasie; cependant lui, « qui avoit trouvé tant de routes pour conduire la raison, ne put « rien imaginer pour régler la sienne à cet égard. »

« Une passion impérieuse força de venir dans l'Isthme, Aris- « tippe, cet homme de Cyrène, lorsqu'il fut épris des charmes de « Laïs **. Ce génie subtile qui s'amusoit de tout, abandonna sa « patrie sans même *** emporter avec lui de quoi vivre. »

---

* Je lis ainsi ce vers:

Hoioô d'echlianen men hon echreen ex. ei.

M. Weston a suivi l'idée de le Comte, mais qui n'est pas dans le texte, en prenant *echreen* pour *emanteusen*. Ce verbe devroit être précédé d'un nom qui n'est pas ici: au suivant, lisez *g'* pour *d'*.

** Le texte porte Laïs *apidanienne*. L'*Apidanus* étoit un fleuve de Thessalie. L'auteur veut seulement rappeler les amours de Laïs avec le jeune Hippostrate en Thessalie, où cette femme si renommée fut tuée, comme on l'a vu. Ovide a aussi employé l'épithète *Apidanus* pour *Thessalus*.

*** Je lis avec Adam:

Pheugoon d'oudena meen exephoreese bion.

Diogène de Laërce prouve assez ce désintéressement d'Aristippe à la fin de sa vie.

Ermésianax

Ermésianax se trompe dans ces détails, en faisant contemporains Anacréon et Sapho, qui vivoit du temps d'Alyatte, père de Crésus, tandis qu'Anacréon vivoit du temps de Cyrus et de Polycrate.

Caméléon dit, dans son ouvrage sur *Sapho*, que quelques auteurs attribuent à Anacréon les vers suivans, qu'il auroit faits au sujet de cette femme célèbre.

« Çà, l'Amour aux cheveux blonds, par un nouveau caprice,
« m'a percé le cœur, en me lançant un globe couleur de pourpre *.
« Il m'appelle, je l'entends, pour me livrer au plaisir avec une
« jeune Lesbienne : car elle est de Lesbos, cette île qu'on ne
« sauroit trop aimer ! Mais elle me reproche mes cheveux blancs,
« et veut brûler pour un autre objet que moi. »

Selon le même, Sapho lui auroit répondu ce qui suit :

« O Muse, assise sur un trône d'or, c'est toi qui a dicté cette
« chanson que le célèbre vieillard de Téos a fait entendre avec
« tant de charmes, au sujet ** de ce pays excellent et fécond
« en belles femmes. »

---

* L'auteur de ces vers confondus avec la prose, fait-il allusion à l'usage de se jetter des pommes entre amans ?

** Texte *einaspes*. Je lis *enispes*, en prenant *ek* dans le sens de *peri*, selon un usage assez fréquent, où l'on écrira *anespas* de *spaoo*.

Mais chacun sent que ces vers * ne sont pas de Sapho. Pour moi, je pense qu'Ermésianax s'est amusé de cet amour; car nous voyons aussi Diphile le comique mettre Archiloque et Hipponax au nombre des amans de Sapho, dans la pièce qu'il a intitulée *Sapho*.

Je pense donc, mes amis, vous avoir fait avec assez de soin ce catalogue d'amans et de maîtresses, non en amoureux maniaque, comme il plaît à Cynulque de m'appeler; car je conviens que je suis amoureux, mais non jusqu'à la folie. *Mais*,

« Qu'est-il besoin de retracer ** les malheurs d'un plus grand
« nombre, lorsqu'il est permis de se taire et de couvrir tout
« cela de ténèbres. »

dit Eschyle d'Alexandrie ***, dans son *Amphitryon*. C'est cet Eschyle qui a écrit les *Messéniaques*. Il étoit instruit.

Mais persuadé, comme je le suis, que l'amour est une divinité très-puissante, de même que Vénus

---

* Corrigez *ouk* pour *epi*, dans l'édition de Casaubon, comme le portent bien les premières éditions. Le sens l'exige.

** C'est le sens que prend ici l'auteur.

*** Il y a eu plusieurs auteurs de ce nom. Voyez ce qu'en a dit Stanley, au commencement de son Eschyle.

aux cheveux blonds, je me rappelle ces vers d'Euripide :

« Ne vois-tu pas combien Vénus est une puissante divinité ? Car « il te seroit impossible d'exprimer ici la grandeur de son origine, ni mesurer jusqu'où s'étend son pouvoir. C'est elle qui « nous alimente, toi, moi et tous les mortels. Tu peux en être « convaincu, non seulement par des preuves de raisonnement, « mais encore par les effets que je vais te montrer de la force * « de cette divinité. »

« La terre aime la pluie, et la desire, lorsque le sol aride est « près de devenir stérile, et a par conséquent besoin d'eau. Le ciel « toujours adorable, chargé de nuages, attiré par les charmes de « Vénus, aime à se laisser tomber lui-même dans le sein de cette « déesse ; mais, dès que l'un et l'autre se sont unis et confondus, « ils nous produisent tout, et nourrissent tout ce qui contribue à « sustenter et à perpétuer le genre humain. »

Le grand Eschyle introduit, dans sa *Danaé*, Vénus, parlant ainsi :

« Le ciel pur aime à pénétrer la terre, et l'amour à la prendre « pour épouse. Mais la pluie qui tombe du ciel générateur, féconde « cette terre ; alors elle produit pour les mortels, les pâturages « des bestiaux, et les grains de Cérès. Les arbres sont-ils parés « d'un beau feuillage, c'est l'effet de ce mariage humide : et la « première cause de tout cela, doit être rapportée à moi seule. »

Vénus dit encore dans l'*Hippolyte* d'Euripide :

« Parmi tous les peuples qui habitent en deçà des bornes de la

---

* C'est aussi d'après ces idées, que Lucrèce invoque Vénus, au commencement de son poëme.

« mer atlantique, et qui voient la lumière du soleil, je fais
« sentir toute mon influence à ceux qui révèrent mon nom; mais
« je précipite ceux qui osent penser à moi avec dédain. »

Le poète parle ainsi, parce que le jeune Hippolyte, doué de toutes les vertus, étoit seulement coupable de ne pas adorer Vénus; et que cela fut cause de sa perte; de sorte que ni Diane, qui avoit pour lui beaucoup d'amitié, ni aucun autre dieu, aucun génie ne lui donna de secours; car selon le même poète,

« Celui qui ne regarde pas même l'amour comme un dieu, ou
« est insensé, ou ignore ce qu'il y a de beau * et d'honnête dans
« la nature, puisqu'il ne connoît pas la plus grande divinité que
« puissent adorer les hommes. »

En effet, tout le monde répète les vers que le sage Anacréon fit jadis sur ce dieu, et voici ce que l'excellent Critias ** dit de ce poète :

« Charmant Anacréon, c'est Téos qui t'a envoyé en Grèce, toi
« qui as composé ces vers destinés à être chantés aux femmes,
« à exciter la joie dans les festins, et à séduire le cœur des belles;

---

* Pris du bon côté, sans doute; encore les idées ont-elles toujours été bien différentes à cet égard, chez les divers peuples du globe. Je ne citerai pour les anciens, que le fragment de Mimas, parmi ceux des Pythagoriciens, à la fin de la collection mythologique de Gale, chap. 2. Les peuples éloignés de nous, diffèrent autant à cet égard, comme l'attestent tous les voyageurs.

** C'est Critias le poète, fils de Callæschre.

« à rivaliser contre la flûte, pour faire prédominer les charmes de
« la lyre, et répandre le plaisir en dissipant les chagrins. Non,
« tant qu'un jeune esclave présentera l'eau qu'il aura mêlée avec
« le vin, dans des coupes, pour porter des santés, tant que des
« chœurs de femmes célébreront toute la nuit d'aimables orgies,
« tant que le plateau d'airain s'inclinera sur le *manès* du cottabe,
« par la force avec laquelle ce plateau sera frappé de la rosée de Bac-
« chus, ton aimable gaieté ne vieillira pas : non, elle ne mourra pas! »

Selon Caméléon, Archytas, qui a écrit sur l'harmonie, assure qu'Alcman est l'inventeur des chansons érotiques; que comme il étoit fort passionné pour les femmes, il fit le premier connoître ce genre de poésie, sur laquelle il donna même des leçons dans des sociétés. C'est pourquoi il dit, dans une de ses odes :

« L'Amour, inspiré par Vénus, répand dans mon cœur la douce
« ivresse de ses plaisirs. »

Il dit encore qu'il avoit une passion respectueuse pour Mégalostrate, qui avoit le talent de la poésie, et savoit se gagner les cœurs par les charmes de sa compagnie. Voici ce qu'il écrit à son sujet :

« La blonde Mégalostrate a fait présent de ses vers charmans à
« cette heureuse fille. »

Stésichore, qui aimoit aussi passionnément, a mis

en vogue ces sortes de chansons qu'on appeloit anciennement *paidià* et *paidika* *.

On se livra tellement ensuite à la poésie amoureuse, que personne ne regarda point de mauvais œil les poètes érotiques. Eschyle même, ce grand poète, et Sophocle, firent entrer l'amour dans leurs pièces de théâtre. Dans l'un, c'est Achille qui montre sa passion pour Patrocle; dans l'autre, c'est Niobé qui exprime sa tendresse pour ses enfans. Voilà pourquoi quelques-uns ont ensuite appelé la tragédie *Pédéraste*, et les spectateurs ont entendu avec plaisir ces expressions passionnées des chœurs.

Ibycus, poète de Rhégio, s'écrioit avec force,

« Ce n'est qu'au printemps, que les coignassiers arrosés par les « eaux des fleuves, reprennent toute leur vigueur dans les jardins « éternels des ** vierges; et que les vignes se parent de leurs « fleurs, en se garnissant de leurs pampres épais, d'où doit sortir « le jus de Bacchus: mais mon amour ne se repose dans aucune « saison, et brûle d'un feu aussi vif que les foudres de Borée. « Précipité sur moi par la main de Vénus, cet amour est lui-« même étonné du trouble dans lequel me jette une mélancolie « qui me dessèche; et, en tyran impérieux, il me tient le cœur « dans l'esclavage depuis ma jeunesse. »

---

* Vers badins, et qui respiroient l'amour.

** Des Hespérides, où les uns ont supposé des oranges; les autres, des citrons. J'en ai déja parlé.

Pindare, non moins amoureux, disoit :

« Puissé-je aimer et jouir des faveurs de l'amour ; mais mon cœur !
« aime quand il est temps, et ne cherche plus des conquêtes sur
« tes vieux jours. »

On lit aussi dans les *Silles* de Timon :

« Il y a temps pour aimer, temps pour se marier, et temps
« pour se reposer. »

En effet, il ne faut pas persévérer jusqu'à ce que quelqu'un nous dise avec le même philosophe :

» Il commence à se *réjouir*, lorsqu'il faudroit cesser de *jouir*. »

Mais que dit Pindare, lorsqu'il fait mention de Théoxène, de Ténédos, pour lequel il avoit conçu la plus forte passion ?

« Mon cœur ! il falloit que je cueillisse dans le temps les fruits
« de l'amour, lorsque l'âge des beaux jours étoit le mien ; cepen-
« dant quiconque peut, sans être agité des plus violens desirs,
« considérer les traits brillans qui partent du visage de Théoxène,
« doit avoir un cœur noir, forgé dans une flamme de glace, avec
« le diamant ou le fer. Il faut qu'il soit l'objet de tout le mépris
« de Vénus aux beaux yeux, ou qu'il soit accablé par le poids des
« affaires, en suivant la passion d'un gain sordide ; ou qu'esclave
« de femmes fières et hautaines, il s'acquitte * auprès d'elles des
« plus viles fonctions. Mais moi, telle qu'une blonde ** abeille

---

* Texte, « Il leur porte de l'eau fraîche dans toutes les rues. »

** Je lis *melikra*. Le *kleeros* est un des insectes que nomme Aristote, comme préjudiciables aux ruches des abeilles. V. *Hist. anim.*, liv. 8, ch. 27.

« piquée par le *ver,* je me consume, lorsque je jette les yeux sur « la jeunesse florissante de ce beau garçon. Oui, les Grâces et la « déesse Peitho font aujourd'hui leur séjour dans Ténédos. Le « fils d'Agésilas . . . etc. »

Nous savons que nombre d'hommes ont préféré l'amour des garçons à celui des femmes, et que cet usage * fut fort commun dans d'autres villes de la Grèce, les mieux policées. C'est ainsi que les Crétois et les Calcidiens d'Eubée, ont été fort adonnés à ces plaisirs, comme je l'ai déja dit. Voilà pourquoi Échemène dit, dans ses *Histoires de Crète*, que ce ne fut pas Jupiter qui enleva Ganymède, mais Minos, quoique les Calcidiens prétendent que ce fut Jupiter qui l'enleva, mais chez eux. Ils montrent même le lieu où ils disent que cela est arrivé, et ils le nomment *Harpagion*, c'est-à-dire, *lieu du rapt;* il est couvert de très-beaux myrtes.

Minos, devenu amoureux de Thésée, oublia l'inimitié qu'il avoit conçue contre les Athéniens, au sujet du meurtre de son fils, et lui donna sa fille Phèdre en mariage, selon ce que rapporte Zénis, ou Zéneus de Chio, dans son ouvrage sur sa *Patrie.*

* Rhodigin, qui a commenté cet amour avec la complaisance italienne de son temps, me dispense ici de tout détail. Je l'ai cité.

Hiéronime,

Hiéronyme, le péripatéticien, dit que l'amour des jeunes garçons devint fort à la mode, parce que les jeunes gens, dans toute la vigueur de l'âge, s'étant concertés ensemble par leur attachement réciproque, ont renversé plusieurs fois des tyrans de leur trône. En effet, celui qui aime ainsi, préférera de souffrir tout, à commettre une action de lâcheté, qui le déshonoreroit aux yeux de celui qu'il aime, C'est ce qu'ont prouvé la cohorte sacrée de Thèbes, formée des amans et des mignons par Épaminondas; la mort des Pisistratides, tués par Armodius et Aristogiton; et dans Agrigente, ville de Sicile, Cariton et Ménalippe, qui étoit son mignon, selon le rapport d'Héraclide du Pont, dans son ouvrage sur ces *Amours*.

« Ces deux personnages, dit-il, ayant formé un complot contre Phalaris, furent découverts. Appliqués à la question, pour être forcés d'avouer leurs complices, ils ne firent aucun aveu, et touchèrent même Phalaris par l'excès de leur supplice; de sorte qu'il les fit relâcher en les comblant d'éloges. Apollon, satisfait de sa conduite, lui prolongea les jours, en lui faisant donner avis * de ceux qui venoient consulter

* On n'a pas compris cet endroit. Touto des manuscrits et des premières

la Pythie, sur les moyens de le surprendre par des embûches. Ce dieu rendit aussi un oracle au sujet de Cariton et de Ménalippe, en commençant le premier des deux vers par un pentamètre ; ce qu'imita ensuite Denys, poète élégiaque d'Athènes, surnommé l'*Airain*. Voici les deux vers de l'oracle :

« Cariton et Ménalippe naquirent sous d'heureux auspices, pour
« être parmi les mortels, les modèles de la divine amitié. »

On a aussi beaucoup parlé de ce qui arriva à Cratinus d'Athènes. Étant encore jeune homme *, lorsqu'Épiménide purifioit l'Attique du sang humain, que d'anciennes inimitiés y avoient fait répandre, il se dévoua volontairement pour le pays où il étoit né; son ami Aristodème voulut aussi mourir avec lui, et les maux de l'Attique cessèrent; c'est ce que rapporte Néanthe de Cyzique, liv. 2 des *Expiations*.

De semblables amis, toujours ennemis des tyrans, leur ont plusieurs fois donné occasion de prohiber ces amours, et de les anéantir par-tout. Quelques

---

éditions indiquoit assez *toutoo* qui rétablit tout le sens, en lisant à l'accusatif, au lieu du datif *pynthanomenous*.

* Je lis *hos oon meirak*. On verra dans Meursius, ce qui concerne cette expiation d'Epiménide. *Aréopage*, chap. 1 et 2.

tyrans ont même fait brûler ou renverser les gymnases où s'exerçoient les jeunes gens, comme autant de forts opposés aux citadelles du despotisme. Polycrate, tyran de Samos, en fournit un exemple.

Mais Agnon, philosophe académique, rapporte que, chez les Spartiates, il étoit permis par les lois de jouir des jeunes filles * avant leur mariage, comme des jeunes garçons. Solon, ce législateur, a même loué dans ses vers :

« La beauté attrayante des cuisses, et le miel d'un doux baiser. »

Eschyle et Sophocle ont dit sur le théâtre, l'un dans ses *Myrmidons*,

« Homme effronté **, tu n'a pas rougi de baiser avec passion la
« beauté adorable de ces chastes cuisses ! »

L'autre dans ses *Colchiennes*, en parlant de Ganymède,

« Embrâsant la majesté de Jupiter, par la beauté de ses cuisses. »

Quant à l'histoire de Cratinus et d'Aristodème;

* Il en étoit de même chez les Macédoniens, selon Mimas le Pythagoricien, cité précédemment. Ce même usage est dans les îles du Sud. Voyez le voyage de Marion. Mais notre texte est équivoque.

** Pursan rappelle à propos ici le *Banquet d'amour* de Plutarque.

je sais que Polémon dit, dans ses *Réponses à Néanthe*, qu'elle est imaginaire. Mais, Cynulque, vous autres Cyniques, vous tenez pour véritables ces sortes d'histoires, quelque fausses qu'elles soient, et vous êtes fort avides de tous ces poèmes qui courent sur l'amour des garçons.

Si l'on en croit Timée, c'est de Crète que cet amour passa d'abord en Grèce; mais d'autres en regardent comme auteur Laïus, qui, ayant reçu l'hospitalité chez Pélope, se prit d'amour pour son fils Chrysippe, qu'il enleva sur un char, et avec lequel il s'enfuit à Thèbe. Cependant Praxilla, de Sycione, dit que ce fut Jupiter qui enleva ce Chrysippe.

Les Celtes qui *, de tous les Barbares, ont les plus belles femmes, préfèrent l'amour des garçons; de sorte que plusieurs en ont souvent deux couchés avec eux sur les peaux où ils reposent.

Si l'on en croit Hérodote, dans sa *Clio*, c'est à

* Aristote leur attribue aussi cette coutume. *Politiq.*, et Sextus Empiricus aux Germains. Hypotyp. Pyrrhon, pag. 3. Meursius veut en disculper les Crétois, mais ses raisons sont fondées sur un trop foible témoignage. *Crète*, liv. 3, chap. 13. Eusèbe, *Præparat evang.*, ch. 5, dit même que les Germains épousent de jeunes-gens, comme on épouseroit des filles. Mais les Grecs ont à peine connu le nord, excepté Pithéas.

l'exemple des Grecs que les Perses ont aimé les garçons; Alexandre étoit extrêmement passionné * à cet égard. Selon le rapport de Dicéarque, Alexandre offrant un sacrifice à Ilion, montra une si grande passion pour l'eunuque Bagoas, qu'il s'inclina en arrière pour le baiser en présence de tous les spectateurs. Ceux-ci ayant jeté un cri qu'il prit pour une approbation, il s'inclina une seconde fois, et le baisa.

Carystius rapporte ceci, dans ses *Commentaires Historiques :* « Charon de Chalcis avoit un petit garçon fort beau, et qu'il aimoit beaucoup. Alexandre ayant donné des louanges à cet enfant, Craterus lui dit de baiser Alexandre. Mais celui-ci le refusa, en disant : « Il ne me feroit pas autant de plaisir, qu'il te causeroit de peine. »

En effet, quoiqu'Alexandre fût fort enclin à l'amour, il n'en étoit pas moins jaloux d'observer la décence convenable, et il savoit se maîtriser autant que personne. C'est ce qu'il fit voir à l'égard de la

* On peut rappeler en passant le Dioclès de Théocrite, *Idyll.* 12, et cette fête des *Baisers*, célébrée tous les ans à son tombeau, etc. J'ai déja cité les *Amours* de Lucien, on sait ce qu'il a dit sur cette passion pour le genre masculin.

fille et de la femme de Darius, qu'il tenoit prisonnières. Quelque belle que fût cette femme, non-seulement il eut pour elle la plus grande retenue, il ne voulut même pas qu'elle, ni sa fille s'aperçussent qu'elles étoient prisonnières de guerre, et il ordonna qu'on les servît, en tout, avec autant d'égards et de magnificence, que si elles étoient avec Darius, encore maître de son royaume; c'est pourquoi Darius, l'ayant su, leva les bras au ciel, et fit cette prière au Soleil : « Que ce soit moi qui règne, ou Alexandre. »

Ibycus écrit que Talon aima Radamante le Juste, et selon Diotime, dans son *Héraclée*, Hercule fut l'objet de la passion d'Eurystée. On dit qu'Agamemnon prit Argynne pour mignon, après l'avoir vu nager dans le Céphise; Argynne, qui s'y baignoit souvent, s'y étant noyé, Agamemnon l'inhuma, et lui éleva un monument à l'endroit même, sous le nom de *Vénus Argynnide ;* mais Alcymnius de Chio dit, dans ses *Dithyrambes*, que cet Argynne eut Hyménée pour mignon.

Aristoclès le Citharède fut celui du roi Antigonus. Voici ce qu'en dit Antigone de Caryste, dans sa *Vie de Zénon :* « Le roi Antigonus alloit faire des parties de plaisir chez Zénon; revenant un jour, vers le soir,

d'une partie de débauche, il entra brusquement chez Zénon, et fit tant, qu'il l'emmena avec lui pour se divertir chez le Citharède Aristoclès, dont lui Antigonus étoit fort amoureux. »

Le poète Sophocle aimoit les jeunes garçons, autant qu'Euripide les femmes *. Le poète Ion parle ainsi du premier, dans son ouvrage intitulé les *Épidémies*, ou *Voyages :* « Je rencontrai un jour le poète Sophocle à Chio, lorsqu'il passoit à Lesbos à la tête de l'armée. C'étoit un homme jovial, fort spirituel, et d'une bonne plaisanterie à table. Il logeoit chez Ermésilas, qui traitoit aussi les Athéniens avec amitié. L'échanson, qui étoit un jeune garçon, se tenant debout près du feu, Sophocle lui dit : « Veux-tu que je boive avec plaisir. — « Oui, répond l'échanson. » — « Eh bien ! sers moi la coupe doucement, et reprends-là de même. » Le jeune garçon devenant encore plus rouge qu'il ne l'étoit, Sophocle dit à celui près de qui il étoit couché : « Que le poète Phrynicus a bien parlé dans ce vers ! »

« Le feu de l'amour brille sur ses joues purpurines. »

* Il n'en a dit tant de mal, qu'après les avoir bien connues par un commerce assidu.

Un homme qui tenoit école de belles-lettres, natif d'Érétrie, ou d'Érythre, reprit le poète, en disant: « Sophocle tu es, j'en conviens, maître en fait de poésie, cependant il me semble que Phrynicus a mal parlé en donnant des *joues de pourpre* à son beau garçon: car si un peintre s'étoit avisé de donner une couleur pourpre aux joues du portrait qu'il en auroit fait, le portrait en auroit perdu toute sa beauté; il ne faut donc pas comparer ce qui est beau avec ce qui ne l'est pas. »

Sophocle, riant de cette réflexion de l'Érétrien, lui répond, *d'un ton ironique :* « Étranger, tu n'approuves donc pas que Simonide ait dit, quoique avec l'approbation de tous les Grecs,

« Cette vierge fit entendre ces mots de sa bouche de rose? »

Ni qu'Homère ait donné des cheveux d'or à son Apollon? car si le peintre avoit fait la figure d'Apollon avec des cheveux d'or, au lieu de lui en donner de noirs, assurément le tableau en eût été fort mauvais! ni celui qui a dit *des doigts de roses?* car si quelqu'un teignoit les doigts en couleur de rose, il feroit, il est vrai, des mains pourpres, mais non celles d'une belle femme!

Tout

Tout le monde ayant éclaté de rire, l'Erétrien demeurafort confus du souflet qu'il recevoit; mais Sophocle reprit sa conversation avec le jeune garçon, qui vouloit retirer avec son petit doigt une paille du vase. Il lui dit donc : Eh! soufle seulement cette paille dehors, et tu ne te mouilleras pas le doigt. L'échanson approchant le visage de ce vase, Sophocle approcha aussi la coupe de sa bouche, afin que sa tête fût ainsi plus près de celle de l'autre. Dès qu'il la vit tout près, il la tint des deux mains, et baisa le jeune échanson.

La compagnie partit d'un grand éclat de rire, sur l'adresse avec laquelle le poète avoit surpris le jeune échanson. Mais Sophocle dit aussitôt : « Messieurs, je vais songer à présent au commandement de mon armée; car Périclès, qui convient que je sais faire des vers, prétend que je n'entends rien à commander des troupes. Eh bien! nierez-vous que j'aie employé un heureux stratagème pour ce qui vient de se passer? »

Sophocle disoit et faisoit nombre de choses avec autant d'esprit et d'adresse lorsqu'il étoit à table; mais s'agissoit-il de traiter les affaires du gouvernement, il ne montroit ni pénétration, ni énergie. On

peut seulement dire que c'étoit un des hommes qui montrassent le plus de probité dans Athènes.

Hiéronyme de Rhode raconte ceci, dans ses *Commentaires Historiques*, au sujet de Sophocle : « Ce poète ayant mené avec lui, hors de la ville, un beau garçon, pour en jouir, le jeune homme étendit son propre manteau sur le gazon, et se couvrit de celui de Sophocle. Après qu'il l'eut satisfait, il s'en alla, emportant celui du poète, et lui laissant le sien. L'aventure, comme il est d'ordinaire, ne tarda pas à être divulguée. Euripide l'apprenant, s'en amusa beaucoup, et dit qu'il avoit usé du même mignon, mais que celui-ci n'avoit rien pris au-delà du prix convenu; qu'ainsi ce devoit être la passion effrénée de Sophocle, qui l'avoit exposé à ce mépris. Sophocle n'eut pas plutôt appris ce propos, qu'il fit cette épigramme contre Euripide, dans laquelle il lui reproche ses adultères, en faisant intervenir le Soleil et Borée.

« Euripide, ce fut le soleil, et non un jeune garçon, qui me
« faisant éprouver sa chaleur, me laissa nud; mais toi, ce fut Borée
« qui te glaça dans les bras de la femme d'autrui. Il faut que tu
« sois bien peu réfléchi pour t'occuper dans tous tes propos des
« amours des autres, tandis que tu retires chez toi celui même qui
« leur vole leurs habits. »

Théopompe raconte le trait suivant, dans son

ouvrage sur les *Vols faits à Delphes* : « Asopichus, mignon d'Épaminondas, avoit sur son bouclier la représentation du combat de Leuctre qu'on y avoit gravé. Il y avoit même combattu avec valeur. Ce bouclier fut ensuite consacré à Delphes, et placé dans le portique. »

On lit, dans le même ouvrage, que : « Phaylle *, tyran des Phocéens, aimoit beaucoup les femmes, et Odomarque les jeunes garçons. Celui-ci ayant joui du fils de Pythodore de Sicyone, fort beau jeune homme, lorsqu'il vint à Delphes consacrer sa chevelure **, lui donna quatre petites étrilles *** d'or, consacrées autrefois par les Sybarites, et qui avoient été enlevées du temple. »

« Phaylle fit présent à Bromie, joueuse de flûte, et fille de Diniade, d'un carchesium d'argent, et d'un cissybion, fait comme de lierre, mais en or : c'étoit un don qu'avoient fait les Peparèthes. Cette femme

* Voyez, sur les deux frères Phaylle et Onomarque, *Pausanias*, l. 10, pag. 318.

** Offrande qui se faisoit quand les jeunes gens entroient dans la classe des *Ephèbes*, ou de ceux qui étoient parvenus à l'âge de puberté.

*** En usage pour déterger la peau après le bain.

devoit jouer de la flûte aux Pythies, mais le peuple l'en empêcha.»

« Onomarque, dit encore le même, donna à Lycola, autre beau mignon de Physque, et fils de Tricholée, une couronne de laurier faite en or, et que les Éphésiens avoient consacrée à Delphes. Ce jeune homme avoit auparavant été présenté par son propre père au roi Philippe, qui, après en avoir joui, le renvoya sans le récompenser. »

« Onomarque donna à Damippe, beau jeune homme, fils d'Épilycus Amphipolitain, l'offrande qu'avoit consacrée Plisthène. »

« Philomélus fit présent d'une couronne de laurier en or à Pharsalie, danseuse thessalienne. C'étoit une offrande des habitans de Lampsaque *. Cette Pharsalie fut tuée par les devins dans la ville de Métaponte. *Voici le fait.*

« A l'époque où Aristias de Proconnèse revenoit de son voyage, et, disoit-il, de chez les Hyperboréens, qu'il avoit visités, il sortit une voix du laurier d'airain qui étoit dans la place de Métaponte. Pharsalie parut alors fondre impétueusement au milieu de cette

* Des Cnidiens, selon Plutarque.

place; mais les devins devenus aussitôt furieux, la mirent en pièces. On rechercha ensuite qu'elle en avoit été la raison, et l'on trouva que ce fut parce que Pharsalie avoit enlevé une couronne * consacrée au dieu. »

Prenez donc garde, vous autres philosophes, qui usez des plaisirs de l'amour contre l'ordre de la nature **, que cette divinité offensée ne vous fasse périr de même. Si vous jouissez de beaux garçons, ce n'est que tant qu'ils ressemblent à des femmes, comme le disoit Glycère, selon le rapport de Cléarque.

Pour moi, Cléonyme de Sparte me paroît avoir agi conformément à la nature, lorsqu'il fut le premier qui prit en ôtage, des Métapontins, deux cents filles très-belles, et des plus distinguées, comme le raconte Duris de Samos, dans son *Histoire d'Agathocle*. Je dirai en outre avec Épicrate ***, dans son *Anti-Laïs* :

---

* Lisez ici *Aneereekenai :* selon Plutarque, elle jouoit dans le temple, lorsque les jeunes gens se jettèrent sur elle, et la déchirèrent pour avoir son or. *Pyth. oracus.*

** Epictète permettoit de jouir, mais selon l'ordre de la nature. *Enchiridion :* c'est ainsi que je l'ai interprété dans mon édition grecque et françoise.

*** Pièce citée liv. 13, chap. 3, vers la fin.

« J'ai appris tous ces vers amoureux de Sapho, ou ceux de
« Cléomène de Laminthe *. »

Mais vous, philosophes, si jamais devenus amoureux des femmes, vous pensez qu'il soit impossible d'arriver au but de vos desirs, sachez que l'amour ** a son terme, comme dit Cléarque.

On a vu, par exemple, aux environs de Pyrène un taureau vouloir saillir une vache d'airain; un chien a voulu s'accoupler avec une chienne, un pigeon avec une colombe, une oie mâle avec une oie femelle, animaux représentés sur des tableaux; mais voyant qu'il leur étoit impossible de se satisfaire, ils se sont retirés, si l'on en croit Clisophe de Sélymbrie.

Clisophe, lui-même, devenu amoureux d'une statue de marbre de Paros, ne s'est-il pas enfermé dans le temple de Samos, où elle étoit, pour en

---

* Ce passage ne revient pas à ce qui précède. Il y a nécessairement une lacune. Quant à ce Cléomène de *Laminthe*, d'autre lisent *Lamyre* ou *Lapethe*, parce que l'on ne connoît pas *Laminthe* dans la géographie ancienne. Mais il y a un assez grand nombre de lieux rappelés dans les inscriptions, sans être nommés par les géographes. Au reste, je ne connois pas *Laminthe*, nom de lieu, mais nom d'homme, dans ce livre-ci.

** Sachez que l'amour a son terme. Je suppose *hoti* après *mathète*, pour avoir un sens.

jouir; mais ne le pouvant pas, vu le froid et la dureté de la pierre, il se retira pour aller chercher un morceau de chair qu'il y appliqua par-devant, et se satisfit. C'est le poète Alexis qui rapporte ce fait, dans sa pièce intitulée *la Peinture*. Voici ce qu'il dit :

« Il arriva, dit-on, bien autre chose a Samos. Un homme y
« devint amoureux d'une fille de pierre, et s'enferma dans le
« temple. »

Philémon fait aussi mention de cet événement :

« Mais un homme devint autrefois amoureux d'une figure de
« marbre, à Samos, et s'enferma ensuite dans le temple. »

Or, cette statue étoit un ouvrage de Ctésiclès, selon le rapport d'Adée de Mitylène, dans son *Traité des Statuaires*.

Polémon, auteur de l'ouvrage intitulé l'*Helladique*, dit qu'il y avoit dans la galerie des tableaux de Delphes, deux enfans de pierre. Certain *Théore* ayant conçu la plus vive passion pour l'une de ces statues, s'enferma avec elle, et laissa une couronne pour prix de sa jouissance. Ayant été aussitôt découvert, les Delphiens consultèrent l'oracle sur ce fait; mais il leur ordonna de relâcher le Théore, puisqu'il avoit payé son plaisir.

On a aussi vu des animaux concevoir de la passion

pour certains personnages. Un coq devint amoureux de Secundus, eunuque du roi; ce coq se nommoit *Centaure*. Or, ce Secundus étoit un homme de la maison de Nicomède, roi de Bithynie, selon Nicandre, liv. 6 des *Événemens extraordinaires*. Cléarque dit, liv. 1 de ses *Érotiques*, qu'une oie * devint amoureuse d'un enfant, dans les campagnes d'Argos. Théophraste dit, dans son *Érotique*, que cet enfant s'appeloit Amphiloque, et qu'il étoit originaire d'Olène; mais Ermias de Samos, fils d'Ermodore, dit que c'est de Lacyde le philosophe que cette oie fut amoureuse. C'est ainsi que dans Leucadie, une fille fut aimée d'un paon, dit Cléarque; et il se laissa mourir dès qu'elle fut morte.

On rapporte aussi qu'un enfant fut aimé d'un dauphin à Iase, selon Duris, liv. 9, où il parle d'Alexandre : « Ce prince, dit-il, fit aussi venir l'enfant d'Iase; car il y avoit dans cette ville ** certain enfant nommé Denys, qui revenant de l'exercice de la lutte, alloit se baigner à la mer. Le dauphin venoit au-devant de lui, s'élevoit à la surface de la mer, le

* Conférez Pline, 20, 21.

** Ou « aux environs. »

prenoit

prenoit sur son dos, et le portoit fort loin, puis le rapportoit sur le rivage. Ce poisson est très-ami de l'homme en général *, et un animal fort intelligent, susceptible même de reconnoissance.

Phylarque écrit ce qui suit, dans son douzième livre : « Cœranus de Milet ayant aperçu des pêcheurs qui venoient de prendre un dauphin dans leur filet, et qui se disposoient à le couper en morceaux, leur en paya le prix, et le faisant reporter à la mer, il le remit à l'eau. Quelque temps après, cet homme ayant fait naufrage près de Mycone, fut sauvé seul de tout l'équipage, par ce même dauphin. Cœranus mourut fort âgé dans sa patrie; mais, le jour de ses funérailles, le convoi passant le long de la mer de Milet, il y parut quantité de dauphins, à peu de distance de ceux qui alloient inhumer Cœranus, comme s'ils avoient eu intention de se joindre au convoi, et de lui rendre les honneurs de la sépulture. »

Le même historien raconte, dans son liv. 20, la tendresse ** extrême qu'un éléphant eut pour un

* N'en croyez rien, et ne vous y fiez pas, si vous en apercevez étant dans l'eau de la mer. Conférez Élien, l. 5. *Hist. anim.* Oppien. *Halieutic.*

** L'attachement, l'humanité de l'éléphant, sont hors de doute aujourd'hui, et n'ont plus rien de surprenant, non plus que son intelligence.

enfant : « Cet animal, dit-il, étoit nourri par le même maître, avec une femelle de son espèce, qu'on avoit nommée Nicée. La femme de l'Indien, à qui cet éléphant appartenoit, se sentant près de mourir, déposa son enfant, âgé d'un mois, devant Nicée, en le lui recommandant. Après la mort de cette femme, l'animal conçut pour l'enfant la plus vive tendresse, au point même que l'enfant ne pouvoit s'en voir séparé, et que si l'animal ne voyoit plus le petit, il en avoit du chagrin; c'est pourquoi, dès que la nourrice avoit suffisamment donné à teter à l'enfant, elle venoit le poser, dans sa crêche, entre les pieds de l'animal. Si elle y manquoit, cet éléphant ne vouloit pas manger. Lorsque le petit y étoit déposé, l'animal prenoit des roseaux, et du fourrage, qu'on lui donnoit, et s'en servoit, pendant toute la journée, pour chasser les mouches de l'enfant, lorsqu'il dormoit. S'il crioit, il le berçoit avec sa trompe, et l'endormoit. L'éléphant mâle faisoit souvent la même chose. »

Quant à vous, philosophes, vous avez assurément le caractère plus sauvage, et moins sensible que ces dauphins et les éléphans. Quoique Percée de Cittium crie même, dans ses *Commentaires sur les Festins*,

que c'est en buvant sur-tout, qu'il convient de parler d'amour, puisque nous y sommes naturellement portés quand nous avons une pointe de vin; cependant il faut donner des éloges à ceux qui boivent modérément, et sans perdre la raison, mais blâmer ceux qui s'abrutissent pas l'excès du vin. Si d'un autre côté, nos dialecticiens alloient s'occuper du syllogisme lorsqu'ils se réunissent pour boire, ne penseroit-on pas avec raison qu'ils le feroient à contre-temps ?

CHAP. IX. Il peut même arriver qu'un honnête homme se livre un peu au vin, et s'enivre. Il est des gens qui affectent de la modération, et qui sont fort sur la réserve, il est vrai, pendant quelque temps, lorsqu'ils se trouvent à table; mais se met-on en train? le vin leur fait oublier jusqu'à la moindre décence. C'est ce qui arriva il y a peu de temps aux députés que les Arcadiens envoyoient au roi Antigonus. En effet, ces gens dînèrent d'un air sombre et taciturne, et selon leur façon de penser, avec beaucoup de décence; mais lorsqu'on fut en train de boire, et qu'on eut fait entrer des baladins et des Thessaliennes qui se mirent à danser nues, excepté leurs caleçons,

ces bonnes gens ne purent plus se contenir. Ils sautèrent aussitôt en bas des lits, se mirent à crier : « Que le roi Antigonus est heureux de pouvoir jouir de pareils spectacles ! alors ils s'abandonnèrent à nombre d'autres choses aussi peu décentes. »

Certain philosophe, qui buvoit avec nous, ayant vu entrer une danseuse qui voulut s'asseoir à une place vide à côté de lui, la lui refusa, la traitant même d'un ton fort sévère. A la suite du repas, cette danseuse ayant été proposée à vendre, comme il arrive dans ces parties de table, ce philosophe se comporta en jeune barbe, et se prit de paroles avec celui qui la vendoit, disant qu'il l'avoit adjugée trop tôt à un autre, dont le marché étoit par conséquent nul. Enfin notre sévère philosophe en vint aux coups de poings; lui qui d'abord ne voulut pas permettre à cette danseuse de s'asseoir à côté de lui.

Mais ne seroit-ce pas Persée lui-même qui en vint aux coups de poings pour cette danseuse ? car voici ce que dit Antigone de Caryste dans la *Vie de Zénon* : « Persée ayant acheté une joueuse de flûte dans un repas, n'osoit trop l'introduire chez lui, parce que Zénon demeuroit dans la même maison; mais Zénon prenant la jeune esclave par la main, la tira

et la fit entrer, enfermant Persée avec elle. » Je sais aussi que Polystrate Athénien, disciple de Théophraste, et surnommé *Tyrrène*, mettoit des habits de joueuses de flûte.

Les rois de Perse étoient fort jaloux d'avoir à leur suite des musiciennes, comme on le voit par la lettre que Parménion écrivit à Alexandre, après avoir pris Damas, et s'être rendu maître de tous les bagages de Darius. En effet, en lui détaillant les prisonniers qu'il fit, il dit : « Je trouvai trois cent vingt-neuf concubines, musiciennes du roi; quarante-six hommes occupés uniquement à faire des guirlandes et des couronnes ; deux cent soixante-dix-sept cuisiniers ; vingt-neuf garçons de cuisine; treize pâtissiers; dix-sept hommes destinés à préparer les boissons ; soixante-dix hommes chargés de filtrer le vin; quarante parfumeurs. »

Pour moi, mes amis, j'ose assurer que rien ne fait plus petiller la joie dans les yeux que la beauté d'une femme. C'est pour cette raison que Chérémon le tragique fait ainsi parler *Oenée* dans une pièce de ce même nom, au sujet de quelques jeunes filles qu'il avoit considérées :

« L'une étoit étendue, montrant un sein d'albâtre, au clair de la

« lune, en laissant tomber sa collerette; une autre dansoit et
« découvrit le flanc gauche * en s'agitant; une troisième**, présen-
« tant toutes ses grâces à nud, m'offrit un tableau vivant: l'éclat de
« sa blancheur bravoit à mes yeux l'obscurité de la nuit. Une autre
« découvrit ses bras depuis les épaules jusqu'à l'extrémité de ses
« belles mains; une autre cachoit son cou délicat, mais laissoit
« apercevoir sa cuisse dans les plis de sa robe fendue. L'amour
« qui s'imprima comme un sceau sur mon cœur, me laissa cepen-
« dant sans espoir devant cette riante beauté! D'autres se laissoient
« tomber à la renverse, sur l'*hélenium*, (l'*aulnée*,) foulant
« aussi les feuilles sombres de la violette, le safran qui jetoit sur
« le tissu de leurs habits et les ombres de leurs voiles, un éclat
« couleur de feu. La marjolaine de Perse élevoit avec fierté sa
« fleur sur sa tige, au milieu de cette molle prairie. »

Ce poète étoit passionné pour les fleurs. Voici ce qu'il dit, dans son *Alphésibée*:

« On voyoit briller *** sur son corps une blancheur éblouissante;
« la pudeur venoit y délayer une tendre rougeur qu'elle ajoutoit à
« ce teint éclatant. Ses cheveux blonds, tels que ceux d'une statue,
« se formoient en masses dont les boucles jouoient au gré des
« vents légers. »

Il appelle les fleurs, *enfans du printemps*, dans son *Io*:

« (Eux), en jonchant, tout autour, des enfans du printemps fleuri. »

---

* Le vent favorise quelquefois les Grâces.

** Je lis *hatera* pour *aitheros* qui ne fait aucun sens.

*** Je lis *opsis epergazetto*: au suivant *stilbousa*. Le passage doit être tronqué, car il n'y est pas parlé de fleurs; mais au suivant.

Et dans son *Centaure*, pièce où il y a des vers de plusieurs mesures différentes, il les appelle *enfans de la prairie* :

« De là *, ils allèrent faire une expédition dans cette armée de
« fleurs pourprées, moissonnant pour les plaisirs les *enfans de la*
« *prairie*. »

Dans son *Bacchus* il appelle

« Le lierre, l'amant des chœurs et l'enfant de l'année. »

Il parle ainsi des roses dans son *Ulysse* :

« Elle avoit dans les cheveux des roses charmantes, signes ** de
« la belle saison, et nourrissons brillans du printemps. »

Et dans son *Thyeste* :

« Des roses d'un éclat perçant, avec des lys d'un blanc éblouissant. »

Dans ses *Myniens* :

« On pouvoit voir une abondante récolte de fruits de Cypris,
« qui prend avec le temps la teinte de la maturité sur les grappes
« pendantes. »

Quant à *la beauté* (car selon Euripide,

« Un vieux chantre célèbre encore Mnémosyne. »)

---

* Séparez ainsi les vers, et lisez ainsi.

. . . . . . *leim. t.*
Enth. m. autoi e. ap.´str.
Anthoon alourgoon estr. heed.
Theeroomenoi ta tekna leim. . . .

** Je lis *seemat'* pour *soomat'*, absurde; ensuite *titheeneem'*.

Les suivantes furent célèbres à cet égard, savoir; Thargélie de Milet, qui épousa treize hommes. Elle joignoit beaucoup de sagesse à une grande beauté, selon ce qu'en dit Hippias, le Sophiste, dans son ouvrage intitulé *Collection*, ou *Recueil*.

Dinon, liv. 5 de la première édition de son *Histoire de Perse*, dit qu'Anutis, sœur de père de Xercès *, et femme de Mégabyze, étoit la plus belle et la plus impudique des femmes de l'Asie.

Selon Phylarque, liv. 19, Timose, concubine d'Oxyarte, surpassa toutes les femmes en beauté. Le roi d'Égypte l'avoit envoyée en présent à Statire, femme du roi. Théopompe écrit, liv. 56 de ses *Histoires*, que Xénopithée, mère de Lysandride, n'eut pas d'égale pour la beauté parmi toutes les femmes du Péloponnèse; mais les Lacédémoniens la tuèrent elle et sa sœur Chrise, lorsque le roi Agésilas, dont Lysandride étoit l'ennemi, se mit à la tête d'une troupe de séditieux, et obligea celui-ci de s'exiler en vertu d'un décret des Lacédémoniens.

Panticque de Chypre fut aussi une très-belle femme. Phylarque en parle ainsi, liv. 10 de ses *Histoires* :

* Ou d'Artaxercès, selon Ctésias.

« Pantique,

« Pantique, étant auprès d'Olympias, mère d'Alexandre, Monime, fils de Pythion, la demanda en mariage; mais comme elle étoit fort libertine, Olympias répondit au jeune homme : « Malheureux ! c'est donc pour tes yeux et non par raison que tu veux l'épouser ! » Le même dit encore que la femme qui ramena Pisistrate *, lorsqu'il tenta de s'emparer une seconde fois de la tyrannie, étoit fort belle, et ressembloit presqu'à Minerve; que ce fut ce qui lui fit prendre la figure de cette déesse. Or, c'étoit une vendeuse de couronnes, et Pisistrate la donna en mariage à son fils Hipparque, qui eut la souveraine autorité après lui, comme Clidème ** le rapporte au liv. 8 des *Retours* : « Il donna, dit-il, pour épouse à son fils Hypparque, Phya, fille de Socrate, avec laquelle il avoit traversé la ville sur un char, et il

---

* Meursius qui a cité ce passage dans son *Pisistrate*, chap. 4, n'en a pas vu l'altération. Je lis donc *kai teen katagousan Peisistraton eti teen tyrannida peiroon, hoos Atkeenas eidos echousan, kal. ph. geg.* Adam avoit senti l'erreur, et j'ai vu avec plaisir qu'il la rectifioit. On aura dans Meursius tous les détails que l'antiquité nous a laissés sur cette femme qui joua un si grand rôle, et fut pour cette raison accusée du crime de *lèze-nation*; en grec, *deemosioon adikeematoon*. Ibid.

** Ou mieux *Clitodème*, selon Meursius, *ibid*, chap. 11, pag. 73, 4°.

fit épouser à son fils Hippias la fille de Charmus, qui avoit été Polémarque; cette femme étoit extrêmement belle. Charmus aimoit Hippias, et ce fut lui qui érigea une statue de l'amour dans l'académie * : or, ce fut la première qu'on y vit. On y lisoit cette inscription :

« Amour rusé, c'est pour toi que Charmus a élevé cet autel au
« bout de l'ombrage épais du Gymnase. »

Hésiode, liv. 3 de sa *Mélampodie*, dit que les femmes sont belles à Chalcis d'Eubée; c'est aussi ce qu'assure Théophraste. Selon le *Périple d'Asie*, de Nymphiodore, il n'y a nulle part d'aussi belles femmes que dans Ténédos, île de la côte de Troie.

Je sais aussi qu'il y a eu plusieurs endroits où les femmes venoient disputer le prix de la beauté. Nicias parle de cette lutte dans ses *Arcadiques* : Ce fut, dit-il, Cypsèle qui l'établit dans la ville qu'il avoit fait bâtir au milieu de la plaine bordée par l'Alphée. Quelques Parrasiens, étant venus s'y fixer, y consacrèrent un temple ** et un autel à Cérès Éleusine.

---

* Voyez le même traité de Meursius, sur cet amour, chap. 9. Conférez Valois sur Harpocration, pag. 40.

** Ou un bocage, un champ. Voyez Meursius au mot *kalisteia*, dans ses *Fêtes grecques*, ou *Gr. Feriata.*

C'étoit le jour de sa fête que les femmes y venoient disputer ce prix de la beauté : sa femme Hérodice le remporta la première. La même lutte subsiste encore; et l'on appelle *Chrysophores* celles qui y remportent le prix. La même chose se fait, parmi les hommes, chez les Éléens, selon Théophraste, et le jugement y est porté avec la plus grande attention. Les vainqueurs y ont, pour prix, des armes qui sont consacrées à Minerve, selon Denys de Leuctre. Les amis les parent de rubans, et les mènent au temple en grande pompe, et on leur donne une couronne de myrte, selon le rapport que fait Myrtile dans ses *Récits historiques extraordinaires.*

En quelques endroits, dit Théophraste, on juge publiquement la sagesse et l'économie des femmes; c'est ce qu'on voit chez les Barbares. Ailleurs c'est pour adjuger le prix à la beauté, comme étant digne des plus grands hommages; Tenedos et Lesbos en fournissent les exemples. Cependant la beauté n'étant qu'un présent de la nature, ou du sort, la sagesse lui doit être préférée, car ce n'est qu'avec la sagesse que la beauté est vraiment belle; autrement elle peut conduire au désordre.

Après ces longs détails de Myrtile, dont la mé-

moire fut un sujet d'étonnement pour tous les convives, Cynulque dit, Hippon l'Athée nous apprend

« Qu'il n'y a rien de si futile qu'une grande érudition. ».

Le divin Héraclide disoit aussi : « Je me garde *
« bien d'enseigner de manière à remplir l'esprit d'une
« vaste érudition. »

Timon pensoit comme Hippon:

« Qu'est-il de plus vain que cette jactance d'érudition ? »

En effet, Grammairien, de quelle utilité est ce fatras de tant de mots, plus capables d'écraser tous ceux qui les entendent, que de leur former l'esprit et le cœur? Si par exemple on te demandoit qui étoient ceux qui se trouvoient enfermés dans le cheval de bois, tu dirois peut-être le nom d'un ou deux de ces gens-là. Ce ne seroit même pas des poésies de Stésichore que tu les tirerois, car à peine t'en fourniroit-il; mais de l'*Iliopersis* ** de Sacade, poète Argien, qui en a fait une assez longue liste. Cependant tu n'en serois pas plus en état de nous détailler avec précision et par ordre les noms des

---

* Ou, n'enseignez pas de manière, etc. Le sens du grec est équivoque.

** Ou, ruine d'Ilion.

compagnons d'Ulysse : qui sont ceux qui ont été dévorés par le Cyclope, ou par les Lestrygons ; ni même de prouver qu'ils ont réellement été dévorés. Tu ne sais pas non plus, toi qui nous cites toujours Phylarque, qu'il n'y a ni courtisanes, ni joueuses de flûte dans les villes des Ciens.

Myrtile répond : Mais Phylarque a-t-il parlé de cela quelque part ? car j'ai lu toute son histoire. C'est, dit Cynulque, au liv. 23.

Quoi qu'il en soit, reprend Myrtile, c'est avec juste raison que je hais ces philosophes ennemis de toute érudition, et que le roi Lysimaque a proscrit de ses états, selon ce que rapporte Carystius, dans ses *Commentaires historiques*. Les Athéniens en ont même fait autant. Voilà pourquoi Alexis dit dans sa pièce intitulée *le Cheval* :

« Voilà donc ce que c'est que l'Académie ! voilà Xénocrate ! Que
« les dieux comblent de bien Démétrius et nos législateurs qui
« proscrivent de l'Attique tous ces gens qui analysent à la jeunesse
« la valeur de chaque mot. »

Celui qui chassa par un décret tous les philosophes (*sophistes*) de l'Attique *, est certain Sophocle

* Le passage que Casaubon cite à propos, du l. 9 de Pollux, prouveroit que ce Sophocle ne fit chasser que les sophistes. Pollux dit seulement qu'on leur défendit d'ouvrir école.

contre lequel Philon, ami particulier d'Aristote, a fait un discours; mais Démocarès, cousin de Démosthène, en a fait un autre pour le défendre.

Les Romains, ces hommes excellens en tout, chassèrent aussi les sophistes de Rome, comme corrupteurs de la jeunesse; et je ne sais comment ils y rentrèrent. Anaxippe a bien montré votre peu de sens, lorsqu'il a dit dans son *Keraunoumène* * :

« Juste ciel ! tu veux philosopher ! Eh ! et je ne vois de raison
« chez les philosophes, que dans le discours; mais dans tout ce
« qu'ils font, ce sont des fous. »

C'est pourquoi Caméléon dit dans son ouvrage sur Simonide, que c'est avec justice que plusieurs villes, sur-tout Lacédémone, n'admettent ni maîtres de rhétorique, ni de philosophie, parce que l'on ne voit que vanité, sottes disputes et raisonnemens absurdes dans tous vos propos. C'est pour de semblables discours que mourut Socrate, en s'avisant de disserter sur la justice devant des juges tirés au

* Quant aux Romains dont l'auteur va citer la conduite, Aulugelle nous en a conservé les décrets, tant contre les philosophes, que contre les rhéteurs; et ils méritent d'être lus : l. 11 chap. 15. Nous avons déja vu liv. 12 d'Athénée, les Épicuriens et autres, chassés de plusieurs villes. De tels philosophes sont la peste des États.

sort, et qui étoient autant de voleurs. Voilà aussi la cause de l'exil de Théodore, surnommé l'athée * de Diagoras, qui de plus fit naufrage aprés s'être embarqué **.

Théotime, qui a écrit *** quelques ouvrages contre Epicure, ayant été accusé par Zénon l'épicurien ****, fut mis à mort, selon ce que rapporte Démétrius de Magnésie, dans ses *Homonymes*.

---

* Par une bizarrerie assez singulière, on donna ensuite à ce Théodore le nom de *théos* ou *dieu*; d'autres anciens personnages ont aussi été surnommés *athées*. Aristote fut obligé de fuir pour la même inculpation quoique très-injuste. La théologie a été par-tout le fléau de l'humanité. C'est le fatal instrument dont se sert la politique pour asservir les peuples. Les athées ont sur-tout existé parmi les prêtres de toutes les religions.

** Je lis *pleoon*, avec les premières éditions.

*** Je lis *tina*, avec Pursan.

**** Voilà un athée qui fait périr un homme qui croioit un dieu; ainsi les prêtres firent périr Vanini; le forcené Calvin fit brûler Servet; les canniballes en soutane, du concile de Constance, assistèrent tous au supplice de Jean Hus, qu'ils avoient condamné, tandis qu'ils se contentèrent de déposer l'athée pape Jean, chargé de crimes. Malheureux mortels! adorez au fond du cœur le dieu que vous croyez, et ne vous inquiétez pas du sentiment d'autrui. Un payen vous dit que *les différens cultes entrent dans les vues de la divinité, qui veut en mieux manifester sa sagesse*. Pourquoi donc êtes-vous des insensés? Voyez les Dissertations de Silhouette sur *l'Union de la Religion*, etc.: ouvrage infiniment précieux, et fait pour concilier tous les cultes.

Enfin, pour abréger, je dirai avec Cléarque de Soli, que vous vivez non avec courage comme des gens d'honneur, mais véritablement comme des chiens; et si cet animal a reçu quatre excellentes qualités de la nature, on peut dire que vous n'en avez pris pour vous que ce qu'il a de plus mauvais. Il a l'odorat merveilleux pour ce qui lui est utile et pour ce qui lui est contraire. Il sympatise naturellement avec l'homme, garde le logis et ce qu'on lui confie: mais ce qu'il y a de plus important, c'est qu'il défend la vie de ceux qui lui font du bien. Or, en imitant sa manière de vivre, vous n'avez en partage aucune de ces qualités; vous ne sympatisez avec personne, vous ne discernez personne parmi ceux que vous fréquentez; et, bien inférieurs au chien par le sentiment, vous vivez sans veiller à rien, et dans une indolente oisiveté.

Vous n'avez de cet animal que ses aboiemens, sa voracité, sa nudité et sa misérable vie! En effet, vous êtes tous autant de gens injurieux, gourmands, traînant votre pitoyable vie sans domicile, sans foyer, séparés du reste des hommes, étrangers pour tout ce qui tient à la vertu, et de vrais fous dans tous les rapports de la vie.

Il

Il n'y a rien de si peu philosophe, que ceux qui font profession de sagesse. En effet, qui auroit jamais présumé qu'Eschine, dit le Socratique, eût mené une conduite pareille à celle que lui attribue l'orateur Lysias, dans ses *Discours sur les Obligations*; tandis que les dialogues qui portent le nom d'Eschine, nous le font admirer, tant pour son équité, que pour sa modération : à moins qu'on ne dise que ces dialogues ne sont pas de lui, mais du sage Socrate; et que c'est Xantippe qui les lui donna après la mort de son mari, comme le prétend Idoménée.

Mais voyons ce que dit Lysias dans le discours intitulé, *Contre les dettes d'Eschine le Socratique*. Quelque long que soit le passage, philosophe orgueilleux, je vais le rapporter entier pour confondre votre insolente vanité. C'est ainsi qu'il débute en s'adressant aux juges.

« Je n'aurois jamais pensé, Messieurs, qu'Eschine eût osé soutenir un procès si déshonorant pour lui : car je ne crois pas qu'il y en ait eu où la fourbe se soit manifestée si visiblement. Cet homme devant trois dragmes d'argent à Sosime le banquier, et à Aristogiton, vint me trouver, me conjurant de considérer qu'il alloit être dépouillé de tout ce qu'il avoit

pour payer les intérêts dont il étoit grevé. Je veux, ajouta-t-il, prendre la profession de parfumeur; j'ai besoin de quelques avances, et je vous paierai tous les mois neuf oboles d'intérêt. Le métier de parfumeur! voila donc le comble du bonheur pour un philosophe, et pour un philosophe disciple de Socrate, qui toute sa vie a blâmé l'usage des parfums! D'ailleurs, vous savez que Solon avoit défendu à tout homme quelconque d'exercer cette profession. C'est pourquoi Phérécrate a dit dans sa *Cuisine* ou sa *Veillée* *:

« Ensuite, qu'est-il besoin que celui qui exerce le métier de par-
« fumeur, se tienne élevé sous un parasol, au milieu d'une foule
« de jeunes-gens avec lesquels il babille tout le long de la
« journée? »

Il dit en outre :

« Jamais on n'a vu de philosophe aller apprendre ou la cuisine,
« ou à vendre du poisson : car en tout métier, il faut que tout
« soit dans les rapports de l'art. »

---

* Les premiers textes imprimés portent dans son *sommeil* ou sa *veillée*. On corrige *ipnoo ee pannychidi*. Le mot *ipnos*, selon Harpocration qui cite cette pièce de Phérécrate, doit s'entendre de la *cuisine*. Pursan lisoit aussi *ipnoo* pour *hypnoo*. Casaubon est de cet avis.

Après ces citations, l'orateur parle ainsi : « Je me laissai persuader par les instances d'Eschine, réfléchissant que c'étoit un disciple de Socrate, et surtout qu'ayant dit les plus belles choses sur la justice et la vertu, jamais il ne prendroit sur lui de faire ce qui n'est réservé qu'à des hommes les plus méchans et les plus injustes. »

L'orateur après ces réflexions, revient encore sur plusieurs de ses faits, et rappelle que ce philosophe ne payoit ni le principal, ni l'intérêt de ce qu'il avoit emprunté ; qu'ayant laissé passer le jour, il avoit été condamné par défaut, donnant en gage son esclave stigmatisé. Enfin, après avoir avancé nombre d'autres griefs contre Eschine, il finit ainsi :

« Or, messieurs, ce n'est pas envers moi seul qu'il agit ainsi, mais envers tous ceux qui lui ont prêté quelque chose. Les cabaretiers de son voisinage, et qui lui donnent du vin à crédit, ont-ils rien reçu de lui ? ne lui ferment-ils pas leur maison pour plaider contre lui ? Ses voisins qu'il ne traite pas mieux, n'abandonnent-ils pas leur propre domicile pour aller louer une habitation plus loin ? Bien loin de mettre en réserve l'excédent des collectes qu'il fait dans la ville, il va le porter chez les cabaretiers où toute sa

fortune se brise et se dissipe, comme un vaisseau contre un écueil. Il vient en un seul jour tant de créanciers chez lui, demander ce qui leur est dû, qu'on croiroit en passant qu'il est mort, et que c'est le convoi qui vient le prendre pour l'inhumer. »

« Les habitans du Pirée sont si peu disposés en sa faveur, qu'ils verroient plus de sûreté à s'embarquer pour la mer Adriatique, qu'à traiter avec lui : car il regarde ce qu'il peut emprunter, comme un bien qui lui est plus propre que ce qu'il auroit hérité de son père. Ne s'est-il pas emparé de la fortune du parfumeur Erméas, dont il a su séduire la femme âgée même de 70 ans ? car en feignant d'aimer cette vieille, il a su disposer de son esprit, au point qu'il en a réduit le mari et les enfans à la mendicité, et s'est établi parfumeur, de cabaretier qu'il étoit *. C'est ainsi qu'Eschine a su jouir des faveurs de cette jeune pucelle à qui il faisoit si adroitement sa cour, et dont il auroit plus facilement compté les dents que les doigts. Témoins, montez. Voilà donc quelle est la vie de ce sophiste. »

---

* On veut mal-à-propos lire ici *hauton* pour *auton*. J'ai fait dans mes notes précédentes les remarques nécessaires sur ce pronom.

Cynulque, c'est ainsi qu'en parle Lysias. Pour moi, je dirai avec le poète tragique Aristarque :

« Ce n'est pas moi qui ai commencé ; je n'ai fait que repousser
« l'injure. »

Et je vous laisse là, toi et tous les autres Cyniques.

FIN DU LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

AMI Timocrate, on dit vulgairement que Bacchus est un furieux; et c'est parce que ceux qui ont bu beaucoup de vin pur sont tapageurs. C'est pourquoi Homère a dit * :

« Un vin d'une saveur délicieuse te fait perdre la raison ,
« comme il arrive à tous ceux qui en boivent à grands verres ,
« et sans garder de mesure. C'est le vin qui a perdu Eurytion,
« ce fameux centaure , dans la maison du vaillant Pirithoüs, où
« il étoit venu aux nôces des Lapithes: troublé par le vin et de-
« venu furieux, il s'y abandonna aux excès les plus violens. »

Ainsi, dit Hérodote, à mesure que le vin descend dans l'estomac, il donne lieu à de mauvais propos, qui sont bientôt suivis de fureur.

Cléarque le Comique dit aussi à ce sujet dans ses *Corinthiens :*

« S'il arrivoit à ceux qui s'enivrent souvent d'avoir mal à la
« tête avant de boire du vin pur , sans doute qu'aucun de nous
« n'en boiroit ; mais, comme nous en goûtons le plaisir avant d'en
« sentir le mal, nous ne jouissons pas du bien qu'il pourroit nous
« faire. »

* Homère ; Odyssée, l. 21, v. 393,

Agésilas *, dit Xénophon, pensoit qu'il falloit autant être en garde contre l'ivresse que contre la fureur, et s'abstenir de manger d'une manière déréglée autant que de la gloutonnerie.

Pour nous, qui ne sommes pas de ces gens qui boivent sans mesure, et qui sont même déja ivres **, lorsque le peuple se rassemble dans la place publique, c'est pour des repas où les muses sont admises que nous nous réunissons.

Ulpien, toujours prêt à critiquer, ayant encore ici entendu quelqu'un dire *exoinos ouk eimi*, c'est-à-dire, *je ne suis pas ivre*, lui demanda où il avoit trouvé cette expression grecque? C'est, lui répond l'autre, dans l'*Isoikizomène* d'Alexis; *il faisoit cela*, dit le poète, *exoinos*, ou *étant ivre*.

Mais puisque l'illustre Larensius, qui nous traitoit si bien, nous donnoit l'occasion de proposer tous les jours quelque nouvelle matière à discuter, faisant venir en même temps différentes troupes de musiciens et de baladins pour nous divertir, disons aussi quelque chose de ces amusemens.

---

* Je lis avec Pursan, *Ageesilaos de hoos pheesi Xenophon*, etc.

** Je lis *toon t'exoinoon.*

Je sais cependant que le Scythe Anacharsis se trouvant à un repas où l'on avoit introduit des bouffons, ne fit pas même un sourire; mais, dès qu'on eût amené un singe, il se mit à rire, disant: « Oh! pour celui-ci, la nature l'avoit destiné à faire rire, et ce n'est que par affectation que l'homme parvient au même but. » Euripide dit à ce sujet dans sa *Ménalippe captive :*

> « Nombre de gens s'étudient à faire rire par des saillies spiri-
> « tuelles et piquantes; pour moi, je hais ces plaisans qui s'amu-
> « sent, sans égard, aux dépens des sages. Quelques charmes
> « qu'aient leurs railleries, non, je ne les compte point parmi les
> « hommes; c'est cependant par ce moyen qu'ils se procurent un
> « domicile, et y jouissent de tout ce que la navigation fournit. »

Selon Semus, l. 5 de sa *Déliade*, Parménisque de Métaponte, un des premiers personnages de la ville, tant par sa naissance que par sa richesse, étant descendu dans l'antre de Trophonius, ne put rire après en être remonté. Il alla consulter l'oracle à ce sujet, la Pythie lui répondit:

> « Toi qui ne peux plus rire, tu me consultes sur le *rire*, enfant
> « du plaisir; la *mère* te rendra cette faculté: rends lui de très-
> « grands honneurs. »

Il revint donc dans sa patrie, espérant qu'il riroit

un jour; mais il n'en fut rien, et il s'imagina que l'oracle l'avoit trompé. Etant ensuite allé par hazard à Délos, il y considéra avec admiration tout ce qu'il y avoit dans cette île. Présumant que la statue de la mère d'Apollon lui offriroit quelque chose de merveilleux, il se rendit dans le temple de Latone; mais n'y voyant qu'une pièce de bois informe, il partit du plus grand éclat de rire, et comprit aussitôt le sens de l'oracle. Délivré de ce défaut accidentel, il rendit de grands honneurs à cette déesse.

Anaxandride dit dans sa *Gérontomanie*, que ce sont Rhadamante et Palamède qui ont donné lieu d'imaginer les saillies propres à faire rire. Voici le passage :

« En vérité, nous prenons bien de la peine ! Rhadamante et
« Palamède n'ont-ils pas imaginé que celui qui ne paieroit pas
« son écot, feroit au moins rire par quelque saillie ?

Xénophon parle du bouffon Philippe dans son *Banquet*. Voici ce qu'il en dit: « Philippe le bouffon ayant frappé à la porte, dit à celui qui l'entendit, allez annoncer qui je suis, et pourquoi je desire entrer; je viens muni de tout ce qu'il me faut pour souper aux dépens d'autrui, et mon serviteur est accablé

de ne rien apporter *, *et de n'avoir pas diné.*

Hippolochus de Macédoine rappelle les bouffons Mandrogène et Straton d'Athènes dans sa lettre à Lyncée. Or, il y avoit dans cette ville nombre de gens de ce talent. C'étoit dans le Diomée ou le temple d'Hercule qu'ils se rassembloient; ils étoient soixante, de sorte qu'on ne les nommoit que *les Soixante;* et, si l'on venoit de leur assemblée, on disoit je viens *des Soixante.* Callimédon surnommé *la Langouste*, Dinias, étoient de cette société; Téléphane y joint aussi Masigiton et Ménechme, dans l'ouvrage qu'il a fait sur la ville d'Athènes. Ce désœuvrement leur avoit acquis une si grande renommée que Philippe de Macédoine ayant entendu parler d'eux, leur envoya un talent, leur demandant de lui faire passer par écrit toutes les plaisanteries de leurs assemblées.

Démétrius le Poliorcète n'avoit pas moins de goût pour les propos qui pouvoient faire rire, selon Phylarque, l. 6 de ses *Histoires.* « La cour de Lysimaque, disoit Démétrius, ne diffère en rien d'un spec-

* Parce qu'il n'avoit rien dans le ventre. Ce que je mets en italique, est une glose introduite dans le texte.

tacle comique, en ce que l'on n'en voyoit sortir que des noms de deux syllabes: (c'étoit sur Paris et Bithis que tomboit particulièrement ce sarcasme; ces deux personnages étant les plus en faveur auprès de Lysimaque), quant à la mienne, on n'y voit que des Peuceste, des Ménélas et des Oxythémis.»

Lysimaque répondoit à cela: «jamais je ne fais passer une prostituée de la scène tragique à ma cour», faisant allusion à la joueuse de flûte Lamie. Démétrius instruit de cette réponse, répliqua: «ma courtisane se comporte plus sagement que sa Pénélope auprès de lui.»

J'ai déja dit* que Sylla, général romain aimoit aussi le mot pour rire. Lucius Anicius, autre général romain ayant vaincu les Illyriens, et fait prisonnier leur roi Gentius avec ses enfans, donna des jeux publics à Rome pour célébrer sa victoire; il n'omit rien de ce qui pouvoit faire rire, selon ce que dit Polybe, l. 30. En effet, il appela de la Grèce les plus habiles artistes, pour construire un vaste théâtre dans le cirque.

Il y fit d'abord paroître ensemble tous les plus

* C'est l. 6, d'après les Histoires de Nicolas, l. 27.

habiles joueurs de flûte. C'étoient Théodore le Béotien, Théopompe, Ermippe de Lysimachie, les plus distingués parmi ces musiciens. Les ayant placés à l'avant-scène avec le chœur des danseurs, il leur ordonna de jouer tous en même temps.

Déja les danses s'exécutoient en mesure*, et avec tous les mouvemens convenables au rythme ; mais il leur envoya dire que les airs des flûtes ne revenoient pas à son but, et qu'il leur ordonnoit de jouer la charge ** ;comme ils ne comprenoient pas ce qu'on vouloit dire, un des licteurs leur fit entendre par signe de se séparer pour revenir ensuite les uns contre les autres, afin de représenter ainsi un combat.

Les joueurs de flûte ne l'eurent pas plutôt compris, qu'ils prirent un rythme *** convenable à la licence de

---

* Je lis *toon te diaperanomenoon*, etc.

** Dans Lucien, *agoonia* répond à *syntheema*. *Saltat*, p. 916 ; conférez le même, p. 915, sur *Krouseis*, et p. 951, t. 1, sur toute la danse : vous verrez combien les anciens exigeoient de qualités dans un danseur, et que nous sommes encore bien loin de la perfection où ils avoient porté cet exercice. Je ne ferai pas d'autre note sur cet article.

*** Je lis *krousin oikeian* ; Lucien l'indique. On mettoit même un soulier garni de fer, pour mieux marquer la mesure. Le mot *aselgeiais* répond à *teretismasi*, dans Lucien.

leurs jeux ordinaires, et mirent tout en confusion.

En effet, les chœurs changèrent de forme, transportant leur milieu aux extrémités ; les musiciens jouèrent des airs de flûte qu'on ne comprit plus, se séparèrent pour revenir * tour-à-tour avec leurs instrumens, les uns sur les autres ; les diverses parties du chœur tâchoient d'en suivre et marquer la mesure par le bruit de leurs pieds, et marchant en plusieurs groupes au milieu de la scène, se portoient les unes contre les autres, pour se retirer en tournant le dos. Bientôt un des acteurs du chœur se retirant seul, se présenta en levant les bras, comme pour lutter contre un des musiciens qui vint précipitamment à lui : ce fut alors que les spectateurs jetèrent un cri général, et que tout retentit du bruit qui étoit l'expression de la joie. Ces deux champions étoient encore aux prises, lorsque deux danseurs parurent à l'orchestre, au son de la symphonie ; quatre pugiles y montèrent aussi au son des cors et des cornets ; et tous, luttant ensemble, furent pour l'assemblée un spectacle qu'il est impossible de décrire. Quant aux tragédies, ajoute Polybe, je paroîtrois vouloir

* Je lis *epeegon*, non *apeegon* qui fait un contresens.

me

me mocquer de mes lecteurs, si je rapportois comment on les représenta. »

Après ces détails d'Ulpien, et qui firent beaucoup rire la compagnie, tant ils parurent singuliers, on vint à dire quelques mots des *Planes*, et l'on demanda s'il en existoit quelque mention chez les auteurs un peu anciens. Nous en avons déja parlé *.

Magnus prit alors la parole. Denys de Sinope fait mention de Céphisodore le *Plane*, dans sa pièce intitulée l'*Homonyme :*

« Il y avoit, dit-il, à Athènes un Plane nommé Céphisodore,
« qui se faisoit un genre de vie de ces boufonneries; s'il ren-
« controit un lieu élevé, il le montoit en courant, et en des-
« cendoit appuyé sur un bâton. »

Nicostrate en parle aussi dans son *Syrien :*

« Céphisodore **, dit-on, fit un tour assez adroit; ce fut d'entasser
« des fagots dans une ruelle, pour empêcher qu'on y passât. »

Théognète rappelle Pantaléon dans son *Philodespote :*

« Ce Pantaléon se jouoit de tous les étrangers qui ne le connois-
« soient pas. Il faisoit semblant de se réveiller comme un homme

---

* L. 1, entre autres *Matréas*.

** Otez avec Adam *planon* et *echontas* de ce passage, les vers seront réguliers.

» encore troublé par les fumées du vin, pour apprêter à rire,
« et s'amusoit ainsi beaucoup par ce jeu qui lui étoit propre. »

Voici ce qu'écrit le philosophe Chrysippe, au sujet de ce Pantaléon, dans son Traité de l'*Honnête et du Plaisir :* « Etant près de mourir, Pantaléon trompa ses deux fils, leur disant à chacun en particulier, qu'il avoit enfoui de l'or en tel endroit; de sorte qu'etant allé pour y fouiller après sa mort, ils s'y trouvèrent ensemble et reconnurent qu'ils étoient joués. »

Nous avions aussi à notre table de ces sortes de gens portés à la raillerie. Chrysippe parle encore d'un autre pareil personnage qui, étant près d'avoir la tête tranchée par le bourreau, lui dit, attends, je veux, comme le cigne, chanter avant de mourir; le bourreau lui en donnant le temps, ce railleur se mocqua de lui.

Myrtile qui avoit été souvent exposé à de pareils sarcasmes, s'écrie tout en colére, oui le roi Lysimachus a bien fait. Un de ses officiers, nommé Télesphore, s'avisa un jour de railler, à table, mais d'une manière équivoque, Arsinoé femme de ce prince, sur ce qu'elle étoit sujette à vomir. C'est donc, dit-il, pour nous mettre mal à l'aise que vous nous amenez *teende*

mousan *. Lysimaque entendant ce propos, fit enfermer Télesphore dans une *galéagre* ou cage, pour y être nourri et porté par tout à sa suite comme une bête féroce; telle fut la punition dans laquelle il lui fit terminer ses jours.

Quant à toi Ulpien, si tu demandes où se trouve le mot *galéagre* **, tu le verras dans l'orateur Hypéride; mais cherche où.

Tachos, roi d'Egypte, se mocqua d'Agésilas, roi de Lacédémone, lequel étoit venu comme allié, avec des troupes auxiliaires. Le sujet de la raillerie fut la petite taille d'Agésilas : mais ce roi de Lacédémone s'étant retiré, Tachos fut réduit à la condition de simple particulier. Voici le sarcasme :

« Une montagne en travail porta l'effroi jusque
« dans l'ame de Jupiter; mais elle accoucha d'une
« souris. »

Agésilas indigné du propos, lui répondit : « Je te paroîtrai bientôt un lion. » En effet, les Egyptiens,

* En lisant *teen de mousan*, Télesphore disoit *cette muse*; mais en écrivant *teen d'emousan* qui se prononçoit de même, il disoit *cette vomissante*.

** C'est proprement une *trappe* pour prendre les chats.

s'étant révoltés, comme le disent Théopompe et Lycéas de Naucrate dans leurs Histoires d'Egypte, Agésilas lui refusa tout secours, et fut cause qu'il se réfugia chez les Perses, après avoir été détrôné.

CHAP. II. Comme il y a nombre de différens *acroames* *, qu'on met souvent en usage en les variant selon les circonstances, et que d'ailleurs nous en parlâmes beaucoup, je vais faire mention des choses mêmes, sans m'arrêter aux noms de ceux qui en firent mention.

Quant aux *flûtes*, quelqu'un dit que Ménalippide avoit très-bien tourné en ridicule l'art d'en jouer, par ce qu'il avoit rapporté de Minerve :

« Minerve jetta de sa main sacrée ces instrumens qu'elle tenoit,
« en disant : Loin de moi, flûtes qui défigurez le corps ** ! Quoi !
« je m'appliquerois à contracter des défauts ?

Un autre convive d'un avis contraire, répondit : « Mais Téleste de Selinonte s'oppose dans son *Argo*,

* Mot expliqué précédemment.

** Lisez *Eymata*, et observez un plurier neutre avec un verbe plurier. On en voit d'autres exemples.

à ce que dit Ménalippide, et il s'agit aussi de Minerve. »

« Je présume qu'un homme sage * fera assez de réflexions, pour
« ne pas croire que la déesse Minerve ait jetté loin d'elle cet ins-
« trument dans les bocages des montagnes, effrayée de la laideur
« qu'elle contractoit en jouant avec ; car il fut la gloire du satyre
« Marsyas, fils d'une nymphe, tant il en jouoit habilement. D'ail-
« leurs, pourquoi Minerve auroit-elle été si jalouse de ménager
« d'aimables attraits ? La Parque n'avoit-elle pas arrêté que cette
« déesse garderoit toujours sa virginité, et n'auroit pas d'enfans ?
« Elle n'avoit donc pas à craindre de porter atteinte à ses charmes,
« pour ménager le prix de sa virginité. »

Le même dit ensuite :

« Mais cette tradition contraire au plaisir des chœurs, ne vient
« que de quelques poètes futiles qui l'ont répandue dans la Grèce,
« pour décrier parmi les hommes les avantages de cet art. »

Après cela, il fait l'éloge de la flûte, et dit :

« Bacchus inspiré par le soufle de cette déesse vénérable, acquit
« ce talent divin, et joignit toutes les grâces à la prestesse d'un
« jeu aussi rapide que le vent. »

Le même Téleste a dit dans son *Esculape* :

« C'est le roi à oreilles d'âne ** qui montra le premier l'usage de

---

* Le lecteur qui entend le grec, verra facilement les légères corrections que je suppose faites, avant de traduire ce passage intéressant.

** Je lis *basileus ootònos* avec Adam, correction heureuse ; il s'agit de *Midas* : ensuite *eureese prâtos*.

« la charmante flûte phrygienne, flûte qui le dispute aux accens « de la muse dorienne. Il enferma dans des roseaux le soufle ra« pide et invisible, susceptible de résonner avec nombre de modi« cations différentes. »

Pratinas de Phlionte parlant des joueurs de flûte * et des chœurs salariés pour remplir les orchestres, dit que plusieurs personnes désapprouvoient que ce ne fussent plus les musiciens qui réglassent le jeu de leurs flûtes sur le chant des chœurs, selon l'usage, mais les chœurs qui assujettissent leurs chants aux jeux des flûtes. Or, il nous montre par l'*Hyporchème* suivant, ce qu'il pensoit à cet égard.

« Quel est donc ce bruit confus? Quelles sont ces danses? Quel « trouble retentit à l'orchestre bruyante et bachique? C'est à « moi, c'est à moi d'appeler Bacchus; c'est à moi de faire ce « fracas, ce vacarme, courant avec les nymphes sur les montagnes, « et chantant **, comme le cigne, des airs mélodieux! Que la flûte « se taise *** pendant les éloges de la reine, et qu'après cela, elle « se fasse entendre; car elle ne doit résonner que dans les bruyans « plaisirs et dans les combats funéraires qui se font auprès des « bûchers, laissant les généraux s'abandonner à leur fureur **** !

---

* Je lis *peri toon aul.*

** Je lis *adonta* avec Pursan, pour *agouta.*

*** Je lis *kai teois epi hierois basileia, siga d'aulos. hyst.*, etc.

**** Je lis *heoon th' hoos paroinous emmenai str.* Le mot *paroinos* qui se dit de *l'insolence d'un homme ivre*, est aussi pris généralement pour

« Frappe donc! ô Bacchus, cet homme qui préside à la flûte « phrygienne *; brûle ce roseau qui ne fait que se remplir de « salive **, en faisant entendre le bruit le plus dissonant; frappe, « dis-je, cet ignorant qui ne sait pas jouer *** de ce corps formé « avec une tarière. Mais moi, je te chante des airs bien faits « et infiniment meilleurs que les siens! O roi couronné de lierre, « dont les triomphes sont accompagnés de dithyrambes, écoute « donc favorablement ma muse dorique. »

Quant au jeu réuni des flûtes et de la lyre, comme ce concert nous a souvent charmé, voyons ce qu'en dit Ephippe dans sa *Synaulie* ou *Accord de flûtes:*

« Jeune homme, nous réunissons dans nos amusemens le jeu des « flûtes avec celui de la lyre; car, lorsqu'elles se trouvent entrer « par leur accord, dans la manière de sentir des auditeurs, on y « goute le plus agréable plaisir. »

Semus de Délos nous apprend ainsi dans sa *Déliade*, l. 5, ce que c'est que la synaulie. Comme

---

marquer *l'emportement;* c'est ainsi que *paroinia* dans Epictète, *Enchir.*, se dit de *l'insolente fierté* des valets.

* Je lis *phrygaiou*, terme formé par mépris.

** Je garde la lettre du texte; c'est celle de tous les écrits connus. Le bel Epitome de la bibliothèque du roi le confirme.

*** Je lis *neeïdmona, nescientem*, avec Adam; ensuite *adoo soi* et *poly* pour *polos:* voilà ce que je vois de mieux sur cette pièce vraiment poétique, mais très-défigurée.

nombre de personnes ignorent ce qu'on entend par *synaulie*, je dirai que c'est un accord de flûtes qui changent alternativement de *rythme* *, sans accompagnement de chant.

Mais Antiphane nous expose avec grâce ce que c'est que la synaulie, dans son *Joueur de flûte :*

« A. Mais **, dis-moi ce que c'est que cette synaulie, car tu la
« connois ? B. Mon ami, ces gens jouoient comme des musiciens
« bien instruits de leur art; et tu serois à l'instant ravi du plaisir
« que font les flûtes, si tu t'y trouvois. A. Eh bien! achève donc?
« B. Mais outre le plaisir de la flûte, il y a encore bien autre
« chose de charmant! En effet, quoi de plus agréable, que de
« voir indiquer à la mesure et au ton de cet instrument, et sans
« parler, tout ce quon veut faire entendre à un autre. »

Douris, l. 2 de son Histoire d'Agathocle, nous apprend que les poètes désignoient la flûte par le nom de *Lybys*, parce que Sirite, inventeur de cet instrument, étoit un Lybien Nomade ***, et que ce fut lui

---

* Quoique le mot *rythme* soit quelquefois pris abusivement pour *mesure*, il est bon d'en connoître la différence. Quintilien s'explique à cet égard très-clairement, l. 9, c. 4, fol. 138. D. *Edit.* Vascosan. *Omnis structura ac dimensio*, etc. Le mètre (ou la mesure des syllabes nécessaires), est compris sous le rhytme, comme l'espèce sous son genre.

** Il y a si peu de corrections à faire ici pour avoir les vers, que je ne m'y arrête pas.

*** Ou de *Numidie ;* texte, un *Libyen des Nomades.*

qui

qui chanta le premier sur la flûte les mystères de Cybèle.

Voici les noms des airs de flûte, rapportés dans le Nomenclateur de Tryphon, l. 2, le *comus* *, le *boucoliasme*, le *gingras*, le *tetracomus*, l'*épiphallus*, le *chorius*, le *callinice*, le *polémique*, l'*hédycomus*, le *sicynnotyrbée*, le *thyrocopique*, qui est le même que le *crousithyre*, le *cnismus*, le *mothon*.

Or, tous ces airs se jouoient avec la danse.

CHAP. III. Quant aux noms des chansons ou *odes*, voici ceux que rapporte le même Tryphon, savoir:

« L'*himaios* qu'on appeloit aussi *epymilios*, et qui se chantoit parmi les esclaves qui mouloient les grains. Le mot *himaios* est peut-être dû au mot *himalis* **, qui chez les Doriens désignoit le dieu ou génie *nostos*, et le *par-dessus* des mesures de farine. »

* Les Lexiques et les écrivains qui parlent de la musique, expliqueront cela aux lecteurs; je n'ai pas le temps. V. d'abord Casaubon, et surtout les mots qui suivent.

** Le même que *simalis* déja expliqué comme nom de Cérès. Athénée confond ici avec Tryphon.

« La chanson des tisserands se nommoit *élinos* *, comme le rapporte Epicharme dans ses *Atalantes*, et celle des ouvriers en laine, *Ioulos*. »

Semus de Délos dit dans son *Traité des Pœans*; que l'on appeloit *amallai* les glanes d'orge prises séparément; mais *Ouloi* et *Iouloi*, lorsque réunies et liées ensemble, elles formoient une *gerbe*; que Cérès étoit aussi appelée tantôt *Iouloo*, tantôt *Chloée*; qu'ainsi ce fut des découvertes de Cérès, que les grains et les chansons faites en son honneur eurent les noms d'*Ouloi* et *Iouloi*; on a dit aussi *Demeetrouloi* et *Callioulois*. Je rappellerai seulement un passage de ces chansons :

« Envoie nous, envoie nous abondance d'*ioules*, abondance
« d'*ioules*. »

Selon d'autres, l'*Ioule* étoit la chanson des ouvriers en laine.

Quant aux chansons des nourrices, on les nommoit *Katabaukaléseis*.

Il y avoit aussi une chanson en l'honneur d'Eri-

** Ou *aelinos*.

gone *, et qu'on chantoit à la fête des *Eores* ; on la nommoit la chanson de la *vagabonde* **, (elle étoit dûe à Théodore), dont Aristote parle ainsi dans sa *République des Colophoniens*.

« Ce Théodore finit aussi ses jours par une mort violente ; c'étoit, dit-on, un homme voluptueux, comme on le voit par ses poésies ; et les femmes chantent encore ses vers à la fête des Eores. ».

Les moissonneurs avoient aussi leur chanson, qu'on appeloit *Lytierse*.

Les journaliers qui alloient travailler aux champs, avoient de même leur chanson particulière, selon ce que dit Téléclide dans ses *Amphyctyons*. Il y en avoit aussi une pour les bains, selon les *Tolmai* de Cratès.

Les premières Thesmophores d'Aristophane rappellent la chanson des *Pétrisseuses*. Nicocharis en fait aussi mention dans son *Hercule Chorage* ***.

---

* Voyez sur Erigone les mythologistes. *Hygin.*, etc.

** Lisez *aleetin* avec Adam.

*** Celui qui conduisoit les chœurs, ou y présidoit comme chef. C'est le sens qu'avoit ce mot dans les premiers temps ; on le verra plus loin.

Quant aux pâtres qui gardoient les bœufs, ils avoient leur *Boucoliasme*, chanson dont l'auteur étoit le nommé *Diome*, bouvier de Sicile. Epicharme en parle dans son *Alcyon* et dans son *Ulysse* qui fait naufrage.

Les chants qui se faisoient entendre au sujet de la mort ou des malheurs, se nommoient *Olophyrmes*.

Quant aux chansons appelées *Ioules*, elles étoient particulièrement consacrées à Cérès et à Proserpine. Apollon avoit pour lui la *Philelias*, selon Telesille. Les *Oupingos* étoient consacrées à Diane.

Les lois de Charondas se chantoient à table, chez les Athéniens, comme le rapporte Ermippe dans son ouvrage sur les *Législateurs*, l. 6.

On lit dans les gloses du grammairien Aristophane, « *Himaios*, chansons des mouleurs de grains; « *Hymenaios*, chanson des nôces; *Ialemos*, chant de « la tristesse. »

Le *Linos* et l'*Aelinos* se * chantoient également et dans la tristesse et dans la prospérité, selon Euripide.

Selon Cléarque, l. 1 de ses *Erotiques*, certaine

---

* Lisez *eutychais molpai.*

petite chanson eut son nom de la nommée Eriphanis, qui faisoit des vers lyriques. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Eriphanis qui faisoit des vers lyriques, devenue très amoureuse du chasseur Ménalque, s'occupa aussi de la chasse, courant après l'objet de ses feux : errant ainsi au hasard, elle parcouroit toutes les forêts des montagnes, faisant tout ce que la fable rapporte de la vagabonde Io : non-seulement elle toucha les hommes les plus insensibles, elle arracha même des larmes aux bêtes les plus sauvages, qui pleuroient avec elle sa passion, lorsqu'elles eurent senti quel étoit l'espoir de l'ardeur qui l'animoit. Tel fut donc le motif qui lui fit composer cette petite ode qu'elle alla ensuite chanter de toutes ses forces, dit-on, en parcourant les déserts. On lit dans cette pièce :

« Ménalque, ces grands chênes, etc. »

Aristoxène, l. 4 de son *Traité de la Musique*, dit que les femmes de l'antiquité chantoient certaine chanson intitulée *Calyce*, faite par Stésichore. Selon cette ode, une fille nommée Calyce, amoureuse du jeune Euathle supplie, dans des vues honnêtes, la déesse Vénus de le lui faire épouser. Mais le jeune

homme l'ayant méprisée, elle se précipita du haut d'une roche; cet événement malheureux, dit-on, arriva près de Leucade. Or, le poète y peint le caractère de la jeune fille avec tous les traits de l'honnêteté. Elle ne veut pas avoir de commerce illégitime avec Euathle, mais, comme jeune fille, s'unir par les liens du mariage avec le jeune homme, ou renoncer à la vie, si elle ne peut y parvenir.

Aristoxène dit encore dans ses *Extraits historiques*, qu'Iphiclus n'ayant fait aucun cas d'Harpalice qui brûloit d'amour pour lui, elle se donna la mort *. Cet événement donna lieu, selon lui, à une assemblée, dans laquelle de jeunes filles disputoient entre elles le prix d'une ode qui eut le nom d'*Harpalyce*.

Nymphis parlant des Maryandiniens dans le l. 1 de son *Histoire d'Héraclée*, rapporte ce qui suit: « On peut aussi entendre chez eux quelques chansons qui leur sont particulières, et qu'ils ont coutume de chanter, en rappelant certain personnage antique par le nom de *Borcus*. Ils disent que cet homme étoit fils d'un père aussi distingué par son rang que par ses richesses. Ce personnage avoit surpassé tous

---

* Texte, *elle mourut*.

les Maryandiniens par sa beauté et les charmes de sa jeunesse. Etant un jour à la tête des travaux de ses champs, il voulut procurer de l'eau à ses moissonneurs, et alla pour en prendre à une fontaine; mais il disparut subitement. Les habitans de la contrée allèrent donc le chercher en le rappelant par certaine chanson lugubre, qui est encore en usage chez eux.

Telle est aussi la chanson en usage chez les Egyptiens, et qu'ils appellent *Maneros*.

Il ne nous manqua pas non plus des *Rapsodes* à notre festin. Larensius aimoit beaucoup Homère et même plus que personne; de sorte qu'il l'emportoit même à cet égard sur Cassandre, roi de Macédoine, dont Carystius parle ainsi dans ses *Commentaires historiques*. « Cassandre aimoit tellement Homère, qu'il avoit toujours à la bouche nombre de passages de ce poète; il possédoit même l'Iliade et l'Odyssée écrites de sa propre main.

Or, ces Rapsodes se nommoient aussi *Homéristes*, selon ce que dit Aristoclès dans son *Traité des chœurs*. Ce fut Démétrius de Phalère qui introduisit le premier des *Rapsodes* sur le théâtre. Chaméléon dit dans son ouvrage sur Stésichore, qu'on chantoit

non-seulement les poésies d'Homère, mais même celle d'Hésiode, d'Archiloque, et qui plus est, celles de Mimnerme et de Phocylide.

Cléarque, l. 1 des *Griphes* * dit que Simonide de Zacynthe chantoit des Rapsodies des vers ** d'Antiloque sur le théâtre, y étant assis. Lysanias écrit l. 1, de son ouvrage sur les poëtes ïambiques, que le Rapsode Mnasion déclamoït des vers ïambiques de Simonide dans les pompes publiques. Mais le Rapsode Cléomène récita aux jeux olympiques les *Lustrations* d'Empédocle ***, selon le rapport de Dicéarque, dans son *Olympique*. Jason, l. 3 de son ouvrage sur les *Temples* d'Alexandre, dit que le comédien Hégésias déclama des morceaux d'Hérodote sur le théâtre, et Ermophante, des morceaux d'Homère.

CHAP. IV. Nous voyons aussi tous les jours de ces gens qu'on appelle vulgairement *Hilarodes*,

* Je lis *peri griphoon*. On lit plus loin, c. 16, *peri graphoon*, autre erreur, qui se trouve aussi, l. 7.

** Je lis *Antiloque*, poète très-connu, quoiqu'en dise Casaubon. V. Plutarque, vie de Lysandre.

*** J'en ai déjà parlé.

ou,

ou, selon quelques-uns, *Simodes*. Aristoclès, l. 1 de son ouvrage sur *les Chœurs*, dit qu'ils furent ainsi nommés de *Simus* le Magnésien qui surpassa tous les poètes Hilarodes. Le même nous donne les noms dans son ouvrage sur la *musique :* il y écrit en outre que le *Magode* est le même que le *Lysiode*. Selon Aristoxène, on appeloit *Magode* celui qui jouoit un rôle d'homme sous l'habit de femme, et *Lysiode*, celui qui jouoit un rôle de femme sous l'habit d'homme. Du reste, ils chantoient des vers de même espèce, et ne différoient pas à d'autres égards.

On a donné le nom d'*Ionique* au style licentieux de Sotades *, et à tous les ouvrages de ce genre, qui l'avoient précédé; tels que ceux qui sont attribués à Pyrète de Milet, Alexandre d'Etolie, Alexus et autres semblables. Cet Alexus fut même surnommé le *Cynédologue* **. Or, Sotades s'est distingué dans ce genre sur-tout, comme le dit Carystius de Pergame, sur l'ouvrage de Sotades. Apollonius, fils de ce poète l'assure aussi dans le Commentaire qu'il a

---

* Quintilien, l. 1, c. 14, ne vouloit pas que la jeunesse lût les vers de Sotades.

** Ce mot se comprend sans commentaire.

écrit sur les poésies de son père. On y voit aussi quelle étoit l'effronterie téméraire de Sotades, qui osoit mal parler du roi Lysimaque dans Alexandrie, et déchiroit Ptolémée Philadelphe auprès de Lysimaque ; sans épargner davantage d'autres rois dans plusieurs villes où il se trouvoit. Aussi fut-il puni comme il le méritoit. Voici ce qu'Hégésandre rapporte à ce sujet dans ses Commentaires :

« Sotades s'étoit sauvé d'Alexandrie par mer, s'imaginant qu'il avoit ainsi évité le danger auquel l'exposoient les sarcasmes violens qu'il avoit lâchés contre Ptolémée. Au moment que ce prince épousoit Arsinoé sa propre sœur, il lui dit entre autres :

« Tu pousses ta tarrière dans un trou que tu ne peux toucher
« sans crime. »

Patrocle, un des généraux de Ptolémée ayant été à la poursuite de Sotades, l'atteignit et le prit dans l'île de Caune ; aussitôt il le fit clorre dans une boëte de plomb, le ramena à la mer, et l'y noya. Tel étoit donc le genre de poésie de Sotades.

Voici ce qu'il écrivit sur Philène, père du joueur de flûte Théodore :

« Celui-ci ayant forcé l'ouverture étroite d'une ruelle de derrière,

« a fait éclater, d'une crevasse couverte d'une forêt, un vain coup « de tonnerre semblable à celui que lâche un vieux bœuf en « labourant. »

Mais l'Hilarode est un poète plus honnête que les précédens. Il ne fait entendre rien qui sente une mollesse efféminée; il porte un habit d'homme et blanc, et même une couronne d'or. Autrefois il chaussoit des souliers, maintenant il ne met que des sandales ; un homme ou une femme l'accompagne avec un instrument à corde, comme l'*Aulède* est accompagnée d'une flûte. On donne pour récompense une couronne à l'Hilarode et à l'Aulède *, mais non au musicien qui accompagne l'Hilarode, ni à l'*Aulète*.

Quant à celui qu'on appelle *Magode*, il a avec soi des tambours, des cymbales et tous les habillemens de femme qui lui conviennent. Il affecte un chant mol et efféminé, ne gardant aucun décorum. Il joue les rôles tantôt d'une femme, tantôt d'un adultère, tantôt d'un croupier, tantôt d'un homme ivre, ou qui va faire une partie de débauche avec la courtisane qu'il aime.

---

* *Aulède*, celui qui chante accompagné d'une flûte ; *Aulète*, celui qui joue de la flûte sans être accompagné de chant.

L'Hilarodie, selon Aristoxène, avoit, à certain degré, la gravité de la tragédie; mais la Magodie se rapprochoit du caractère de la comédie. Souvent les Magodes prenoient pour leurs spectacles des sujets de comédie qu'ils représentoient selon leur genre, et avec l'appareil qui leur étoit particulier. Or, la magodie fut ainsi nommée de ce que les acteurs y entremêloient une espèce de *magie*, et y faisoient paraître le merveilleux des enchantemens.

Il y avoit à Sparte, dit Sosibius, une espèce de divertissement comique fort ancien, mais d'un appareil fort simple et conforme en cela au génie des Spartiates qui ne vouloient rien d'affecté. En effet, c'étoit, dans ces farces, un homme qui voloit des fruits, un médecin étranger qui tenoit le langage du bas peuple, et parloit, comme on le voit, dans ce passage, de la *Femme enthousiaste* d'Alexis :

« Si un médecin de ce pays-ci dit : donnez à cet homme une
« coupe de gruau d'orge mondée le matin, sur le champ, nous le
« regardons avec mépris; mais s'il dit : *du gruau et une coupe*,
« nous l'admirons. S'il dit : *seutlion* (de la bête), nous ne fai-
« sons aucun cas de lui; mais dit-il : *teutlion*, oh! pour lors nous
« l'entendons volontiers : De bonne foi ! *seutlion* et *teutlion* ne
« sont-ils pas la même chose !

Les Lacédémoniens appeloient ceux qui s'occupoient

de cette sorte de divertissement, *Dicelistes*, ce qui répond à *skenopoioi* * et à *mimeetai*. Mais les Dicelistes étoient nommés différemment, selon les différens lieux où ils se trouvoient. Les Sicyoniens les appeloient *Phallophores*; d'autres leur donnoient le nom d'*Autocabdeeloi*; les Grecs de l'Italie les appeloient *Phlyaques*; en nombre d'autres lieux, on les désignoit par le nom de *Sophistes*. Les Thébains qui affectoient des dénominations particulières, appeloient ces gens *Ethélontes*. Que les Thébains aient toujours affecté des dénominations singulières, on le voit dans les *Phénisses* de Strattis.

« Vous tous habitans de Thèbes, vous n'avez pas le sens commun!
« D'abord vous appelez la sèche *opitthotila* au lieu de *seepia*;
« chez vous, le coq ou *alectryoon* est un *ortalichon*; le médecin
« ou *iatros* est un *sacta*; le pont ou *gephyra* est un *phlephyra*;
« les figues ou *syca* sont des *tyca*; les hirondelles ou *chelidones*
« sont des *cotilades*; la bouchée trempée ou *enthesis* est un
« *acolos*; vous dites *criademen* pour *gelan* rire; et un soulier
« ressemelé ou *neocattytos* est chez vous un soulier *neaspa-*
« *tootos*. »

Selon Semus de Délos, dans son ouvrage sur les *Paeans*, « Ceux qu'on appeloit *Autocabdeeloi* se

---

* Je passe tous ces mots et autres qu'on verra dans Casaubon; j'y renvoie pour faire au moins lire quelquefois son verbeux ouvrage.

couronnoient de lierre, et prononçoient leurs rôles avec certaine lenteur accompagnée de grâces. On les appela ensuite *Iambes*; eux et leurs pièces. Quant aux Ithypalles, ils se mettoient des masques de gens ivres; des manches toutes couvertes de fleurs leurs tomboient sur les mains. Ils avoient des tuniques bigarrées, moitié de blanc, et fixoient avec une ceinture une *tarentine* qui les couvroit, en descendant, jusqu'aux talons; en entrant par la grande porte, ils marchoient en silence; et lorsqu'ils s'étoient avancés jusqu'au milieu de l'orchestre, ils se tournoient vers le théâtre, et disoient :

« Rangez-vous, faites place au dieu, car le dieu veut passer droit
« au milieu, sans s'incliner*. »

« Les Phallophores, dit le même, ne mettoient point de masque; ils se ceignoient un plastron fait d'un tissu de serpolet, surmonté de feuilles d'acante; ensuite ils se mettoient une couronne épaisse entrelacée de lierre et de violettes, et paroissoient vêtus d'une *caunace*, s'avançant les uns par l'entrée ordinaire, les autres par le milieu des chœurs, et en mesure, disant:

« Bacchus, c'est à toi que nous consacrons ces chants, variant

* Le texte porte, — Droit sur la chaussure dont il a les pieds ceints.

« nos accens sur un rhythme simple; mais ces chansons seroient
« peu convenables devant des vierges. Quoiqu'il en soit, nous ne
« ferons entendre aucune de ces chansons triviales *; mais nous
« allons commencer un hymne nouveau. »

Après ce début, ils s'avançoient en courant, et persiffloient qui bon leur sembloit, mais en s'arrêtant à une place. L'acteur Phallophore marchoit tout droit et tout barbouillé de suie. »

Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, je crois ne devoir pas omettre ce qui arriva au citharède Amoibée qui vivoit de notre temps. C'étoit un homme très-instruit de tous les différens *nomes* de la musique **. Venant un jour un peu tard pour souper avec nous, et apprenant des serviteurs, que l'on avoit fini, il se mit à réfléchir sur le parti qu'il pouvoit prendre; Sophon le cuisinier, passant près de lui, récita ces vers de l'*Augée* d'Eubule, et assez haut pour que nous l'entendissions.

« Malheureux! pourquoi restes-tu encore à la porte? Que n'en-
« tres-tu? Les convives ont déjà troussé avidement des cuisses d'oie
« toutes chaudes; on a démembré des échines de petits cochons;
« on a avalé la fressure, toutes les issues sont dévorées; une longue

---

* Je ne change rien à ce passage, laissant Casaubon et les autres de côté.

** Ce mot a eté expliqué.

« andouille se trouve empilée ; un grand calmar grillé a été grugé ;
« neuf ou dix poitrines sont englouties. Si tu veux donc avoir
« quelques bribes à manger, ça, entre sur le champ, de peur
« d'être obligé de te sauver bouche béante, comme il arrive
« souvent au loup qui manque sa proie. »

« Pour nous, rien ne nous manque, et nous pouvons dire avec *le Thébain* du charmant Antiphane :

« A. Il y a une anguille, béotienne comme la maîtresse du logis,
« coupée par tronçons au fond de la casserolle ; elle y fait mille sauts
« dans le bouillon, sur le feu qui la pénétre par-tout : et il faudroit
« avoir un néz de bronze pour entrer ici et en sortir, tant cette
« anguille frappe agréablement les narines. »
« B. Mais, dis-tu vrai *, cuisinier ? A. Oui ; et près d'elle, il y a
« un muge qui a jeûné le jour et la nuit ** ; on l'a écaillé, il a
« la plus belle couleur sur les côtés *** ; et après avoir été bien
« retourné, il achevera le reste de sa course, et ne s'avisera **** plus
« de grogner. Un valet a soin de l'arroser de vinaigre ; une tige de
« silphion de Libye bien séchée au soleil, est toute prête. Qu'on
« dise à présent que les enchantemens n'ont pas de vertu ! En effet,
« je vois déja trois mets prêts à manger, pendant que tu retournes
« ces autres choses là, savoir, cette sèche grégale qui a le dos
« arrondi *****, et qui est désarmée par des mains munies de

---

* Je lis avec Pursan, *legeis, mageire, t'onta !*

** Allusion à une espèce de muge que l'on appeloit *neestis* ou *jeuneur.*

*** Je lis *spathais*, côtes.

**** Je lis *leexei*, avec Pursan.

***** Je lis *hee Kyphonootos.*

« coûteau ;

« coûteau ; un calmar qui a changé sa blancheur éclatante ; un
« sarge rôti par l'activité de la braise ; fier de l'odeur qui s'exhale
« de tout son corps doré au feu, il semble provoquer la faim des
« convives en préludant au repas. Ainsi entre, point de retard ;
« avance, car s'il y a quelque catastrophe à essuyer, il vaut mieux
« l'essuyer le ventre plein. »

« Mais Amoibée qui s'étoit trouvé à sa rencontre, lui répondit fort à propos par ce passage du *Citharède* de Cléarque :

« Dévore un congre blanc avec toutes ces substances visqueuses ;
« cela fortifie la poitrine, et nous rend la voix très-claire *. »

Tout le monde applaudit à ce récit, et, de concert, on appela le musicien ; il entra, but un coup, prit sa cithare, et nous fit tant de plaisir, que nous admirions également, et la rapidité du jeu de sa cithare, et l'accord harmonieux de sa voix. Pour moi, il me semble ne le céder en rien à l'ancien Amoibée qui demeuroit à Athènes, et qui, selon ce que dit Aristias, dans son ouvrage sur les Citharèdes, habitoit près du théâtre. Or, toutes les fois, ajoute-t-il, que cet Amoibée sortoit pour aller chanter, il gagnoit un talent attique dans sa journée **.

---

* Je lis *periargon*, d'*argos*, clair, luisant, blanc.

** C'est sans doute une hyperbole, pour dire *beaucoup d'argent*.

CHAP. V. Plusieurs convives ayant ainsi parlé de la musique, et d'autres différemment, tous les jours de nos assemblées, mais tous approuvant généralement cet art agréable, Masurius prit la parole. C'étoit un excellent homme, rempli de connoissances, versé autant que personne dans la jurisprudence, s'occupant d'ailleurs fréquemment de la musique; et jouant de divers instrumens.

Mes amis, dit-il, Eupolis le Comique a écrit que:

« La musique est un art profond et des plus difficiles, présen-
« tant toujours quelque découverte nouvelle à faire aux génies
« inventifs. »

C'est pourquoi Anaxilas dit dans son *Hiacynthe:*

« Par tous les dieux! il en est de la musique, comme de la
« Lybie, elle enfante tous les jours de nouveaux prodiges.

Aimables convives, la musique, selon le *Citharède* de Théophile,

« Est un grand trésor et même un bien très-solide pour ceux qui
« l'ont apprise à fond; en effet, elle sert à former les mœurs,
« elle modère les caractères trop vifs, et ramène l'homme de ses
« écarts. »

Si l'on en croît Caméléon du Pont, Clinias *, phi-

---

* Lieutaud, dans sa Médecine pratique, a fait sentir l'avantage de la mu

losophe Pythagoricien, recommandable tant par la régularité de sa vie, que par la pureté de ses mœurs, prenoit sa cithare, en jouoit aussitôt qu'il se sentoit un mouvement de colère, et il répondoit à ceux qui lui demandoient *pourquoi? Je me calme.*

Achille, dans Homère, s'adoucit aussi au son de la lyre que le poète lui laisse seule des dépouilles d'Éétion, et qui devenoit le moyen de calmer son caractère bouillant.

Théophraste dit dans son *Traité sur l'Enthousiasme*, que la musique peut guérir des maladies; la sciatique, par exemple, si l'on joue sur le mode phrygien * pour enchanter le mal, et que pendant ce temps-là les malades ne sentent plus leur douleur. Ce *mode* ** a eu ce nom des Phrygiens qui l'ont inventé et l'ont mis les premiers en usage. Voilà aussi pourquoi les noms des joueurs de flûte sont tous Phrygiens chez les Grecs, et noms d'esclave; tels sont, par exemple,

---

sique, selon ses différens modes, d'après les théories anciennes. Ce médecin que j'ai particulièrement connu, étoit très-lettré.

* Je lis *ponou*, comme Pline l'indique, l. 28, chap. 2, non *tovou*.

** Je préviens que je rends généralement par *mode* le mot *harmonia*, dont l'auteur se sert en pareilles circonstances.

Sanebas, *Adon* et *Télos* dans Alcman, et dans Hipponax, *Kion*, *Kodale* et *Babys* qui a donné lieu à ce proverbe, au sujet de ceux qui jouent toujours de mal en pis; le voici:

« Il joue encore plus détestablement que Babys. »

Aristoxène rapporte l'invention du mode Phrygien à Hyagnide de Phrygie; mais Héraclide du Pont, *l.* 3 *de la Musique*, dit qu'il ne faut pas appeler (*harmonie*) mode, l'invention des Phrygiens, ni celle des Lydiens, parce qu'il n'y a proprement que trois (*harmonies*) ou *modes* chez les Grecs, comme il n'y eut que trois races primitives parmi eux, savoir les Doriens, les Eoliens, les Ioniens, races dont les caractères ne différoient pas peu.

Les Lacédémoniens sont ceux des Doriens qui ont le plus conservé les usages qu'ils tenoient des Doriens leurs ancêtres. Les Thessaliens, nation qui rapporte son origine aux Eoliens, vivent à peu près de même que ceux-ci; mais il est arrivé des changemens chez la plupart des Ioniens, parce qu'ils ont été comme obligés de sympathiser avec les barbares dont ils subissoient la loi.

On appela donc *Dorien*, le mode musical que ceux-ci inventèrent; *Eolien*, celui sur lequel chan-

toient les Eoliens ; enfin *Ionien*, celui sur lequel on entendit chanter les Ioniens.

Le mode Dorien manifeste quelque chose de viril et de majestueux ; loin d'y sentir une molle gaieté, on y remarque un sentiment sévère et violent, mais on n'y trouve ni mélange, ni variété dans le caractère du chant.

Le caractère du mode Eolien est fier et enflé ; mais il joint à cela certaine légéreté agréable. C'est en effet ce qui convient à des gens qui sont souvent à cheval, et qui se font un plaisir de recevoir chez eux les étrangers. Il réunit la franchise à l'élévation et à la hardiesse. Voilà pourquoi les Eoliens sont particulièrement adonnés au vin, à l'amour et en général à une vie mêlée de plaisirs.

Les Eoliens renferment en partie dans leur mode le caractère de celui qu'on a nommé Dorien, ce qui a fait nommer le leur *hypodorien* ; or, suivant Héraclide, c'est proprement celui qu'on appelle *Eolien* ; et Lasus d'Hermione le fait aussi entendre dans l'hymne * qu'il a composé en l'honneur de Cérès d'Hermione. Voici le passage :

* Il en a déja été parlé l. 10, ch. 21.

« Je chante un hymne à Cérès et à sa fille Mélibée*, femme
« de Clymène, en le récitant ** sur le ton grave et bruyant de
« l'Eolie. »

Ils chantent tous ces vers *hypodoriens* ; or, le mode du chant étant hypodorien, le poète a donc eu raison de dire que le mode *** de son chant étoit *éolien*. Pratinas dit aussi quelque part :

« Ne sois pas un mode trop sévère, ni trop relâché, tel que
« l'*ionien ;* mais prenant un juste milieu ****, règle tes chants
« sur le mode *éolien.* »

Il s'explique encore plus clairement ensuite, lorsqu'il dit :

« Le mode éolien convient particulièrement aux jeunes gens
« qui sont avides de chansons *****. »

---

* L'histoire mythologique de Cérès de Proserpine est le morceau le plus intéressant de la fable. Les premiers chrétiens l'ont vu en mauvaise part, faute d'en connoître la théorie ; mais je ne puis, ni ne dois l'expliquer ici : elle tient à l'astronomie et à l'agriculture.

** Je garde *anagnoon* que Casaubon rejette mal-à-propos.

*** Casaubon a vu le faux, sans remontrer le vrai. Lisez *, Kai tou melous,* etc., c'est-à-dire *, Harmonian tou melous einai aiolida.*

**** Texte, « Traversant un sol mitoyen. »

***** Je garde *labraktais ,* voraces; bon terme.

On voit donc par ce que je viens dire, qu'on appela d'abord ce mode *éolien* et ensuite *hypodorien*, et, selon quelques-uns, il convient particulièrement à la flûte, qu'ils pensent ne pouvoir servir au Dorien proprement dit. Pour moi, je présume que les Grecs de ces temps-là sentant certaine élévation, mais en même temps quelque chose qui se rapprochoit d'un caractère tempéré dans la marche de ce mode, ne l'ont pas regardé comme véritablement dorien, mais approchant de ce mode-ci; c'est pourquoi ils le nommèrent *hypodorien*, comme nous appelons *hypoleukon* ou *blanchâtre*, ce qui approche du *leukon* ou *blanc*, et *hypoglyky* ou *douceâtre*, ce qui approche du *glyky* ou *doux;* de même aussi *hypodorien* désigna ce qui n'étoit pas tout-à-fait dorien.

Considérons à présent quel est le caractère de la musique des Milésiens: les anciens Ioniens nous le montrent. C'étoient des gens fiers de leur force et de leur belle stature, emportés, vindicatifs, querelleurs, en qui on ne remarquoit ni politesse, ni gaieté; et qui, au contraire, paroissoient incapables d'un sentiment d'amitié; enfin, des gens absolument durs et grossiers. C'est pourquoi il n'y avoit rien de fleuri, ni de gai dans le caractère de la musique ionienne;

tout y étoit d'une extrême sécheresse; cependant on y trouvoit certaine élévation assez noble, ce qui la rendoit propre aux chants des tragédies.

Mais les mœurs des Ioniens actuels sont efféminés, et le caractère de leur musique diffère infiniment de ce qu'il fut d'abord.

On dit que Pytherme de Théos avoit fait des pièces lyriques pleines de méchanceté, adaptées à ce genre de musique; et que ce poète, étant ionien, donna lieu de l'appeler *mode ionien*. C'est ce Pytherme dont Ananius a fait mention. Hipponax le rappèle aussi dans ce passage de ses *Iambes :*

« Ce que dit Pytherme est de l'or; de sorte que rien ne peut « entrer en comparaison. »

Hipponax indique que les poésies de Pytherme étoient infiniment précieuses, en les comparant à l'or.

D'après ces réflexions, il est donc vraisemblable que Pytherme ne fit qu'inventer une espèce de poésie lyrique adaptée aux mœurs des Ioniens; et je conclus de là, qu'il n'y a pas eu de mode ionien particulier, mais comme une espèce de mode qui *, à certain point, méritoit d'être entendu avec admiration.

* Je lis *scheema ti*, avec Pursan.

Laissons

Laissons donc là ces gens qui, incapables de distinguer les différentes espèces de modes, et qui, uniquement guidés par les sons graves ou aigus, veulent nous introduire un mode *hypermixolydien* *, et même un autre encore au-dessus de celui-ci. En effet, je ne vois pas que le prétendu mode *hyperphrygien* même ait un caractère particulier; quoique d'autres le supposent, en disant qu'on a inventé depuis peu un autre mode qui a été nommé *hypophrygien*.

Un mode doit faire sentir une passion ou un caractère particulier dans la manière d'être; tel étoit celui des Locriens. On l'avoit adopté dans quelques endroits du temps de Simonide et de Pindare; mais ensuite on n'en fit aucun cas.

Il n'y a donc que trois modes, selon ce que j'ai dit plus haut, comme il n'y a eu que trois peuples primitifs chez les Grecs. Quant au lydien et au phrygien, qui sont dûs aux Barbares, ils n'ont été connus en Grèce que par la transmigration des

* J'ai vu avec surprise une pareille absurdité dans un bon ouvrage moderne, où l'on pouvoit ne pas insérer ces distinctions minutieuses qui ne sont nullement fondées.

Lydiens et des Phrygiens, qui passèrent dans le Péloponèse, sous la conduite de Pélope. Les Lydiens l'y suivirent, parce que Sipyle étoit une ville de Lydie. Quant aux Phrygiens, ils y sont venus, non qu'ils fussent limitrophes des Lydiens, mais parce qu'ils étoient soumis à l'autorité de Tantale. On voit même encore par tout le Péloponèse, sur-tout dans la Laconie, de grands tertres qu'on appelle les tombeaux des Phrygiens qui sont venus avec Pélope. C'est donc d'eux que les Grecs ont appris ces espèces de modes étrangers ; et voilà pourquoi Téleste de Selinunte a dit :

« Ce furent les compagnons de Pélope qui firent entendre, les
« premiers, aux repas des Grecs la musique phrygienne de Cybèle*,
« avec des flûtes ; ils y fredonnèrent aussi, en frappant sur leurs
« *pectides* aiguës **, une chanson lydienne.

Mais, dit Polybe de Mégalopolis, il ne faut pas s'imaginer avec Ephore que la musique ait été introduite parmi les hommes pour tromper, et pour être employée à des prestiges. Ne croyons pas non plus que les Crétois et les Lacédémoniens des temps re-

* Texte, « de la mère montagnarde. »

** Instrument rappelé dans Théocrite, et dont il va être parlé plus loin.

culés aient introduit au hasard le jeu de la flûte et le rhythme, au lieu de la trompette, dans toutes leurs expéditions militaires. Ce n'est pas non plus sans raison que les premiers Arcadiens mêlèrent la musique à toutes leurs institutions politiques; car ils vouloient que l'on s'en occupât, non-seulement dans l'enfance, mais même sans interruption dans l'âge adulte, jusqu'à trente ans, quoiqu'ils vécussent d'ailleurs avec beaucoup d'austérité.

C'est donc chez les Arcadiens seuls que les enfans sont accoutumés dès l'enfance à chanter sur certain *nome*, des hymnes, des paeans, dans lesquels chacun d'eux célèbre, selon les usages de la patrie, les héros et les dieux de leurs pays. Après cela, ils apprennent les *nomes* de Timothée et de Philoxène, et ils montent tous les ans sur les théâtres pour former des chœurs de danses, au son des flûtes *, le jour de la fête de Bacchus. Les enfans y disputent le prix avec les enfans; les jeunes gens, avec les hommes faits. Pendant toute leur vie, ils assistent ainsi aux assemblées publiques, s'instruisant les uns les

* Je lis *aulois*, avec les anciennes éditions, et comme Polybe le porte.

autres au chant, et non par le moyen d'histrions étrangers.

Ce n'est pas un sujet de honte pour eux, que de s'avouer ignorans en telle ou telle autre science; mais ils se croiroient déshonorés, s'ils convenoient qu'ils ne sont pas instruits dans l'art de chanter. Ils s'exercent à marcher avec gravité et lenteur, en marquant la mesure des sons de la flûte. Après s'être ainsi bien formés à la danse par les soins et aux frais de l'État, ils paroissent ainsi tous les ans sur les théâtres.

Leurs ancêtres les ont formés à ces usages, non dans des vues voluptueuses, ni pour leur procurer le moyen de devenir riches, mais pour adoucir l'austérité de leur manière de vivre, et la dureté de caractère qui leur seroit naturelle, en conséquence de l'air froid et épais qui règne sans cesse dans leur contrée. Or, notre caractère * est toujours analogue aux qualités de l'air ambiant dans lequel nous vivons, et la différente position des peuples sur le globe établit aussi une très-grande différence entre eux, tant

* Montesquieu n'est donc que l'écho des anciens, en remontant même à Hippocrate. *Voyez* son précieux Traité *de l'Air, des Lieux*, etc.

à l'égard du caractère, que de la figure et de la couleur.

Outre cela, il étoit d'usage chez eux que les hommes et les femmes chantassent certaines odes, et offrissent des sacrifices en commun. Il y avoit aussi des danses communes à la jeunesse des deux sexes, et dont le but étoit d'adoucir la dureté naturelle du caractère, et de le rendre plus liant par ces exercices d'usage.

Les Cinèthes les négligèrent absolument; mais, comme ils habitoient le pays le plus rude de l'Arcadie, et ne respiroient qu'un air très-grossier, les querelles auxquelles ils s'abandonnèrent par un esprit de rivalité, aboutirent enfin à les rendre si féroces, qu'ils commirent les plus grands crimes, et furent, parmi les Arcadiens, seuls coupables de ces excès. En effet, s'étant jetés sur plusieurs villes d'Arcadie, ils y égorgèrent tant de monde, que les autres habitans de la contrée se réunirent pour les bannir du pays. Lors même qu'ils se furent retirés, les Mantiniens en purgèrent la ville par des expiations et des sacrifices, après en avoir mené les victimes tout autour de leur territoire.

Le musicien Augéas disoit que le styrax qu'on

brûle aux orchestres les jours des Dionysiaques, frappoit l'odorat d'une odeur phrygienne *.

CHAP. VI. Anciennement la musique avoit pour but d'animer la valeur des guerriers. Le poète Alcée, excellent musicien s'il en fut jamais, préfère tout ce qui concerne la valeur guerrière aux charmes de la poésie; mais avouons qu'en cela, il est lui-même un peu trop guerrier. C'est donc dans cet enthousiasme qu'il écrivoit:

« Ma vaste maison brille par-tout de l'éclat de l'airain; le toît en « est même orné de tout l'appareil de Mars, de casques étince- « lans, surmontés de touffes de crin blanc qui s'y agitent, et faits « pour décorer noblement la tête d'un homme; des bottines lui- « santes, à l'épreuve du javelot, y sont suspendues tout au tour à « des chevilles qu'on n'aperçoit pas. On y voit aussi des cuirasses « faites de lin cru **; en outre, des boucliers concaves jetés çà « et là ***. Auprès, sont des sabres de Chalcis, des baudriers, des « *soubrevestes* qu'il ne faut pas oublier, car c'est la première « pièce de l'armure pour aller combattre. »

---

* Casaubon devoit ouvrir Dioscoride, il auroit entendu le contraire de ce qu'il dit. V. Diosc. au mot *styrax*, auquel il donne une pointe d'*acrimonie*. Voilà le caractère de la musique phrygienne : *dure, rude.*

** Pursan lit *neoolinoi*, mais conservons le texte au génitif dorique.

*** Lisez *koilai te kat' asp. bebleemenai*, pour *katabebleemenai*, etc.

Peut-être convenoit-il mieux que la maison fût pleine d'instrumens de musique ; mais les anciens mettoient la valeur au premier rang des vertus civiles, et la regardoient comme le véritable appui de tout gouvernement, abstraction faite des autres.

C'est aussi dans le même principe, qu'Archiloque, poète d'un vrai mérite, se vantoit de pouvoir combattre pour les intérêts de la patrie, et ne mit qu'au second rang le talent qu'il avoit à faire des vers.

« Je suis, disoit-il, un des suppôts du redoutable Mars, mais
« n'ignorant pas l'aimable talent de la poésie »

Eschyle, qui s'étoit acquis autant de gloire par ses vers, préféra de même que sa valeur fut rappelée dans son épitaphe.

« Mon glorieux courage aura pour témoins éternels le bocage de
« Marathon et le Perse chevelu qui l'a éprouvé. »

C'est en conséquence de ces effets de la musique, que les valeureux Lacédémoniens marchent au combat au son de la flûte; les Crétois, au son de la lyre; les Lydiens, aux sons réunis des syringes et des flûtes, comme le dit Hérodote. Plusieurs peuples parmi les Barbares, font même accompagner leurs députés avec des flûtes ou des cithares, afin de se

concilier plus facilement l'esprit de leurs ennemis. C'est à ce sujet que Théopompe dit, l. 46 de ses Histoires, que les Gètes se munissent de cithare, et en jouent dans leurs députations.

C'est par ce même motif qu'Homère, qui suit toujours les anciens usages des Grecs, paroît avoir dit de la lyre :

« Les dieux l'ont faite pour être l'amie et la compagne des festins »

voulant indiquer par-là de quel avantage étoit la musique pour les convives ; et c'est en conséquence que cet usage étoit devenu généralement une espèce de loi. La musique fut donc introduite dans les repas ; d'abord, afin que ceux qui se repaissoient et buvoient sans assez de retenue, y trouvassent un remède qui arrêtât toute violence et toute malhonnêteté de leur part ; ensuite, parce que la musique réprime cette confiance hardie que donne le vin ; et que d'ailleurs, elle ne fait cesser une humeur sombre et agreste, que pour y faire succéder une joie douce et libre de toute autre passion. Voilà pourquoi Homère nous représente les dieux, l. 1 de l'Iliade, comme faisant usage de la musique, après le différend qui étoit survenu au sujet d'Achille.

Ils

« Ils écoutoient donc attentivement la très-belle lyre dont jouoit
« Apollon, et les muses qui, de leurs voix mélodieuses, se répon-
« doient alternativement. Iliad., l. 1, v. 603. »

En effet, il falloit qu'ils terminassent alors leurs débats et leur dissention, comme je l'ai dit.

Il paroit donc qu'en général on a réuni l'exercice de cet art aux assemblées *convivales* pour en corriger les abus, et y être ainsi très-utile. Mais les anciens n'avoient admis, tant par l'usage que par des loix positives, que des hymnes en l'honneur des dieux, pour les chants de leurs festins, afin qu'on s'y tînt toujours dans les bornes de la décence et de la modération. Les éloges des dieux étant ainsi réunis à des chants mesurés, donnoient à chaque convive une élévation mêlée de respect.

Philochore nous apprend même que les anciens n'employoient généralement pas les dithyrambes dans leurs libations, mais qu'ils les réservoient pour celles qu'ils faisoient à Bacchus, ayant la tête échauffée par les fumées du vin. S'ils célébroient les louanges d'Apollon, c'étoit paisiblement et avec le plus bel ordre.

Archiloque dit à ce sujet :

« Oui, je sais entonner un brillant dithyrambe en l'honneur du
« roi Bacchus, lorsque j'ai le cerveau foudroyé par le vin. »

Epicharme dit aussi dans son Philoctète:

« Il n'y a pas de dithyrambe où l'on ne boit que de l'eau. »

Il est donc évident, par ce que nous venons de dire, que la musique ne fut pas d'abord admise aux festins, pour être employée à des plaisirs grossiers et vulgaires, comme quelques-uns l'ont pensé.

Les Lacédémoniens ne nous apprennent pas * s'ils étudioient la musique; cependant il paroît par leur témoignage, qu'ils savoient bien juger de l'art. Ils disent même qu'ils l'ont sauvée trois fois de sa perte **.

La musique n'est pas moins utile, considérée comme exercice, et pour aiguiser l'esprit; et c'est aussi dans ces vues que chaque peuple de la Grèce, et ceux des Barbares que nous connoissons, font usage de cet art. Damon l'Athénien disoit même avec assez de raison que l'on ne peut ni chanter, ni danser, sans que l'ame soit en mouvement, et que les chansons ou les danses sont belles et bien exécutées, si ceux qui les font ont de belles ames; que le contraire arrive dans une supposition contraire.

---

* L'auteur s'oublie; car il montre le contraire et très-clairement, plus loin.

** J'ai déja parlé de cette circonstance.

Clisthène, tyran de Sicyone donna à cet égard la preuve d'une belle éducation et d'un esprit fort delié. Voyant Hippoclide d'Athènes, un de ceux qui recherchoient sa fille, danser sans aucune grâce, « Il dit aussitôt, Clisthène * *dédansé* son mariage »; présumant, comme il paroît, que cet homme avoit une ame analogue à son maintien. En effet, si un beau maintien et les grâces flattent dans celui qui danse, rien ne choque tant qu'un air gauche et grotesque.

Voilà pourquoi les poètes ne chargèrent d'abord d'exécuter les danses, que des gens d'une condition libre, et bien élevés; et ils leur donnoient des figures pour indiquer uniquement les mouvemens qui, dans la danse, devoient répondre à l'expression des paroles chantées; observant que tous ces mouvemens fussent exécutés avec grâce et noblesse. C'est là ce qui a fait nommer ces danses *hyporchèmes* **. Mais si quelqu'un exécutoit les mouvemens prescrits par les figures, sans correspondre à l'expression du chant, ou si en chantant, il ne s'accordoit pas avec

* Je rends le texte à la lettre, on me passera ce terme.

** Ou subordonnés à la voix.

les gestes et les mouvemens de la danse, on le persifloit avec mépris. C'est pourquoi Aristophane ou Platon le comique a dit dans ses *Tentes*, selon Caméléon :

« De sorte que si quelqu'un dansoit bien, il attiroit tous les regards;
« mais à présent, ces danseurs ne sont plus rien: on diroit, à les
« voir, qu'ils ne font que hurler, aussi roides que des pieux. »

Il faut observer que la danse des chœurs s'exécutoit alors avec beaucoup de grâce et de noblesse, et qu'elle étoit une exacte imitation de toutes les évolutions militaires. Voilà pourquoi Socrate dit dans ses vers, que ceux qui dansent le mieux, sont les meilleurs guerriers.

Voici le passage :

« Ceux qui honorent le mieux les dieux dans les chœurs de danses,
« sont les plus braves militaires. »

En effet, la danse étoit autrefois une espèce d'exercice militaire, et non-seulement la preuve manifeste du bon ordre qu'on observoit en tout, mais même du soin qu'on prenoit de se tenir le corps en bon état.

Amphion de Thespie dit, liv. 2 du Musée de l'Elicon, qu'on y exerçoit beaucoup les enfans à

la danse, et il cite cette ancienne épigramme, à ce sujet :

« J'ai eu l'un et l'autre talent, savoir de danser et d'apprendre cet
« art aux hommes dans le Musée *. Celui qui jouoit de la flûte,
« étoit Anacus de Phialée ; mais moi, je suis Bacchidas de Si-
« cyone, et c'est aux dieux et à Sicyone, que j'ai fait hommage de
« l'avantage de mon talent. »

Caphésias, le joueur de flûte, voyant un de ses disciples s'efforcer de tirer un son très-grand de la flûte, et ne s'occuper que de cela, lui dit à propos, en frappant du pied, ce n'est pas dans le grand qu'est le bien, mais le grand est toujours dans le bien.

Les statues que nous ont laissées les anciens maîtres sont des monumens de la danse antique. C'est dans ces vues que les statuaires s'attachoient à bien représenter les positions des mains. En effet, les danseurs s'étudioient sur-tout à des attitudes libres et gracieuses, parce qu'ils ne trouvoient *le grand* que dans *le bien*. On fit passer ces attitudes dans les chœurs, et des chœurs dans la palestrique. On vouloit que la valeur se montrât autant par la musique, que

---

* Je lis *en moosai' edid.*, pour *e. moosaioo ed.* — Et *kai*, pour *ta*, au v. 4.

par l'habileté dans les exercices du corps. On se formoit en chantant, les armes à la main, à tous les mouvemens des évolutions militaires.

CHAP. VII. C'est à ces exercices que sont dues les danses appelées pyrriques, et toute autre espèce de danse, dont les différentes dénominations sont assez nombreuses : telles que l'*orsite* et l'*épicrédios*, chez les Crétois.

L'*apokinos* qu'on appela par la suite *maktrismos* * ; il est fait mention de cette danse dans la *Némésis* de Cratinus, les Amazones de Céphisodore, le Centaure d'Aristophane, et dans plusieurs autres auteurs. Nombre de femmes la dansoient, et en avoient le nom de *Marcupies*, comme je l'apprends.

Mais, quant aux danses ou plus graves, ou plus variées dans les figures, ou plus simples, ce sont le dactyle, l'iambique, la molossique, l'emmélée, la cordax, la sicinnis persique **, le nicatisme phrygien,

* Voyez, sur ces dénominations et autres, Lucien, *de Saltat.* Hesych. Pollux, etc. Conférez Cahusac sur *la danse*.

** Voyez, sur les Sicinnistes, une note de Valois sur Harpocration, et Kirchman, de *Funerib. Romanor.*

le calabrisme thrace, la télésias, ainsi nommée de Télésias qui la dansa le premier, étant armé. C'est une danse macédonienne, et que Ptolomée venoit de danser lorsqu'il tua Alexandre, frère de Philippe, selon le rapport de Marsyas, l. 3 de ses *Macédoniques*.

Il y a aussi des danses comme *maniaques*; telles que la cernophore, la moggas, la thermaustris. Le peuple avoit aussi sa danse *Anthème* ou *fleur*; on la dansoit au son de la flûte, et avec un mouvement rapide, en disant, « où sont mes roses, où sont mes « violettes, où est mon beau persil ? »

On dansoit à Syracuse, et au son de la flûte la *chitonée*, en honneur de Diane adorée sous cette dénomination.

Les Ioniens avoient une danse bachique; on la dansoit entre deux vins. *Elle * est rappelée dans ce passage :*

« Ils exécutoient avec beaucoup de justesse la danse angélique « ou *du message*. »

Il est aussi une autre danse qu'on appelle l'*em-*

---

* Je supplée cette petite lacune.

brâsement * du monde : Ménippe le cynique la rappelle dans son *Banquet.*

Certaines danses n'étoient destinées qu'à faire rire; comme l'igdis, le mactrisme, l'apocine et le sobas, et même le morphasme, la chouette, le lion, la farine répandue, la diminution des dettes, les élémens, la pyrrique. On dansoit au son de la flûte, la celeuste, et celle qu'on appeloit la pinacide.

Quant aux attitudes figuratives des différentes danses, il y avoit celles qu'on appeloit le xiphisme, le calathisme, les callabides, le scops ou scopéume. Le scops avoit ce nom de ce que ceux qui prenoient cette attitude, regardoient en posant la main courbée au haut du front. Eschyle rappelle le scops dans ses *Théores :*

« Tu vois donc ce que c'étoient que les anciens *scopeumes.* »

Les callabides sont nommés dans les *Flatteurs* d'Eupolis.

« Il marche en callabides, et rend une vrai sésamide à la selle. »

La thaumastris **, les caterides, le scops, la main posée

* Il valoit, sans doute mieux, tourner cette idée en plaisanterie, que de la détailler sérieusement dans un aussi gros ouvrage que celui de Magius. C'est bien prodiguer l'érudition en pure perte.

** Ou la *Thermastris*, les *Hécatérides.*

posée à plat sur les mains, le médipodisme en prenant un bois, l'épaukonisme, le calathisme, le strobile.

Il y a aussi une danse appelée Télésias. C'est une danse militaire qui eut ce nom de Télésias, qui la dansa le premier armé, comme le dit Ippagoras, l. 1 de sa République de Carthage.

Quant à la danse satyrique, on l'appelle aussi la *sicinnis*, selon Aristoclès, l. 8 *des Chœurs*, et les satyres en ont eu le nom de *sicinnistes*. Quelques écrivains disent qu'elle fut imaginée par certain Barbare ou étranger nommé Sicinnus; d'autres prétendent que cet homme étoit de Crète: or, les Crétois sont tous danseurs, selon Aristoxène. Scamon, l. 1 des *Inventions*, dit qu'on appela cette danse sicinnis du mot grec *seiein* agiter, et que ce fut Thersite qui la dansa le premier.

On s'occupa du mouvement rythmique des pieds avant de songer à celui des mains; parce que dans l'antiquité, on exerçoit beaucoup plus les pieds dans les jeux gymniques et à la chasse. Or, les Crétois sont tous chasseurs et rapides à la course.

D'autres disent que cette danse eut le nom de *sicinnis* par inversion poétique pour *cinesis* qui sig-

nifie *mouvement :* or, les satyres la dansent avec un mouvement très-rapide ; mais comme elle ne caractérise aucune passion, elle n'est pas en vogue.

Tous les spectacles satyriques ne consistoient anciennement qu'en chœurs, de même que la tragédie de ces temps-là : voilà pourquoi il n'y avoit pas d'acteurs particuliers. Les danses scéniques ou théâtrales se réduisent à trois, la tragique, la comique et la satyrique. Il en est de même de la danse qui se joint à la poésie lyrique. On la distingue en trois : savoir, la pyrrique, la gymnopédique et l'hyporchématique. La pyrrique ressemble à la satyrique * ; car la vîtesse en est le caractère : en outre, la pyrrique paroît être une danse militaire, puisque ce sont des enfans armés qui l'exécutent ; or, il faut de la vîtesse à la guerre, soit afin de poursuivre ou de presser l'ennemi, soit afin de fuir en cas de défaite,

« Et de ne pas s'obstiner à résister dans la crainte de passer pour
« lâche. »

La *gymnopédique* est analogue à la tragique, qu'on

* La pyrrique s'est conservée en Provence.

appelle *emmélée.* Dans l'une et l'autre, il faut que le spectateur aperçoive quelque chose de grave et de majestueux. Mais l'hyporchématique ressemble à l'espèce comique qu'on appelle cordax ; l'un et l'autre ne sont que des farces.

Quant à la pyrrique, Aristoxène dit qu'elle fut ainsi nommée de certain Pyrrique de Laconie ; que d'ailleurs, ce mot est encore un nom lacon. Cette danse paroît être toute militaire, étant une invention des Lacédémoniens. On sait que les Lacons sont des gens guerriers, et que leurs enfans aiment à apprendre les chansons *embatéries*, autrement appelées chansons de l'armure. Les Lacons eux-mêmes rappellent au combat les poèmes de Tyrtée, et en suivent le rythme pour régler les mouvemens de leur attaque. Si l'on en croit Philochore, les Lacédémoniens s'étant rendus maîtres des Messéniens, sous la conduite de Tyrtée, établirent pour loi que toutes les fois qu'ils seroient à souper, et qu'ils chanteroient des *pœans* dans leurs expéditions militaires, ils chanteroient aussi les uns après les autres des vers de ce poète ; et que le général donneroit de la viande pour prix à celui qui auroit le mieux chanté.

Cette danse pyrrique n'est plus en usage en Grèce

que chez les Lacédémoniens; mais si elle est tombée en désuétude, il en est aussi résulté que les guerres ont enfin cessé. Elle n'est même plus, chez les Lacédémoniens qui l'ont conservée, que comme une espèce de prélude militaire pour la guerre; car tous leurs enfans apprennent à danser la pyrrique, dès l'âge de cinq ans.

Mais notre pyrrique actuelle a plutôt l'air d'une danse bachique; car les mouvemens en sont bien moins vifs que ceux de l'ancienne. Les danseurs ont à présent des demi-piques, au lieu de thyrses; ils se les jettent les uns aux autres: ils ont aussi des férules, des torches; et ils figurent dans leurs danses les exploits de Bacchus, son expédition aux Indes, et la mort de Penthée. On ne peut adapter à cette danse que de très-beaux vers et des tons fort élevés.

La gymnopédique est analogue à la danse que les anciens appeloient *anapalée*. Les enfans y dansent nuds, interrompant en cadence plusieurs de leurs mouvemens; gesticulant des mains avec un air libre et gracieux; donnant à leurs pieds les positions convenables, en suivant strictement la mesure, de manière à présenter aux spectateurs le véritable tableau

de la lutte et même du pancrace. Du reste, cette danse s'éxécutoit comme celles des oschophories et les bachiques. Voilà pourquoi on la rapportoit aussi à Bacchus. Selon Aristoxène, les anciens, avant de paroître sur le théâtre, s'exerçoient d'abord à la gymnopédique, et ensuite passoient à la pyrrique; celle-ci s'appeloit aussi *chironomie*, ou la gesticulation des mains.

L'hyporchématique * est celle que le chœur exécute en chantant. C'est pourquoi Bachilide dit:

« Ce n'est pas l'ouvrage des gens assis, ni lents. »

Pindare la fait exécuter par

« Une troupe de vierges lacédémoniennes. »

Ce sont aussi, dans ce même poète, des Lacons qui la dansent; et elle peut s'exécuter avec des hommes et des femmes. Les modes les plus parfaits des chants sont ceux qui peuvent être accompagnés de la danse; or, ce sont les *prosodiaques* ** et les *apostoliques :* on les appelle aussi *parthéniques*, de même

* Eunapius observe que ce fut cette danse qu'Aristophane employa sur le théâtre, pour perdre Socrate. V. Vie d'*Ædesius*.

** Chantés comme pour saluer le dieu, en entrant dans son temple.

que leurs analogues. Parmi les hymnes *, on chantoit et dansoit les uns; mais on ne faisoit que chanter les autres. C'est ainsi que les hymnes en l'honneur de Vénus, de Bacchus et d'Apollon étoient tantôt chantés et dansés, tantôt ne l'étoient pas.

Il y a chez les Barbares, comme chez les Grecs, des danses de certain mérite, d'autres fort méprisables. La cordax de ceux-ci, par exemple, est fort grossière, mais leur emmélée est au contraire très-belle. On doit en dire autant de la cidaris des Arcadiens, et de l'alétère chez les Sicyoniens, danse qui a aussi le même nom à Ithaque, selon le rapport d'Aristoxène, l. 1 de ses *Comparaisons*. Voilà donc ce que je me proposois de dire sur la danse.

La musique n'avoit anciennement pour règle générale que le beau, et l'art savoit donner à chaque partie l'ornement qui lui convenoit. Voilà pourquoi il y avoit des flûtes particulières pour chaque mode, et chaque musicien qui alloit disputer le prix aux jeux publics, se munissoit des flûtes convenables pour exécuter les pièces faites sur les modes particuliers. Mais Pronomus de Thèbes imagina des

* Lisez, *toon de hymnoon tous m. oor. — Tous de ouk.*

flûtes *, avec lesquelles on pouvoit jouer indifféremment des pièces faites sur les modes quelconques.

Aujourd'hui on fait de la musique au hasard et sans jugement. C'étoit autrefois une preuve d'impéritie, que d'être approuvé par le vulgaire : voilà pourquoi un joueur de flûte ayant été fort applaudi de la foule, Asopodore de Phliase, qui n'étoit pas encore sorti de l'*hyposcène*, dit aussitôt : « Pourquoi « donc tout ce bruit ? certes il faut qu'il y ait ici « quelque chose de bien mauvais dans ce qu'on a « entendu ; autrement cet homme n'auroit pas mé- « rité tant d'approbations. » Je sais cependant que quelques écrivains prêtent ce propos à Antigenide.

De nos jours, on s'imagine être parvenu au suprême degré de l'art, si l'on a eu quelques succès au théâtre. « C'est pour cette raison, dit Aristoxène, dans ses Mélanges bachiques, que nous agissons comme les Posidoniates qui habitent sur les bords de la mer de Toscane. Après avoir été originairement Grecs, ils sont devenus Toscans ou Romains, c'est-à-dire, Barbares ** ; ils ont perdu leur langue,

---

* Casaubon se trompe singulièrement ici. V. Pausanias, *Beotic.*, p. 291. Edit. Sylburg.

** Les Grecs ont toujours méprisé les Romains jusqu'au bas empire.

oublié leurs usages, et ne font plus qu'une des fêtes de la Grèce, s'y rassemblant pour se rappeler encore une fois par an les noms antiques des choses et des lois de leur pays. Mais ils se séparent après des gémissemens, des cris, et après avoir mêlé leurs larmes les uns avec les autres. Il en est de même de nous actuellement; nos théâtres sont devenus barbares, et notre musique prostituée au bas peuple, ne ressemble plus *, pour ainsi dire, à l'ancienne, dont peu de gens parmi nous sont encore jaloux de se rappeler le caractère. » Ainsi s'explique Aristoxène.

CHAP. VIII. Ces réflexions semblent m'amener naturellement à disserter sur la musique. En effet, ne voyons-nous pas que Pythagore de Samos, philosophe si renommé, s'est occupé avec beaucoup de soin de la musique; et les preuves en sont assez nombreuses. Il assuroit même que tout l'univers étoit arrangé selon les proportions les plus exactes de la musique. On peut dire aussi que l'ancienne sagesse de la Grèce étoit particulièrement livrée à l'étude de

* Je garde *diaphora.*

la musique. Voilà pourquoi on jugea pour lors qu'Apollon étoit le plus habile musicien et le plus sage parmi les dieux, comme Orphée parmi les demi-dieux ; c'est même pour cette raison qu'on appela *sophistes*, c'est-à-dire, *savans*, ceux qui s'occupoient de cet art. Eschyle rappelle ce mot dans ce vers.

« C'est donc un *sophiste* qui joue habilement de la *chelis* *. »

Or, que les anciens aient eu beaucoup de goût pour la musique, c'est ce qu'on voit par les vers d'Homère qui, pour donner à toute sa poésie la mélodie la plus délicate, fit, sans balancer, nombre de vers avec quelque *temps* de moins **, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin. Mais Xénophane, Solon, Theognis, Phocylide, et même Périandre, poète élégiaque de Corinthe, et plusieurs autres peu jaloux de donner à leurs vers cette savante mélodie, ont tous fait leurs vers avec le nombre précis des temps et l'ordre des mètres, ne voulant pas que leurs vers fussent défectueux dans aucune

* Voyez plus loin le sens de ce mot.

** Tous les fades grammairiens grecs disent la même chose, mais tous se trompent. Il falloit consulter l'oreille et les temps qu'Homère donnoit à ses syllabes ; mais ceci me meneroit trop loin.

de leurs parties, comme le sont ceux d'Homère, *au moins en apparence.*

Or, on appelle *acéphales* ceux qui *clochent* * au commencement: tel est ce vers,

« *Epeidee neeas te kai Hellesponton hikonto.* »
« Lorsqu'ils furent arrivés aux vaisseaux et à l'Hellespont. »

Et cet autre,

« *Epitonos te tanysto boos iphi ktamenoio.* »
« Le lien du bœuf violemment tué fut tendu. »

On appelle *lagares* ceux qui clochent au milieu: tel est ce vers,

« *Aipsa d'ar Aineian hyion philon Agchisao.* »
« Aussitôt Enée le cher fils d'Anchise. »

Et cet autre,

« *Ton auth' heegeestheen Askleepiou duo paides.* »
« Les deux fils d'Esculape les conduisoient. »

On appelle *meioures* ceux qui clochent au dernier pied: tel sont ces vers,

« *Troes d'errigeesan hopoos idon aiolon* ophin. »
« Les Troyens frissonnèrent en voyant ce serpent bigarré. »
« *Kalee Kassiepeia theois demas eoikyia.* »
« La belle Cassiopée semblable aux divinités par son port. »

---

* Ce mot répond à celui du texte.

« *Tou pheron empleesas askon megan ende kai eeia.* »
« J'en emplis une grande outre ; et dedans des provisions. »

Les Lacédémoniens ont été particulièrement attachés à la musique, et en ont fait le plus d'usage. Ils ont aussi eu parmi eux nombre de poètes lyriques, et ils conservent encore avec soin les anciennes odes de leur pays, les étudient scrupuleusement, et n'y souffrent aucun changement. Voilà pourquoi Pratinas a dit :

« Le lacon est une cigale faite pour les chœurs. »

Aussi leurs poètes appeloient-ils l'ode,

« Le président des chansons enchanteresses. »

Et les vers lyriques,

« Les traits ailés des muses *. »

Ils passoient volontiers d'une vie sobre et austère aux plaisirs de la musique, art qui a tout ce qu'il faut pour charmer ; ainsi ceux qui l'entendoient ne pouvoient que se réjouir.

Démétrius de Byzance, l. 4 *du Poème*, observe qu'on appeloit alors *chorages*, ceux qui étoient à la tête des chœurs, en régloient les chants, de manière

* Je garde le texte.

que personne ne fît pas de dissonnance, et ne s'écartât pas des lois de l'ancienne musique. Aujourd'hui, on donne le nom de chorage à celui qui fait les frais de l'appareil d'un spectacle théâtral.

Les Grecs aimoient passionnément la musique, dans l'antiquité, mais assujettie à des règles précises. Le désordre s'y étant introduit par la suite, et presque tous les anciens usages étant tombés en désuétude, le système de la musique se perdit; on introduisit des modes vicieux, et l'on vit succéder parmi ceux qui en faisoient usage, la mollesse à une aimable douceur, l'effronterie et la licence à une grave modération. Ce désordre ira peut-être en augmentant, si quelqu'un ne rappelle l'ancien systême de la musique de nos pères.

De leurs temps, les exploits des héros, les louanges des dieux étoient les seuls objets des chants. C'est pourquoi Homère dit:

« Achille chantoit les glorieux exploits des héros. »

Il dit ailleurs que:

« Phémius savoit nombre de chansons capables de charmer,
« tant sur les hauts faits des hommes, que sur ceux des dieux,
« et que les chantres célébroient dans leurs vers. »

Cet usage s'est aussi conservé chez les Barbares, comme le rapporte Dinon dans ses Persiques : en effet, ce furent des chantres qui prédirent la valeur du premier Cyrus, et la guerre qu'il devoit déclarer à Astyage.

« Lorsque Cyrus, dit Dinon, s'en retourna en Perse, il avoit été mis à la tête des *Rabdophores*, ensuite il avoit eu le commandement des Oplophores; et ce fut à cette époque qu'il partit. Astyage qui étoit alors à table avec ses amis, fait venir Augarès un des plus célèbres chantres de sa cour. Le musicien se rend à l'ordre, entre et chante quelques morceaux d'usage en pareille circonstance ; mais en finissant, il dit :

« On lâche dans le marais une grande bête plus hardie qu'un
« sanglier; et qui, après s'être approprié les lieux où elle se jettera,
« combattra facilement, avec un petit nombre, les plus nombreux
« ennemis. »

Astyage lui demandant quelle étoit cette bête, le chantre répondit : *C'est Cyrus* le Persan. Astyage réfléchissant que ce soupçon pouvoit être bien fondé, envoya du monde pour ramener Cyrus : ce fut sans succès.

J'avois encore beaucoup de choses à dire sur la

musique ; mais le bruit des flûtes me frappe les oreilles. Je vais donc finir mes longs détails à ce sujet, après avoir ajouté quelques vers du *Philaule* de Philétère.

« Oh ! Jupiter ! Oui, il est bien glorieux de mourir au son de la
« flûte ; il n'est permis qu'à ceux qui meurent ainsi, de jouir des
« plaisirs de l'amour dans le tartare : mais, pour ces gens grossiers
« que l'art de la musique n'a point polis, on les condamne au
« tonneau percé. »

Après cela, on vint à demander ce que c'étoit que la *sambuque*. « La sambuque *, dit Masurius, est un instrument d'un son aigu ; Euphorion, qui est aussi poète épique, en a donné les détails dans son Traité des Jeux isthmiques. Selon lui, elle est en usage chez les Parthes et chez les Troglodytes ; et c'est un instrument à quatre cordes. Il cite à ce sujet le témoignage de Pythagore qui en a, dit-il, parlé dans son ouvrage sur la mer rouge.

On donne aussi le nom de sambuque à une des machines poliorcétiques **, dont Biton a décrit la

* Voyez-en la vraie forme dans l'Angleterre ancienne de M. Strutt, imprimé chez Maradan, à Paris, volume des figures. Je conseille de conférer cet ouvrage, avec celui de M. de la Borde, sur la musique, 4 vol. in-4°., pour les figures de tous les instrumens dont il va être parlé.

* M. de Maizeroi l'a fait graver dans son Art des Siéges. Casaubon ne

figure et la construction dans le Traité des Machines qu'il a dédié à Attalus. Selon André de Palerme, cette machine s'approchoit des murs des ennemis par le moyen de deux tréteaux.., et on l'appeloit *sambuque*, parce que, étant dresséé, le vaisseau et l'échelle ne font qu'une figure; or, cette figure est presque celle de la sambuque.

Selon Moschus, l. 1 des Machines, la sambuque poliorcétique est dûe aux Romains; et c'est Héraclide de Tarente qui en imagina la forme. Selon Polybe, l. 8 de ses Histoires, Marcellus fort maltraité au siége de Syracuse par les machines que faisoit agir Archimède, dit, il se sert de mes galères comme de cyathes, pour puiser à la mer, et faisant trébucher mes sambuques par les coups dont il les frappe, il les chasse honteusement du lieu où l'on boit *.

Emilianus, à ces mots, prit la parole: « mon cher

---

sait ce qu'il dit au sujet de cette machine. Il y avoit deux espèces de sambuques, dont l'une s'employoit sur terre, l'autre sur des vaisseaux. V. M. de Maizeroi, si vous voulez comprendre notre auteur où il y a une lacune.

* Du *festin*; comme si elles étoient ivres. V. Plutarque, Vie de Marcellus.

Masurius, amateur de la musique autant que je le suis, je me demande souvent à moi-même, si, ce qu'on appelle *magadis*, est une espèce de *flûte* ou de *cithare?* Car le charmant Anacréon dit quelque part:

« O Leucaspis! je joue la magadis à vingt cordes; mais toi, tu « es tout fier de la beauté de ta jeunesse. »

Et d'un autre côté, Ion de Chio parle de cet instrument comme d'une espèce de flûte, dans son *Omphale.* Voici le passage:

« Que la magadis, flûte de Lydie prélude aux chants. »

CHAP. IX. Aristarque le grammairien, expliquant cet iambe, dit formellement que la magadis * est une espèce de flûte. C'est cet Aristarque que Panétius, philosophe de Rhode appelle *devin*, vû la sagacité avec laquelle il saisissoit le sens des ouvrages poétiques. Mais ni Aristoxène n'a dit cela dans son Ouvrage sur les Joueurs de Flûte, ou sur les Flûtes et les Instrumens; ni même Archestrate, dans les deux livres qu'il a écrit sur *les Joueurs de Flûte;* ni Pyrandre, ni Phyllis de Délos, dans leurs Traités sur le même sujet; ni Euphranor.

* J'en ai parlé, et je soutiens que c'est un instrument à cordes.

Cependant

Cependant Tryphon, l. 2 des *Dénominations*, s'exprime ainsi : « mais la flûte qu'on appelle *magados* * ; » et dans un autre passage : « la *magadis* fait entendre en même temps un son grave et un son aigu ; ce qui est conforme à ce que dit Alexandride dans son *Oplomaque* ** :

« Je babillerai d'un ton aigu et grave comme la magadis. »

Mon cher Masurius, il n'y a que toi ici qui puisse me résoudre cette difficulté. Masurius lui répond : « Ami Emilien, Didyme le grammairien, dans son Commentaire corrigé sur Ion, entend par magadis *** une flûte *citharistrie*, dont Aristoxène fait mention, §. 1 de la *Perforation* des Flûtes. Or, il y reconnoît cinq sortes de flûtes, les parthénies, les pédiques, les citharistries et les complettes. Il faut donc qu'il manque ici quelque chose qui fasse la suite du discours d'Ion ; de sorte qu'il y soit dit, *la magadis* **** est

* Voilà l'origine de l'erreur. Il y avoit une flûte appelée *magadôs*, parce qu'elle servoit à accompagner la *magadis*, et l'on a confondu les deux noms.

** Athlète qui disputoit le prix à la course, couvert d'un large bouclier, et avec un seul soulier : j'en ai parlé.

*** Lisez ici *magados*, selon la note précédente.

**** Lisez encore *magados*. Quant aux flûtes précédentes, je les ai expliquées.

une flûte qui se joue pour accompagner la *magadis*. En effet, la magadis est un instrument *psaltique* *, selon Anacréon, et de l'invention des Lydiens. C'est aussi pourquoi Ion donne l'épithète de *psaltries* aux Lydiennes, dans son *Omphale*. Voici le passage :

« Mais vous Lydiennes *psaltries*, qui répétez les vieilles chansons,
« faites honneur à cet étranger. »

Théophile, poète comique, dit dans son *Néoptolème*, *magadizer*, pour chanter accompagné de la magadis. Voici le passage :

« Ce coquin de fils, le père, la mère peuvent *magadizer*, assis
« sur la roue ; mais aucun de nous ne chantera cette chanson. »

Euphorion dit dans son Traité des Jeux isthmiques, que la magadis est un instrument fort ancien dont la forme fut changée assez tard, et qu'on l'appela dès-lors sambuque. Cet instrument étoit, ajoute-t-il, d'un grand usage à Mitylène ; et Lesbothémis, ancien statuaire, y avoit fait une statue représentant une des muses avec une magadis à la main.

Selon Ménechme, dans son ouvrage sur les ar-

* Qui se pince, en chantant avec.

tistes, ce fut Sapho qui inventa la *pectis*, même instrument que la magadis. Aristoxène écrit que la magadis et la pectis se jouent sans *plectre* *, mais en *pinçant les cordes* en même temps que l'on chante; que c'est pour cette raison que Pindare, dans un *scolie* en l'honneur d'Hiéron, appelle la magadis, *pseaume antiphthongue*, parce que l'on faisoit entendre en même temps sur cet instrument un accord d'octave **, en accompagnant des enfans et des hommes qui chantoient de même.

Phrynicus a dit aussi dans ses *Phénisses* :

« Chantant des airs, et faisant les uns le dessus, les autres la « basse. »

Sophoclé écrit dans ses *Mysiens* :

« Mais nombre de triangles phrygiens faisoient la basse ***, en « résonnant de concert avec les cordes de la pectis lydienne. »

Quelques-uns demandent comment la magadis

* C'est-à-dire *non en frappant*; car l'onglet de métal avec lequel on pinçoit, se nommoit aussi *plectre* par abus. Du reste, je paraphrase un peu ici, pour faire sentir l'auteur.

** Ce passage est remarquable. Les anciens ne confondoient point cette *synodie* avec la symphonie proprement dite.

*** Je lis *hyphymnei*, comme le sens l'exige.

n'existant pas encore du temps d'Anacréon, ce poète a pu en faire mention en ces termes :

« O Leucaspis ! je chante en faisant résonner ma magadis à vingt
« cordes. »

En effet, les instrumens à un grand nombre de cordes, ne se sont vus que fort tard. Mais Posidonius assure qu'Anacréon entend seulement parler des trois modes sur lesquels il jouoit, savoir, le phrygien, le dorien et le lydien, dont chacun exigeoit le nombre de sept cordes; qu'ainsi le poète a eu raison de dire qu'il jouoit avec vingt cordes, en omettant une pour faire un nombre rond.

Néanmoins Posidonius semble ignorer que la magadis est un instrument ancien; car Pindare dit clairement que Terpandre avoit imaginé le *barbitos* qui s'accordoit *en partie* avec la *pectis*, qui étoit d'usage chez les Lydiens. Voici le passage du poète :

« Terpandre de Lesbos l'imagina comme un instrument d'un son
« correspondant avec la pectis lydienne, dont il avoit entendu le
« son noble dans quelques repas. »

Or, la pectis et la magadis sont le même instrument, selon ce que disent Aristoxène et Ménechme de Sicyone dans son Traité des *Artistes*. Ménechme as-

sure même que Sapho, qui est plus ancienne qu'Anacréon, joua la première de la pectis. Mais Terpandre est aussi plus ancien qu'Anacréon: en voici la preuve.

« Ce fut Terpandre qui remporta le premier le prix à la fête des Carnées, comme le rapporte Ellanicus, dans ce qu'il a écrit sur ces jeux, tant en vers qu'en prose. Or, les Carnées furent établis vers la vingt-sixième olympiade, selon la chronologie de Sosime. »

Mais, d'un autre côté, Hiéronyme dit dans son Livre sur les Citharèdes, (qui est le cinquième qu'il ait écrit sur les poètes,) que Terpandre étoit contemporain du législateur Lycurgue: or, celui-ci, de l'aveu de tous les historiens, fixa avec Iphitus d'Elée *; la première époque des jeux olympiques.

Euphorion dit aussi que les instrumens à un grand nombre de cordes ne diffèrent que de nom, et que l'usage en est extrêmement ancien. Mais Diogène le tragique dit que la pectis diffère de la magadis. Voici le passage; il est de sa *Sémélée*.

« Mais j'ai ouï dire que des femmes, nées de riches Phrygiens,

---

* Anacréon vivoit vers la 60e. olympiade, et ainsi à peu près 140 ans après Terpandre.

« et ornées des bandelettes de Cybèle asiatique, chantent des « hymnes à l'honneur de cette déesse, sage et habile en médecine*, « en s'accompagnant du bruit des tambours, et du son grave des « cymbales d'airain, qu'elles frappent les unes contre les autres à « leurs mains; cependant j'ai ouï dire aussi que des vierges de « la Lydie et de la Bactriane, lesquelles habitent près du fleuve « *Halys*, révèrent Diane, déesse du Tmole, sous l'ombrage « épais d'un bocage de lauriers, faisant retentir des triangles et « des pectides en contrepartie, accompagnées des fredons de la « magadis, tandis qu'une flûte joue de concert avec les chœurs « des danses, selon l'usage ** de la Perse. »

Phyllis de Délos met de la différence entre la pectis et la magadis, comme on le voit par ce passage de son livre 2 de *la Musique*. « Les phénices, dit-il, les *pectis*, les *magadis*, les sambuques, les iambiques; les triangles, les clepsiambes, les ennéacordes. On appeloit *iambiques* les instrumens avec lesquels on accompagnoit en accord le chant des iambes, et *clepsiambes* ***, ceux qui accompagnoient ces mêmes chants, mais sans en suivre précisément la mesure. Les magadis servoient à faire les octaves,

* Minerve, comme Apollon, Bacchus, étoit adorée sous ce rapport.

** Ou, selon le *nome* ou le *mode*.

*** Notez cette explication des *clepsiambes*.

et se montoient de manière à être à l'unisson de la voix des chanteurs.

Il y avoit encore d'autres instrumens, tels que le barbitos ou le *barmos* *, et nombre d'autres, tant à cordes, que pour rendre seulement un son quelconque. Car, outre ceux à vent et ceux qui étoient garnis de cordes, on en avoit de disposés uniquement pour faire du bruit, telles étoient les *crembales*, dont parle Dicéarque, dans son ouvrage sur la manière de vivre de la Grèce, disant : « Certains instrumens qui font un bruit sonore, touchés avec les doigts, furent autrefois d'un usage très-commun parmi les femmes, pour danser et accompagner la voix ; c'est ce qu'on voit manifestement dans l'hymne en l'honneur de Diane, et qui commence ainsi :

« Diane ! j'ai le dessein d'entonner à ta gloire une hymne qui te
« plaise, pendant ** que cette autre (*femme*) fera retentir dans
« ses mains ces crembales d'airain doré.

Ermippe s'est servi du mot *crembaliser* dans ses Dieux, pour *agiter les crembales*. Voici le passage :

---

* Je l'ai expliqué.

** Je lis *eph' himeron hymnon* hienai, *teoos teena de tis al. chr. kr. ehal. cher. synkrouei :* et tout est très-clair.

« Ils *crembalisent* avec des *lepas* * qu'ils ont arrachés des roches. »

Didyme dit que quelques-uns ont coutume de faire à ceux qui la dansent certain bruit mesuré, en agitant l'un contre l'autre des coquillages de moules ou d'huitres, au lieu de jouer de la lyre, comme le rapporte aussi Aristophane dans ses *Grenouilles*.

On lit dans Artemon, l. 1 de la *Colonne sépulcrale de Dénys*, que Timothée, selon plusieurs personnes, s'étant servi d'une magadis où il y avoit plus de cordes qu'aux autres, fut dénoncé chez les Lacédémoniens, comme ayant porté atteinte à l'ancienne musique : quelqu'un allant même couper les cordes qu'il avoit de surplus à son instrument, il leur indiqua chez eux un petit Apollon qui avoit une lyre garnie d'autant de cordes ; et il fut absous.

Si l'on en croit Douris, Traité de la Tragédie, la magadis fut ainsi appelé du nom de certain *Magdis*, Thrace de nation. Apollodore dit, dans sa réponse à la lettre d'Aristoclès, que la magadis étoit ce qu'on appelle actuellement *psaltérion* ; mais que pour le clépsiambe, le triangle, l'élyme et l'ennéacorde, ces instrumens ne sont presque plus d'usage.

---

* Coquillage expliqué, dont ils faisoient comme des *castagnettes*.

Alcman

Alcman a dit:

« Renoncer à la *magadis.* »

Sophocle écrit dans sa pièce intitulée *Thamyras :*

« Des *pectes*, (pectides), des lyres et des magadis, et tout ce
« qu'il y a (*d'instrumens*) d'un son agréable, chez les Grecs. »

Téleste nous apprend ainsi dans son *Dithyrambe nuptial*, que eet instrument avoit cinq cordes.

« Mais un autre frappant l'air d'une voix aussi bruyante que le son
« d'un cornet, animoit le jeu de sa magadis, faisant aller et venir
« avec rapidité sa main flexible * sur tout l'espace des cinq cordes
« très-tendues. »

Je sais aussi que les rois de Thrace faisoient jouer d'un instrument particulier, lorsqu'ils étoient à table: c'est Nicomède qui le rapporte dans son ouvrage sur Orphée.

Quant à l'instrument appelé *phenix* **, il eut ce nom des Phéniciens qui en furent les inventeurs,

---

* Ce mot est analogue au *diaulei* et *dolicheuei* de Philon, *faire le tour.*

** C'est une espèce de Psalterion ou *Spadice*, dont parle Quintilien, l. 1, et qu'il conseille d'éloigner du jeune beau sexe, comme portant à la volupté. C'est le vrai *lyrophenix.*

selon ce que disent Ephore et Scamnon, dans leurs ouvrages sur les *Inventions.* Mais Sémus de Délos, l. 1 de sa *Déliade*, dit que ce fut parce que les *coudes* en avoient été faits du palmier qui étoit à Délos. Il dit encore que ce fut une sibylle qui se servit la première d'une sambuque : Scamnon que je viens de citer est de cet avis. Semus ajoute qu'elle eut ce nom de certain Sambyx qui l'imagina.

Il est un autre instrument de musique nommé *trépied*, sur lequel Artémon déja cité s'exprime ainsi : « Ce qui nous laisse ignorer si plusieurs des instrumens dont on parle ont vraiment existé : tel, par exemple, le trépied de Pythagore de Zanthe. Comme il n'a été que peu de temps en vogue, peu de personnes l'ont connu, soit parce qu'il étoit difficile à manier, soit qu'on l'ait abandonné peu après son invention pour une autre raison quelconque.

Ce trépied étoit analogue à celui de Delphe *, et en avoit eu son nom. Il tenoit lieu de trois ci-

* Ce trépied mystique de Delphe est très - ingénieusement représenté dans le bel exemplaire des vases de Peiresc, au Cabinet des estampes, *Bibl. du Roi.* C'est un morceau infiniment curieux ; il faut le voir, pour bien comprendre notre auteur.

Quant au trépied de Pythagore, mais qui est sans doute plus ancien que

thares. Les pieds étant placés sur une base facile à tourner, on donnoit à ce trépied les positions qu'on vouloit, comme aux siéges tournans. Quant aux trois intervalles qui se trouvoient entre les pieds, il y plaçoit en haut dans chacun, ce que l'on appelle *le coude*, et en bas, une traverse parallèle au coude. Il fixoit les cordes au coude, et les bandoit aux traverses avec des chevilles. Au dessus des coudes, il terminoit le haut du trépied par une espèce de *ciel* qui couvroit en même temps le bassin fixé aux trois pieds, et les cordes * tendues sur les côtés ; ce qui donnoit à l'instrument une forme élégante, et faisoit rendre un son plus fort. Quant aux cordes des intervalles, il les avoit tendues, dans l'un, sur le ton dorien, dans l'autre, sur le lydien, et

---

lui, M. de la Borde l'a fait graver à peu près dans son ouvrage sur la Musique. Il y manque les *coudes* et la calotte hémisphérique qui forme le *kosmos* d'Athénée. Cet hémisphère posé sur le trépied complettoit le globe ou *monde, kosmos*, moyennant l'autre hémisphère ou bassin hémisphérique qui demeuroit sur le trépied, mais posé de manière que la partie convexe fût tournée vers la base. Ce globe se voit complet au trépied d'Apollon, qui est gravé dans l'*Apothéose d'Homère*, publiée par Cuper ; il y a même des médailles où l'hémisphère supérieur est parsemé de quelques étoiles. Voilà tout ce que je dois en dire ici.

* Lisez *inioon* les cordes, non *enioon*.

dans le troisième, sur le phrygien, et jouoit ainsi sur les trois modes.

Pour cet effet, il s'asseyoit sur un siége placé à une distance convenable de l'instrument qu'il saisissoit de la main gauche au besoin, et se servoit du plectre * avec la droite. Pour jouer sur le mode qu'il lui plaisoit, il faisoit tourner avec le pied la base qui obéissoit facilement; et prenant tantôt un côté, tantôt l'autre, il en usoit à son gré. Le mouvement de la base, qui cédoit facilement à l'impulsion du pied, lui amenoit avec rapidité sous la main l'un des trois systêmes qu'il desiroit. Enfin, il avoit accoutumé sa main à changer de position si légèrement, qu'une personne qui n'auroit pas vu ce qui se passoit, et n'en auroit jugé qu'à l'oreille, auroit cru entendre trois citharistes jouer chacun avec un instrument monté sur un mode différent. Mais ce trépied qui fut si fort admiré pendant la vie de Pythagore, fut bientôt abandonné après sa mort.

Quant à l'art de jouer de la cithare simple, ménechme dit qu'il est dû à certain Aristonique, Argien qui demeuroit dans l'île de Corfou, et contemporain

---

* De *l'onglet*.

d'Antiochus. Mais selon Philochore, l. 3 de son Attique, Lysandre, cithariste de Sicyone changea le jeu de la cithare simple, en prolongeant les tons grêles *, et les rendant plus pleins; de sorte qu'il rendit les sons de cet instrument analogues à ceux d'une flûte : invention dont Epigone ** propagea le premier l'usage. Lysandre, ôtant donc cette dureté sensible au jeu de la cithare simple, fit apercevoir sur la cithare des sons dont les nuances se fondoient agréablement les unes dans les autres, et il fut le seul qui ôta à l'iambique et à la magadis, instrumens qui lui étoient antérieurs, cette espèce de *son sifflant* *** qu'on y remarquoit: il perfectionna même l'art, jusqu'à imaginer de joindre des chœurs au jeu des instrumens. Ménechme dit encore que Dion de Chio joua le premier, sur la cithare, les chants des libations qu'on fait aux fêtes de Bacchus.

Selon les Cypriaques de Timomachus, Stésandre

* Je lis *mikrous*, non *makrous*.

** Sens équivoque du grec. Voyez Meibomius sur cet Epigone, *Music. veter.*

*** Texte *Syrigme*. Le texte est ici fort altéré; mais lisez sans balancer, *kai tees iambykees, kai magadidos, organoon toon pro autou, ton kaloumenon syrigmon*.

de Samos perfectionna aussi beaucoup l'art, et chanta le premier à Delphe, en s'accompagnant de la cithare, les combats écrits par Homère, commençant par ceux de l'Odyssée.

D'autres disent que les premiers chants qu'on accompagna de la cithare *, furent les chansons amoureuses, et qu'Amétore d'Eleuthèrne, dont les descendans s'appellent encore aujourd'hui *les Amétor*, imagina cet accompagnement. Mais Aristoxène dit que comme on imagina les parodies des vers hexamètres pour faire rire, de même Œnopas imagina les citharédies; en quoi il fut imité par Polideucte l'achéen, et par Dioclès de Cynèthe.

Il y eut aussi des gens qui firent des chansons dans le langage du bas peuple **. Phanias d'Eresse en parle ainsi dans son ouvrage contre les Sophistes: « Télénice de Byzance, et Argus, poètes qui ont parlé le langage des halles dans leurs vers, ont réussi dans ce genre de poésie qui alloit bien à leur caractère; mais ils n'ont jamais approché en rien des noms de Terpandre, ni de Phrynis. Alexis a fait

* Je lis *kitharoodeesai.*

** Comme cell s de Vadé.

mention d'Argus dans son *Apobate*, en ces termes :

« A. Quelle espèce de chansons a-t-il faites ? B. D'admirables.
« A. Approche-t-il d'Argus ? B. Oh ! il est bien au-delà, ma foi ! »

Anaxandride dit dans son *Hercule :*

« A. Cet homme me paroît avoir de l'esprit ; avec quelle manière
« aisée il a pris son instrument ; avec quelle prestesse il a joué
« ce qui lui venoit en tête ! Quel jeu ! quelle adresse ! B. En voilà
« autant qu'il m'en faut ; ainsi je veux, après cette épreuve, t'en-
« voyer t'exercer chez Argus, afin que tu y apprennes à vaincre
» les grands maîtres : *entends-tu* l'ami ? »

L'auteur des *Pauvres*, pièce attribuée à Chionide, fait mention de certain Gnésippe qui s'est exercé dans le genre de la poésie badine. Voici ce qu'il en dit :

« Par Jupiter ! ni Gnésippe, ni Cléomène ne sauroient nous faire
« trouver quelque plaisir à cela, avec leurs instrumens à neuf
« cordes. »

Celui qui a fait la pièce des *Ilotes*, dit :

« C'est aux anciens poètes * Simonide, Alcman, Stésichore qu'il
« appartient de chanter ; mais à Gnésippe d'écouter, lui qui n'a
« su faire que des chansons nocturnes aux adultères pour aller
« appeler les femmes, en s'accompagnant ** de l'iambique et du
« trigone. »

---

* Lisez *toon — archaioon.*

** Lisez *echousin* non *echontas.*

Cratinus écrit dans ses *Onanistes :*

« A. Que me demandes-tu ? B. Rien, Gnésippe. Pour moi ! ...
« Car j'enrage ! ... Non, je n'ai jamais rien vu de si fou, ni de
« si vide de sens *. »

Il se moque aussi de ses poésies dans ses *Bouviers :*

« Lorsque Sophocle demandoit le chœur **, cet homme ne l'a-t-il
« pas cédé à Cléomaque, lui à qui je ne voudrois pas permettre
« de donner une pièce, même aux fêtes d'Adonis, si j'étois Ar-
« chonte. »

Et dans ses *Heures :*

« Qu'il aille paître, lui qui fait jouer la tragédie de Cléomachus,
« avec des *épileuses* ***, et, formant ses chœurs de femmes qui ne
« font qu'arracher comme poil à poil, de pitoyables vers sur le ton
« lydien. »

Téléclide en effet nous apprend dans ses *Sterroi*, que ce poète avoit commis nombre d'adultères.

Quant aux poésies érotiques et à celles qu'on appelle locriques, Cléarque dit qu'elles ne différoient pas des poésies de Sapho et d'Anacréon. Il y a aussi

---

* Suppléez — *Que tes ouvrages.*

** Lisez ici Casaubon.

*** On a déja vu que les Athéniennes se faisoient éfeuiller leur *rosier*, à l'âge de puberté. Il y avoit des femmes qui faisoient ce métier.

dans

dans les poésies d'Archiloque, et dans les *Epicichlides* d'Homère beaucoup de morceaux auxquels le mètre poétique donne un caractère passionné. Ce qu'a même écrit Asopodore sur l'amour, et en général le ton des lettres érotiques ont une teinte de poésie, quoique ce ne soit que de la prose.

CHAP. X. Lorsque Masurius eut achevé ces longs détails, on apporta les *secondes tables* * qu'on rangea à la ronde. C'est ce qui se fait souvent chez nous, et non-seulement aux Saturnales, jour auquel les Romains ont coutume de régaler leurs esclaves, et d'en faire toutes les fonctions. Or, cet usage vient des Grecs. La même chose se fait aussi en Crète, le jour des *Ermées* ** ou fête de Mercure, comme le dit Caristius dans ses Commentaires historiques : « Les maîtres y servent les esclaves qui sont à

* Je garde cette expression qui ne répond pas proprement à ce que nous appelons le dessert, quoiqu'il y ait de l'analogie. Voyez avant de lire ce qui va suivre, ce que dit à ce sujet Stuck dans ses *Antiquités convivales*. Il me dispense de commentaire.

** Mercure et Saturne étoient la nature considérée sous le même rapport, quoique avec quelques accessoires différens. V. mes notes sur les lettres américaines du comte Carli.

table. » Il y a pareillement à Trézène une assemblée dans le mois *gérestion*; elle dure plusieurs jours. Pendant un de ces jours-là, les serviteurs jouent aux osselets avec les citoyens, et les maîtres leur donnent un repas, selon le même Carystius.

Berose écrit l. 1 de ses Histoires de Babylone, que tous les ans, le 16 du mois *loüs* *, on fait une fête appelée *sacée*, qui dure cinq jours entiers. Il est alors d'usage que les esclaves commandent à leurs maîtres. On en sort un de la maison, vêtu d'un habit semblable à celui du roi, et on l'appelle *Zogane*. Ctésias rappelle cette fête, l. 2 de ses *Persiques*.

Les habitans de Coos au contraire, dit Macaréus, l. 3 de ses *Coaques*, n'admettent pas leurs esclaves au repas, lorsqu'ils offrent leur sacrifice à Junon. C'est pour cette raison que Philarque a dit ** :

« Il n'y a chez les Nysiriens que les hommes libres qui sacrifient;
« ce ne sont non plus, chez les habitans de Coos, que ceux de

---

* Mois d'*août*.

** Lisez ainsi les deux premiers vers tout défigurés, et abandonnés par Casaubon :

Nisyriois mounoi men eleutheroi eis'hierourgoi,
K'andrasi par kooois hoi eleutheron amar echontes.

Nisyros étoit une île détachée de Coos, et les habitans en avoient conservé les mœurs et les usages. V. Bochart, *Géograph.*

« condition libre qui ont part au sacrifice ; mais aucun esclave ne
« peut absolument y assister. »

Baton, rhéteur de Sinope montre clairement dans son ouvrage sur la Thessalie et l'Hémonie, que les Saturnales sont une fête qui vient de la Grèce, ajoutant qu'on l'appelle *Pélorie* chez les Thessaliens. Voici ce qu'il dit :

« Les Pélasges étoient à faire des sacrifices communs, lorsqu'un homme nommé Pélore vint annoncer à l'un d'entre eux, que de grandes secousses de tremblement de terre avoient entr'ouvert les lieux appelés *Tempée*; l'eau s'étant alors jetée par cette ouverture, des marais qu'elle formoit, dans le lit du Pénée, laissa découverte toute la contrée qui n'étoit que des lagunes auparavant. Les terrains s'étant ensuite desséchés, on n'y vit plus que des champs d'une beauté étonnante, et très-vastes. Le Pélasge apprenant cette nouvelle, présente à cet homme la table qui lui avoit été servie à lui-même. Tous les autres lui font le même accueil, lui apportent chacun ce qu'il a de meilleur, et le lui mettent sur sa table. Le Pélasge le sert avec empressement ; ses compatriotes les plus distingués montrent le même zèle à le servir selon la circonstance ; et c'est, dit-on depuis qu'ils

ont pris possésion de ces terrains, que se fait chez eux tous les ans un sacrifice à Jupiter *Pélore*. On y sert ensuite des tables splendides ; tout se passe avec la plus grande humanité dans l'assemblée ; on y admet les étrangers à table ; on délivre les prisonniers ; les esclaves sont traités et servis même par leurs maîtres, jouissent de la plus grande liberté ; enfin les Thessaliens célèbrent encore aujourd'hui les pélories * qui sont la plus grande de leurs fêtes.

Comme on nous servoit souvent des *epidorpismes* **, selon l'usage que je viens de rapporter, quelqu'un des convives cita ces vers des *Crétoises* d'Euripide :

« Les secondes pensées se trouvent quelquefois meilleures. En
« effet, que manque-t-il sur la table ? De quoi n'est-elle pas
« comme surchargée ? Elle est couverte de toutes sortes de mets
« de la mer ; on y voit de la chair tendre de veau, des gâteaux,
« des craquelins bien imprégnés du suc de l'abeille aux ailes
« jaunes. »

Eubule parle ainsi dans sa *Riche* :

« On vous vendra de tout ensemble dans le même endroit ; je veux
« dire Athènes. N'y trouve-t-on pas des huissiers, des raisins, des
« raves, du persil, des pommes, des témoins, des roses, des nèfles,

* *Pel-ôre* signifie proprement *ouverture* ou *chute de montagne*.

** Les mots grecs en italiques seront expliqués dans le discours.

« des *chories*, des rayons de miel, des pois ciches, des jugemens,
« du lait clair, de l'extrait de lait, des myrtes, des élections de
« magistrats faites au sort *, de la jacinthe, des agneaux, des clep-
« sydres, des lois, des dénonciations ? »

Pantien alloit parler sur chacune des choses qu'on nous servoit; mais Ulpien s'écrie, non, nous ne l'écouterons pas là-dessus, avant qu'il ait dit ce que c'est que les *épidorpismes*.

Pontien reprend, on entend par là les *desserts* **; car c'est ainsi, dit Cratès, que l'indique Philippide, dans son *Philargyre* ou *Amateur d'argent*. Voici le passage :

« Des galettes, des *epidorpismes*, des œufs, du sesame. Enfin,
« je n'aurois pas assez de la journée pour vous détailler tout. »

Diphile dit aussi dans son *Télésias* :

« Des friandises, des baies de myrthe, de la galette, des amandes;
« oh! voilà ce que je mange volontiers à l'épidorpisme. »

Sophile écrit dans son *Dépot :*

« Il est toujours agréable de se trouver à table avec les Grecs;
« rien même de plus charmant! Personne n'y crie : Verse à celui-ci
« deux cyathes, car il faut qu'il aille faire une riote chez la Ta-

---

* Ce que critiquoit adroitement Xénophon dans les *Dits mémor. de S.*

** *Tragèmes*, mot qui indique généralement tout ce qu'on sembloit ne faire que gruger au dessert. Je garderai ce mot par-tout.

« nagrique, pour y *épidorpiser*, étendu sur un lit, des friandises « d'âne *. »

Platon les appelle *métadorpies* dans son *Atlantique*. « La terre produisoit aux habitans toutes sortes de parfums, des fruits exquis tant à pulpe qu'à écorce dure, et tout ce qui peut flatter le plus aux *métadorpies*. »

CHAP. XI. On disoit anciennement *epidorpisasthai* pour *entragein*, manger, et pour *epideipneesai*, manger ce qui est servi après le repas. C'est ce qu'Archippe appelle *epiphorèmes* dans ce passage du *Mariage d'Hercule*.

« La table étoit pleine d'itrions et d'autres *epiphorèmes*. »

Hérodote écrit aussi l. 1 : « Ils se font servir peu de mets, en revanche ils consomment beaucoup d'*épiphorèmes*. »

Quant au proverbe *epiphorème* ** *abydenien*, on doit l'entendre d'un tribut qu'on payoit au port, comme Aristide l'explique l. 3. des *Proverbes*.

---

* Est-ce à la lettre là pâtisserie ou pâte frite, analogue à ce que nous appelons *pet-d'âne*. Tous les autres sens seroient obscènes ; ainsi passons.

** Proprement ici *contribution*.

Selon Denis, fils de Tryphon : « Anciennement, avant que les convives entrassent dans *le triclin*, on servoit à chacun sa portion sur une table particulière ; et lorsqu'il l'avoit mangée, on lui *apportoit* (*epipheresthai*) quantité de choses différentes ; et c'est de ce verbe qu'on a pris le mot *épiphorèmes*, pour désigner cela.

C'est dans ce sens que Philyllius dans son *Phréooryque* a nommé *épiphorèmes* ce qu'on sert (*apporte*) après le repas.

« Des amandes, de petites noix *epiphorèmes*. »

Platon, dans son *Ménélas*, les nomme *epitrapezoomes*, comme autant d'alimens qu'on apporte par *surcroit sur la table*. Voici le passage :

« Il m'a dit qu'il restoit peu des *epitrapezoomes*, parce que ce
« scélérat les avoit dévorés. »

Aristote dit dans son Traité de l'Ivresse, que les *tragèmes* se nommoient chez les anciens *troogalia*, mot qui désigne ce qu'on appelle autrement *épidorpismes*.

C'est Pindare qui a dit :

« Il est agréable à la fin du repas de voir encore du dessert (*troo-*
« *galion*), et beaucoup à manger autour de l'esclave qui sert. »

En effet il suffit de considérer tout ce qui est servi, pour dire avec Euripide :

« Voyez combien la vie est charmante à une bonne table ! »

Pindare nous montre dans ses *Olympiques*, avec quelle somptuosité les *secondes tables* étoient servies, lorsqu'il dit, au sujet des mets qu'on avoit faits de Pélope :

« A la fin du repas *, on servit ta chair et on en mangea. Mais à
« peine osé-je dire qu'un seul des dieux ait été si vorace ! »

Mais les anciens appeloient simplement *tables*, nos *secondes tables ;* comme on le voit dans ce passage de l'*Hercule satyrique* d'Achée :

« A. Oh ! d'abord nous allons nous réjouir en bien mangeant ;
« car on a servi. B. Et comment me régalerez-vous ensuite ? A. Je
« t'oindrai tout le corps d'un parfum exquis ! B. Mais, vous ne me
« donnerez pas auparavant de l'eau pour me laver les mains ?
« A. Oui certes ; et aussitôt on enlevera *la table* **.

Aristophane dit dans ses *Guèpes :*

« De l'eau sur les mains ; apporter les tables ***.

---

* Je lis *deutatais trapezais*.

** Ceci prouve à peine l'assertion d'Athénée.

*** Il est certain par le texte et le scholiaste du poète, qu'il s'agit là du commencement, non de la fin du repas. V. Aristoph. *Edit. Porti.*, p. 517.

Aristote,

Aristote, dans son Traité de l'*Ivresse*, nous indique de même les *secondes tables* par ce passage : « En général il faut admettre entre les mots *tragème* et *brooma* la même différence qu'entre *troogalion* et *edesma* ; c'est le vrai mot qu'emploient les Grecs ; car on sert des *broomes* parmi les *tragèmes* *. » C'est pourquoi celui qui a dit le premier des *secondes tables*, n'a pas mal parlé. En effet l'*épidorpisme* est une espèce de *tragématisme*, où l'on sert comme un second souper.

Mais voici ce que dit Dicéarque, l. 1 de la Descente dans l'Antre de Trophonius : « On servit la *seconde table*, qui donne lieu à une grande dépense aux repas : il y avoit des couronnes, des parfums, des fumigations d'odeurs exquises, et tout ce qui s'en suit.

---

* *Broomes*, ou selon la lettre *broomata*, se dit en général du *manger*, autre que les friandises des desserts : Homère s'en sert pour désigner de *la chair*. Ces distinctions minutieuses sont l'ouvrage des grammairiens, gens toujours minutieux et souvent très-ignorans. *Troogalion* est une chose qu'on ne fait pour ainsi dire que gruger. Ce mot est compris sous *tragème*, comme l'espèce sous le genre. Au reste ce passage cité d'Aristote ne nous apprend rien, parce qu'il est altéré. Les anciennes éditions portent, *on ne sert pas de broomes dans les tragèmes* ; et c'est ce qu'a suivi Daléchamp. Les autres suppriment la négative.

On servoit aussi à la seconde table, des œufs, et même des lièvres, des grives avec des pâtisseries au miel, comme le dit Antiphane dans son *Leptinisque* :

« A. Boirois-tu du vin de Thase? B. Oui, si on m'en versoit.
« A. Et les amandes, comment t'en accommodes-tu? B. Passable-
« ment. A. Bien douces, n'est-ce pas? B. Oui, et assez douces
« pour le disputer au miel. A. Si on te servoit de la pâtisserie?
« B. J'en mangerois, certes; j'avalerois même aussi un œuf; mais
« rien de plus. »

Et dans ses *Ressemblantes* :

« Ensuite il fit entrer un chœur de danse, avec la seconde table,
« qui étoit chargée de toutes sortes de pâtisseries. »

CHAP. XII. Amphis dit dans sa *Gynékomanie* :

« A. As-tu jamais entendu parler de la vie heureuse? Eh! bien,
« demande-la, et certainement tu l'obtiendras. Tu auras donc
« gâteaux, vin charmant, galettes au sesame, parfums, couronne,
« joueuse de flûte; ô Dioscures, raves, persil, pommes, raisin,
« grenades! B. Ma foi, tu nous nommes là les douze dieux. »

Anaxandride dit dans ses *Campagnards* :

« Dès que j'eus mis ma couronne, on apporta la table : elle étoit
« couverte de tant de *bonnes choses* (*broomata*), que jamais,
« j'en jure par les dieux et les déesses, je ne vis, ni n'entendis rien
« dire de pareil; non, je n'avois jamais fait si bonne chère *. »

---

* Casaubon corrige mal. Je lis seulement *chreestos*, adjectif. Le vers et le sens y seront.

Cléarque dans sa *Pandrose* :

« A. Lave-toi les mains. B. Point du tout ; elles sont propres.
« A. Lave-toi, te dis-je ; cela n'en sera pas plus mal. Voici le valet
« qui couvre déja la table de noix, de tragèmes. »

Eubule écrit dans son *Campylion* :

« A. Tiens, voilà déja la table pleine de *tragèmes*. B. Oh ! je ne me
« sens pas toujours de goût pour ces friandises. »

Alexis dans sa *Polyclée* : or ce nom est celui d'une grisette.

« Oh ! le charmant homme que celui qui a imaginé les *tragèmes !*
« Car il a trouvé de quoi prolonger à l'aise la conversation des
« repas, sans laisser cependant les machoires oisives. »

Et dans sa *Ressemblante*, pièce qu'on attribue aussi au poète Antidote.

« A. Par Esculape ! Non, je n'aime pas à souper. Je préfère beau-
« coup les tragèmes. B. Fort bien, des tragèmes ! A. Mais j'entends
« tout ce qu'il est d'usage de donner aux jeunes époux qui vont
« trouver . . . B. La nouvelle mariée, n'est-ce pas ? A. Comme
« des gâteaux, du lièvre, des grives ; or, voilà ce que j'aime.
« Mais ces mets si recherchés, ces sauces . . . Oh ! fi-donc ! »

Apion et Diodore *, selon le rapport de Pamphile, disent qu'on appelle *épaiclées*, les *tragèmes* qu'on

* Ou, Hérodore.

sert après le repas. Ephippe dit dans ses *Ephèbes* :

« Après cela, il vint du gruau d'orge, du parfum d'Egypte ; on « ouvrit un broc de vin de palmier; ensuite on servit les tragèmes, « savoir, des *itrions*, des *pyrames*, des *amès*, une hécatombe « d'œufs; et nous avons grugé, dévoré tout ce que nous avions en « deux tours de dents; car nous avions parmi nous de voraces para- « sites à remplir. »

Et dans son *Cydon*.

« Après le repas, on servit des grenades, des pois chiches, des fèves, « du gruau, du fromage, du miel, des gâteaux au sesame, du « marc de raisin, des croquets, des darioles, des pyramides, des « pommes, des noix, du lait, des cannabides *, des conques, des « coulis, de la cervelle de Jupiter. »

Alexis dans son *Philisque*.

« Il faut ôter la table, donner de l'eau pour les mains, apporter « des couronnes, du parfum, de quoi faire la libation; de l'encens, « un réchaud, donner ensuite des tragèmes, goûter aux gâteaux. »

Mais Philoxène de Cythère, en faisant mention des secondes tables dans son souper, a nommé la plupart des choses qui nous sont servies; rappelons-les avec lui.

« Ils rentrèrent avec ces *porthmides* ** tout brillans de graisse,

---

* J'ai mangé de ces *cannabides* faites avec du lait et du sucre, cela est fort bon. C'est du marc de chenevi, dont on a exprimé l'huile.

** *Vaisseaux de transport.* On rapportoit les tables toutes servies.

« qui avoient déja paru ; ils étoient remplis de toutes sortes de « bonnes choses. Les mortels appellent ces vaisseaux, *tables ;* « mais les dieux, cornes d'Amalthée. Au milieu étoit placé soli- « dement une mouelle blanche et savoureuse *, délices des mortels! « elle s'enveloppoit d'un tissu aussi fin qu'une toile d'araignée **, « n'osant se montrer à découvert par pudeur ; elle avoit abandonné « malgré elle, depuis quelque temps, le troupeau de brebis qui se « reproduit aux champs dans le parc errant du berger Aristée. On « l'avoit donc appelée *mouëlle*. De leurs mains vigoureuses, *les* « *esclaves* servirent un pot à large bouche, qui avoit reçu pour « les rendre, des friandises qu'on y avoit fait sécher. Ensuite ils « apportèrent dans un large plat, et en abondance, des pois « ciches qui en grillant, avoient bruï sur le feu ; et de l'acanthias. « Plusieurs pâtisseries délicates suivirent, parmi des rayons de « miel *apyre* (vierge). Il survint des coquillages tout ouverts, « qui bruissoient encore en sortant tout jaunes de l'huile où on « les avoit fait frire. Cela étoit flanqué de tranches de porc frais, « grillées, d'une odeur charmante. Il parut nombre de mélipectes « où l'on n'avoit rien plaint ; des gâteaux pétris d'*olyre*, et des ga- « lettes qui sortoient de l'huile bouillante. Il y eut aussi des pâtis- « series au sesame ; des amandes à écorce tendre, et qui fleuris- « sent aux premiers beaux jours du printemps, se trouvoient « mêlées avec quelques grains de carthame *** et de térébinthe : « on n'avoit pas omis les noix que les *enfans* **** mangent avec « tant de plaisir, ni rien de ce qu'il faut servir à un festin dans

* Une cervelle.

** La membrane ou le tissu *aracnoïde* de la cervelle.

*** Ces deux fruits étoient employés à propos par ces grands mangeurs. Ils facilitoient les selles et les urines.

**** Ou, les *esclaves*.

« une maison riche. Le vin alla son train, on joua au cottabe,
« où jasa beaucoup, on parla nouvelles, et le divertissement
« fut des plus agréables. »

Tel est donc le détail de Philoxène * qu'Antiphane loue dans ce passage de son *Tritagoniste.*

« Que Philoxène l'emporte sur tous les autres poètes! D'abord
« il n'èmploie jamais de mots vulgaires : c'est toujours chez lui
« le mot propre. Ses détails sont par-tout parsemés de figures,
« de couleurs si bien nuancées, qu'on ne peut s'empêcher de dire :
« Oui Philoxène est un dieu parmi les hommes; c'est lui qui sait
« vraiment la musique. Mais nos poètes actuels! Ils ne font qu'en-
« trelacer du lierre dans leurs vers empoulés, nous parler de fon-
« taines, et larder leurs expressions ineptes de passages qu'ils volent
« à d'autres. »

CHAP. XIII. Plusieurs écrivains nous ayant laissé une nombreuse nomenclature de ce que nous appelons *placous* ou *gâteau* en général **, je veux aussi vous en faire part. Je sais que Callimaque a rangé dans son

* Les interprètes et Casaubon même avoient abandonné ce morceau que j'ai entièrement rétabli sur la marge de mon exemplaire, avant de le traduire; et je ne crois pas m'être trompé dans trois mots.

** Je préviens que je conserverai le mot *placous* grec, en latin *placenta,* comme le terme générique sous lequel sont compris les différentes espèces de *gâteaux.* Nous le rendrions à la lettre par *galette, miche.* Mais ce ne seroit que l'espèce pour le genre. Les Grecs sous-entendent assez souvent le mot *artos,* pain, quand ils parlent de *placous.* On voit donc que c'étoit moins une *pâtisserie* qu'une espèce de pain; en observant

recueil alphabétique d'ouvrages en tout genre, ce qu'Egimius, Hégésippe, Metrobius et Phétus ont écrit sur l'art de ces sortes de pâtisseries : mais moi je ne vous présenterai que les noms que j'en ai recueillis ; et il n'en sera pas de ces gâteaux, comme de celui qu'Alcibiade envoya à Socrate, et au sujet duquel Xantipe s'étant mise à rire, ce philosophe lui dit : « Eh ! bien, tu n'en tâteras pas. » C'est Antipatre qui rapporte ce fait, l. 1 de *la Colère*. Comme j'aime beaucoup les gâteaux, je ne verrois pas indifféremment qu'on parlât mal de cet aliment divin.

Platon le comique les rappelle ainsi dans son Poète :

« Serai-je le seul qui ferai un sacrifice aux manes, sans avoir part
« aux entrailles, ni au gâteau, ni à l'encens ? »

Mais je n'oublierai pas non plus la bourgade nommé *Placous*, que Démétrius de Scepse dit l. 12 de l'Armement contre Troie, n'être éloignée que de six stades de Thèbe Hypoplacie.

Lorsqu'on dit *placoûs* au nominatif, il faut y

---

cependant que les Grecs mettoient presque toujours du beurre, de la graisse, etc., dans leurs différens pains. Voilà aussi pourquoi il les mangeoient presque toujours chauds. J'ai déja expliqué presque tous les mots suivans.

mettre un circonflexe, parce que ce mot est contracté de *placoeis*, comme *tyrous* de *tyroeis*, et *sesamous* de *sesamoeis*; et l'on sous-entend en outre *artos* ou pain. Or, les voyageurs assurent qu'on mange de belles *placoûntes* à Parium, ville de l'Hellespont; car Alexis s'est trompé en écrivant *Paros* pour *Parium*, dans ce passage de son *Archiloque*:

« O! vieillard fortuné qui habitez l'heureuse Paros, pays qui pro-
« duit deux des plus excellentes choses, savoir; une pierre pour
« être l'ornement des riches, (*du marbre*) et des *placoûntes*
« pour les mortels. »

Mais les *placoûntes* de Samos étoient aussi excellentes, comme l'assure Sopatre, poète badin, dans les *Courtisans de Bacchis*.

« Samos surnommée la faiseuse de placoûntes. »

Enchytes. Ménandre en fait mention dans son *Faux Hercule*.

« Tu ne fais plus de candyles *, ni de tout ce que tu avois cou-
« tume de si bien assaisonner avec du miel, de la semoule, des
« œufs. Tout se fait à rebours aujourd'hui : le cuisinier s'occupe
« des *enchytes*; des *placoûntes* frites, du gruau; ensuite il sert
« les salines; après cela les thrions, le raisin. La *démiourge* ** au

* V. l. 4, c. 21.

** Ce mot a été expliqué.

contraire,

« contraire, fait tout ce qu'elle ne devroit pas; elle rôtit les « viandes, les grives. »

Euangelus dans son *Anacalyptomène* :

« A. Vous m'avez dit quatre tables pour les femmes, six pour les « hommes. B. Oui, et que le repas soit bien complet; qu'il n'y « manque rien, car nous voulons des noces splendides. A. Oh! « je n'ai besoin d'ordre que de vous. J'ai vu tout ce qu'on a acheté. « B. Le voici : différentes huiles; tu en prendras ce que tu « voudras. Après cela, tu as un veau, un cochon de lait, de « jeunes porcs, des lièvres. A. Que voilà un maudit bavard bien « fier! B. Ensuite des thrions, du fromage, des *enchytes* ; en- « tends-tu Dromon? des œufs, de l'amyle: du reste la table aura « trois coudées de haut, de sorte que chaque convive soit obligé « de se lever, lorsqu'il voudra toucher aux plats. »

Amèes. C'est une espèce de *placoûs.* Antiphane la nomme,

« Des *amètes*, des amyles. «

Ménandre dit dans son *Supposé* :

« Tu tressaillois de joie *, si je pétrissois une *amète.* »

Silène dit, dans ses *Gloses*, que les Ioniens disent *amée* pour *amèès*, et que quant aux plus petites, ils les appellent *amétisques.*

---

* Je suis Casaubon pour le sens, quoiqu'il rétablisse mal la lettre; mais le passage est trop peu important.

Téléclide écrit :

« Les grives tomboient d'elles-mêmes dans le gosier avec des « amétisques. »

Diaconion. Phérécrate rappelle cette espèce.

« Il fut assez gourmand pour manger un *diaconion* *, tandis « qu'il avoit un *amphiphon*. »

Amphiphoon. C'est une espèce de *placoûs* qu'on offroit à Diane, ayant ** tout autour de petites torches allumées. Philémon dit dans son *Pauvre* ou la *Rhodienne* :

« Diane, ma chère maîtresse, je t'offre, ô déesse vénérable, cet « *amphiphon*, et ces libations ! »

Diphile en fait aussi mention dans son *Hécate*. Mais Philocore écrit que ce gâteau s'appelle *amphiphon*, et qu'on l'offre dans les temples de Diane et dans les carrefours, parce que ces jours-là le soleil se levant et répandant sa lumière au moment où celle de la lune cesse, le ciel est *** toujours éclairé.

Basynia. Selon Semus, l. 2 de sa *Déliade*, les habitans de Délos offrent à Iris dans l'île d'Hécate les

---

* Gâteau qu'on offroit à Apollon.

** Comme les pains bénits de Paris.

*** A la pleine lune. Texte, *amphiphoos* ; comme entre deux lumières.

gâteaux qu'ils appellent *basynia.* C'est de la pâte faite de farine de froment avec du miel. Ils y joignent en outre des *coccores*, que l'on fait d'une figue sèche et de trois noix.

Streptes, *néélates.* Démosthène en parle dans son discours contre Ctésiphon, au sujet de la couronne.

Epichytes. Nicocharès les rappelle dans ses *Mercenaires :*

« Mais moi, j'ai des pains, de la maze, de la bouillie, de l'orge
« broyé, des collices, des oublies, un gâteau au miel, des *epi-*
« *chytes*, du brouet d'orge, des placoûntes, des dendalides et des
« tagénies. »

Mais Pamphile dit que l'épichyte est ce que l'on appelle autrement *attanite :* or, Hipponax parle de l'attanite dans ce passage :

« Non en grugeant des ramiers *, des lièvres, non en assaison-
« nant de sesame quelques *tagénies*, et sans tremper des *attanites*
« dans des rayons de miel. »

Creioon. C'étoit une *placoûs* ou *fouasse*, qu'on portoit au marié chez les Argiens, de la part de la mariée ; on la faisoit cuire sur la braise, et on invitoit les amis à venir en manger avec du miel, comme le dit Philétas dans ses *Atactes.*

---

* Je lis *phattas.*

Glycinas. C'étoit, selon les Gloses de Séleucus, une *placoûs* qui se faisoit chez les Crétois, avec du vin doux et de l'huile.

Empeptas. C'étoit, selon le même, un pain creux, de certaine grandeur et de la forme d'un soulier *, et dans lequel on mettoit cuire de petites *placoûntes* faites avec du fromage.

Egkrides. C'étoit une petite pâtisserie qu'on faisoit frire dans l'huile, après quoi on la frottoit de miel. Stésichore en parle ainsi :

« Du gruau des *encrides*, et autres pâtisseries, et du miel tout
« récent. »

Il en est aussi fait mention dans Epicharme et dans les *Mercenaires* de Nicophon. Aristophane dit dans ce passage de ses *Danaïdes* :

« Le même ne peut être poète, et en même temps vendeur d'*en-*
« *crides*. »

Epicyclios. C'étoit le nom d'une *placoûs* chez les Syracusains : Epicharme en parle dans *la Terre et la Mer*.

Gouros. Solon montre dans ses Iambes, que c'étoit une espèce de *placoûs*.

« Ils boivent, mangent, les uns, des itrions ; les autres, du pain ;

---

* Comme ce que nous appelons *chausson*.

« ceux-là, des *goures* mêlés avec des lentilles; là, on a des pâtisseries à foison; enfin on a de tout ce que la terre noire produit « en abondance pour les hommes. »

Kyribanas. C'étoient des *placoûntes* de la forme d'une *mamelle* *, selon Apollodore dans Alcman. Sosibius dit aussi dans son §. 3 concernant Alcman, qu'elles étoient mastoïdes, que les Lacédémoniens les font pour les festins des femmes, et qu'on en sert à la ronde, lorsque les jeunes filles qui accompagnent la jeune épouse, chantent ses louanges en chœur.

Crimnite. C'est une sorte de *placoûs* faite de farine non blutée, comme le marque Iatroclès dans son Traité des *Placoûntes.*

Staititas. Espèce de *placoûs* faite avec de la farine et du miel. Epicharme en fait mention dans les *Noces d'Hébée.* Mais selon Hiéroclès, on entend par *stais* une *farine délayée* que l'on verse dans la poële, et par-dessus laquelle on répand du miel, du sesame et du fromage.

Charisios. Aristophane parle de celle-ci dans ses *Détalées.*

* Lisez *mastoeideis.* C'est tout ce qu'il faut corriger ici.

« Oui, j'enverrai ce soir, pour nous deux, une placoûs cha-
« risios. »

Eubule dit dans son *Ancylion*, comme s'il parloit de pain :

« Tu as pétri deux petits pains * en voulant pétrir le charisios. »

Epidaitron. C'étoit une espèce de petite *placoûs*, qu'on grugeoit par-dessus le repas, comme le dit Philémon dans son Traité des noms attiques.

Nanos. Pain de la nature des *placoûntes*, préparé avec du fromage et de l'huile.

Psoothia ; autrement *psatyra,* ** comme Phérécrate l'écrit dans ses *Crapatalles.*

« Il recevra en enfer un crapatalle de trois oboles, et des
« *psoothies.* »

Mais Apollodore l'Athénien, et Théodore dans ses Gloses attiques, disent qu'on appelle *psoothies* les *baisures* du pain, que d'autres nomment *attaragues.*

Itrion. Pâtisserie mince qui se fait avec de la farine, du sesame et du miel. Anacréon en parle dans ce passage :

« J'ai diné en rompant un petit morceau d'*itrion,* mais en buvant
« un *cade* de vin. »

---

* Lisez *artiskoo,* au duel.

** Pâte jetée sur la braise, et retirée à demi-cuite.

Aristophane dit dans ses *Acharnes :*

« Des *placoûntes* faites avec du sesame, des *itrions.* »

Et Sophocle dans son *Iris :*

« Mais moi je suis encore affamé, et je te vois déja aux *itrions* ».

Amorai. Pâtisseries au miel, selon les *Atactes* de Philétas.

« Les gâteaux au miel sont déja pétris. »

Tagenitees. C'est une *placoûs* frite dans l'huile. Magnès ou celui qui a fait les comédies qu'on lui attribue, dans son *Bacchus* remis au théâtre :

« Tu as considéré sans doute ces *tagénies* tout chauds, tout
« pétillans, lorsque tu y jettes du miel ! »

Cratinus dit dans ses *Lois :*

« Un *tagénie* qu'on met tout chaud le matin à l'air, pour être
« rassis. »

Elaphos. Espèce de *placoûs* que l'on faisoit pour la fête des *elaphébolies* *, avec de la farine, du miel et du sesame.

Nastos **. Espèce de *placoûs* dans lequel il entre du coulis qu'on appelle *caryca.*

---

* Voyez Meursius, *Græc. Feriat.*

** Nastos et *carica* sont déja expliqués.

Chorie. Manger qui se fait avec du miel et du lait.

Amorbitees. Espèce de *placoûs* en Sicile. Mais selon d'autres *, ce sont les petites *placoûntes* que les habitans de Coos appellent *paisa*, selon le rapport d'Iatroclès.

Seesamides. Ce sont des pâtisseries faites en boule avec du miel, du sesame mêlées ensemble **, et de l'huile. Eupolis dit dans ses *Flatteurs* :

« Ses urines sont un parfum exquis, sa démarche, celle des calla-
« bides ; ses selles, des *sesamides* ; et ses crachats, des pommes. »

Antiphane dit dans son Deucalion :

« Des sesamides ou des gâteaux au miel, et autre chose sem-
« blable. »

Ephippe en parle dans son *Cydon.* Le passage a été cité.

Mylloi. Héraclide de Syracuse rapporte ce qui suit, dans son Traité des *Rits religieux* : « Le jour des grandes Thesmophories, on fait à Syracuse avec de la farine, du miel et du sesame, la figure de la partie sexuelle d'une femme, que l'on porte en pompe,

* C'est le seul sens que je vois ici. N. le Comte a lu *paso*, et peut-être avec raison.

** Je lis *pephyrmenoon* ou *p-mena*

pompe, pour l'offrir aux déesses *. On l'appelle *mylle* par toute la Sicile. »

Echinos. Lyncée de Samos s'explique ainsi, en faisant le parallèle de ce qu'il y a d'excellent en Attique avec les meilleures choses de Rhode : « A la fameuse *amète* (*Attique*), *Rhode* oppose pour nouvel antagoniste son *hérisson* qu'elle fait servir aux secondes tables. Il suffit à présent d'en dire ces deux mots. Mais lorsque tu seras venu, et qu'on en mettra un sur table, fait à la manière des Rhodiens, j'essaierai d'en dire davantage, dès que j'en aurai mangé **. »

Cotylisques. Héracléon d'Ephèse dit que l'on appelle ainsi certaines *placoûntes* qui se font avec le tiers d'un chénix de farine.

Coirinai. Iatroclès en fait mention dans son Traité des *Placoûntes*, après avoir dit que la placoûs appelée *pyramoûnte* diffère de la *pyramide*. Car selon lui, la *coirine* se fait de bled rôti et arrosé de miel, et on la donne pour prix à ceux qui passent la nuit, sans s'endormir aux *veilles*.

---

* Cérès et Proserpine.

** Adam proposoit avec raison *anamaseesamenou sou*, quand tu en auras mangé.

CHAP. XV. Mais voici les noms des placoûntes que Chrysippe de Tyane rapporte * dans son *Art de faire le pain.*

« La tarentine, la crastianne de Sicile, la croûte julienne, l'apicienne, la canopienne, la diaphane, la cappadocienne, l'hédylie, la marypte, la plicienne, la gouttate et la montiane. Or, vous ferez, dit-il, cette dernière, en la pétrissant avec du vin et moitié de fromage : elle est alors plus savoureuse; la croûte curienne, la croûte en mître, la croûte taboniaque, les mystacées qu'on fait avec du miel délayé dans du vin, les mystacées au sesame, la croûte furienne, la gosgloanie, la paulienne. Selon lui, les *placontères* suivantes se font avec du fromage; savoir, l'enchyte, la scriblite, la subitylle qui se fait aussi de gruau, la spire où il entre pareillement du fromage, les luculles, l'argyrotryphème, le libum, le cirque, l'æxaphas, la croûte galette; mais on fait, dit-il, aussi des gâteaux de riz. Quant à la phthois, on la fait de cette manière : pressez du fromage, écrasez-le,

* Ce morceau qui présente plusieurs mots latins déja introduits chez les Grecs avant Athénée, est singulièrement défiguré; j'ai cependant essayé de le rendre. On consultera Casaubon pour plusieurs termes.

passez-le dans une passoire de cuivre, et jetez-y du miel, une hemine de belle farine, et malaxez le tout pour l'incorporer.

Mais le *pot orné*, selon le langage des Romains, se fait ainsi: prenez des laitues, lavez-les et grattez-les bien, puis pilez-les dans un mortier en y versant du vin, tirez-les delà pour en exprimer le jus auquel vous mêlerez de la belle farine, laissez reposer le tout quelque temps, broyez le ensuite en y jetant un peu d'axonge de porc et du poivre; peu après triturez encore, retirez alors la pâte, applatissez-la bien au rouleau, coupez-la par bandes, jetez-les dans de l'huile très-chaude, et en les retirant, faites-les bien égouter dans une passoire.

Voici encore d'autres espèces de *placoûntes:* l'ostracite, l'attacite, l'amyle, la tyrocoskine qui se fait ainsi: pressez bien du fromage, mettez-le dans un vase, et ensuite sur * une passoire de cuivre, faites-le passer à travers; lorsque vous serez près de le servir, jetez dessus du miel suffisamment.

Les *hypotyrides* se font ainsi: jetez du miel dans du lait, mêlez-les bien, jetez-les dans un vase,

* Je lis *epanoo koskinou chalkous.*

laissez-les coaguler ; si vous avez de petites passoires, renversez-y le caillot pour laisser couler le *serum*; lorsque vous présumerez que le caillot sera bien ferme, prenez le vase, et survidez dans un * *argyrome*, de sorte que l'*opsis* se trouve en haut ; si vous n'avez pas de passoires, usez de claies d'osier ** toutes neuves, avec lesquelles on souffle le feu, car elles vous serviront de même.

Koptoplacoûs. On fait, (dit encore Chrysippe,) dans l'île de Crète une espèce de placoûs qu'on appelle *gastritis* ou *ventrue*. En voici le procédé : prenez des noix de Thase, du Pont, des amandes, de la graine de pavot que vous ferez griller avec attention ; broyez-les bien ensuite dans un mortier propre, mêlez ces trois fruits ensemble, triturez-les en y jetant du miel despumé, du poivre, et incorporez bien le tout : cela deviendra noir à cause du poivre ;

* Vase d'argent ou espèce de *moule*, dans lequel il y avoit des dessins qu'on voyoit formés sur la partie qui y avoit été posée, et qu'on retournoit en ôtant et renversant cette *hypotyride* ou *tourte de fromage au miel*. Tel est le sens de ce passage obscur. Par *opsis*, j'entends la surface où se voyoient ces dessins. Si je me trompe, qu'on attribue d'abord l'erreur au texte, et ensuite qu'on se dise avec Horace : *Nec scire fas est omnia.*

** J'ai vu de ces *flabelles* ou espèce d'*éventails* de *clisse* ou d'osier, pour souffler le feu, chez le paysan.

applatissez cette pâte en quarré, ensuite broyez du sesame blanc, malaxez-le avec du * miel despumé, pour en faire deux galettes entre lesquelles vous placerez la pâte noire précédente, en l'ajustant bien au milieu.

Tels sont les détails du savant Chrysippe sur les différentes espèces de *gâteaux*, *galettes* et autres semblables.

CHAP. XV. Harpocration de Meude, dans son Traité des *Placoûntes*, appelle *pancarpie*, celle qui se faisoit à Alexandrie. xvi

Quant aux *Itrions*, c'est ** de la farine d'orge que l'on pétrit et fait cuire avec du miel, et après la cuisson, on en forme des boulettes, et on les enveloppe de papyrus pour les tenir bien compactes.

Polte: Alcman fait ainsi mention du *polte*:

« On vous fournira du polte de fèves, du grain de bled non mûr,
« blanc, et de la *dépouille cérine*. »

Quant au *pyanion*, comme le dit Sozibius, c'est un

---

* L'auteur suppose ici *la farine* dont il ne parle pas. Il en est de même de l'hypotyride précédente, et de plusieurs autres.

** Je lis *itria d'estin alphita syntetrimmena, kai meta*, etc. J'ai déja dit mon sentiment, l. 3, sur ce passage.

mélange de toutes sortes de semences cuites dans du vin doux. Mais on entend par *chidros*, du froment grillé, et par dépouilles cérine, du miel. Epicharme a dit dans sa pièce intitulée *la Terre et la Mer* :

« Faites votre polte le matin. »

Phérécrate rappelle ainsi dans ses *Fugitifs*, ce que l'on appelle *mélicérides*.

« La *mélicéride* donne à la bouche une odeur de chèvre. »

Après ce discours, le sage Ulpien prit la parole, et dit : O très-savans grammairiens, d'où et de quelle bibliothèque, vous êtes-vous procuré ces fameux écrivains Chrysippe et Harpocration, pour déshonorer les noms de deux illustres philosophes par l'identité de la nomenclature ? et qui jamais parmi les Grecs s'est servi du nom *hemine*, et qu'est ce qui a fait mention de l'amyle ?

Larensius lui répond : Ceux qui ont fait les poèmes attribués à Epicharme, connoissoient l'hémine, et il est dit dans la pièce intitulée *Chiron* :

« Il faut boire de l'eau chaude, le double, c'est-à-dire, deux
« hemines. »

Quant à ceux qui ont fait les poèmes faussement

attribués à Epicharme, ils sont de gens illustres, savoir, en partie de Chrysogone, joueur de flûte, qui comme le rapporte Aristoxène, l. 8 des Lois politiques, a écrit l'ouvrage intitulée *Politique*. Quant aux canons et aux sentences, Philocore dit dans son Traité de la Divination, que c'est l'ouvrage d'Axiopiste Locrien ou Sicyonien. Apollodore rapporte la même chose. Quant à l'amyle, Téléclide en fait ainsi mention dans ses *Sterres* :

« J'aime une placoûs chaude, je n'aime pas les poires sauvages,
« je mange avec plaisir du lièvre servi sur de l'amyle »

Ulpien entendant ce discours, leur dit : Puisqu'il y a certaines choses que vous appelez *coptes*, et que j'en vois une servie à chacun sur la table, dites-moi, vous autres friands, quel est donc le fameux auteur où se trouve ce mot ? Démocrite prit la parole : « Diomède d'Ityque dit, l. 7 des Géorgiques, que le porreau marin s'appelle *copte*. Quant au *melipecte* qu'on nous a servi, Cléarque de Soli en fait mention dans son Traité des *Griffes*, en ces termes :

« Comme il ordonna de nommer les ustensiles de cuisine, voici ceux qu'on rappela ; un trépied, une marmite, un chandelier, une grugeoire, un marchepied, une éponge, une chaudière, une jatte,

un mortier, une burette, une corbeille de jonc, un grand coûteau, un plat, un gobelet, une lardoire. »

Quant aux différens mets, en voici l'ordre : de la purée, des lentilles, des salines, du poisson, des raves, de l'ail, de la chair, du thon, de la saumure, de l'oignon, de l'artichaud sauvage ou scolyme, des olives, des capres, des truffes, des champignons.

Quant aux tragèmes, il en parle ainsi : « Des amètes, des placoûntes, des entiltes, de l'itrion, des *roses* *, des pois ciches, du sesame, des *coptes*, du raisin, des figues sèches, des poires, des dattes, des pommes, des amandes. » Tels sont les détails de Cléarque.

Sopatre poète badin dit dans son drame intitulé les *Portes* :

« Qui est celui qui a imaginé les *coptes*, où il entre des graines
« innombrables de pavots? qu'est ce qui a mélangé ces desserts de
« graines délicieuses de Carthame? »

Tu as donc à présent, mon cher raisonneur Ulpien, la copte que je te conseille *d'apesthiein* ** sans

* Lisez, *des grenades*.

** *Apesthiein*, s'abstenir de manger, ou détacher quelque partie d'aliment pour la manger. C'est ici un jeu sur ce sens équivoque.

tarder.

tarder. Ulpien prend la copte et la mange ; tout le monde s'étant mis à rire, Démocrite lui dit, mais charmant éplucheur de mots, je ne t'avois pas ordonné de la manger, je voulois au contraire que tu ne la *mangeasses point* ; et c'est en ce sens que Théopompe le comique s'est servi du mot *apesthiein* dans son *Phinée* :

« Jeune homme cesse de jouer aux dés, et, du reste mange, de la
« betterave ; car tu as le ventre resserré. Abstiens-toi de manger de
« ces petits poissons de roche. La lie de vin est excellente pour
« suggérer de bonnes réflexions ; bois-en, et tu te trouveras plus
« aisé dans tes affaires. »

Mais le mot *apesthiein* est aussi d'usage pour signifier *manger* de quelque chose, comme Ermippe l'employe dans ses Soldats :

« Hélas ! que je suis malheureux ; il me mord ; oui, il me mord et
« me ronge même (*apesthiei*) un bout de l'oreille. »

Notre Syrien réfuté par ces passages, et vivement piqué, dit : Eh ! bien, voilà des *pistaches* qu'on nous a servies sur la table ; or, si tu me dis dans quel auteur se trouve ce mot, je te donnerai non pas dix statères d'or, comme dit ce bavard du Pont, mais ce vase à boire. Démocrite garde le silence. « Puisque tu gardes le silence, reprend Ulpien, je vais te dire

où se trouve ce mot. Nicandre de Colophon parle de ce fruit dans ses *Thériaques*, disant :

« Les pistachiers ont un branchage semblable à celui des aman-
« diers. »

Mais une autre leçon porte :

« Les pistaches semblent être des amandes. »

Posidonius le Stoicien en parle ainsi, l. 3 de ses Histoires : « L'Arabie et la Syrie portent le *persea* et l'arbre que l'on appelle *bistakion* ou pistachier; cet arbre produit son fruit en grappes d'une écorce blanche, et long, semblable à des larmes ; ce fruit est posé l'un à côté de l'autre, comme le seroient des grains de raisins. L'intérieur est verdâtre et moins savoureux que les pignons, mais plus odorant.

Les frères qui ont écrit les Géorgiques s'expriment ainsi l. 3 : « Et le frêne et le terminthe et ce que les Syriens appellent à présent pistachiers; car ils écrivent ce nom par un *p* : mais Nicandre l'écrit par un *phi* en aspirant, et Posidonius par un *b*.

Ulpien ayant jeté les yeux sur toute la compagnie qui le loua de ses détails, reprit la parole « Eh! bien, Messieurs, je vais vous parler à présent de tout ce que l'on a servi sur la table, et j'espère que vous

admirerez mon érudition. Je vais vous parler d'abord de ce que les Alexandrins appellent *connare* ou *paliure*. Agatocle de Cyzique les rappelle en ces termes, l. 3 de l'Histoire de sa patrie : « La foudre étant tombée sur le sépulcre, il poussa de ce monument un petit arbre qu'ils nommèrent *connare*. Ce petit arbre est de la grandeur d'un ormeau ou de la *pesse ;* il a des branches nombreuses alongées et un peu épineuses; la feuille en est tendre, verte et de forme ronde ; il porte du fruit deux fois l'an, savoir, au printemps et en automne; ce fruit est fort doux, de la grandeur d'une olive * *phaulie*, et lui ressemble tant par la pulpe que par le noyau; cependant il en diffère par son suc ; on le mange lorsqu'il est encore vert ; lorsqu'il est desséché, on en fait de la farine ; on foule cette farine avec les pieds, au lieu de la pétrir ; on n'y verse point d'eau, mais on l'emploie simplement telle qu'elle est. . . . .

Euripide dans son Cyclope a dit : « Un rameau **

---

* J'ai expliqué *phaulie*. Ceci détermine absolument la nature de cet arbre qui ne peut être que le *jujubier* ; je tiens pour cet avis, et je laisse disputer les botanistes.

** Celui-ci pourroit bien ne pas être le même que le connare.

de *paliure.* » Théopompe en fait mention dans sa 21e. Philippique ; de même que Diphile de Siphne, le médecin, dans son Traité de la Diète des gens en santé, et de celle des malades.

Or, Messieurs, je vous ai parlé d'abord de ces fruits, non qu'on nous en ait servi, mais parce que j'en ai vu souvent servir aux secondes tables dans la belle ville d'Alexandrie où j'en ai mangé : c'est donc là que j'en ai connu le nom, et comme je suis tombé sur le livre où j'en avois pris note, je vous en ai récité l'article.

Je vais vous parler à présent de cette espèce de fruit qu'on nous a servi, et que l'on appelle des *poires* ; car c'est de ce mot *apios* ou poires, que le Péloponèse fut aussi nommé *Apia*, parce que suivant les *Argoliques* d'Istrus, cet arbre y vient en grande quantité. Or, Alexis nous apprend dans sa pièce intitulée l'Abbruze *, que l'on servoit les poires aux repas, dans de l'eau.

« A. As-tu jamais vu servir à des gens affamés des poires dans
« beaucoup d'eau ? B. Oui, et fort souvent. Quoi, chacun ne

---

* Ou l'*Abbruzienne* ; Alexis étoit de ce pays-là. Casaubon ne sait ce qu'il dit ici.

« choisit-il pas la plus mûre de celles qui s'y trouvent! A. Sans « doute. »

Les *amamallides* * ne sont pas des poires, comme quelques-uns le pensent, mais quelque autre fruit plus agréable et sans pepin.

Aristomène dit dans son *Bacchus* :

« Ne sais-tu pas que Chio produit des *amamallides.* »

Or, Eschylide nous montre l. 3 des *Géorgiques*, que c'est un autre fruit que la poire, et plus agréable. Voici donc ce qu'il dit, en parlant de l'île de Cée : « Cette île produit d'excellentes poires d'une saveur analogue au fruit que l'on appelle amamallides en Ionie; elles sont sans pepin, d'une saveur agréable et douce. » Ethlius, l. 5 des Limites de Samos, si ce livre est vraiment de lui, les appelle *homomelides*; mais Pamphile, dans son Traité de l'Idiotisme et des noms, les appelle *epimelides*, disant que c'est une espèce de poires.

Antiphon dans son Traité des Géorgiques, dit que les Phocides sont ** une espèce de poires. Aris-

* C'est le fruit de l'*Alisier.* V. Théophr., l. 4, hist., c. 4.

** Après *einai*, mettez un point et effacez *rhoon de ol.* qui est mieux plus bas, *rhoidioon toon skleer.* Après *anagyroo*, lisez *apyreenas, alcuron kai rhoas*, et tout ce texte sera rétabli.

tophane rappelle celles qui sont apyrènes ou sans pepin, dans ses *Géorgiques* et dans son *Anagyre*.

« Des *apyrènes* ou *sans pepin*; du gruau et *des grenades* ou « *rhoas*. »

Mais Antiphane dans sa Béotienne s'est servi du mot *rhoidion*, comme on a dit *boidion* en diminutif, pour désigner une *vache*.

« Apporte-moi des champs quelques grenades *arhoïdioon*, à « pepins durs. »

Mais Epilicus dans son *Phoralisque*, se sert du mot *rhoa*.

« Des pommes et des grenades, (*rhoas*), dis-tu? »

Alexis dit dans ses *Amans*:

« Il leur prit des grenades, *rhoas*, à la main. »

Mais Agatharcide, l. 9 de ses Histoires d'Europe, dit que les Béotiens appellent les grenades, *sidai*. Voici le passage: « Les Athéniens étant en dispute avec les Béotiens, sur la propriété d'un territoire que l'on appelloit *sida*, Epaminondas, pour prouver le droit des Béotiens, prit subitement, de sa main gauche, une grenade qu'il y avoit cachée; puis la montrant, il demanda aux Athéniens, comment ils l'appeloient dans leur langue? *Rhoa*, répondent-ils. Eh!

bien, nous, leur dit-il, nous l'appelons *sida*, fruit qui croît en abondance dans ce lieu-là, et duquel il a pris originairement son nom ; or, ce mot *sida* nous est particulier. » Par ce moyen, il gagna le procès.

Ménandre nomme aussi les grenades, *rhoidia*, dans son *Autontimoroumène*.

« Moi, leur ayant servi des amandes après le diner, et lorsque
« nous eûmes mangé des grenades, *rhoidia*. »

On appelle encore * *sidee*, une autre plante dont le fruit est semblable à la grenade, et qui croît dans l'eau du marais qui est près d'Orchomène ; les brebis en mangent les feuilles, et les cochons les boutons, comme le rapporte Théophraste, l. 4 des *Plantes*. Il ajoute qu'il en croît une semblable dans le Nil, et sans racine.

Phoinikes ou *dattes*. Voici ce que Xénophon dit à ce sujet, dans son *Anabase :* « Il y avoit beaucoup à manger, du vin de palmier, du vinaigre qui étoit tiré de ce fruit qu'on fait bouillir pour cet effet. Quant aux *glands* des palmiers, tels qu'on en voit en Grèce, ils avoient été mis de côté pour les esclaves ; mais ceux qu'on servoit aux maîtres avoient

---

* *Nenuphar.*

été choisis, et ils étoient aussi beaux que gros, et à la vue semblable à l'*électre*. On en fit sécher certaine quantité pour les servir comme dessert; quant au vin de palmier qu'on servoit, il étoit fort agréable au goût, mais capiteux. »

CHAP. XVIII. Voici en outre ce qu'Hérodote dit à ce sujet, l. 1, (l. 2,) en parlant de Babylone: « Il y a là des palmiers qui poussent par toute la plaine, et dont la plupart portent du fruit. On en tire du pain, du vin et du miel; on tient pour cet arbre le même procédé que pour* le figuier, c'est-à-dire, qu'on prend le fruit des palmiers qu'on appelle mâle, et on le lie autour de ceux qui portent les *glands*, afin qu'un petit ver les fasse mûrir en s'y introduisant, et que le fruit du mâle ne se perde pas comme en *coulure*, car les palmiers mâles portent des vers comme les *olynthes* ** ou figues sauvages.

Polybe de Mégalopolis, témoin oculaire, parle presque comme Hérodote, l. 12 de ses Histoires, au sujet de l'arbre qu'on appelle *lotus* en Libye.

* Il s'agit de la *caprification*, dont Théophraste, Pline et M. l'abbé Rosier, (Dict. d'Agricult.) ont donné les procédés.

** Voyez les notes de Daléchamp sur cet article et les suivans.

« Le

« Le *lotus* *, dit-il, est un arbre qui ne vient pas haut; son branchage est rude et épineux, sa feuille est verte, analogue à celle du *rhamnus*, plus petite, cave et plus large: le fruit est d'abord presque de la même couleur et de la même grandeur que les baies de myrtes blancs, parvenues à leur grosseur; mais à mesure qu'il augmente en volume, il prend une teinte cramoisie, et acquiert la grosseur des olives rondes; le noyau en est cependant fort petit. Lorsqu'il est mûr, on le cueille et on le triture avec du gruau, pour le tasser ainsi dans des sacs, et on le réserve pour la nourriture des esclaves; on ôte le noyau à celui qui doit servir d'aliment aux gens libres, et on l'arrange de même pour le garder. Cet aliment a presque la saveur de la figue et de la datte; mais l'odeur en est plus agréable.

En l'écrasant et en l'arrosant avec de l'eau, on en fait du vin d'un goût agréable et d'un assez bon usage, analogue à l'*œnomèle* **, pris sans mélange d'eau.

* Les uns le prennent pour l'*alisier* d'Afrique; d'autres, pour le *jujubier*. V. le Voyage de Schaw, et ce que M. Fontaine vient de dire à ce sujet; il en parle comme témoin oculaire.

** Vin où l'on a délayé du miel.

Comme il ne peut se garder que dix jours, on n'en fait qu'une petite quantité pour l'usage journalier; on en tire aussi du vinaigre.

Mélanippide de Milet, dans ses *Danaïdes*, appelle ce fruit *phénice*, dans le passage où il en fait mention.

« Ces femmes avoient une figure infernale et non humaine; leur « voix n'étoit pas celle d'une femme: mais elles s'exerçoient sur « des chars garnis de siéges à deux places, récréant leurs esprits * « impitoyables, comme le font souvent des bêtes féroces; fou- « lant ** la larme sacrée de l'encens, les *dattes* (*phonikas*), « la canelle et le tendre térébinthe de Syrie. »

Aristote dit dans son Traité des *Plantes* : « Des *phénices anorques*, (dattes sans noyau) que d'autres appellent *eunuques*, et quelques-uns *apyreenes*. Hellanicus appelle aussi *Phenice*, le fruit du palmier, dans son Voyage au Temple d'Ammon, si cependant cet ouvrage est de lui. Phormus le comique s'exprime de même dans son *Atalante*.

Quant aux *phénices* ou *dattes* de Nicolas, que l'on apporte de Syrie, voici ce que j'ai à vous en dire: elles ont eu ce nom de l'empereur Auguste qui les aimoit beaucoup, et à qui Nicolas son ami en envoyoit

---

* Je lis *aneeleas de, hoia pollaki theer.*

** Je lis *pateûsai*; ensuite, *terena te Syr. terminlha.*

toujours : ce Nicolas étoit de la secte des *Peripatéticiens :* il a beaucoup travaillé sur l'histoire.

Figues sèches. Les figues sèches de l'Attique étoient fort estimées. Voici ce qu'en dit Dinon dans son *Histoire* de Perse : « On servoit sur la table du roi, de tous les alimens que produisoient les pays de sa domination, et c'étoient comme les prémices de chacun. Le roi qui fonda cet empire, pensoit qu'il ne devoit user d'aliment ni solide, ni fluide, tiré de l'étranger; et cet usage devint ensuite une loi positive dans ses états. Mais un de ses eunuques * lui ayant servi des figues sèches parmi les desserts, le roi demanda de quel pays elles venoient. Dès qu'il eut su qu'elles venoient d'Athènes, il donna ordre à ses pourvoyeurs d'en acheter, jusqu'à ce qu'il lui fût possible d'en manger sans les payer. On dit que l'eunuque qui lui en avoit servi, ne l'avoit fait que pour lui rappeler le souvenir de déclarer la guerre aux Athéniens.

Alexis dit dans son *Pilote :*

« On apporta des *figues sèches*, armoiries de l'Attique, et de
« petites bottes de thym. »

* Sous un des rois suivans.

Lyncée de Samos dit dans sa Lettre à Posidippe : « Parmi les poètes tragiques, je pense qu'Euripide ne le cède pas à Sophocle ; mais parmi les figues sèches, celles de l'Attique l'emportent de beaucoup, selon moi, sur toutes les autres. Voici ce qu'il dit encore dans sa lettre à Diagoras : « Ce territoire oppose aux figues sèches chelidoniennes celles qu'on appelle *brigindarides*, (nom barbare, il est vrai) ; mais elles n'ont pas moins l'agréable saveur de celles de l'Attique. »

Phénicide parle ainsi dans sa *Misomène*, (odieuse) :

« Ils vantent beaucoup leurs myrtes et leur miel, les denrées de
« leurs * propylées, et quatrièmement leurs *figues sèches*. Dès
« que je fus débarqué, j'en goûtai, de même que des marchan-
« dises des propylées ; mais j'ose assurer que rien de tout cela
« n'avoit une saveur, un goût comparable au fumet d'une
« gelinotte. »

Observons en passant l'*attagen* ou gelinotte dont il parle.

Philémon écrit dans son Traité des Noms attiques, que les figues sèches nommées *aigilides* sont les plus belles. Or, *Aigila* est une bourgade de l'Attique,

---

* C'étoient sous ces colonnades que se rendoient tous les gens qui vendoient ces sortes de choses.

ainsi appelée de certain héros *Aigilos.* Il dit en outre que les chelidoniennes sont celles qui ont une couleur rouge mêlée d'une teinte noirâtre.

Mais Théopompe dit dans sa *Paix*, en faisant l'éloge des figues sèches *tithrasiennes* :

« Des mazes, des placoûntes, des figues sèches *tithrasiennes.* »

Les figues sèches étoient généralement recherchées par tout le monde, et Aristophane a bien dit :

« Il n'y a rien de si doux que les figues sèches. »

C'est pourquoi Amitrocate, roi des Indes, selon le rapport d'Hégésandre, demanda par une lettre au roi Antiochus du vin cuit, des figues sèches et un sophiste dont il lui paieroit le prix ; Antiochus lui répondit : Je puis bien t'envoyer des figues sèches, du vin cuit, mais, pour un sophiste, les lois défendent d'en vendre.

On mangeoit aussi des figues sèches grillées, comme Phérécrate le montre dans ce passage de sa *Corianne.*

« Mais choisis-moi des *figues sèches* grillées. »

Et peu-après il dit :

« Ne m'apporteras-tu pas des figues sèches noires ? entends-tu bien ? »

« Chez les Mariandyniens qui sont des Barbares ; on appelle des « figues sèches noires, des chytres ou *marmites.* »

Je sais aussi que Pamphile a nommé certaines figues *prosknides* *.

CHAP. XIX. *Raisins.* Le mot *botrys* est commun, comme on le sait ; mais celui de *staphylee* est aussi en usage, quoiqu'il paroisse être asiatique. Cratès dit, l. 2 du Dialecte attique, qu'on trouve le mot *staphylee*, pour botrys dans les hymnes anciens.

« Ils avoient la tête ornée de staphyles noires. »

Or, tout le monde sait que ce mot se trouve aussi dans Homère. Platon, l. 8 des Lois, se sert des mots *botrys* et *staphylee*, pour indiquer le raisin : « Si un campagnard ** goûte des fruits, soit raisins, soit figues, avant que le temps de la vendange soit arrivé, époque qui concourt avec l'arcture, soit qu'il le fasse dans ses propres terres, soit dans celles d'autrui, il sera condamné à cinquante drachmes, adjugées au temple de Bacchus, si c'est de son propre terrain

---

* Ou peut-être *proknides ;* ce seroient les *Chélidoniennes*, dites ainsi de *Procnée.*

** Loi remarquable.

qu'il en cueille; et si c'est de celui de ses voisins, il paiera une mine; si c'est de celui de tout autre, il paiera les deux tiers d'une mine. Quant à la *staphyle* ou raisin surnommé *noble*, ou quant aux figues surnommées *nobles*, si l'on veut en cueillir, on peut en prendre sur son propre terrain, autant qu'on veut et quant on le veut; mais si on veut en cueillir dans le terrain d'autrui, en manquant à la loi qui défend de toucher à ce que l'on n'a pas planté, dans tous les cas, on sera mis à l'amende. »

Voilà donc ce que dit le divin Platon. Je voudrois savoir ce que Platon entend par *raisins nobles* et *figues nobles*; mais vous aurez le temps d'y penser d'ici à ce que j'aie fini de parler sur tout ce qui nous est servi. Non, dit Masurius,

> « Il ne faut point différer, ni remettre cela au lendemain, ni au
> « surlendemain. »

Le philosophe appelle *noble*, ce qui est de *bonne race*, comme Archiloque a dit:

> « Il passa un homme, *gennaios*, ou de bonne famille. »

Ou bien le philosophe entend par ce mot des fruits qui sont entés; car Aristote appelle poires *epembolades*, celles qui viennent de greffe.

« Démosthène, reprend Ulpien, dans son discours pour Ctésiphon, nomme ensemble des figues, des *raisins*, (*botrys*) et des olives.

Xénophon dit dans son *Œconomique :* « Les *staphyles* ou *raisins* mûrissent par la chaleur du soleil. »

Nos ancêtres connoissoient aussi les raisins confits dans le vin ; c'est pourquoi Eubule dit dans son *Catacollomène :*

« Mais prends-le, ébranle-lui le cerveau avec du vin pur, en lui
« donnant plusieurs coups à boire, et force-le de manger beau-
« coup des raisins *confits* dans du vin. »

Celui qui a fait le *Chiron* que l'on attribue à Phérécrate, dit aussi :

« On servit des amandes, des pommes, des arbouses, des baies
« de myrtes, de l'ache, des raisins confits dans du vin, et de la
« moëlle. »

Les fruits duroient toute l'année à Athènes, comme l'atteste Aristophane dans ses *Saisons*.

Qu'y a-t-il donc d'étrange à dire avec Ethlius de Samos, l. 5 des Limites de Samos, que les figues, les raisins, les homomelides, les pommes et les roses se reproduisoient deux fois l'an dans cette contrée-là? Lyncée dans son épitre à Diagoras, fait l'éloge du raisin appelé *Nicostrate*, qui croît dans l'Attique, et lui

lui oppose ceux de Rhodes. « On y cultive, dit-il, un raisin appelé *hipponion*, et qu'on peut mettre en parallèle avec le raisin *nicostrate* de l'attique; or, cet *hipponion* persévère dans sa bonté, depuis le mois ecatombæon, comme un bon serviteur. »

CHAP. XX. Puisque vous avez parlé souvent des viandes, des oiseaux, des différentes espèces de pigeons, je vais maintenant vous détailler ce qu'une grande lecture m'a fourni, outre tout ce qui a été dit.

Le mot *peristerion* pour signifier un *pigeon*, se trouve employé dans la *Grisette* de Ménandre.

« Après que tu te seras un peu arrêté, recommence à courir, je
« t'ai acheté des *peristerion.* »

Nicostrate dit aussi:

« Voilà les choses délicates que j'aime, soit de petits oiseaux, soit
« des *peristerion*, soit des panses d'animaux. »

Anaxandride dit dans son *Anteros :*

« Car en faisant servir des *peristerion* et des moineaux. »

Phrynicus a employé ce mot dans ses *Tragodes :*

« Mais prends pour lui quelques peristerion de trois oboles. »

Phaisan. Le roi Ptolémée, l. 12 de ses Commentaires, parlant des palais royaux d'Alexandrie, et des animaux qu'on y nourrit, dit ce qui suit, touchant les faisans que * l'on appelle aussi *tetraons*, selon lui. « Non seulement, dit-il, Ptolémée en fit venir de la Médie, mais il se procura aussi des œufs qu'il fit ** couver par des pintades; il les multiplia même au point de pouvoir en manger à son gré. Or, c'est un mets qu'on regarde comme très-somptueux. »

Ce que dit ici l'illustre roi, auteur de ces Commentaires, semble être l'aveu formel qu'il n'avoit pas auparavant mangé de cet oiseau, mais qu'il en nourrissoit alors, comme quelque chose de fort précieux. S'il avoit vu ceux qu'on nous a servis à chacun, outre ceux que l'on a déja mangés, il auroit ajouté un autre livre comme supplément aux vingt-quatre de ses célèbres Commentaires.

Aristote ou Théophraste dit dans ses Commentaires : « La chair des faisans mâles est bonne, même au delà de toute expression. »

Paons. Mais si ce prince, dont je viens de parler,

---

* Le faisan est différent du *tetraon*.

** Lisez *kai nomasin ornisin hypobaloon ooa.*

avoit vu la quantité prodigieuse des *paons* qui sont à Rome, il se seroit sans doute sauvé dans l'assemblée sacrée du sénat, comme s'il eût été chassé de son trône, une seconde fois, par son frère. En effet, il y a tant de paons à Rome, qu'Antiphane semble avoir prédit que cela arriveroit infailliblement. C'est dans son *Soldat* ou *Tychon*.

« Lorsque l'on n'eût apporté qu'une paire de *paons*, cet oiseau
« fut regardé comme une grande rareté; il y en a présentement
« en Grèce, plus que de cailles. Mais, si quelqu'un cherchoit un
« honnête homme, et venoit à le trouver, il ne tarderoit pas à
« voir cinq enfans pervers, nés de ce bon père. »

Alexis dit dans sa *Lampas :*

« Moi, manger tant d'argent, non, certes! quand je serois assez
« riche pour avoir du lait de lièvre, et dévorer des *paons*. »

Mais on en avoit aussi de privés au logis, comme le montre Strattis dans ce passage de son *Pausanias*:

« Oui, tout cela vaut autant que vos bagatelles et les paons que
« vous *nourrissez* chez vous, à cause de leurs ailes rapides. »

Anaxandride dit dans son *Mélilot :*

« N'est-ce pas une folie de nourrir des *paons au logis*, et qui
« coûtent autant qu'il faudroit pour acheter deux statues! »

Anaxilas dit dans ses *Ornithocomes* ou *Oiseliers :*

« Et, outre cela, un chien de *paon* privé, qui ne fait que criailler! »

Ménodote de Samos dit, dans l'ouvrage qu'il a fait sur les choses qui sont dans le temple de Junon, de cette ville-là : « Il y a des *paons* consacrés à Junon ; peut-être même, sont-ce les premiers que l'on vit à Samos, et qui y furent apprivoisés : de là ils se répandirent dans d'autres contrées éloignées, comme on vit les premiers coqs en Perse, et les premières *méléagrides* (pintades) en Etolie. C'est pourquoi Antiphane dit dans ses *Compatriotes* :

« On dit que le Phénix naquit à Héliopolis, les chouettes à Athè-
« nes ; Chypre est fière de ses belles colombes. Mais la Junon de
« Samos s'est approprié l'espèce dorée des oiseaux, je veux dire
« les *paons*, dont la figure est si belle, si digne d'être considérée. »

C'est aussi ce qui a fait mettre un *paon* sur les monnoies de Samos.

Méléagrides. Comme Ménodote a parlé des *méléagrides*, disons en aussi quelque chose. Voici donc ce que Clytus de Milet, disciple d'Aristote écrit à ce sujet, l. 1 de son Histoire de Milet : « Il y a dans l'île de Leros, près du temple de Minerve des oiseaux qu'on appelle *méléagrides* ; l'endroit où on les nourrit est marécageux. Cet oiseau ne montre aucune attache pour son engeance, et s'inquiète peu de ses petits ; de sorte que les prêtres du temple sont obligés

d'en prendre soin. Il est de la grosseur d'une forte poule ; il a la tête petite proportionnément à son corps, et sans plumes ; elle est surmontée d'une crête charnue, dure, ronde, de couleur de bois, et qui s'élève sur la tête, comme une cheville. Sur les côtés de la face, au défaut de la bouche *, commence à regner, au lieu de barbillons, une partie charnue qui se prolonge, et qui est d'un rouge ** plus foncé que celle des poules. Mais cet oiseau n'a pas celle qui se trouve sous le bec des poules, et qu'on appelle *barbe*. C'est pourquoi il semble qu'il soit mutilé à cette partie-là.

Il a le bec plus aigu et plus grand que celui de la poule ; son cou qui est plus court, se trouve aussi plus épais et noir ; son corps est tout bigarré : cependant le fond de la couleur est *le noir* par tout le corps, quoique divisé par de petites taches blanches très-rapprochées et plus grandes que des lentilles. Or, ces taches circulaires se trouvent dans les lozanges noires qui se présentent sur tout le plumage ; c'est pourquoi les lozanges forment une bigarrure dans laquelle on

---

* Lisez *stomatos*.

** Il y a une espèce de pintades à barbillon bleu. J'en ai parlé.

voit du noir qui renferme une couleur d'autant plus blanche, et une couleur blanche qui renferme une couleur d'autant plus noire.

Quant aux ailes, il les a bigarrées de blanc et * de vergetures dentées de couleur de feu, et ** ces couleurs s'y fondent et s'y délayent l'une dans l'autre. Il n'a pas d'ergot aux jambes, comme les coqs; la femelle en est semblable au mâle; c'est pourquoi il est difficile de distinguer la *pintade* mâle de la femelle.»

Tels sont les détails que le philosophe péripatéticien nous donne sur les *méléagrides*.

Cochons de lait rôtis. Epicrate en fait mention dans son *Négociant :*

« C'est à moi, qu'il faut donner cette commission; non, la Sicile
« ne pourra pas se vanter d'avoir dans son sein un tel cuisinier,
« ni une si habile main pour assaisonner du poisson. L'Elide même
« doit se taire ici! Je viens de la cuisine, et j'y ai vu la chair des
« *cochons de lait* prendre la plus belle couleur devant le feu.»

Alexis dit dans sa *Méchante :*

« Quand il *** conviendra de servir de *la jeune chair* de cochon
« rôti, achetée trois oboles, et bien chaude, bien succulente.»

---

* Il est essentiel de lire ici *kai prion.*

** Je suis le texte de mes épitomes.

*** Je ne change rien ici. Cette ligne est la fin d'un vers.

Lorsque les Athéniens sacrifient aux saisons, ils ne font pas rôtir, mais bouillir les viandes, dit Philochore; ils demandent à ces divinités de les garantir des chaleurs qui dessèchent et brûlent tout; mais de faire mûrir les productions de la terre par une chaleur modérée, des pluies convenables dans chaque saison.

Suivant eux, les viandes rôties sont moins avantageuses; l'ébullition, au contraire, en ôte la crudité, amollit la dureté de la fibre, et tout se trouve ainsi cuit à point; en outre l'aliment qui a bouilli est plus doux et plus salubre; c'est pourquoi l'on dit communément, ne faites pas rôtir, ni bouillir ce qui a été bouilli : car, selon Aristote, ce seroit résoudre et détruire ce qui s'y trouve de meilleur. En général, les viandes rôties sont plus crues, et ont la fibre plus dure que celles qui ont été bouillies.

Les viandes rôties sont aussi appelées *phlogides* ou *grillades*; c'est pourquoi Strattis dit dans son *Callipide*, en parlant d'Hercule :

« Sur le champ, il a pris des tronçons de saline, des *phlogides*
« toutes brûlantes de sanglier, et * a dévoré tout cela ensemble. »

---

* Adam lit *ebrooske ;* lisez mieux *ebroose.*

Archippe dit aussi dans ses *Noces d'Hercule :*

« Des issues de porc bien accommodées, de petites *phlogides*
« de bœufs aux cornes aiguës, et de longues *phlogides* de sanglier. »

Perdrix. Mais que me reste-t-il à vous raconter sur les *perdrix*, après tout ce que vous en avez dit. Cependant je ne passerai pas sous silence le fait que rapporte Hégésandre dans ses Commentaires : « Des Samiens, dit-il, s'embarquent pour Sibaris, descendent sur le territoire de Siris ; mais des perdrix s'envolent, font beaucoup de bruit ; aussitôt ces Samiens effrayés prennent la fuite, se rembarquent et s'en vont. »

CHAP. XXI. *Lièvres.* Voici le trait que Caméléon rapporte au sujet de Simonide, en parlant des *lièvres.* Ce poète soupoit un jour chez Hiéron ; il avoit vu servir du lièvre à tous les convives ; et lui, on l'oublioit ; cependant Hiéron lui en servit quelques momens après. Alors le poète fit cet impromptu :

« Quelque large qu'il fût, il ne pouvoit s'étendre jusqu'à moi. »

Simonide étoit vraiment un homme sordide et tirant de tout le gain le plus honteux, si l'on en croit Caméléon. « Ce poète, dit-il, étant à Syracuse, Hiéron

Hiéron lui envoyoit chaque jour de quoi vivre largement; mais Simonide en vendoit la plus grande partie, ne se réservant que peu de chose pour lui. Quelqu'un lui en demandant la raison. « C'est, répondit-il, afin qu'on connoisse la noble libéralité d'Hiéron, et ma sobriété. »

Tetines. Téléclide en fait mention dans ses *Sterres :*

« Comme je suis femelle, j'emporte avec raison cette *tetine.* »

Mais Antidote l'appelle *hypogastre* ou *bas-ventre*, dans sa *Boudeuse.*

Volailles engraissées. Matron rappelle ces *volailles* engraissées dans ses *Parodies.*

« Il parla ainsi, les autres se mirent à rire, et à l'instant on
« apporta des *poulardes* sur des plats d'argent ; elles étoient sans
« plumes, de même âge, et leurs dos ressembloient à des
« gâteaux. »

Petits cochons engraissés. Sopatre, cet auteur de poésies badines, parle aussi de ces cochons dans ses *Noces de Bacchis :*

« S'il y avoit quelque part un four, un petit cochon engraissé y
« grognoit beaucoup. »

Eschine s'est servi du mot *delphakia*, dans son *Alcibiade :* « Comme les hôtelières, dit-il, engraissent de

petits cochons ou *delphakia.* Antiphane emploie le même mot dans son *Physionomiste.*

« Car ces femmes engraissent de force de petits cochons, *del-*
« *phakia.* »

Il dit encore dans son *Protreptique :*

« Nourris en place de petits cochons, *delphakioon.* »

Platon le comique a dit *delphaca* au masculin, dans son Poète :

« Un cochon, *delphaca*, bon à tuer. »

Sophocle dans sa pièce intitulée l'*Injure :*

« Je veux manger le cochon, *delphaca.* »

Cratinus dans ses *Ulysses*, dit :

« De grands cochons, *delphacas.* »

Mais Nicocharès le fait féminin.

« Une cochonne *pleine*, *delphaca kyousan.* »

Eupolis dans son *Age d'or :*

« Il régale d'une *cochonne de lait*, qui n'a pas encore de dents,
« et fort belle. »

Platon dans son *Io :*

« Apporte donc ici la tête de cette jeune *cochonne.* »

Théopompe dit dans sa Pénélope :

« Ils nous immolent aussi une petite cochonne qu'ils ont vouée. »

Théopompe fait mention d'*oies engraissées* et de veaux gras dans sa *Treizième Philippique*, et l. 11 de ses Helléniques, où il montre quelle étoit la sobriété et la retenue des Lacédémoniens.

« Agésilas arrivant chez les Thasiens, ceux-ci lui envoyèrent toutes sortes de bestiaux et de jeunes bœufs bien nourris ; ils y avoient joint des pâtisseries et différentes espèces de *tragèmes.* Agésilas reçut les bestiaux et les bœufs ; quant aux *friandises*, il ne les aperçut pas d'abord, parce qu'elles étoient couvertes. Dès qu'il les eut vues, il ordonna aux Thasiens de les remporter, disant qu'il n'étoit pas permis aux Lacédémoniens d'user de pareils alimens. Les Thasiens insistent. Agésilas leur répond, en montrant les *Ilotes* : « Emportez-les et donnez-les à ces gens-là ; il vaut mieux qu'ils les mangent et se corrompent ainsi, que moi et les Lacédémoniens qui m'accompagnent. »

« Quant aux Ilotes, les Lacédémoniens les traitoient avec beaucoup de dureté. Voici ce qu'en dit Myron de Priène, l. 2 de ses *Messéniaques :* Ils leur font porter, en vertu d'une loi, un bonnet de peau

de chien, et un habit de peau garnie de son poil. Tous les ans, ces Ilotes sont obligés de recevoir certain nombre de coups, sans même avoir fait la moindre faute, afin de se familiariser à l'esclavage.

Si quelque Ilote s'avise de paroître penser au dessus de son état servile, il est condamné à mort, et son maître à une amende, s'il ne tue pas cet esclave parvenu à l'âge viril. En remettant un terrain à ces esclaves, les maîtres les chargent de certain tribut qui doit être payé tous les ans. »

Pour * revenir aux *oies*, je dirai que du mot *cheen*, oie, on a fait le mot *cheenizein*, en parlant des joueurs de flûte; ainsi, *cheenizein* a signifié *jouer de la flûte*. C'est ainsi que Diphile a dit dans son *Attelage* ou *Char à deux chevaux* :

« *Tu as cheenizé ;* c'est ce que font tous ceux qui se trouvent
« chez Timothée. »

Jambon. Mais, puisqu'on nous a servi à chacun une tranche de *jambon*, disons-en quelque chose, et voyons qui en a parlé.

---

* J'étends un peu ma version, pour rendre le passage de l'auteur moins imprévu.

Les jambons des * Gaules sont excellens; cependant ceux de Cibyre, ville d'Asie, et de Lycée ne leur cèdent en rien. Il en est fait mention dans le troisième livre de la Géographie de Strabon, écrivain qui n'est pas des plus modernes; car il dit, l. 7 du même ouvrage, avoir connu le philosophe Stoicien Posidonius qui fut lié avec Scipion, celui qui prit et ruina Carthage. Voici le passage de Strabon: « Il y a en Espagne du côté de l'Aquitaine une ville appelée *Pompelou*, c'est-à-dire *Pompeiopolis*, dans laquelle on fait des jambons qui le disputent à ceux de Cibyre. »

Halipastes ou *mets salés*. Aristomène, poète comique en parle ainsi dans son Bacchus:

« Je vous sers ces mets macérés dans le sel. »

Et dans ses *Prestigiateurs :*

« Que le valet mange toujours des huîtres salées *halipastes*. »

CHAP. XXII. *Fromages*, *trophalis*. Mes amis, voici un fromage qui fait l'honneur de la Sicile, et il me donne envie de parler des fromages, (*tyroon*)

---

* Scaliger sur Varron a sur ces jambons une note qui vient à l'appui de notre texte.

en général : or, voici ce que dit Philémon dans son *Sicilien* :

« Pour moi, je pensois d'abord que la Sicile ne s'occupoit particu-
« lièrement que de faire des fromages ; mais j'ajouterai ce que
« j'ai appris depuis. Le fromage de Sicile est excellent, j'en con-
« viens ; cependant les pigeons de cette île ne le sont pas moins :
« que seroit-ce donc, si on parloit de ses étoffes chamarrées ; et
« je dirai de plus qu'on y fait des vases et des meubles magni-
« fiques. »

Mais le fromage de Tromélie est aussi fort renommé. Démétrius de Scepse en parle ainsi, l. 2 de l'Armement de Troie : « Tromélie est une ville d'Achaïe, près de laquelle il y a du fromage de chèvre excellent, auquel on ne peut comparer aucun autre ; on l'appelle *tromelique.* Simonide en fait mention dans la pièce iambique qui commence ainsi :

« Télembrote, on a déja apprêté beaucoup de choses d'avance ;
« il y a mon fromage *tromilie*, ce fromage admirable que j'ai
« apporté d'Achaïe. »

Euripide, dans son *Cyclope*, appelle *opias* le fromage piquant dont le lait a été caillé avec le suc de figuier. »

« Il y a du fromage *opias* et du lait de Jupiter *. »

---

* Je l'entends comme une allusion à celui de la chèvre Amalthée, pour

Mais, comme j'ai fait du *tromilie*, un *apotragème* ou *relief*, après vous avoir parlé sur tout ce qu'on nous a servi, je finirai, en m'arrêtant seulement au mot *apotragème*, dont s'est servi Eupolis pour désigner les *reliefs* des desserts et de tout ce qu'on gruge. Ce poète se mocquant de certain Didymias, l'appelle *apotragème* de renard, soit qu'il voulut le plaisanter sur sa petite taille, soit au sujet de ses méchanchetés et de ses ruses, selon le rapport de Dorothée d'Ascalon. »

Les Crétois appellent *thalies*, les fromages minces et larges, selon Séleucus ; et ce sont ceux qu'ils offrent dans quelques sacrifices.

Philippide, dans ses *Flûtes*, fait mention de *periephthes* ; c'est ainsi qu'on appelle les fromages faits du premier lait des bestiaux qui ont mis bas, et qu'on fait réduire sur le feu. Voici le passage de Philippide :

« *Ayant* ou tenant à la main les *periephthes* et ces herbages. »

Tout ce dont nous venons de parler, est peut-être ce que les Macédoniens appellent *epideipnides* ; car

---

marquer l'excellence du lait de chèvre, dont on faisoit le fromage. Je laisse à Casaubon la leçon des textes actuels d'Euripide.

ce sont autant de choses faites pour ranimer l'envie de boire après le repas.

Ulpien parloit encore, lorsqu'un de ces fanfarons cuisiniers survint et nous annonça un *myma* ; tout le monde se taisant à ce mot, ce cuisinier continua et nous dit : « Euémère de Coos, l. 3 de son Histoire sacrée, nous apprend, d'après les Sidoniens, que Cadmus, cuisinier du roi de Sidon, prenant avec lui Harmonie, joueuse de flûte de ce souverain, s'enfuit avec elle. Or, je m'enfuirai aussi, d'autant mieux que je suis libre; je ne me rappelle même pas aucun cuisinier que vous puissiez me dire avoir été mis sur la scène comme esclave, si ce n'est dans Posidippe.

En effet, ce sont les Macédoniens qui ont les premiers chargé des esclaves de faire la cuisine, soit qu'il l'aient fait pour insulter à leurs prisonniers de guerre, soit pour soulager le malheur de ces mêmes captifs, dans les villes qu'ils avoient réduites en esclavage.

Les anciens donnoient le nom de *Mæson* aux cuisiniers de la ville, et celui de *tettix* ou cigale au cuisinier du dehors. Or, Chrysippe le philosophe pense que *mæson* a été formé de *masaoon* qui signifie *mâchant*, comme si l'on eût voulu indiquer un ignare esclave de son ventre. Ce philosophe ignoroit qu'il

y

y eut un acteur comique nommé *Mœson*, natif de Mégare, et que ce fut lui qui inventa le masque qui en porta ensuite le nom. C'est ce que rapporte Aristophane de Byzance, dans son Traité des Masques; il ajoute même qu'il imagina aussi le masque de valet et celui de cuisinier. C'est donc encore avec raison, qu'on appelle *mœsoniques*, les plaisanteries qu'on met dans la bouche de ces personnages : or, vous savez combien de fois, on fait plaisanter les cuisiniers sur la scène. Je vous rappellerai ici Ménandre, dans ses *Tuteurs* *, et Philémon qui dit quelque part :

« J'ai amené chez moi un sphinx mâle, non un cuisinier. Car je
« jure que je n'entends pas un seul mot de ce qu'il me dit, tant
« il est abondant en nouveaux termes. »

Quant à la ville de Mégare, d'où étoit *Mœson*, Polémon dit en parlant à Timée, que c'étoit celle de Sicile, et non celle des *Niséens*.

Mais voici comment parle Posidippe dans son *Excluse*, au sujet des cuisiniers esclaves.

« Oui, les choses sont telles; mais il va m'arriver quelque diablerie
« aujourd'hui, en servant mon maître : c'est ** que je vais risquer
« d'être surpris, en dérobant de la viande. »

---

* C'est la leçon de Pursan; elle est vraie : *Epitropois*.

** Je lis *hoos* pour *ouk*, avec Pursan. C'est tout ce que je vois dans ce passage.

Et dans ses *Syntrophes* :

« A. Quoi, tu es cuisinier, et tu as passé le pas de la porte, à
« jeun? B. Oui, je l'étois. A. Mais, où allois-tu donc? B. Oh! j'ai
« de l'occupation au marché pour un homme que je connois, du
« même métier, et qui m'a loué. »

Il n'est pas étonnant que les anciens cuisiniers aient été experts dans la manière d'immoler les victimes; c'est pourquoi, ils étoient pour ainsi dire, les présidens des sacrifices, comme ils le sont réellement encore des noces. Aussi Ménandre fait-il tenir le discours suivant au cuisinier qui sert les * *tetradistes* à la fête de *Vénus, courtisane.* C'est dans son *Flatteur.*

« A. Donnes-moi les libations et les entrailles, et suis-moi. Où
« regardes-tu? B. Je porte ces libations et plusieurs autres choses
« consacrées aux libations. A. Fort bien. B. Prie donc les dieux
« de l'olympe. A. Oui, prions tous les dieux, toutes les déesses de
« l'olympe, (pendant ce temps-là, fais silence **); prions-les,
« dis-je, de nous donner à tous le salut, la santé, beaucoup de
« biens, et la jouissance avantageuse de ceux que nous avons ac-
« tuellement. »

Un autre dit dans Simonide :

---

* Ceux qui servoient tous les quatre jours.

** Ou s'agit-il de la langue qu'on jetoit sur le bûcher, après le repas et les libations, comme on l'a déja vu. Du reste, il est facile de rétablir le texte de ce passage, dont j'ai rendu tout le sens.

« Combien n'ai-je pas fait * griller de viandes ; combien n'en ai-je
« pas coupé par morceaux et avec art ? Car, quelle chose ne sais-je
« pas faire adroitement ! »

La lettre qu'Olympie écrivit à Alexandre prouve encore l'expérience des cuisiniers. Alexandre lui ayant mandé de lui acheter un cuisinier expert dans les procédés des sacrifices, sa mère lui répondit : « Reçois de ta mère le cuisinier Pilégnas; car il sait tous les rits des sacrifices de tes ancêtres, ceux des orgies et des fêtes de Bacchus. Il n'ignore pas non plus les rits des sacrifices qui préludent aux jeux olympiques. Qu'il ne te soit pas indifférent; reçois le bien au contraire, et réponds-moi au plus tôt. »

CHAP. XXIII. Les *Céryces* d'Athènes prouvent que la fonction de cuisinier étoit autrefois honorable; car ces Céryces faisoient la cuisine, et immoloient les victimes, comme le dit Clidème, l. 1 de sa *Protogénie*.

Homère se sert du mot ** *rhezein* (faire), pour

* Le sens de ce passage est clair, en lisant *apheeusa*.

** *Dran*, faire. Les Hébreux disoient dans le sens de sacrifier, *asha*, faire. Virgile, *cùm faciam vitulâ*.

thyein, sacrifier, et du mot *thyein*, pour désigner la cérémonie de brûler les gâteaux faits d'huile et de farine, qu'on offroit aux dieux, après les repas. Les anciens employoient aussi le mot *dran*, pour *theyein*, dans le sens de *sacrifier*.

Les Céryces faisoient ainsi depuis long-temps la fonction d'immoler les victimes, de les arranger, de les couper par morceaux, et de verser le vin. Ils eurent le nom de *Céryces*, c'est-à-dire de *hérauts*, * de la plus noble partie de leurs fonctions. On ne lit nulle part, qu'il étoit assigné chez les anciens un salaire au cuisinier, mais au héraut.

Agamemnon, tout roi qu'il est, immole les victimes, dans Homère. En effet le poète écrit:

> « Il dit; et il coupa la gorge aux agneaux, avec un airain impi-
> « toyable; il les posa ensuite à terre, tout palpitans et expirans:
> « car l'airain leur avoit ôté la vie. »

C'est ainsi que Thrasymède, fils de Nestor, prenant une hache, en frappe le bœuf, parce que son père trop âgé ne pouvoit plus le faire. Ses frères le secondent même dans ce travail. On voit donc par-là,

---

* Voyez à ce sujet Spanheim sur les Césars de Julien.

qu'on attachoit le plus grand honneur à la profession de cuisinier.

Chez les Romains, nous voyons les censeurs, emploi des plus honorables, aller immoler les victimes avec la hache, vêtus d'une robe de pourpre, et la couronne sur la tête. Ce n'est pas non plus au hasard, que les hérauts sont chargés de confirmer les sermens des traités, en immolant les victimes; ce qui suppose que cette fonction leur étoit attribuée depuis long-temps.

« Hector, dit le poète, envoya deux hérauts à la ville, pour y « aller prendre deux agneaux, et faire venir Priam. »

Et ailleurs,

« Mais l'excellent Agamemnon envoye auparavant Talthybius aux « vaisseaux, lui ordonnant d'en apporter un agneau. »

Et

« Talthybius qui parloit comme un dieu, présente à ce chef des « peuples un chevreau qu'il tenoit dans ses mains. »

Clidème, l. 1 de son *Attique*, nous fait connoître une tribu de cuisiniers, qui présidoient aux pompes publiques, et que le peuple devoit seconder dans leurs fonctions. Ce n'est donc pas mal-à-propos

qu'Athénion dans ses *Samothraces*, fait paroître sur la scène un cuisinier qui parle ainsi en physicien, selon *Juba*.

« A. Ne sais-tu donć pas que l'art de la cuisine a le plus contribué « à la piété *? B. Comment. A. Le voici, barbare que tu es! C'est « elle qui nous a tiré de cette vie féroce et sans foi, de ce mal- « heureux usage de nous manger les uns les autres; qui nous a « ramenés à certain ordre, et nous a fait embrasser le genre de vie « que nous suivons à présent. B. Comment donc cela? A. Ecoute, « je vais te le dire: les hommes se mangeoient les uns les autres, « un déluge de maux avoit couvert la terre; heureusement il « parut un homme de bon sens, qui le premier offrit un animal « en sacrifice, et en fit rôtir les chairs. Or, ces chairs ayant paru « meilleures que celles des hommes, on ne se mangea plus l'un « l'autre; mais on fit rôtir des viandes. Dès qu'on eut une fois « goûté le plaisir de cet aliment, on partit delà pour perfectionner « peu-à-peu l'art de la cuisine; et si l'on fait aujourd'hui rôtir les « entrailles des victimes, sans y avoir mis du sel, c'est par un « ancien usage dont on a perpétué le souvenir: car, dans ces « temps reculés, on n'avoit pas pensé à s'en servir; mais le sel « ayant plu par la suite, on en a introduit l'usage dans les assai- « sonnemens. On écrivit les règles qu'il falloit observer dans les « sacrifices, en se conformant aux usages de chaque pays; et c'est « à tout cela que nous sommes redevables de notre salut. Enfin, « le plaisir que procurèrent les assaisonnemens, inspira aussi le « desir de perfectionner notre art. »

« B. Par ma foi, voilà un nouveau Paléphate ** ! A. Après cela,

* Adam lit *pr-tho*. B. *poos*, etc.; et avec raison.

** Auteur qui nous reste, et que sa manière d'expliquer les fables, a fait passer en proverbe. V. la *Collect. mythol.* de Galè.

« quelqu'un devenu plus habile avec le temps, servit la panse d'un « animal, assaisonnée de toutes sortes d'ingrédiens; on hasarda « de présenter un chevreau cuit avec art entre deux plats, et qui « fondit sous la dent. Mêlant bien * ensuite du hachis, il contrefit « un poisson en roulant avec des herbages qui ne furent pas aperçus. « *Ensuite on introduisit dans les mets* les salines précieuses, le « gruau, le miel; de sorte que, pour jouir des plaisirs dont je « parle, on s'abstint de tuer un homme, et d'en manger le ca- « davre: tous pensèrent qu'il falloit vivre ensemble; la foule se « réunit; on vit s'élever des villes habitées, grâces à l'art de la « cuisine, comme je le dis. B. Adieu l'ami, et mocque-toi de « ton maître. »

« A. C'est nous, oui, c'est nous autres cuisiniers qui préludons « aux cérémonies; c'est nous qui sacrifions; c'est nous qui faisons « les libations; aussi, c'est nous, sur-tout, que les dieux exaucent, « parce que nous avons imaginé ce qui contribue le plus à rendre « la vie heureuse. D. L'ami, laisse de coté la religion. A. Oh! « oui, je me trompe. D. Çà, viens prendre un morceau avec « moi, et songe à bien tout apprêter au logis. »

Alexis prétend prouver dans sa *Petite Marmite*, que l'art de la cuisine est une occupation convenable aux gens bien nés. En effet, il introduit sur la scène un cuisinier qui a l'air d'un homme bien élevé.

Mais Héraclide et Glaucus de Locres qui ont écrit

---

* Ce trait a eté rapporté. Je lis ainsi :

Perikominatia d'epikèras hypekrousen
Ichthyn, pareisekykleese t' oud' horoomenon
Lachanon.

Il s'agissoit de contrefaire une aphye (anchois), avec une rave.

sur la cuisine, disent que cet art ne.* convient même à aucune personne de condition libre. Cratinus le jeune, relève beaucoup cet art dans ses *Géans :*

« A. Sens-tu combien l'odeur de ce terrain est agréable, et quelle
« vapeur balsamique il s'en exhale! Il semble qu'il y a dans cette
« crevasse, un marchand d'encens, ou un cuisinier de Sicile. B. Tu
« as raison. L'odeur de l'un est aussi bonne que celle de l'autre. »

Antiphane fait l'éloge des cuisiniers de Sicile, dans son *Infortuné***, en disant :

« C'est par l'art des Siciliens, que les tourtes *** des repas ont été
« apprêtées comme il faut. »

Ménandre dit dans sa *Vision* ou son *Spectre :*

« Faites-nous savoir si les apprêts sont bien variés, et à la mode
« de Sicile ****. »

Posidippe écrit dans son *Anablepoon*, (qui recouvre la vue.)

« Pour moi, j'ai amené un cuisinier, mais qui m'a fait connoître
« tous les défauts des autres. Entreprennent-ils un repas? Oh! dit

---

* Le discours sembleroit exiger *ouk anarmottein*, convient, etc.

** Je lis *Dysspraktoo*, avec Adam.

*** *Diathrymmatides*, se dit toute viande hachée, pour farcir, etc.

**** Je suis Pursan et Daléchamp.

mon

« mon cuisinier, l'un n'a pas l'odorat assez fin pour flairer ses « mets; l'autre a le goût dépravé; celui-ci s'est gâté la langue à « de sales plaisirs; celui-là pèche toujours par trop de sel ou de « vinaigre, en assaisonnant ; tel est gourmand ; tel autre laisse « brûler ses viandes; un autre ne peut pas souffrir la fumée, le « feu. Mais en me dévoilant ainsi les défauts des autres, ils ont « passé * du feu à tirer les coûteaux, de sorte que l'un d'eux, en « se querellant, est allé du feu au bûcher, moyennant les « coûteaux. »

Antiphane dit dans sa *Philotis*, en détaillant le talent des cuisiniers:

« A. Ne t'ai-je pas dit de bien retourner ce petit glauque dans la « saumure, comme il est d'usage; de faire rôtir ce loup marin, « de faire bouillir ce chien de mer dans un coulis? Cette anguille « demande du sel, de l'origan, de l'eau; ce congre pareillement. « Voilà une raie, de fines herbes, un tronçon de thon; tu feras « rôtir ce morceau de chevreau, et qu'il le soit également des « deux côtés; mais que la rate au contraire ne soit pas trop « grillée. Farcis bien ce boyau. B. Juste ciel! cet homme me « tue de son babil. »

Batton rappelle les noms des plus célèbres inventeurs en cuisine. Voici à ce sujet le passage de ses *Bienfaiteurs*.

« A. Çà, ma chère Sybinna, nous avons assez mal dormi cette « nuit, et nous n'avons rien écrit; cependant notre lampe brûle;

---

* Le poète suppose que ce cuisinier est sur la place publique avec d'autres, et qu'il s'est élevé là une querelle.

« nous avons le livre en main, et nous cherchons quelque ingé-
« nieuse invention, telle, par exemple, que celles que nous ont
« laissées Actide de Chio, Tyndarique de Sicyone, ou Zopyrinus.
« B. Eh bien! toi, as-tu trouvé quelque chose? A. Oui, certes,
« et comparable à tout ce que les morts * ont imaginé de plus
« excellent. »

Or, messieurs, c'est le *myma*, ce mets par excellence, que je vous présente ici. Artemidore, disciple d'Aristophane nous dit dans ses *Termes culinaires*, qu'il se prépare avec des viandes du sang, en y joignant beaucoup d'assaisonnemens. Mais Epenète écrit dans son Traité de *la Cuisine*: « Le myma se fait avec toutes sortes de viandes et de volailles. » Cependant il faut, selon lui, prendre des viandes tendres, les hacher ensemble bien menues, les viscères avec l'intestin; bien pétrir cela avec le sang, et y mettre pour assaisonnement du vinaigre, du fromage grillé, du suc de laser, du thym vert et sec, de la sariette, du coriandre ** vert et sec, de la ciboule, de l'oignon sans pellicule, et grillé, ou de la graine de pavot, et du raisin sec, du miel, des grains acides de grenades.

Selon lui, le *myma* tient lieu de tout mets. Mais,

* Ceux qui ont écrit sur la cuisine.

** Je le fais toujours masculin.

tandis qu'Ulpien broyoit toutes ces choses, et en même temps nos oreilles, il entra un autre valet qui nous apporta la *mattya*. A ce mot, il s'éleva une nouvelle question sur ce que c'étoit que la *mattye*. Mais Ulpien citant un passage des termes culinaires d'Artémidore dont je viens de parler, Emilien prit la parole : « Il y a un traité attribué à Dorothée d'Ascalon, intitulé *sur Antiphane*, et sur la *mattye*, dont parlent les poètes de la moyenne comédie. Or, selon cet ouvrage, la mattye est une invention des Thessaliens.

L'usage en fut introduit à Athènes, à l'époque de l'empire des Macédoniens. Les Thessaliens passent généralement pour avoir été les plus somptueux des Grecs, tant à l'égard de la cuise, que de la table : c'est même ce qui leur a donné lieu d'attirer les Perses contre la Grèce, parce qu'ils vouloient imiter leur luxe et leur magnificence. Cratinus a parlé de la somptuosité des Thessaliens, dans l'ouvrage qu'il a écrit sur leur *gouvernement*.

Quant à la *mattye*, Apollodore d'Athènes dit l. 1 de ses *Etymologies*, que ce mot vient de *masasthai*, qui signifie *mâcher*. Il en déduit aussi le mot * *mastic*,

** Etymologie puérile, quoique les femmes grecques aient encore très-

et nous en avons aussi déduit le mot *mastax*, qui signifie *la bouche*. C'est encore de là que vient le mot *maza* ou *miche*; de même que chez les Cypriens, le mot *magis* ou *pétrin*, *huche*, et le mot *hypermazan*, pour *tryphan*, ou *se livrer à la volupté*, *au plaisir de la table*.

On appela d'abord *maze* la nourriture ordinaire du peuple, qui la faisoit de simple farine; et l'on a dit *mattein*, dans le sens de *pétrir* pour la préparer. Mais les hommes variant ensuite de différentes manières et sans retenue, la nourriture qu'ils prenoient, changèrent un peu, par affectation, ce nom en celui de *mattye*, par lequel ils désignèrent tout aliment somptueux. Alors on fit aussi le mot *mattyazein*, pour dire, préparer ces alimens; soit poisson, soit volaille, soit légume, soit viande, soit ce qu'ils nommèrent aussi *myma* ou *mymation*.

Or, c'est ce qui paroît manifestement par le passage qu'Artémidore cite d'Alexis. En effet, Alexis voulant montrer l'éxcès de délicatesse de cette préparation, a joint le mot *lepesthai* à ce qu'il dit. Voici donc ce

souvent du mastic à la bouche. Je lis ensuite *teen mastaca*, pour *ta malista*, qui est absurde ici.

que porte la citation prise du *Démétrius* de ce poète, remis au théâtre :

« Femmes, prenez ce poisson qu'on vous envoie, apprêtez-le,
« faites bombance, buvez des santés, *mattyazete* ou livrez-vous
« à la bonne chère ; *lepesthe*, plongez-vous dans les plus impures
« voluptés. »

Les Athéniens se servent du mot *lepesthai* *, pour caractériser les plaisirs aphrodisiaques les plus impurs et les plus grossiers.

Artémidore montre dans ses *Termes culinaires*, que *mattya* est le nom commun de tous les alimens somptueux. Voici ce qu'il dit :

« Si l'on veut faire une *mattye* de volaille, il faut la tuer, en lui faisant entrer la pointe du couteau par le bec, jusque dans la tête, et la garder ainsi jusqu'au lendemain, comme la perdrix. Si l'on veut la manger comme elle est, on lui plumera d'abord les ailes, et on la laissera ainsi aller jusqu'au lendemain pareillement.

Exposant ensuite la manière de l'assaisonner et de la faire cuire, il dit : « Faites cuire au bouillon *la pintade* grasse et ceux de ses petits qui font déja en-

* Mot qui fait allusion à l'infamie des Lesbiens.

tendre leur cri naturel que nous exprimons par *kokkyzein*, (si cependant vous voulez la manger dans une partie de bouteille) ; ensuite tirez du pot les herbes avec lesquelles elle aura été cuite, et servez la chair de cette poule sur ces herbes que vous aurez mises dans un plat. En été, vous ferez bouillir dans la sauce une grappe de verjus, telle quelle est, au lieu de vinaigre. Lorsque cette sauce aura bouilli assez, retirez-la du feu, avec la grappe, avant que les pepins s'en détachent; écrasez bien alors les herbes, et vous aurez une *mattye* des plus savoureuses. »

Il est donc évident que ce mot désignoit tous les alimens les plus somptueux ; mais Philémon dit dans son *Enlevé* ou *Ravi*, que le repas où on la servoit, avoit aussi ce même nom.

« Il * ordonnoit à un homme nud de faire le guet ; mais lui, il se
« réjouissoit le cœur avec trois bons gobelets de vin et une *mattye*. »

Et dans son *Homicide* :

« Qu'on nous verse à boire, et qu'on fasse au plus tôt une *mattye*. »

Alexis a dit avec équivoque dans son *Pyraune* ou *Réchaud* :

---

* Je lis *epetatte*.

« Les ayant vus oisifs, je m'écriai, quoi personne ne nous donnera
« une *mattye* ? »

Il semble qu'il ait voulu parler du *repas* même; mais on peut l'entendre aussi avec vraisemblance, et même proprement des alimens.

Machon de Sicione doit être rangé parmi les poètes comiques, selon Apollodore de Caryste. Il est vrai qu'il n'a pas fait jouer ses pièces à Athènes, mais à Alexandrie; cependant il mérite d'être regardé comme bon poète, autant que qui ce soit, après ceux de la *Pleiade*. C'est pourquoi le grammairien Aristophane ne négligea rien dans sa jeunesse pour se lier avec lui. Or, voici ce que Machon écrit sur la *mattye*, dans sa pièce intitulée l'*Ignorance* :

« Je ne trouve rien de plus agréable que la *mattye*; je ne sais si
« ce sont les Macédoniens ou tous les dieux ensemble qui nous
« ont appris à nous autres Athéniens, à la faire. Au reste, l'in-
« venteur étoit vraiment un homme de génie. »

Nicostrate, dans son *Expulsé*, dit que c'étoit le dernier de tous les mets qu'on servoit. C'est, dans ce passage, un cuisinier qui raconte le somptueux appareil et la belle ordonnance des mets qu'il a apprêtés pour un festin; mais il a auparavant exposé ce qu'on doit entendre par dîner et par souper.

Alors il fait mention d'un troisième repas, et il ajoute :

« Çà, messieurs, allons, courage! je vais après cela vous faire
« servir une mattye, contre laquelle je crois que cet homme n'aura
« rien à dire. »

Et dans son *Cuisinier :*

« Il n'a jamais connu ni candyle *, ni thrion, ni rien de ce qu'il
« faut pour la *mattye.* »

Un autre dit :

« Présenter à la ronde ou des petits pieds, ou une panse juteuse,
« et peut-être même de truie. »

Denys, dans son *Acontizomène*, fait dire à un cuisinier:

« De sorte qu'un jour faisant une *mattye*, la précipitation avec
« laquelle je servis, me fit commettre une erreur, et je portai le
« mets ** des morts au mort. »

Philémon dit dans sa *Femme pauvre* :

« Tandis qu'il étoit facile de se bien remplir la panse, puisqu'il
« faisoit et servoit là des *mattyes*, pendant toute la journée. »

Molpis de Laconie dit que ce que les Spartiates

* *Candyle.* Ce mot a été expliqué.

** Il a été parlé de ce *plat* ou *repas* d'Hécate, qu'on abandonnoit aux pauvres. V. le Schol. d'Aristoph.

appellent

appellent *epaiclées*, c'est-à-dire, *epideipnides*, ou surcroît du repas, est ce que d'autres nomment *mattye*.

Voici ce que le cynique Ménippe écrit dans son Arcésilas : « Plusieurs personnes s'étoient réunies pour faire ensemble une débauche; une femme de Lacédémone ordonna qu'on servît une *mattye* : aussitôt on servit à la ronde quelques perdreaux et des oisons rôtis, avec force galettes à croustiller. Les Athéniens appellent *épidorpisme* cette partie du repas: chez les Doriens, c'est l'*epaiclée ;* mais la plupart des autres Grecs appellent cela les *epideipnes*.

Après tous ces longs détails sur la mattye, nous jugeâmes à propos de nous retirer, car il se faisoit déjà tard, et nous nous séparâmes ainsi.

FIN DU LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

CHAP. I. MON cher Timocrate, je dirai avec le très-sage Euripide :

« Quand Dieu me donneroit l'éloquence séduisante de Nestor, et
« du Phrygien Anténor »

je ne pourrois vous raconter tout ce qui s'est dit dans toutes les circonstances de ces repas somptueux, tant * on y varia et les discours et les choses nouvelles qu'on sembloit imaginer à chaque instant.

Nous avons parlé nombre de fois de l'ordonnance des services. Quant à ce qui se faisoit après le repas, et que j'aurois bien de la peine à me rappeler de suite, le voici comme un de nos convives l'exposoit par ce passage des *Lacons* de Platon le comique :

« A. Tous les convives ont déja fini de manger ; pourquoi n'as-tu
« pas l'attention d'ôter les tables ? B. Pour moi je viens appor-
« ter ** de quoi se laver. C. Et moi je vais balayer ; mais quand

* Je rends le sens en général, lisant *anomoioteeta*, avec Pursan.

** Je lis *loutron*. Texte *litron* pour *nitron*, dit Casaubon, qui cependant propose *loutron* ou *niptron*. Quant au *nitre* qu'il croit voir dans le *nether* hébreu, c'est du *natron*, sel différent du nitre. Je remarquerai que M. *Dutens* a cru aussi voir le *nitre* dans les proverbes de Salomon, et même la différence des *acides* et des alcalis par ce passage, des *Proverbes* 25, v. 20.

« jaurai fait les libations, j'apporterai le cottabe. A. Cette fille
« devroit avoir déja ses * flûtes aux mains, et en jouer. Va donc
« chercher du parfum, et répands d'abord de celui d'Egypte,
« ensuite de celui d'iris. Après cela je donnerai à chacun de tous
« les convives une couronne qu'il emportera chez lui. Qu'on nous
« mêle encore du vin et de l'eau. B. Il y en a déja de prêt. A. Jette
« l'encens sur la braise. C. Où en ** est-on ? dis moi. B. Le vin est
« bientôt expédié. Le *scolie* est chanté. On sort le cottabe à la
« porte. Une jeune fille joue sur ses flûtes un air de Carie aux
« convives. J'en ai vu une autre qui tient un trigone, et qui
« s'accompagne avec en chantant une chanson ioniene. »

Après cela, il fut question, je pense, et du cottabe et de ceux qui s'amusoient de ce jeu, un des médecins qui étoient de nos convives, pensoit que ces joueurs de cottabe étoient de ces hommes qui, après s'être baignés, prenoient une amystis pour se vider l'estomac ; usage, disoit-il, qui n'étoit pas ancien : car, selon lui, personne dans l'antiquité n'avoit employé de tel moyen pour se purger; c'est pourquoi Erasistrate, dans sa *Pratique générale*, blâmoient ceux

---

Mais il s'agit d'une *plaie* profonde : ce que les Septantes ont bien vu, et ce que Schultens a aussi soutenu, d'après l'idiome arabe. Au reste j'ai corrigé cette erreur dans la seconde édition des Origines de M. Dutens.

* Flûte double. Voyez M. de la Borde, déja cité, et Lindenbrog sur Térence, in-4°.

** Je lis. *Eipe, pou dee men? eedee gegone.*

qui en usoient, parce que cette opération * étoit nuisible à la vue, et resserroit trop le ventre.

Alors Ulpien prit la parole :

« Va donc, dit-il, Esculape ! Le puissant Charon t'appelle. »

C'est avec justice certes, que quelqu'un a dit à un de nos amis : « Il n'y auroit rien de plus fou qu'un grammairien, s'il n'y avoit pas de médecin. » Qui de nous ignoroit que les anciens ne connoissoient pas cette espèce d'*apocottabisme ;* à moins que tu ne penses, toi médecin, que les *Cottabistes* d'Ameipsias sont aussi des gens qui se font vomir. Mais comme tu me parois ne pas connoître ce dont il s'agit, apprends donc de moi, d'abord que l'invention du jeu de *cottabe* est due aux Siciliens, et c'est ce que dit Critias, fils de Calleschre, dans ce passage de ses Elégies :

« Le cottabe est la belle invention des Siciliens, et le but vers
« lequel nous lançons nos ** *latages.* »

---

* On risque aussi par ces vomissemens forcés de se faire crever l'Œsophage ; ce qui arriva à de *Vassenaer.* Voyez les détails de Boerhave sur ce terrible accident qui fut mortel.

** Mot expliqué, comme tout ce qui regarde le cottabe. On verra plus de plus amples détails dans Meursius sur les *jeux de la Grèce*, mais qui s'est trompé ou qui a mal compris en plusieurs endroits les textes vicieux qu'il cite.

Dicéarque de * Milet, disciple d'Aristote, dit dans son ouvrage sur Alcée, que *latage* est un mot sicilien. Or, on entend par *latage*, ce qui reste de vin dans le gobelet qu'on a vidé : ce reste étoit lancé dans le bassin du cottabe par les joueurs qui, pour cet effet, tournoient la peaume de leur main en haut.

Selon Clitarque, dans son Traité des *Gloses*, les Thessaliens et les Rhodiens appellent aussi *latage*, le ** *cottabe* qui reste des gobelets qu'on a bus. On donnoit encore le nom de cottabe au prix que gagnoit le vainqueur dans une partie de vin. C'est ce que fait voir Euripide dans son *Œnée* :

« Ils lançoient nombre de traits bachiques contre la tête du vieil-
« lard ; et je fus choisi pour couronner le vainqueur en lui donnant
« un *cottabe* pour prix. »

Ce mot désignoit aussi le vase dans lequel on lançoit les latages, comme Cratinus le dit dans sa *Némésis*. Platon fait voir dans son *Jupiter irrité*, que le cottabe étoit un jeu bachique, où ceux qui jouoient mal-adroitement, perdoient leurs vases.

---

* De *Messine*.

** Ce mot paroît intrus ici. Je lirois *ton-hypoloipon oinon*.

« A. Je veux que vous vous divertissiez au cottabe, pendant que
« j'apprêterai le repas. J'ai envoyé mon esclave chercher en courant
« un mortier. Apporte * le donc toi; prends de l'eau. Vous, servez
« des vases. B. Jouons des baisers. A. Je ne veux pas qu'on joue
« indécemment. Je vous mets donc pour prix les pantoufles de
« cette jeune fille et ton cotyle. B. Corbleu ! voilà un lutteur plus
« redoutable que ceux des jeux de l'Isthme. »

CHAP. II. On appeloit en outre *catactes* certains cottabes. Ces catactes étoient des chandeliers qu'on remontoit et baissoit. Eubule les rappelle dans son *Bellérophon* :

« Qui me saisira la jambe pour me tirer en bas? car je suis enlevé
« comme un ** cottabion. »

Antiphane dit dans sa *Naissance de Vénus :*

« A. Voila ce que je dis; mais toi, tu ne me comprends pas: le
« cottabe est ce chandelier, fais-y attention; je donnerai cinq
« œufs pour le prix de la victoire; et c'est pour cela que vous
« vous divertirez au cottabe. B. De quelle manière? A. Je vais
« te le montrer, il s'agit de faire descendre ce cottabe sur le bassin.
« B. Lequel? A. Celui qui est placé *** au *dcssus*. B. Quoi, ce
« petit plat est celui que tu indiques. A. Oui c'est celui qui dé-
« cide de la victoire. B. Mais comment saura-t-on si l'on a gagné?

---

* Le valet est supposé de retour.

** Instrument même du cottabe; et le cottabe.

*** *Au dessus*, c'est-à-dire, du Manès qu'il devoit toucher en descendant. Casaubon lit mal-à-propos *hypo* pour *epik*.

« A. Si tu es assez adroit pour le frapper, il tombera sur le
« manès, et je te jure qu'il se fera un grand bruit au cottabe.
« B. Il y a donc là aussi un manès * qui fait fonctions d'esclave. »

Et peu après :

« B. Montre-moi donc comment il faut prendre ce vase. A. Il faut que tu écartes les doigts en les courbant un peu, comme pour jouer de la flûte ; que tu verses du vin dans le vase, mais fort peu : ensuite tu le lanceras. B. De quelle manière ? A. Tiens, comme cela ; regarde bien ici. B. O Neptune ! qu'il a lancé ** haut ! A Fais donc de même. B. Mais je n'atteindrois pas là avec une fronde. A. Il ne s'agit que d'apprendre à le faire. »

Or, pour lancer le cottabe (*le latax*), il falloit beaucoup courber la main, et cependant avec grâce, selon Dicéarque. Aussi dans le *Jupiter irrité* de Platon, un acteur avertit Hercule,

« De ne pas tenir la main roide lorsqu'il va jouer au cottabe. »

Le jet du cottabe étoit appelé *ap'ankylees* ou *de la courbure*, parce qu'il falloit fléchir la main en

* *Manès* étoit un nom ordinaire d'esclave.

** Il faut ne pas oublier qu'il s'agit ici du cottabe suspendu, non planté en terre. Il va être bientôt détaillé.

dedans pour lancer le latax. D'autres disent que * l'*ankyle* étoit l'espèce de vase dont on se servoit.

Bacchilide dit dans ses *Erotiques :*

« Au moment où elle lance en ** courbant la main ; mais en ten-
« dant un beau bras blanc aux jeunes gens. »

Eschyle donne l'épithète d'*ankylète* aux cottabes, dans ses *Ostologes :*

« C'est un autre Eurymaque qui m'a fait des injures aussi grandes
« et aussi sensibles. Ma tête, lorsqu'il jouoit au cottabe, étoit
« toujours pour lui le but de ce jeu *** *ankylète.....* »

Antiphane que j'ai cité, nous a déja dit qu'il y avoit un prix destiné à celui qui seroit vainqueur au cottabe. Or, ce prix étoit des œufs, des pâtisseries, des tragèmes. C'est ce que racontent aussi Céphisodore dans son *Trophonius*; Callias ou Dioclès dans le Cyclope; Eupolis, Ermippe dans les *Iambes.*

Quant au *catacte* du jeu de cottabe, voilà comment il est fait : c'est une espèce de chandelier élevé qui portoit ce qu'on appeloit le *manès*, sur lequel

---

* Je soutiens le contraire, et rien ne le prouve dans Athénée.

** *Ap'ankylees.*

*** Qui se joue en courbant la main. Le vers 5 peut présenter ce sens: *il y lançoit sa main jeune et vigoureuse.*

devoit tomber le bassin qu'on avoit fait descendre en frappant ; delà le manès frappé * par le cottabe, devoit tomber dans un plat qui étoit dessous : or, le coup qu'il falloit porter demandoit beaucoup de dextérité.

Nicocarès fait mention du manès dans ses *Lacons*. Mais il y a encore une espèce de jeu dont on s'amusoit dans un grand plat ou bassin. On le remplissoit d'eau, et l'on y faisoit nager des espèces de gondoles ou de saucières vides. Alors, on lançoit dans ces gondoles le vin qui restoit dans les ** *carchèses* ou vases à boire, pour les couler à fond ; de sorte que la victoire étoit pour celui qui en avoit coulé le plus. Ameipsias en parle dans ses *Joueurs de cottabe* ou sa *Manie :*

« Apporte des saucières et des *canthares* (gondoles), et emplis
« d'eau le bassin à laver les piés. »

Cratinus dit dans sa *Némésis.*

« Ils*** proposoient des cottabes en l'honneur de Jupiter protecteur
« de leur patrie, selon leurs lois. Cela consistoit à faire couler
« à fond une saucière vide avec **** certain bruit ; et celui qui
« réussissoit le plus en se conformant à l'usage, obtenoit le prix. »

---

* Adam lit très-bien *pleegeis an*, s'il étoit frappé, ou *étant*, etc.

** Voyez liv. 11 sur ce mot.

*** Je traduis ceci selon le sens que le texte altéré laisse apercevoir.

**** Je lis *mata ktypou tou de bal.*

Aristophane

Aristophane a présenté divers prix pour ce jeu dans ses *Détalées* :

« Mais moi j'ai destiné un chaudron pour prix du cottabe, et des « branches de myrthe. »

Ermippe dit dans ses *Parques* :

« Les robes mollettes sont mises de côté ; on boutonne les cui-« rasses ; on chausse les bottes ; on ne veut plus de * souliers « blancs. Tu verras la verge du cottabe roulée dans la paille ; il « n'y a plus de manès ; oui tu verras même le malheureux bassin « des latages jeté dans les ordures près de la porte du jardin ! »

Achée parlant des satyres dans son *Linus*, dit :

« Ils renversoient, jetoient dehors, brisoient ** même *tout, en* « *disant*, O ! que voilà un charmant *latax* pour Hercule. »

Or, ce mot *en disant* est relatif aux personnes qu'on aimoit et dont on rappeloit le nom en jouant*** au cottabe. C'est pourquoi Sophocle écrit dans son *Inachus*, que le *latax* est consacré à Vénus.

« Le brillant *latax* consacré à la blonde Vénus s'insinue dans **** « les maisons. »

---

* Voyez ce passage au mot Mathallis l. 11, lisez ici *oudeis eti eroos.*

** Lisez *th'homou* pour *timou.*

*** A chaque *latax* qu'on lançoit.

**** Lisez *pasi*, non *paisi.*

Euripide dit dans son *Plisthène*:

« Le bruyant cottabe de Vénus fait retentir dans les maisons des
« airs harmonieux. »

Callimaque dit aussi:

« Nombre d'amans, en bien buvant, lancèrent de leurs gobelets,
« vers la terre, les *latages* de Sicile. »

Il y avoit encore une autre espèce de *cottabion* ou de *prix* qui se proposoit dans les *veilles* ou les fêtes *pannychides*, et dont parle Callippe dans sa *Pannychis* ou *Veille*:

« Celui qui passera la nuit sans dormir recevra pour *cottabions*
« ou prix de *cottabe* cette grande galette, et baisera la fille qu'il
« voudra. »

Il se faisoit aussi des gâteaux dans les *Pannychides* ou *veilles*, où l'on passoit presque toute la nuit à danser; ces gâteaux se nommoient *charisies*, à cause de la *joie* (*chara*) de ceux qui les gagnoient. Eubule en parle dans son *Ankylion*:

« Il y a long-tems qu'elle fait cuire les gâteaux qui doivent être
« le prix des vainqueurs. »

Il dit peu après:

« Je sautai à l'instant comme une femme qui fait cuire le
« *charisie*. »

Mais Eubule ajoute que *le baiser* étoit aussi une des récompenses du vainqueur :

« pourvu qu'il s'y trouve aussi des femmes, afin que vous puissiez « danser toute cette nuit qui est la * dixième de l'enfant. Je don- « nerai pour prix de la victoire trois bandelettes, cinq pommes « et neuf baisers. »

Que les Siciliens fussent passionnés pour ce jeu, c'est ce qu'on voit par les salles qu'ils faisoient construire exprès pour s'y divertir au cottabe, comme le rapporte Dicéarque sur Alcman. Ce n'est donc pas mal-à-propos que Callimaque a donné l'épithète de *sicilien* au *latax*. Denys surnommé *Chalchoûs* ou d'*Airain* a fait mention des latages et des cottabes dans ses Vers élégiaques :

« Pour nous qui sommes de malheureux amans, nous te voulons « établir là un troisième cottabe, qui tiendra lieu de ballon, pour « ce gymnase bachique. Vous tous qui êtes ici, empoignez bien « le contour de vos calices; mais avant de ** lancer le latage, « mesurez bien de l'œil la courbe *** que l'air doit lui faire dé- « crire, et jusqu'à quel point la force du latage lui permet d'ar- « river. »

---

* Les anciens comptoient par nuit. Voyez Potter sur ce 10e. jour.

** Lisez *hiein* non *idein*.

*** Passage remarquable : lis *is latagos*.

Après ces détails, Ulpien demanda à boire dans un grand calice, en ajoutant le récit de plusieurs autres vers du même poète.

« Verse du vin ou plutôt des hymnes dans nos vases, en partant « de la droite, tant pour ton avantage que pour le nôtre; et nous « menerons au terme de la gloire, en ramant de nos langues, « cet homme que tu chéris, quoiqu'étranger parmi nous. L'esprit « et les grâces de ses discours nous feront partir sur les bancs « comme autant de Phéaciens, mais pour n'être que les ra- « meurs * des Muses. »

En effet, Cratinus le jeune dit dans son *Omphale*:

« Il vaut mieux boire quand ** on jouit d'une vie heureuse; et « laisser à d'autres à s'occuper des combats et du travail. »

CHAP. III. Cynulque, continue l'antagoniste du Syrien, et qui ne négligeoit aucune occasion de le quereller, lui dit, en voyant le tumulte qui régnoit parmi tous les convives: « Qu'est-ce donc que cette assemblée? Ne diroit-on pas qu'il n'y a ici qu'une bande de tapageurs. Eh! bien, je vais aussi vous citer quelques-uns des vers dont je me souviens, afin qu'Ulpien ne soit pas le seul qui se glorifie de tirer

* Casaubon ne sait ce qu'il fait ici.

** Je lis *men onta*, avec Adam.

des prix de cottabe, de ce que les * Homérides ont mis en réserve.

« Ça ! venez ici apprendre une bonne nouvelle. Cessez de vous
« quereller en buvant; prêtez-moi quelque attention, et appre-
« nez de moi ces choses-ci,

qui conviennent on ne peut mieux à ce dont il est question; car je vois déja les valets nous apporter des couronnes et des parfums.

Or, pourquoi dit-on qu'un homme est amoureux, quand par hasard sa couronne vient à se dissoudre : c'est une des observations que je fis dès ma première jeunesse, en lisant les épigrammes de Callimaque; et je cherchai à savoir la raison de ce que ce poète de Cyrène avançoit.

« Les feuilles des roses, dit-il, se détachoient des couronnes de
« tous ** les amans, et tomboient toutes à terre. »

C'est à présent à toi, érudit Démocrite, de nous résoudre cette question que je me suis faite depuis

---

* Gens qui recueilloient les vers qui leur plaisoient le plus dans Homère.

** Lisez *eip. tou kyr. ta de :*

——— *Rhoda phylloboleunta t'erastais*

Pasin apo Stephanoon pant'egenonto chamai.

Il faut que le mot *amant* ou *erastai* se trouve dans ce passage qui fait la base de tout ce que va dire Athénée. Adam l'avoit bien senti. Casaubon ne sait ce qu'il fait.

tant d'années, et de nous dire pourquoi les amans mettent des couronnes aux portes de ceux qu'ils aiment.

Démocrite répond : Théodore, car c'est ton véritable nom, je vais te rappeler d'abord un passage des vers élégiaques de Denys surnommé *Chalcous*, poète et orateur, qui fut ainsi appelé pour avoir conseillé aux Athéniens de se servir de *monnoie de cuivre*. C'est Callimaque qui le dit, en produisant même dans son Recueil des Orateurs, le discours que fit ce Denys. Reçois donc cette santé que je te porte.

« .... C'est à toi d'abord que j'envoie ces vers, en mêlant les
« grâces avec les grâces ; et toi, en recevant ce présent verse-
« moi à ton tour des chansons, pour honorer le festin, et t'ho-
« norer toi-même. »

Tu me demandes donc pourquoi l'on dit qu'une personne est prise d'une belle passion, lorsque sa couronne se dissout ; je réponds : ne seroit-ce * point parce que l'amour étant censé ôter aux amans l'honneur résultant de la pureté des mœurs, de même,

* Athénée devoit bien nous épargner sa dissertation ennuyeuse. *Kai houtoos, dia ge teen epiphanoûs kosmou periairesin, phrikton ti, hoos pheesi kle*, etc. le Lecteur voit les corrections que je suppose à la phrase que je traduis.

lorsque quelqu'un perd l'ornement de sa couronne, on regarde cela, (selon Cléarque, l. 1 de ses *Erotiques*), comme un signe sinistre, qui avertit que cette personne a perdu tout l'éclat résultant de cette même pureté des mœurs; ou seroit-ce, parce qu'on a tiré de cet événement un présage de cette sorte, comme on l'a fait à l'égard de mille autres choses.

En effet, l'ornement résultant d'une couronne, étant de peu de durée, peut être regardé comme le signe d'une passion inconstante, quels que soient les ornemens dont elle est accompagnée. Or, tel est l'amour; car ce sont sur-tout les amans qui affectent la parure.

Peut-être aussi seroit-ce parce que la nature, étant une espèce de divinité qui règle chaque chose avec justice, ne veut pas que les amans soient couronnés, avant de posséder l'objet de leur passion; c'est-à-dire, d'être délivrés de leurs desirs inquiets, après avoir joui de la personne qu'ils aiment; et pour cette raison, cette couronne qui se détache, nous paroît indiquer qu'il y a encore à combattre.

Peut-être même que l'amour ne voulant pas que l'on soit couronné et proclamé vainqueur, sans le mériter de sa part, leur ôte lui-même leur couronne;

faisant entendre ainsi aux autres qu'ils lui sont encore asservis ; ce qui donne lieu de croire à tous ceux-ci, que ceux-là sont pris d'une belle passion.

Ou l'on dira que tout ce qui se délie est supposé lié auparavant, et qu'ainsi l'amour de ceux qui sont couronnés, est une espèce de lien qui les tient. Or, de tous ceux qui sont dans des liens, il n'y a que les amans qui desirent d'être couronnés ; ainsi, la couronne qui se délie, étant regardée comme le signe du lien dans lequel l'amour retient l'amant, on en conclut avec raison que ceux à qui cela arrive, sont vraiment amoureux.

Ou les amans étant assez souvent comme extasiés, leur couronne se détache, comme cela doit arriver dans le trouble où la passion jette leur esprit ; et de là on conclut qu'ils sont réellement amoureux, parce que l'on suppose que leur couronne ne se détacheroit pas, s'ils n'aimoient pas.

Ou, est-ce parce qu'aucun lien ne pouvant se détacher que de ceux qui sont liés, et surtout des amans, on regarde une couronne qui se détache, comme le lien de celui qui l'avoit sur la tête, et l'on en conclut qu'il est amoureux ; car les amans sont dans de vrais liens.

Peut-être

Peut-être dira-t-on que les amans devant être couronnés par l'amour, la couronne qu'ils portoient auparavant ne pouvoient leur rester sur la tête ; en ce qu'il est bien difficile qu'une petite couronne, telle quelle, puisse être posée solidement où il doit se trouver un jour une couronne bien plus grande et posée par un dieu.

Quant aux couronnes et aux guirlandes dont les amans ornent les portes des personnes qu'ils aiment, ils les y mettent ou pour leur rendre des honneurs, comme couronnant le porche d'une divinité; ou, c'est à l'amour qu'ils les offrent en les posant, et non aux personnes qui sont aimées ; car ces personnes sont pour les amans les images mêmes du dieu d'amour; et la maison où elles demeurent en étant le temple, c'en est aussi le porche qu'ils ornent de couronnes, en les mettant aux portes de ces personnes. Voilà aussi pourquoi on immole quelquefois des victimes aux portes des personnes qu'on aime.

Ou, l'on dira plutôt avec vérité que les amans ayant été dépouillé de ce qui faisoit l'ornement de leur ame, ils se dépouillent aussi de l'ornement de leur corps, et viennent en faire hommage dans la passion qui s'est emparé d'eux. C'est ce que fait tout amant; mais

si la personne qu'ils aiment n'est pas présente, cet obstacle leur fait consacrer cet hommage à la porte. C'est pourquoi Lycophronide met ceci dans la bouche d'un chévrier amoureux :

« Toi qui étois l'objet charmant de mes pensées! Je * t'offre
« cette rose, ces sandales, ce bonnet, cette lance si redoutable
« aux bêtes féroces : car mon esprit se porte ailleurs vers une
« belle fillette, et chérie des grâces. »

Mais le divin Platon propose, l. 7 de ses *Lois*, un problême relatif aux couronnes : or, ce problême mérite bien d'être résolu. Le voici :

« Distribuer des pommes ou des couronnes à plus « ou moins de convives ** également et sans reste? »

C'est-à-dire qu'il veut qu'on trouve un nombre de couronnes ou de pommes, par le moyen duquel on donnera aux convives, à mesure qu'ils entreront, certain nombre de couronnes ou de pommes; de sorte que ceux qui auront déja partagé, n'en auront pas plus que les derniers.

Or, je dis que le nombre *soixante* peut être divisé également sans reste entre six convives. Cepen-

* Casaubon maltraite tout ce passage.

** Lisez *ex isou* avec les premières éditions, pour *ex hou*.

dant rappelons-nous qu'il a été dit dans les livres précédens qu'on ne soupoit jamais plus de cinq ensemble; néanmoins il est clair que nous sommes ici en très-grand nombre. Quoiqu'il en soit, le nombre soixante pourra remplir la condition, divisé entre six convives, qui feront le nombre complet requis dans un repas. Voilà donc la progression en commençant par le premier; il entre et prend les *soixante* couronnes; le second entre, il lui en donne moitié, et ils en ont chacun *trente*; le troisième entre, ils divisent en *vingt*, et ils ont les soixante entre eux trois; partageant ensuite avec le quatrième, ils ont chacun *quinze*, d'où résulte encore le nombre total; le cinquième entre, et le nombre est divisé en douze; enfin le sixième vient, et de six fois dix pour chacun, résulte encore le nombre soixante. C'est donc ainsi que les couronnes sont partagées sans reste et avec égalité.

Après ce discours de Démocrite, Ulpien fixa ses regards sur Cynulque, et lui dit: « Avec quel philosophe m'a-t-il donc fait habiter pour me servir des mêmes termes que Théoguète dans son *Apparition*.

« O scélérat! c'est sous de bien malheureux auspices que tu as
« acquis quelques connoissances! les livres n'ont servi qu'à te
« faire donner dans le travers. Tu as parlé au ciel et à la terre;
« mais ils ne se sont pas souciés de tes discours. »

D'où t'est jamais venu ce chœur de * criailleurs ? Quel homme digne d'être cité, a parlé d'un pareil chœur de musiciens ? Eh ! bien, mon cher Ulpien, répond Cynulque, je ne te le dirai, qu'après avoir reçu de toi une récompense convenable ; car je ne m'amuse pas à tirer toutes les *épines des livres*, comme tu le fais ; je n'en extrais que ce qu'il y a de plus utile et digne d'être retenu.

A cette réponse, Ulpien irrité s'écria en citant ce passage du *Soupçon* d'Alexis :

« Non cela ne seroit pas permis chez les Triballiens où, dit-on,
« celui qui sacrifie, montre à ceux qu'il a invités, le repas qu'il
« faudroit faire ; mais qui le leur vend pour le lendemain après
« le leur avoir montré. »

Ces mêmes vers sont aussi dans le *Sommeil* d'Antiphane.

CHAP. IV. Cynulque, lui répartit Ulpien, puisqu'on est à parler de couronnes, dis-moi ce qu'on doit entendre par couronne *naucratite*, dans le charmant Anacréon ? Car ce poète plein de grâce dit :

---

* L'auteur explique chap. 16 ce que c'est que ce *chœur* p. 697 du grec.

« Chaque homme avoit trois couronnes, deux de roses et une « *naucratite.* »

Apprends-moi aussi pourquoi quelques personnages se couronnent quelquefois d'agnus * castus dans le même poète? Car il dit l. 2 de ses *Chansons :*

« Le jovial Mégisthès porte déja depuis dix mois une couronne « de *vitex,* et il boit d'excellent vin. »

Mais une couronne de vitex est une chose qui me semble absurde ; car cet arbrisseau n'est propre qu'à faire des liens et des tissus grossiers. Donne-nous donc à ce sujet quelques détails qui méritent d'être entendus, et ne vas pas t'amuser à éplucher mille mots inutiles.

Comme Ulpien se taisoit et sembloit rêver sur cette question, Démocrite prit la parole : « Mon cher,

* L'idée qu'on avoit de l'*agnus castus* ou *vitex,* qu'il éteignoit les feux de l'amour, le fit consacrer à Junon, qui ne fut infidèle à Jupiter qu'en flairant une fleur par le conseil de Flore, comme Mahomet dit que *Marie conçut* le bon *Jésus en flairant une rose.* On sait que les dames qui célébroient les *grands mystères,* devoient ne s'asseoir pendant ce temps-là que sur une jonchée de ce végétal, qui eut même le nom d'*agonon* ou *rendant stérile.* L'orgueil en fit faire des couronnes à ceux qui vouloient montrer par ce symbole la pureté de leurs mœurs, en se parant de ce qui étoit consacré à la chaste Junon. Telle est l'origine de cet usage.

Aristarque, cet habile grammairien, dit, en exposant ce passage, que les anciens se couronnoient de vitex. Tènaros dit que le vitex servoit à faire des couronnes aux gens de la campagne : quant aux autres interprètes, ils ne produisent que des futilités sur ce dont il s'agit ici; mais moi, étant tombé sur l'ouvrage de Ménodote de Samos, intitulé *des Choses les plus remarquables dans Samos*, j'y trouvai la solution de ce que l'on cherche.

« Admète, dit-il, fille d'Eurystée, s'étant sauvée d'Argos, vint à Samos; y ayant fixé ses regards sur la façade du temple de Junon, et voulant lui témoigner sa reconnoissance de ce qu'elle s'étoit sauvée de chez elle sans danger, elle s'étoit consacrée au soin de ce temple qui subsiste encore; il fut originairement bâti par les Lélèges et les nymphes. Les Argiens n'apprirent pas cette fuite, sans en être très-fâchés; ils gagnèrent donc des Tyrrhéniens avec de l'argent, et leur persuadèrent d'aller dans leurs pirateries ordinaires, enlever la statue de ce temple, pensant bien que s'ils réussissoient, Admète éprouveroit quelque mauvais procédé de la part des Samiens.

Les Tyrrhéniens partirent et débarquèrent au port *de Junon*, pour exécuter aussitôt leur dessein.

Comme le temple étoit sans porte, ils enlevèrent sur le champ la statue, l'emportèrent sur le bord de la mer, où ils la mirent dans leur esquif. Ils levèrent l'ancre, détachèrent les cables, et voulurent forcer de rames; mais inutilement: s'imaginant bien que c'étoit un effet de la divinité, ils débarquèrent la statue de ce temple, et la déposèrent sur le bord, lui offrirent des gâteaux pour l'appaiser, et partirent, encore tout saisis de frayeur.

Admète, dès l'aurore, fit savoir qu'on avoit enlevé la statue: on la chercha, et on la trouva sur le bord de l'eau. Les Samiens, gens aussi grossiers que les Cariens dont ils descendoient, s'imaginant que la statue s'étoit enfui d'elle-même, la dressèrent dans le creux * d'un tronc de vitex, et tirant de chaque côté les branches les plus longues, les tournèrent autour pour l'enfermer; mais Admète la dégagea de ces liens, la purifia et la remit sur sa base, comme elle y étoit auparavant. Voilà pourquoi on promène ** tous les ans cette statue jusqu'au rivage, d'où on la

* L'auteur parloit sans doute de la grande espèce; car il y en a deux. J'en ai marqué la différence.

** Les cultes du paganisme n'ont fait que changer de nom chez les chrétiens. J'aurois trop à dire ici sur leurs statues miraculeuses.

fait disparoître subitement; on lui présente alors des gâteaux, et l'on appelle cette fête les *Tonées*, parce que la statue fut enfermée *syntonoos* ou *fortement* par ceux qui allèrent la chercher la première fois qu'elle disparut.

On rapporte que dans le même temps, ces Cariens de Samos, inquiétés par des scrupules superstitieux, envoyèrent consulter l'oracle du dieu * d'Hybla, sur ce qui leur étoit arrivé. Voici ce qu'Apollon leur répondit.

« Il faut faire une satisfaction à la volonté de la « déesse, et ne pas vous exposer au malheur que « Jupiter fit si tristement éprouver autrefois à Pro- « méthée pour avoir dérobé le feu du ciel; mais « dont il le délivra, en le détachant des chaînes qui « le tenoient accablé. » En effet, Prométhée lui offrant une satisfaction à son gré, s'il étoit délivré de ses douleurs, le chef des dieux lui répondit qu'il avoit celle-ci à lui imposer. Voilà pourquoi Prométhée depuis ** ce temps-là, porta une couronne faite de

* Casaubon ne sait ce qu'il fait ici. Lisez *Hyla* en Chypre où il y avoit un temple d'Apollon, qui en eut le nom d'*Hylatès*. Voyez *Stephan*.

** Savoir de porter une couronne de vitex; comme il est dit plus loin. — Lisez ici, *othen ap'ekeinou ton lelygoomenon stephanon*. *Adam*.

vitex,

vitex, et les hommes, à qui il avoit procuré le bienfait du feu, s'en couronnèrent aussi, à son exemple.

Ce fut donc conformément à cet usage de se couronner de vitex, que l'oracle répondit à ces Cariens, d'en prendre des rameaux, et de s'en ceindre la tête, comme ils en avoient entouré la statue de la déesse : il leur enjoignit aussi de renoncer à toute autre espèce de couronnes, excepté celle de laurier, qu'il vouloit qu'on réservât pour les ministres de la déesse, comme une faveur particulière.

« Si vous observez ponctuellement, ajouta-t-il, aux * théores, ce que je vous enjoins, vous n'éprouverez aucun malheur; pourvu cependant que dans vos festins, vous donniez à la déesse cette satisfaction qui lui sera due désormais. »

Les Cariens voulant se conformer à l'oracle, abolirent l'usage de toute autre espèce de couronnes qu'ils portoient auparavant. Ainsi, personne n'a chez eux que des couronnes de vitex, excepté les ministres de la déesse, à qui, jusqu'à ce jour, il a été permis d'en porter de laurier.

L'usage des couronnes de vitex semble être rap-

* Ce mot a été expliqué.

pelé dans une épigramme de Nicénète, poète épique qui étoit de ce même * pays-là, et qui se plaisoit à faire mention de ce qui concernoit sa patrie. Voici ce qu'il dit :

« Mon cher Philothère je ne veux pas manger à la ville, mais
« sur la plaine, rafraîchi par le soufle délicieux du zéphir ; et
« il me suffit de m'étendre sur la terre qui me présente un lit.
« J'en trouve facilement un, tout près de ce tamarisque indi-
« gène : le vitex *ancienne couronne des Cariens*, ne m'y
« manquera pas. Qu'on m'apporte donc du vin, et la lyre aimable
« des muses. Nous boirons avec joie, pour chanter l'illustre épouse
« de Jupiter, divinité tutélaire de notre île. »

Nicénète parle avec équivoque dans ces vers ; de sorte qu'on ne sait pas s'il dit qu'il se contente de vitex pour un lit ou pour une couronne. Mais quand il appelle le vitex *ancienne* couronne des Cariens, il établit clairement le fait dont il s'agit.

L'usage de se couronner de vitex a duré jusqu'au temps de Polycrate ; ainsi, l'on peut présumer que ce végétal est fort commun dans cette île. Voilà donc pourquoi Anacréon a pu dire :

« Depuis dix mois Mégisthe se couronne de vitex, et boit du vin
« délicieux. »

---

* De Samos.

Or, j'atteste les dieux que c'est moi qui ai découvert ceci le premier dans Alexandrie, où j'ai acquis le petit écrit de Ménodote, et que j'ai montré à nombre de personnes la solution de la difficulté dont il s'agit, d'après le passage d'Anacréon.

Mais Ephestion qui reproche à tous les écrivains d'être plagiaires, s'en est attribué la solution, et a publié un écrit intitulé « De la couronne de vitex, dont parle Anacréon. » Je viens même de le retrouver encore tout récemment à Rome, chez Démétrius Antimottyra : c'est donc ainsi que s'est comporté l'écrivain Ephestion, tant envers moi, qu'envers notre bon ami Andrante.

En effet, celui-ci avoit publié cinq livres touchant les questions qu'on pourroit faire sur les morales de Théophraste, considérées tant du côté des détails, que de la diction ; un sixième, sur les équivoques des morales qu'Aristote adresse à Nicomachus ; un autre ouvrage, sur le *Plexippe* d'Antiphon le tragique, et sur Antiphon lui-même, outre plusieurs autres traités ; mais Ephestion osa s'approprier tout cela, et publia un écrit sur l'Antiphon, qui paroît l. 1. c. 5. des *Dits-Mémorables* de Socrate par Xénophon, sans néanmoins avoir rien ajouté de son propre fonds.

Il écrivit aussi sur la couronne de vitex, se contentant de dire, comme une observation qui lui est particulière, que Phylarque a connu et rappelé l. 7 de ses *Histoires*, ce qui concerne la couronne de vitex; mais que cet historien ayant ignoré ce qu'en ont dit Nicénète et Anacréon, a parlé à plusieurs égards différemment de ce qu'en a dit Ménodote.

On pourroit dire plus simplement, à l'égard du vitex, que Mégiste s'en couronnoit, parce qu'il en croissoit beaucoup sous sa main dans l'endroit où il prenoit son repas, et qu'il étoit à même de s'en ceindre les tempes. En effet, les Lacédémoniens ne se couronnent-ils pas de roseaux, à la fête des * Promachies, comme Sosibius le rapporte dans ce qu'il a écrit sur les *Sacrifices* de Lacédémone ? Voici ses termes : « Il arrive à cette fête qu'on se ceint la tête d'une couronne de roseau ** de la contrée, ou d'une bande de peau; mais les enfans qui sont encore occupés de leur éducation, suivent les autres sans couronne. »

* On ne sait presque rien de cette fête.

** Le but de l'auteur est de montrer seulement qu'on se couromme de roseaux, parce qu'on en a sous la main.

Aristote l. 2 de ses Erotiques, et Ariston le péripatéticien, natif de Chio, l. 2 de ses *Entretiens érotiques* *, disent que les anciens ayant cru éprouver qu'un lien serré autour des tempes les soulageoient dans les cas de céphalalgies avec tension, produite par l'effet du vin, imaginèrent de se bander ainsi la tête dans de pareilles circonstances. Dans un âge postérieur on leur ajouta quelque ornement, convenable au plaisir de la bouteille, et l'on se fit ** des couronnes avec certain art.

Cependant tous les sens répondant à la tête comme à un siége commun, il vaut mieux la couronner pour se garantir des effets du vin que de la couvrir, et de se serrer les tempes, dans la vue d'en *** tirer le même avantage.

On se couronnoit aussi le front, comme le disoit le charmant Anacréon.

---

* Je lis *homilioon*, ce que Diogène de Laërce appelle *diatribes*. J'ai déjà corrigé ce passage ailleurs.

** Je ne cite pas le grand et précieux ouvrage de *Pascal* sur les couronnes. Il me suffit de l'indiquer ici, comme le recueil de tout ce qu'on peut dire sur l'origine, l'usage, les différences des couronnes.

*** C'est un soulagement très-dangereux. Un Oratorien qui se serroit ainsi la tête pour éviter les maux de tête, en travaillant au cabinet, en est devenu fou. Mais les couronnes de fleurs ont aussi leur danger.

« Mettons-nous de légères couronnes d'ache au-dessus des sourcils;
« et faisons une partie joyeuse de bouteille en l'honneur de
« Bacchus. »

CHAP. V. Mais on couronnoit aussi la poitrine et l'on y versoit des parfums; parce que c'est le siége du cœur. On appeloit même *hypothymiades* les guirlandes dont on se ceignoit le cou; comme on le voit par ce passage d'Alcée;

« Ça, que l'on nous mette autour du cou des *hypothymiades*
« faites en rouleau avec de l'aneth. »

Et Sapho :

« Il y avoit quantité d'*hypothymiades* faites en rouleau, et des
« fleurs, pour être mises autour du cou. »

Et Anacréon;

« Ils se mirent autour de la *poitrine* des hypothymiades roulées,
« faites de lotus. »

Eschyle dit clairement dans son *Promethée délié;*

« C'est en l'honneur de Prométhée que nous nous mettons autour
« de la tête une couronne, pour lui donner satisfaction de ses
« liens. »

Le même dit dans son *Sphinx*

« Mais quant à cet hôte je le * ceins de l'ancienne couronne de
« vitex de Prométhée, lien qui est devenu notre bonheur. »

Sapho nous apprend plus simplement d'où nous vient l'usage de nous couronner. Voici ce qu'elle dit :

« Mais toi qui ** as une voix si charmante, mets-toi des couronnes
« à ton aimable chevelure, en ceignant tes tendres mains de jeunes
« branches avec de l'aneth : car plus on est paré de fleurs plus on
« est sûr de plaire aux dieux en offrant un sacrifice ; mais ils se
« détournent de ceux qui n'ont pas de couronnes. »

Elle nous avertit donc qu'on est d'autant plus agréable aux dieux en sacrifiant, qu'on est plus couronné de fleurs.

Aristote dit dans son *banquet* « nous n'offrons rien de défectueux ou de mutilé aux dieux, mais ce qui est parfait et entier dans toutes ses parties. Observons ensuite que le mot *plein* se dit aussi de ce qui est *entier*, et que le mot *stephein* (couronner) signifie aussi

---

** Lisez au premier vers *stephoq*. Au second *ariston* et *lygou*.

* Lisez *Stephanous*, *oodika*, *parthes e. ph.*, *aneethoo syneiraisa apalais ge sais* ch. : et plus loin *euanthestera g. p. kai k. m. mak. potth'hiereia.* — Il en résulte un sens clair, quoique les vers soient démembrés par les copistes.

quelque fois *rendre plein;* (et conséquemment entier). C'est ainsi qu'Homère a dit :

« De jeunes gens *couronnoient* de vin les cratères. »

Et ailleurs on lit

« Mais Dieu couronne la figure par des paroles: c'est-à-dire que l'art de persuader en parlant, supplée à la difformité de la figure. Or tel est le but auquel la couronne semble tendre. Voilà aussi pourquoi nous paroissons faire tout le contraire dans le deuil : car dans l'intention où nous sommes de compatir aux douleurs de celui qui est affligé, nous nous mutilons à certain point en nous rasant les cheveux, et en nous ôtant nos couronnes. »

Mais écoutons ce que dit le médecin Philonide dans son ouvrage sur les parfums et les couronnes.

« Lorsque *Bacchus* eut apporté la vigne, de la mer rouge, en Grèce, nombre de gens se jettèrent immodérément sur la liqueur qu'on en fit, et sans y mêler d'eau. Les uns devenus maniaques ne savoient plus ce qu'ils disoient, les autres tombèrent comme morts par la stupeur léthargique que le vin leur causa : mais quelques-uns se trouvant à boire sur

le

le bord de la mer, il vint à tomber de la pluie qui obligea les rioteurs de se retirer, et remplit d'eau le cratère où il étoit resté un peu de vin. »

« Le beau tems revint bientôt : les convives étant retournés à leur boisson, goutèrent de ce mélange qu'ils trouvèrent bienfaisant; et ils en burent sans en être incommodés. Voilà pourquoi les Grecs saluent d'abord le *Bon-démon* avec le vin pur qu'on leur sert pendant le repas, comme inventeur de cette boisson (or ce bon-démon est Bacchus) : mais après le repas ils saluent, avec le premier gobelet de vin détrempé qu'on leur sert, *Jupiter sauveur*, comme inventeur de ce mélange innocent, et qu'ils supposent présider aux pluies. »

On sentit donc qu'il falloit trouver quelques moyens de soulager ceux qui avoient la tête frappée des fumées du vin. Or le plus facile de tous parut être de la serrer; d'autant plus que la nature sembloit l'indiquer. En effet, André dit « qu'une personne ayant mal à la tête, la serra et s'en trouva soulagée : ce qui fit imaginer ainsi de remédier à ce mal en se servant d'un lien; et l'on prit l'usage de serrer ainsi la tête de ceux qui étoient étourdis des fumées du vin, comme un moyen de les soulager. »

« De ce lien on passa aux couronnes de lierre qui croît par-tout en grande quantité ; d'autant plus qu'il ne déplaît pas à la vue, et qu'il ombrage bien le front par ses larges feuilles et ses espèces de grappes. D'ailleurs ils soutient une tension assez considérable, et il rafraîchit sans répandre d'odeur assoupissante. »

Je pense donc que c'est pour cette raison que l'on a consacré cette couronne à * Bacchus, voulant qu'il fût le médecin des maux qu'il cause par le vin, comme il en a été lui-même l'inventeur. Mais par la suite on ne fit plus qu'un objet de plaisir de la couronne qui avoit pour but l'utilité, et qui devoit remédier aux maux causés par l'ivresse, et l'on ne songea plus qu'à ce qui flattoit la vue ou l'odorat.

Voilà pourquoi on imagina la couronne de myrte, qui, il est vrai, a certaine qualité astringeante, et peut discuter les fumées du vin : on en fit aussi de roses. Cependant cette couronne calme un peu les douleurs de tête et procure certain rafraîchissement. Il ne faut

---

* On verra Bacchus médecin dans Vinck *Amœnitat. philolog.* Lisez ici *to de*, et à la phrase suivante *ton m. eis s. k. tois ek m. paraboeethount'-elattoomasi stephanon*, etc. Causaubon corrige très-mal, et est obligé d'ajouter au texte, mais contre la vérité.

pas non plus regarder comme étrangère aux parties de bouteille la couronne de laurier : mais on en éloignera celle de giroflée comme portant à la tête, celle de marjolaine, et toutes celles qui pourroient causer de l'assoupissement, ou une pesanteur de tête par quelque cause que ce soit.

Apollodore a produit les mêmes détails, avec les mêmes termes, dans son traité des parfums et des couronnes. Voilà donc mes amis ce que j'avois à dire à ce sujet.

CHAP. VI. Quant à la couronne *naucratite*, après bien des recherches, et après avoir questionné nombre de personnes sur la nature * des *fleurs* dont elle étoit faite, je n'avois pu rien savoir de certain. Enfin je tombai, quoique long-tems après, sur l'ouvrage de Polycharme de Naucrate, et qui a pour titre *de Vénus*; or voici ce qui y est écrit à ce sujet.

« Vers la vingt-troisième olympiade, Erostrate un de mes concitoyens, marchand de profession, et qui avoit déja fait nombre de voyages par mer, aborde

** Casaubon gâte le texte, lisez *ta anthee* pour *teen antheen* si vous changez.

à Paphos, ville de Chypre, y achète une petite statue de Vénus d'un empan de haut, et d'un ouvrage ancien; puis il s'en retourne et l'emporte à Naucrate. Comme il approchoit de l'Égypte, il fut accueilli d'une tempête subite. Ne pouvant même apercevoir près de quelle côte étoit son vaisseau, lui et ses compagnons eurent tous recours à cette statue de Vénus, la priant de les sauver de ce danger.

La déesse qui aima toujours les Naucratites fit croître dans tout l'espace qui étoit autour d'elle une verdure de myrtes, qui répandit l'odeur la plus agréable, au moment où tout le monde désespéroit de sauver le vaisseau, vu le vomissement considérable dont on y fut pris. Mais ce vomissement cessa, le tems devint serein, on aperçut du vaisseau les côtes voisines, et l'on arriva enfin à Naucrate.

Erostrate sautant aussitôt hors du vaisseau avec sa statue, et tenant les myrtes qui y avoient poussé subitement, alla les déposer dans le temple de Vénus. Il offrit un * sacrifice à la divinité, lui consacra la petite statue, invita au repas, qu'il donna dans le temple, ceux qu'il convenoit et ses amis les plus fa-

* Lisez *thysas* non *thysias*.

miliers, et leur donna à chacun une couronne de myrtes, qu'ils appelèrent à l'instant *Naucratite.* »

Voilà donc ce que dit Polycharme ; et je le crois d'autant plus, que la couronne naucratite n'est faite que de myrtes selon moi : car c'est celle qu'Anacréon portoit entrelacée de roses.

Phylonide ajoute à cela que la couronne de myrte est propre à discuter les vapeurs du vin ; et que celle de rose, outre qu'elle est calmante dans les cas de Céphalalgie, a encore une qualité rafraîchissante. Ainsi c'est se rendre ridicule que de dire que la couronne *naucratite* est celle qui se fait de papier *coronnaire*, comme l'appellent les Egyptiens. On s'appuie mal-à-propos d'un passage de Théopompe l. 3. de son histoire de la Grèce. Selon cet écrivain, Agésilas de Sparte étant arrivé en Egypte, les habitans lui envoyèrent plusieurs présens, et entre autres une couronne de papyrus coronnaire.

Pour moi je ne sais quel avantage ou quel plaisir on peut avoir à se couronner de papyrus entrelacé de roses ; à moins que ceux qui le font n'en trouvent aussi à se couronner d'ail et de roses. Je n'ignore pas non plus que nombre de personnes soutiennent que la couronne de *marjolaine* est la naucratite. Il

est vrai que cette fleur est fort commune en Egypte.

Quant au myrte, celui d'Egypte a une odeur bien différente de celle du myrte de toute autre contrée, comme le rapporte Théophraste.

On alloit continuer sur cette matière, lorsque des valets survinrent dans la salle, apportant des couronnes des plus belles fleurs de la saison. Myrtile prend la parole :

« Charmant Ulpien dis-nous donc tous les noms des couronnes; » car, selon ce que dit Chérémon dans son *Centaure*.

« Les valets préparent des couronnes que les prières font marcher
« devant les dieux, pour annoncer nos hommages. »

Le même poète dit aussi dans son Bacchus :

« Faisant * des couronnes, messagères de nos hommages. »

Ne vas cependant pas nous produire ce qu'a dit Elius Asclépiade dans son traité des couronnes, comme si nous n'en avions pas entendu parler : mais dis-nous quelque chose dont il n'ait pas fait mention. D'abord tu ne pourras pas nous montrer que quelqu'un ait

---

* Je lis *plekontes*.

dit, sans un accord d'adjectif avec un substantif, *rhodoon* * *stephanon* couronnes de roses, ou *ioon stephanon* couronne de violettes : car si Cratinus a dit ainsi *narkissou helikiscous* ** de petites guirlandes de narcisse, c'est en badinant.

Ulpien se prit à rire, et dit : Semus de Délos nous apprend l. 3. de sa Déliade que l'on appela d'abord chez les Grecs *stephanos* (couronne) ce qui chez nous est nommé *stephos*, et chez d'autres *stemma****.... C'est pourquoi après avoir mis cette première couronne, nous nous ceignons de celle de laurier. C'est du mot **** *stephos* qu'on a fait *stephanos*.

Mais toi, Thessalien, babillard, penses-tu que je vais parler de ces choses vulgaires et qui ont été redites cent fois? puisque tu as la langue (*gloótta*) si bien pendue, je vais parler de la couronne *hypoglottide* dont Platon fait mention dans son *Jupiter irrité*.

---

* C'est-à-dire, *pour rhodinon stephanon*, etc.

** Je lis ici *helikiskous* ou *heliskous*, en attendant le vrai mot, mais *stephaniskous* de Casaubon est trop loin du texte.

*** Lacune qu'il falloit marquer.

**** Glose que je rétablis dans son vrai sens, mais introduite dans le texte.

« Oui certes vous avez de la * *langue* jusque dans vos chaussures,
« et dans vos couronnes *hypoglottides*, lorsque vous êtes à
« boire ; et si vous offrez un sacrifice en action de grâce la langue
« y est encore, en ce que vous ** *envoyez une bonne langue.* »

Pamphile croit dans son traité de la liaison des noms que Théodore range l'*hypoglottide* parmi les espèces de couronnes, dans ses gloses attiques. Apprends-le *** donc de moi. Car selon Euripide

« Dans toute chose celui qui a le talent de la parole peut parler
« pour et contre. »

Couronne *isthmiaque.* Aristophane a jugé à propos de rappeler cette couronne dans ses *Tagénistes.* Voici le passage.

« A. Qu'allons-nous donc faire ? B. Il n'y a qu'à prendre la chla-
« nide blanche, avec la couronne Isthmiaque, comme les chœurs,
« et nous chanterons les louanges de notre maître. »

---

* Plat jeu de mot sur les divers sens de *glotta*, langue, courroie ou cordon des souliers. Je lis avec Adam *stephanois d'hypogloottisin* etc., car *gloottà* se trouve *dans ce mot.*

** En latin *favete linguis* dans Horace.

*** Mais ceci ne se lie pas bien avec le discours.

Silène

Silène dans ses gloses à dit *couronne isthmienne.* Philétas écrit *couronne*.... Mais les différens sens de ce mot, qui est le même pour désigner plusieurs choses, le font appliquer d'une manière équivoque. Car on dit l'*isthme* de la tête, l'isthme * de l'anus, l'isthme des mamelles. J'ajoute même que l'on appelle isthme la *margelle* d'un puits, en ce qu'elle forme l'entrée à la partie supérieure; et l'isthme d'un poignard, c'est-à-dire la poignée, ou ce que la main empoigne entre la lame et le pommeau.

Timachidas et Simmias, tous deux de Rhode, ont dit l'un et l'autre *couronne isthmienne;* et Callixène qui étoit aussi de Rhode en parle en ces termes dans son histoire d'Alexandrie** ....

Mais puisque j'ai fait mention d'Alexandrie, je connois une couronne que l'on appelle dans cette belle ville la couronne d'Antinoüs, et qui se fait de la plante qu'on y nomme *lotus.* Ce lotus croît dans les marais pendant la saison de l'été. Il y en a de deux couleurs;

* Je lie le sens badin du texte *kai tou prooktou, kai tou kolpou.* Casaubon n'a rien compris ici, non plus que les autres. Ensuite *legoo de to* epi, etc.

** Le passage manque.

l'une est analogue à celle de la rose; et c'est de celle-ci qu'on fait la couronne dite d'Antinoüs. L'autre couronne se nomme simplement de *lotus*; elle est de couleur bleue.

Lorsque l'empereur Adrien étoit à Alexandrie d'Egypte, certain Pancrate, poète du pays, lui montra comme une grande merveille un de ces lotus couleur de rose, disant qu'il falloit donner le nom d'Antinoüs à cette plante, parce que la terre l'avoit produite lorsqu'elle avoit été arrosée du sang de ce lion de Mauritanie que l'empereur avoit couché par terre à la chasse dans la partie de la Libye voisine d'Alexandrie. C'étoit un animal énorme, qui avoit long-temps ravagé la Libye, au point d'en avoir rendu une grande partie déserte. Adrien flatté de la pensée ingénieuse du poète, et de la vue de cette plante qui étoit nouvelle pour lui, ordonna que Pancrate seroit nourri au musée de cette ville.

Cratinus le comique a donné le nom de *stephanooma* ou *couronne* au *lotus* dans ses *Ulysses*; suivant en cela l'usage des Athéniens qui donnent aussi ce nom à toute plante qui se garnit de feuillage.

Quant à Pancrate il dit fort ingénieusement dans son poème; il y avoit

« Du serpolet crêpu, du lys blanc, de la jacinthe pourprée, des
« pétales * de la fleur chélidoine, de la rose, toujours prête à s'ou-
« vrir au soufle des zéphirs du printemps : car la fleur d'Antinoüs
« n'existoit pas encore. »

Pyleoon. Selon Pamphile c'est ainsi qu'on appeloit la couronne que les Lacédémoniens mettoient à leur Junon. Je sais aussi qu'il y avoit une couronne que les Sicyoniens appeloient *jaccha*, selon les *gloses* de Timachidas. Cette couronne des Sicyoniens avoit une bonne odeur, comme l'indique Philétas dans ces vers :

« Elle s'arrêta près de son père, pour lui mettre autour de sa **
« chevelure une belle couronne, *jaccha*, qui repandoit une *odeur*
« *suave.* »

Selon les *gloses* de Seleucus on appeloit *ellootis* une couronne faite de myrtes, de vingt coudées de tour. On la portoit en pompe à la fête des *** Elloties, en même tems que les os ou les **** reliques d'Europe,

---

* Je lis *k'anthous* pour *kai a.* Le mot *leukou* est une répétition fautive de copistes. Les deux espèces de chelidoine ont la fleur, non *leukon* blanche, mais *jaune.*

** Je lis *amphy komas* et *euoodea* dans ce passage.

*** Voy. Potter t. 1. p. 393. Anglois, ou Meursius sur cette fête.

**** Paganisme chrétien.

qui avoit le nom d'Ellotis à Corinthe où se célébroit cette fête en son honneur.

Thyréatiques. C'étoit le nom de certaines couronnes chez les Lacédémoniens, comme le dit Sosibius dans son traité des sacrifices : il ajoute qu'on les appeloit de son temps *Psilines* et qu'on les faisoit de feuilles de palmier. Ceux qui présidoient aux chœurs de la fête des * *gymnopédies* portoient ces couronnes en mémoire de la victoire que les Lacédémoniens avoient remportée à Thyrée. Il y avoit deux chœurs; l'un des enfans, étoit celui qui marchoit en avant; l'autre, celui des plus courageux citoyens. Ils dansoient nuds et chantoient des chansons de Thalétas et d'Alcman, et les péans de Dionysodote Lacédémonien.

Melilotines. Alexis rappelle ces couronnes dans son *Cratévas* ou *pharmacopole.*

« Nombre de couronnes *mélilotines* suspendues. »

Epithymides. Selon Seleucus, c'est le nom général qu'on donne à toutes ** les couronnes. Mais Tima-

---

* Cette fête est rappelée dans Plutarque. L'auteur la détaille.

** A cause de leur odeur.

chidas restreint ce nom à celles de toute espèce que peuvent porter les femmes.

Hypothymis et *Hypothymiades*. Ce sont chez les Eoliens et les Ioniens les guirlandes qu'on se met autour du cou, comme on peut le voir clairement par les poésies d'Alcée et d'Anacréon. Mais Philétas dit dans ses *Atactes* que

« Les Lesbiens appellent *hypothymiade* une branche de myrte,
« autour de laquelle on attache des violettes et autres fleurs. »

Hypoglootlis. * C'est aussi une espèce de couronne. Selon les *gloses* attiques de Théodore c'est une espèce de couronne entrelacée, dans le *Jupiter irrité* de Platon.

CHAP. VII. Je trouve aussi dans les comiques certaine couronne *cyliste* ou en *rouleau*. Archippe en parle dans son *Rhinon*.

« Il s'en va impunément après avoir ôté son habit, et se retire
« chez lui ayant une couronne de l'espèce des ** *cylistes*. »

Alexis écrit dans son *Agoonis* ou *Hippisque*;

« Ce troisième à une couronne *cyliste* de figues : mais il aimoit
« ce fruit pendant sa vie. »

---

* Répétition. Il en a été parlé.

** Pollux dit d'un seul mot *ekkylistous* l. 7. n°. 199.

On lit encore dans son *Sciron*

« Comme une couronne *cyliste* suspendue. »

Antiphane en parle aussi dans son *amoureux de soi-même*. Eubule les rappelle pareillement dans son *Enomaüs*, ou *Pelope* :

« Il ressembloit à une couronne *cyliste*, entouré de plats comme
« il l'étoit. » (*passage inintelligible.*)

Mais quelle est cette couronne *cyliste*? Je sais que Nicandre de Thyatire a dit dans ses *noms attiques* : « des couronnes *ekkylistes*, et sur-tout celles de roses. » Mais Cynulque, j'en cherche encore la forme. Ne vas pas me dire qu'il faut entendre par là les couronnes épaisses, car tu es un homme qui non seulement recueilles ce qu'il y a de plus difficile à comprendre dans les livres; mais qui fouilles, comme ces philosophes que * Caton produit dans sa comédie intitulée *le* Trompeur *complice*, et dont Sophocle a parlé dans ses *Convives*, gens qui te ressemblent assez. Voici le passage :

---

* On lit ici *baton*, *batton* et *platon* : car *Caton* est faux.



« Il ne convient pas à un homme qui a déja la barbe ointe, et
« qui est sorti de l'enfance, sur-tout étant bien né, d'être esclave
« de son ventre puisqu'il est de * condition libre. »

Mais comme tu t'es déja rempli de cette tête de glauque et de cette herbe ** immortelle dont le dieu d'Anthédon ne se fut pas plutôt rassasié qu'il devint immortel de *plongeur* *** marin qu'il étoit; dis-nous donc quelque chose sur ce dont il s'agit: autrement nous te déclarons déja métamorphosé comme tu le seras après ta mort, selon ce que dit le divin Platon dans son traité **** de l'ame. Or il dit que « les gloutons, les insolens, les ivrognes, et ceux qui n'auront eu aucun respect humain seront, comme il est juste, changés en *ânes*, et en autres brutes semblables.

Cynulque ne sachant que répondre, Ulpien lui dit: ça, passons à une autre couronne que l'on appeloit *strouthion* ***** dont Asclépiade fait mention en citant ce passage des *Bouquetières* d'Eubule:

---

* Pouvant *montrer* son père ou le *nommer*.

** J'ai dit ce qui concernoit ce *Glaucus*. Voyez Eudoxie, Pausanias, etc. Cette herbe est le *semper vivum*, ou *sedum*, *joubarbe*.

*** Je lis avec Adam *halineechees*.

**** Le Phédon. Timée de Locres parle demême dans son traité.

***** L'impératoire, de la classe des *Berces*.

« O! femme que tu es heureuse d'avoir dans ta petite maison
« du *struthion* agité au gré de l'air, très-délié et propre aux nou-
« veaux époux. »

Cette * plante agréable à la vue croît çà et là en s'élevant au printemps comme un roseau sur une tige fort velue, lorsque la hulotte sèche d'amour.

Or la couronne de struthion se fait des fleurs de cette plante, dont parle aussi Théophraste l. 6. de son histoire des plantes. « L'iris, dit-il, fleurit au printemps, de même que ce qu'on appelle *struthion*. Celle-ci fait une fleur belle à voir, mais sans ** odeur. Galène de Smyrne écrit *strythion*.

Pothos. C'est encore le nom de certaine couronne, selon les *gloses* de Nicandre de Colophon. On la faisoit probablement des fleurs de ce nom. Théophraste en parle l. 6. de ses plantes. Voici le passage : « sur-

* Lisez ainsi ce passage que personne n'a compris *eutriches, charien opsei, hoos kalamos periphyetai, auxomenon earos, ol. er. katateteekotos.* — Gorrhée donne une étymologie ingénieuse de *strouthion*, mais il s'est trompé avec Fuchsius sur l'espèce de la plante. Voyez Pline l. 19. c. 3. *Dioscor.* Mathiol. l. 2. §. 193. — Quant au struthion épineux je ne l'ai pas vu.

** Théophraste et Pline disent le contraire d'Athénée. Mais v. Bod a Stapel sur Théophr. *euosmon de metopoorou*, bien odorante *en automne.*

tout

tout les fleurs d'été, comme la lychnis coronaire, l'ancolie, le lys, l'asphodèle, la marjolaine de Phrygie, et ce qu'on appelle *pothos* ou *la tubéreuse*. Il y en a de deux sortes : l'une a la fleur semblable à celle de la jacinthe; l'autre tire sur un blanc * *terne*; et l'on en met sur les tombeaux.

Eubule rapporte le nom de plusieurs couronnes.

« A. Egidion, tu te mettras cette couronne, bigarrée de nombre
« de fleurs différentes, et bien faite pour attirer dans ta nasse.
« E. Oui-dà, elle est charmante! Et comment ** n'embrassera-t-on
« pas celle qui la porte! »

il dit ensuite

« Vous voulez peut-être des couronnes? Est-ce de serpolet, de
« myrte ou de fleurs entremêlées? ou.... nous en voudrions bien
« de ces myrtes; ainsi vends toutes les autres, excepté celles de ***
« myrtes que nous voulons pour nous. »

Couronne de *tilleul*. Xénarque dit dans son *Soldat* :

« L'enfant avoit autour de sa tête une couronne de tilleul, sans
« feuilles. »

Il y a aussi les couronnes qu'on appelle *torses*,

---

* *Blanc*, simplement dans Theophr.

** Je lis *ou teen* echousan.

*** Allusion aux *caroncules* myrtiformes de la partie sexuelle qu'il veut se reserver : car c'est à une grisette qu'il parle.

telles que celles qu'on voit encore à Alexandrie. Chérémon poète tragique en parle dans ce passage de son *Bacchus*:

« Des * couronnes faites de lierre, de narcisse, tortillées en triple « cercle. »

Ellanicus parle ainsi dans ses *Egyptiaques* « des couronnes qui sont toujours fleuries en Egypte. » Il y a sur le Nil une ville nommée Tindion, où se tient l'assemblée des dieux. Au milieu de cette ville est un grand temple et très-respectable, bâti en pierres, comme les porches. Au dehors croissent des épines blanches et noires, sur lesquelles on met des couronnes de fleur d'acanthe, de grenades entrelacées avec de la vigne; et c'est ainsi que ces couronnes sont toujours en fleur. Les dieux déposèrent tous leurs couronnes en Egypte, apprenant que Babys, autrement Typhon, y étoit devenu roi. »

Mais Démétrius dit dans son ouvrage sur l'Egypte que ces épines sont situées près de la ville d'Abyle. Voici le passage:

« Il y a, dit-il, dans la partie inférieure une épine qui fait une espèce d'arbre. Elle porte un fruit rond sur de petites branches qui prennent une forme circulaire.

* Lisez *stephanous-eliktous* dans ce passage.

La fleur s'y montre au printemps, et n'a qu'une couleur terne. »

On raconte l'histoire suivante à ce sujet. Les Ethiopiens que Tithon envoyoit au secours de Troie ayant appris que Memnon étoit mort, jettèrent dans ce lieu-là leurs couronnes sur les épines, et les branches sur lesquelles poussent les fleurs prennent depuis ce temps-là une forme de couronne.

Ellanicus cité précédemment rapporte qu'Amasis, de simple particulier qu'il étoit, et même d'une condition assez basse, devint roi d'Egypte par le moyen d'une couronne qu'il fit des plus belles fleurs du printemps, et qu'il envoya pour présent à Partamis régnant alors en Egypte : celui-ci célébroit le jour de sa naissance. Partamis, flatté de la beauté de cette couronne, invita Amasis à souper, le mettant au nombre de ses amis, et lui donna le commandement de l'armée qu'il fit marcher contre les Egyptiens rebelles. Mais la haine qu'on avoit conçue contre Partamis fit déclarer Amasis *roi*.

Couronnes synthematies. Ce sont des couronnes que l'on commande, et qu'on obtient pour certain prix. Aristophane en parle dans ses *thesmophores*.

« fais vingt couronnes synthematies. »

CHAP. VIII. *Choroonon.* Apion dit dans son ouvrage sur la langue des Romains, qu'il y avoit anciennement une couronne connue sous le nom de *choroonos ;* en conséquence de l'usage que les danseurs en faisoient sur le théâtre, où * ils exécutoient leurs danses, ayant une couronne sur la tête. On la retrouve sous ce nom dans les épigrammes de Simonide.

« Phébus a enseigné aux Tyndarides l'art de chanter; et les ci-
« gales, qui chantent sans cesse, l'ont couronné d'une *choroone.* »

Couronnes akinnies. Les couronnes qu'on appeloit ainsi étoient faites d'une plante nommée ** *akinon*, comme le dit le médecin Andron. Parthenius fils de Denys cite son texte l. 1. des mots employés par les historiens. Quant aux plantes dont on faisoit des couronnes, voici celles que cite Theophraste, la violette, l'ancolie, l'asphodèle, la flambe, le lys émérocale. Il dit que c'est la giroflée qui fleurit la première de toutes, avec celle qu'on appelle *flambe sauvage;* après cela paroît le narcisse, le *lirion* ou *faux narcisse*, (et entre les trois espèces d'anémone celle qu'on appelle

* Je suis Casaubon.

** Basilic sauvage, ou *lychnis sylvestris.*

horion ou de *montagne*), le * bulbocodion; car quelques-uns l'insèrent avec les autres fleurs dans les couronnes : après cela l'œnanthe, la violette foncée ; et entre les plantes sauvages, l'*élichrise* ou *immortelle*, et parmi les ** anémones celle des prés, l'iris de Perse et la jacinthe. »

« La rose, après ces fleurs; et elle passe avant elles. Quant aux fleurs d'été ce sont sur-tout la lychnis coronaire, l'ancolie, le lys, l'asphodèle, la marjolaine de Phrygie et la tubéreuse appelée *pothos*. » Théophraste dit encore dans le même endroit. » Si quelqu'un porte cette couronne d'*immortelles*, et l'arrose de parfum, il acquiert de la célébrité. »

Alcman fait aussi mention d'immortelles dans ce passage-ci.

« Je *** t'adresse mes vœux en te présentant ce *pyleon* d'*Elichryse*
« et d'immortel Souchet. »

Et Ibycus,

« Des myrtes, des violettes, de l'*élichryse*, des pommes et de
« tendres lauriers. »

---

* Espèce de narcisse.

** Les espèces d'Anémone varient presque à l'infini. Lisez dans notre texte *leimoonia* pour *keimoonia*.

*** A Junon. — Lisez au génitif dorique *elichrysoo-akeeratoo*

Cratinus dit dans ses *Onanistes* ;

« Avec du serpolet, du safran, de la jacinthe, et des branches
« d'*elichryse.* »

Cette fleur est semblable à celle du lotus. Themistagoras d'Ephèse dit, dans son ouvrage intitulé le livre d'or, que cette fleur eut son nom de la nymphe Elichryse, qui la cueillit la première.

Selon Théophraste * il y a aussi des lys, couleur pourpre. Et Philinus dit que les uns appeloient le lys, *lirion*, et d'autres *ion.* Les Corinthiens le nomment *ambrosie*, selon les *gloses* de Nicandre. Dioclès appelle la marjolaine *amaracos* dans son traité des poisons décidément mortels, tandis que d'autres la nomment *sampsychon.*

Cratinus fait mention des ** *cosmosandales* dans ses *onanistes.* Voici ses termes.

« Avec des faux narcisses, des roses, des lys et des *cosmosan-*
« *dales.* »

Cléarque l. 2. de ses vies, dit : Vois les Lacédémo-

---

* Il en connoissoit peu à cette époque là.

** Espèce de lys commun en Dalmatie, Illyrie, d'autres écrivent *cosmosandile.*

niens qui ont les premiers découvert la cosmosandale. Aprés avoir foulé aux piés l'ancien ordre de la constitution politique, ils se sont cassé le cou : c'est pourquoi le comédien Antiphane a dit fort sensément à leur sujet dans son *cithariste* ;

« Les Lacédémoniens ne se glorifioient-ils pas autrefois d'être inex-
« pugnables ? mais à présent ils ont des * réseaux pourpres qui les
« tiennent comme en ôtage. »

Icésius dit l. 2. de sa matière médicale, que la giroflée blanche qui a une vertu médiocrement astringente, a aussi une odeur beaucoup plus agréable que les autres espèces, et qui en flattant l'odorat ne durent cependant que très-peu : d'un autre côté, ajoute-t-il, la noire ** a la même vertu, mais sa bonne odeur se soutient plus long-temps.

Apollodore, dans son traité des animaux venimeux la nomme *** *chamaipytis ;* les Atheniens *ionia ;* et ceux d'Eubée *syderitis*. Quant à Nicandre **** je rap-

* *Kekryphales* espèce de reseaux dans lesquels les femmes nouoient leurs cheveux. etc. Casaubon.

** Ou celle de couleur *bleu foncé*.

*** Pursan lit *chamaeanthee*. C'est toujours la *bugle*, dont une espèce est de couleur de rouille. Le mot *syderitis* indiqueroit la *crapaudine*.

**** Lisez *ta de Nicandrou epee en d. Geor. ol. hyst.*

porterai ce qu'il dit l. 2. de ses géorgiques, quand je ferai le détail de toutes les fleurs qui s'employent dans les couronnes. Du reste ce sont, selon lui, les nymphes d'Ionie qui ont fait connoître la *violette*, par le présent qu'elles en firent à Ion.

Théophraste, l. 6. *hist. Plant.* dit que le Narcisse se nomme aussi * *lirion;* mais un peu plus loin, il les présente comme distingués l'un de l'autre.

Selon l'herbier d'Eurymachus de Corfou, le narcisse se nommoit aussi *acacallis* et *crotale.*

Cratinus rappelle dans ses *Onanistes* la fleur que l'on appelle *emérocalle* ou lys *asphodèle*, qui se fanne la nuit, et refleurit au lever du soleil:

« Et avec l'emérocalle chérie. »

Quant au serpolet sauvage les Sicyoniens vont le prendre dans les ** montagnes; et les Athéniens sur le mont Hymette, et on le plante dans les jardins. Dans d'autres contrées les montagnes sont pleines *** de cette fleur, par exemple en Thrace. Selon Philinus, le serpolet se nomme aussi *zygis.*

---

* C'est le faux narcisse.

** Je suis Theophraste. Athénée dit *dans les champs.*

*** Je lis *tou de tou anthous.*

La

La *lychnis*, dit Amerias de Macédoine dans son herbier, est née du bain où s'étoit lavée Vénus en sortant des bras de Vulcain avec qui elle avoit couché. La plus belle se trouve en Chypre, à Lemnos; et en outre à Strongyle, Eryce et Cythère.

L'iris, dit Théophraste, fleurit l'été; et c'est la seule qui ait une odeur délicate parmi les fleurs de l'Europe. La meilleure est en Illyrie dans les parties élevées qui avoisinent la mer. Selon Philinus on appelle *loups* les fleurs d'iris, parce qu'elles ont de la ressemblance avec les lèvres de loup.

Nicolas de Damas rapporte, l. 108. de ses *Histoires*, que dans le voisinage des Alpes il y a un lac de plusieurs stades, autour duquel il vient tous les ans les fleurs les plus agréables et des plus belles couleurs, semblables à celles qu'on appelle * *calchas*. Alcman fait mention des *calchas* dans ce passage,

« Ayant un collier de couleur d'or fait des fleurs des minces
« *calchas*. »

Epicharme les rappelle aussi dans son *Campagnard*.

A l'égard des roses, Théophraste dit l. 6. qu'il y en a de plusieurs espèces. La plupart, selon lui, sont à

* C'est l'*œil de bœuf*, autrement *chaclas*, qui est plus exact.

cinq feuilles, d'autres à douze, et quelques-unes à cent feuilles, près de la ville de Philippi. On va en prendre sur le mont Pangée pour les cultiver chez soi; car il y en a là beaucoup : mais les feuilles intérieures sont fort petites. Elles poussent de manière que les unes sont intérieures, les autres extérieures. Du reste elles n'ont pas de bonne odeur; et elles sont assez petites.

Celles à cinq feuilles ont plus d'odeur, et leur partie inférieure rude au toucher. Les plus odorantes sont celles de Cyrène; voilà pourquoi le parfum de roses qu'on y fait est extrêmement suave. Quant aux autres fleurs qui y croissent, elles sont aussi belles que l'odeur en est excellente; sur-tout celle du safran.

Timachidas dit que les Arcadiens appellent la rose * *euomphale*, au lieu d'*euosmon* (de bonne odeur).

Apollodore, l. 4. de ses *Parthiques*, décrit certaine fleur qu'on appelle *philadelphe* chez les Parthes. Voici ce qu'il dit. On y trouve différentes sortes de myrtes, du ** *milax*, et la plante qu'on appelle *philadelphe*, dénomination convenable à sa nature. En effet, lorsque

---

* Ou *bel ombilic*.

** Liset piquant, espèce de *lierre*.

les rameaux éloignés viennent à se rencontrer, ils s'unissent en s'embrassant comme s'ils étoient animés, et restent dans cet état, de sorte qu'elles paroissent venir d'une même racine. Alors elles continuent à s'étendre et à se propager ensemble.

On en fait des haies pour les endroits cultivés. On en retranche les scions les plus minces, et on les plante en rond autour des jardins en les entrelaçant comme un filet. Croissant alors ainsi entrelacés ils forment par la suite une enceinte difficile à pénétrer.

Egésius ou Stasinus, auteur, l'un ou l'autre, des Cypriaques, fait mention des fleurs employées dans les couronnes : car Déodamas d'Halicarnasse ou de Milet, cite ces vers dans son ouvrage sur Halicarnasse, et dit que l'auteur étoit de cette ville. Quel qu'en soit l'auteur voici ce qu'il dit liv. 11.

« Ce furent les grâces et les zéphirs qui firent ses habits, et les « teignirent dans des fleurs du printemps; telles que les * heures les « produisent; savoir dans le safran, la jacinthe, la violette toute « fraîche, la belle et odorante fleur du rosier, les calices du lys, « les fleurs du narcisse dont les émanations sont si flatteuses; et « l'on eût dit Vénus revêtue des habits parfumés de toutes ** sortes « d'odeurs. »

---

* Les *saisons*.

** Je lis *osmais*. Si on garde *hoorais*, on dira « habits parfumés dont elle change à chaque saison. Je tiens pour l'autre sens.

Ce même poète paroît avoir connu l'usage des couronnes, comme on le voit dans ce passage :

« La riante Vénus fit avec les femmes de sa suite, des couronnes « odoriférantes, des fleurs de la terre : les nymphes élégamment « coîffées, et les grâces les lui lui posèrent sur la tête, et s'accordant « avec Vénus, elles formèrent le plus beau concert sur les coteaux « de l'Ida, d'où couloient nombre de fontaines. »

CHAP. IX. Mais citons le passage du l. 2. des Géorgiques de Nicandre. Voici donc les fleurs dont il fait le dénombrement et ce qu'il dit des nymphes de l'Ionie et des roses.

« Mais * semez et plantez des fleurs dans la saison. Il y en a de « deux sortes en Ionie : l'une est pâle, l'autre brillante comme l'or « à la vue. Qu'elles soient telles que celles dont les nymphes d'Ionie, « devenues amoureuses d'Ion, lui en présentèrent une superbe cou- « ronne, dans les campagnes de Pise ; lorsqu'il y tua un terrible « sanglier, en le poursuivant avec des chiens : après quoi il alla « aux eaux de l'Alphée se laver et se nettoyer les membres du sang « noir dont ils étoient souillés, pour aller passer la nuit avec les « nymphes.

« Ainsi pour planter des brins de rosier épineux, faites une petite « fosse, plantez-les dedans, laissant entre chaque un espace de « deux palmes. Les premières roses qui quittèrent l'Ionie, où ré-

---

* Il me faudroit écrire ici ce long morceau de Nicandre pour en présenter le rétablissement entier. Ainsi je me contente d'en donner le sens, le plus exactement qu'il m'a été possible; et je crois n'être pas loin de ses pensées.

« gnoit Thémis sur le Parnasse, ont été cultivées dans les cam-
« pagnes d'Emathie : elles sont toujours de soixante feuilles.

« La seconde espèce est celle de Mégare surnommée *Nisée*. Mais
« celle de Phasilis, ni celle qui se plaît sur les bords du fleuve
« Léthée, dont les eaux coulent près des murs de Magnésie, ne
« doivent pas être méprisées par ceux qui admirent la rose de
« *Ténédos*, autrefois *Leucophrys*.

« Plantez aussi dans des fosses des branches de lierre qui * jette
« beaucoup de racines. Souvent même vous pourrez planter une
« couronne de lierre avec ses corymbes, et il donnera beaucoup
« d'ombre en faisant courir ses branches de tous côtés. C'est à
« ceux-ci que vous devez couper des brins, mais après les avoir
« coupés, plantez-les sous des paniers d'osiers tout neufs. Arrangez-
« les bien, afin que les deux corymbes jaunes s'assujettissant l'un
« à l'autre se réunissent par le milieu des brins, et montrent une
« tête altière sous l'ombrage verdoyant qui formera une couver-
« ture de part et d'autre. Leurs calices portent une tête où se
« trouve renfermée la semence prolifique ; et sont parés de pétales
« brillants dont le milieu a une couleur de safran.

« Quant au lys, que d'autres poètes appellent *lirion*, d'autres *am-
« broisie*, et plusieurs, *joie de Vénus*, il plaît par sa couleur, mais
« au milieu il y a une arme ** d'âne qui saille beaucoup au dehors.

« L'Iris qui *** se plaît à propager ses racines est analogue à la
« jacinthe née *du sang* d'Ajax. Elle s'élève avec une fleur sem-
« blable à celle de la chélidoine, et qui concourt avec le retour
« des hirondelles qui répandent de leur estomac dans leurs nids
« les feuilles *de cette plante*. Ces petits ont toujours le bec ou-
« vert comme les calices des plantes. Ajoutez-y la lychnis ; mais

* Ou qui prend facilement racine.

** Cette partie qui sort du fond de la fleur en s'alongeant.

*** Sa racine est traçante.

« non la * *thryallis :* qu'on ne recommande pas non plus les ca-
« momilles qui n'ont qu'un vain éclat ; ni l'œil de bœuf qui élève
« une tête qui dure toute l'année ; ni la flambe qui se montre
« lorsque les rayons du soleil reparoissent.

« Mais plantez le serpolet dans une terre humide afin qu'il s'abreuve,
« et rampe en étendant ses longues branches, et s'élève comme
« flottant au-dessus des eaux des nymphes aimables.

« Ayez soin d'effeuiller les pavots, pour en garantir les têtes de
« devenir la proie des pucerons ; car cette engeance les gâte tous ;
« en se fixant sur ceux qui sont épanouis, ils dévorent ces têtes
« qui sont tendres comme rosée, et remplies d'un fruit (*grâine*)
« plus doux que le miel. Ainsi dès que les fleurs seront ôtées, des
« flammes les auront bientôt chassées ailleurs en les frappant et brû-
« lant leurs corps : car ils ne pourroient alors s'y établir solide-
« ment ;

(Observons que Nicandre entend par *thrìa*, non les feuilles du figuîer, mais celles du pavot).

« ni prendre aucune nourriture. Souvent au contraire ils tombent
« en voulant grimper sur les têtes lisses et dures. Les jeunes plantes
« se fortifient dans un fond gras, et portent beaucoup de graine,
« telles que celles de marjolaine et de romarin ; et toutes celles
« qui fournissent dans les jardins des couronnes aux cultivateurs
« assidus. Quant aux minces fougères et aux ** *pédérotes*, elles sont
« vivaces comme le peuplier ; et le cyperus (*souchet*), le *vellon*,
« et toutes les belles plantes que la prairie nourrit dans ses eaux
« courantes ; l'œil-de-bœuf, le *Diosanthos* ou *lychnis*, le chalcas,

---

* Pimprenelle.

** Selon les uns *branche ursine ;* selon les autres *germandrée*.

« les violettes rampantes, que Proserpine a rendues plus noires que
« les autres fleurs : ensuite la haute *dent-de-lion*, et tous les
« glaïeuls qu'on répand sur les tombeaux des jeunes vierges nou-
« vellement ensevelies. En outre les jeunes anémones qui attirent
« par l'éclat de leur couleur perçante.

« Qui que vous soyez, vous pouvez cueillir de l'aunée, de l'étoile
« brillante : jonchez-les devant les temples qui sont le long des
« chemins, ou mettez-les aux statues qui se présenteront à vous.
« Souvent aussi vous cueillerez de beaux * *holkia*, et le bouton
« d'or, du narcisse sauvage qui meurt sur les cippes des tombeaux
« ou de la barbe de bouc, et de la cyclamine qui aime à se tor-
« tiller en rampant, de la nielle appelée particulièrement la cou-
« ronne de l'infernal *Agésilaos* **. »

Il paroît par ces vers que la chélidoine est différente de l'anémone ; quoique plusieurs avancent que c'est la même fleur. Téophraste dit l. 7. hist. pl. que les fleurs paroissent selon le cours et l'influence des astres ; comme celles de l'héliotrope, et de la chélidoine qui paroît au retour des hirondelles.

Carystius décrit dans ses commentaires historiques certaine fleur qu'il nomme ambroisie, et cite ce passage de Nicandre. « La fleur, dit Nicandre, qu'on appelle

---

* Le *scorpiure*, l'*orobanche*.

** Celui qui réunit tous les peuples; *Pluton :* le même que *Clymène*, *qui les appelle : polydegmon*, celui qui reçoit un grand nombre. Voyez l'hymne retrouvé en Russie, et publié il y a quelques années.

ambroisie est née de la tête de la statue d'Alexandre, laquelle est dans l'île de Coos. J'en ai parlé précédemment et j'ai dit qu'on donne ce nom au lys en plusieurs endroits.

CHAP. X. Timachidas, l. 7. de son *Souper*, décrit une fleur qui porte le nom de Thésée :

« La tendre et très-belle fleur de *Thésée*, semblable à une pomme
« et dont il avoit fait hommage à Leucoroée qu'il* aimoit plus que
« toute autre. »

On dit que la couronne d'Ariadne étoit faite de ces fleurs.

Phérécrate, ou l'auteur du drame intitulé les *Perses*, parle ainsi en rappelant quelques fleurs employées dans des couronnes.

« O! toi qui contemples ces mauves, flaires cette jacinthe, parles
« de Melilot, ris à la vue de ces roses ; O! toi qui aimes la mar-
« jolaine, mais en préférant l'ache, et qui marches comme le **
« cosmosandale, verse du vin et crie la troisième fois selon l'usage. »

L'auteur de la pièce intitulée les *Mines*, qu'on attribue aussi au même dit :

---

* Lisez *heen*.

** C'est-à-dire *droit*.

ils

« Ils fouloient aux piés de tendres * aspalathes dans une prairie où
« croissoient le lotus, le souchet plein de rosée, le cerfeuil, des
« tapis de violettes, et du trèfle. »

Or je demande ce que c'est que le trèfle : car on attribue à Démarète un petit poème intitulé *le Trèfle.*

Phérécrate ou Strattis dit dans la pièce intitulée *les Bons.*

« Mais après s'être baignés à la pointe du jour, ils jasent les uns
« ayant des couronnes, les autres étant parfumés, touchant la
« menthe crêpue et les cosmosandales. »

Cratinus dit dans ses *Onanistes* :

« J'ai la tête couronnée de toutes sortes de fleurs, de faux nar-
« cisses, de roses, de lys, de cosmosandales, de violettes, de menthe
« sauvage, de calyces printaniers d'anémone, de serpolet, de ja-
« cinthe, d'immortelles, de branches de *filipendule ;* de charmant
« *lys asphodèle,* de cerfeuil ; et j'ai la chevelure ornée de mélilot
« qui se garde toujours. Le cytise quitte son ** maître pour venir
« de lui-même à moi. »

Lorsqu'on introduisit l'usage des couronnes et des parfums dans les festins, on les servit d'abord avant les secondes tables : c'est ce que montre Nicostrate dans son *Pseudostigmatias :*

---

* Espèce de *genêt.*

** Texte *medontos,* maître. Mais ce mot m'est très-suspect ici.

« Et toi couvre-nous une seconde table, et que cela soit fait
« bien proprement. Garnis-la de toutes sortes de tragèmes : prends
« du parfum, des couronnes, de l'encens, et qu'il y ait une joueuse
« de flûte. »

Philoxène poète dithyrambique fait commencer le repas par la couronne. Voici ce qu'il dit :

« Un esclave, jeune et joli, vint apporter dans une aiguïère de
« l'eau pour les mains. Ensuite il apporta de minces couronnes de
« myrtes très-fragiles, et qu'on ne peut arranger que * diffici-
« lement. »

Eubule dit dans ses *Nourrices :*

« Aussitôt que les vieillards furent entrés au logis, on se plaça
« sur les lits. Incontinent parurent les couronnes. On apporta la
« table toute servie ; et l'on mit à côté des convives une maze
« bien pétrie : rien n'étoit si charmant à voir. »

C'étoit aussi la coutume parmi les Egyptiens, comme le montre Nicostrate dans son *Usurier :* car voici ce qu'il fait dire en supposant que cet usurier est un Egyptien :

« A. Nous y rencontrâmes un marchand de femmes prostituées,
« et deux autres qui avoient à la main une couronne qu'ils venoient
« de prendre. B. fort bien mon cher Chéréphon. »

---

* Je lis *euageoon-dyssynaptoon.*

Quant à toi Cynulque, remplis ta panse, et après cela dis-nous pourquoi Cratinus a dit du mélilot;

« Le mélilot qui se garde toujours. »

Mais comme je te vois déja *exoinos* (mot dont se sert Alexis dans son *Eisoikizomene* pour désigner un homme qui a trop bu), je ne te harcelerai pas davantage; et je vais donner mes ordres aux esclaves avec ce passage des *convives* de Sophocle :

« Apportez la table, qu'on l'essuie : et qu'on verse plein ce pro-
« fond cratère : car celui qui mange beaucoup * avant de boire,
« agit comme un bœuf qui laboure. »

Or selon Aristias de *Phlionte* qui parle ainsi dans ses *Crétois*;

« Cynulque est un convive fait pour manger avec des matelots,
« ou avec un gueux qui demande son pain; un convive d'enfer
« qui a un ventre insatiable. »

Ainsi puisqu'il ne répond rien à ce que je viens de dire, je demande avec les Jumeaux d'Aléxis qu'en lui mettant une couronne de fleurs sans choix, on le chasse du banquet.

---

* Daléchamp suit ici Pursan. Je ne vois pas mieux. Le texte est trop corrompu.

Voici le vers du poète comique :

« De ces couronnes faites de fleurs ramassées au hasard (*chy-*
« *daioon.*)

Mais je ne parle plus de la journée, et je laisse le champ libre à ceux qui voudront parler des parfums. Cependant j'ordonne à ce valet de m'apporter pour récompense de ce que j'ai dit sur les couronnes,

« Deux des plus belles couronnes, et une torche allumée à un
« bon feu. »

Pour parler avec Antiphane : par ce moyen je terminerai mon discours comme une pièce de théâtre.

Le silence que Cynulque garda dans ce moment-là semble avoir été le présage de son silence éternel; car peu de jours après, il mourut heureusement sans avoir eu le temps d'être malade, et nous laissa beaucoup de regrets à tous.

Des valets apportèrent alors des parfums dans des vases d'albâtre et dans d'autres d'or. Un des convives, apercevant que Cynulque dormoit, lui oignit le visage de parfum. S'étant éveillé, il s'écria sans trop avoir repris ses sens : « Juste ciel ! qu'est-ce donc que cela? quoi ! quelqu'un ne viendra pas, avec une éponge,

m'essuyer le visage que j'ai tout sali de je ne sais quelles vilenies ? ou ne savez-vous pas ce que le charmant Xénophon fait dire à Socrate dans son *Banquet*?

« Par Jupiter ! Callias ; tu nous traites complettement ! non-seulement tu nous fais servir un repas où rien ne manque, tu nous fais venir aussi des baladins, et nous procures les plus agréables spectacles; mais que ne nous apporte-t-on des parfums, afin que nous nous repaissions aussi de quelque excellente odeur ? »

« Point du tout, dit Socrate. Il en est des parfums comme des habits. Les uns conviennent aux femmes, les autres aux hommes. Un homme ne se parfume pas non plus pour un homme : mais les femmes usent de parfums pour plaire aux hommes, sur-tout si elles sont nouvellement mariés; comme celles de Nicérate et de Critobule. Aussi en exhalent-elles. Mais l'odeur de l'huile dont on se frotte dans les gymnases, et la présence des hommes sont bien plus agréables aux femmes que celle d'un parfum quelconque ; elles en sont même privées avec bien plus de peine. Quant aux hommes, que ce soit un esclave ou un libre qui se parfume, l'odeur est toujours la même. Celles au contraire qui s'exhalent des hommes libres après les exercices et le travail, demandent d'abord que les sujets

soient honnêtes, et ensuite beaucoup de temps, pour devenir agréables, et sentir l'homme bien né. »

L'admirable Chrysippe dit que le mot *myron*, parfum, vient de *moros* * fou, parce que les parfums ne se préparent qu'avec beaucoup de travail fou, *morou*, et insensé.

Les Lacédémoniens chassèrent les parfumeurs et les teinturiers de Sparte, parce que les premiers ** corrompoient les huiles, et les seconds parce qu'ils ôtoient aux laines leur blancheur. Solon avoit aussi défendu aux hommes, par ses lois, de vendre des parfums. Mais à présent dit Cléarque, l. 2 de ses *Vies*, ce ne sont pas seulement les parfums, dont usent les hommes, qui les efféminent, mais encore les couleurs dont ils affectent de se frotter avec tant de mollesse.

Penseriez-vous donc que cette délicatesse puisse avoir quelque chose de flatteur sans la vertu? Sapho qui étoit vraiment femme, et qui faisoit de si bons vers, regardoit comme un devoir agréable de toûjours distinguer l'honnêteté d'une molle délicatesse. Voici ce qu'elle disoit :

---

* Ineptie qui ne devoit être rapportée que pour être persiflée. Ce mot est Phénicien.

** Ces Spartiates si vantés étoient de vrais Barbares.

« J'aime la volupté, mais j'ai toujours eu en partage l'amour de
« l'honnêteté, en même temps que celui de l'éclat ou *du beau* : »

Montrant ainsi à tout le monde que desirant de vivre à son gré, elle a cependant toujours aussi aimé l'honnêteté en même temps que l'éclat. Voilà ce qui caractérise la vertu.

Parrhasius, ce peintre qui aimoit la volupté plus qu'il ne convenoit à son art, et qui voulut tirer de ses pinceaux (*rhabdioon*) et de ses * *encaustères*, l'honneur et la gloire qui n'est que le partage des gens bien nés et distingués par leurs qualités, rendit cependant hommage à la vertu : en effet voici ce qu'il écrivit sur tous ceux de ses ouvrages qui étoient à Linde.

« Parrhasius, homme livré à une vie très-voluptueuse, mais ho-
« norant la vertu, à peint ceci. »

Un homme ingénieux et honnête, à ce qu'il me semble, se fâchant de ce que Parrhasius ternissoit ainsi le nom de la vertu, si beau, si respectable, en le joignant grossièrement à celui d'un art qui n'a été appris aux hommes que pour servir à la volupté, écrivit à côté

---

* *Touches* pour peindre à l'encaustique. Mais le mot *rhabdioon* signifie aussi *des verges*. On liroit peut-être mieux *ek toon rh. toon egk.*

rhabdodiaitatos « qui ne mérite de vivre qu'à coups de verges. » Cependant souffrons ceci dans Parrhasius en considération de *la vertu* qu'il dit d'honorer. Tel est le détail de Cléarque.

Sophocle présente dans ses *Crétois* la déesse Vénus sous l'emblême de la volupté, toute parfumée, se considérant dans un miroir, et lui oppose Minerve sous celui de la vertu, s'oignant d'huile, et faisant les exercices de la gymnastique.

Masurius lui coupant la parole « Mais mon cher, ignores-tu que les sensations que le cerveau éprouve par des odeurs agréables, y répandent le calme et y remettent tout dans l'ordre ? écoute ce passage d'Aléxis : il est pris de sa *Méchante ;*

« C'est une chose bien importante pour la santé que d'affecter le
« cerveau par d'agréables odeurs. »

Alcée, cet homme aussi valeureux que bon poète, dit aussi :

« Il nous répandit sur la poitrine un parfum des plus agréables. »

Le sage Anacréon disoit :

« Où fuis-tu après avoir parfumé ce sein plus creux * qu'une sy-
« ringe? »

* Anacréon aimoit des *tetons bien rebondis* qui fissent un *creux profond.*

Il

Il recommande là de parfumer le sein sous lequel est placé le cœur, dans l'idée que le parfum y porte le calme, par ses agréables émissions. Or on pratiquoit cet usage, non seulement parce que les émissions agréables du parfum se portent naturellement de la poitrine à l'odorat, mais parce qu'on pensoit que l'ame avoit son siége dans le cœur, selon la doctrine de Praxagoras et de Philotime, qui étoient tous deux médecins. Homère dit dans le même sens;

« S'étant frappé la poitrine, il parla ainsi à son cœur. »

Et ailleurs.

« Son cœur *aboie* dans sa poitrine. »

Et dans ce passage;

« L'ame d'Hector s'agitoit violemment dans sa poitrine. »

Ce qui montre que le siége particulier de l'ame est sur-tout placé là. En effet ne se sent-on pas le cœur palpiter avec force lorsqu'on est dans une grande

---

De-là son épithète familière *bathykolpos* en parlant de ses maîtresses. Les habiles sculpteurs Grecs avoient cependant mieux consulté la belle nature. Ils tâchoient d'effacer ce creux en écartant les seins le plus qu'ils pouvoient. Du reste lisez dans ce passage *pee men*, etc.

perplexité à l'occasion des suffrages qu'on voit balloter ?

Agamemnon dit dans Homère :

« Je crains fort pour les Grecs; mon cœur n'est pas rassuré; mais je
« suis dans une grande perplexité : mon cœur semble vouloir sortir
« de ma poitrine, et mes membres quelque robustes qu'ils soient
« tremblent tous. »

Sophocle fait ainsi parler des femmes délivrées du danger ;

« Phèdre, la fille de la terreur ne saute plus dans mon ame. »

Anaxandride prête ce langage à un homme effrayé, *qui apostrophe ainsi son cœur.*

« O cœur scélérat ! que tu prends de plaisir aux maux de mon
« corps! tu sautilles dès que tu me vois saisi de frayeur. »

Platon dit que l'auteur de l'univers a placé le poumon près du cœur, en le faisant mol et dépourvu de sang, et d'ailleurs percé de cavités comme une éponge, afin que le cœur qui palpite fréquemment dans la crainte de quelque mal, ne frappe que contre une partie molle, et qui puisse céder. »

Quant aux couronnes *hypothymiades*, ainsi appelées par les poètes, elles ont eu ce nom des émissions odorantes qu'elles envoient, mais non de ce que l'ame

s'appelle aussi *thymos* en grec ; comme quelques-uns l'ont pensé.

C'est Archiloque qui s'est servi le premier du mot *myron*, parfum. Voici le passage :

« Puisqu'elle est vieille, elle ne se servira pas de parfums : *myroisi.* »

Il dit ailleurs :

« Elle se parfume les cheveux et le sein, depuis que ce vieux bar-
« bon en est amoureux. »

On a dit *myrrha* et *smyrna*, la myrrhe, chez les Eoliens, parce que la plupart des parfums se préparoient avec de la myrrhe. La * *stactée* n'est même autre chose que de la myrrhe seule.

Homère connoissoit aussi l'usage des parfums ; mais il les appelle huiles (non *myrha*) avec une épithète.

« Il le frotta d'*huile* suave. »

Il emploie ailleurs le mot *tethyoomenon* pour *parfumé*. Quant à ceux qu'on faisoit avec des *aromates*, et qu'on appeloit *thyoomata*, il les rappelle ainsi dans ce passage en parlant de Junon.

* Larme de myrrhe.

« Elle ôta d'abord avec de l'ambroisie tout ce qu'il y avoit de
« saletés sur son beau corps, se répandit ensuite sur toute la peau
« un fluide d'ambroisie (*tethyoomenon*) qu'elle avoit imprégné
« d'*aromates*, et qui, répandu dans la maison d'airain de Jupiter,
« exhaloit son odeur, du ciel jusque sur la terre. »

Il se fait des onguents excellens, mais particuliers selon chaque pays, comme ledit Hérophile. Voici le passage de son * traité des *parfums*.

« Celui d'Iris est excellent en Elide et à Cyzique. Celui de rose est le plus odorant à Phasélis, à Néapolis (*Naples*) et à Capoue; celui de safran à Soli de Cilicie et à Rhode; celui de nard à Tarse; celui ** d'Œnanthe en Chypre et dans Adramytte; celui de marjolaine à Coos et à Melos; quant à celui de *Troëne*, on préfère celui d'Egypte; ensuite vient celui de Chypre, de Phénicie et proprement de Sidon. Le panathénaïque se fait à Athènes. Le *métopion* et le *mendésion* se font excellens en Egypte. Le métopion se compose avec de l'huile extraite des amandes amères. Ce sont l'habileté de ceux qui les font, la matière,

---

* On conférera ici Pline l. 13, Dioscoride que j'ai déja indiqués, relativement aux parfums des anciens.

** L'œnanthe est une espèce d'ombellifère de la classe des *cerfeuils*.

et non les lieux qui rendent chacun de ces parfums excellens.

CHAP. XII. On dit qu'Ephése étoit autrefois fort renommée pour les parfums, sur-tout pour le * *mégallion.* Les parfums d'Alexandrie eurent autrefois une grande vogue, vu la richesse de cette ville et la faveur qu'ils obtinrent par les soins de Bérénice et d'Arsinoé. On faisoit aussi d'excellent parfum de roses à Cyrène du temps de Bérénice la grande. Celui qu'on faisoit d'œnanthe à Adramytte fut d'abord assez médiocre, mais il obtint ensuite le premier rang, par le moyen de Stratonis, femme d'Eumène.

La Syrie fournissoit autrefois des parfums qui étoient tous excellens; sur-tout celui de fenugrec : mais à présent il n'y en a plus. On en faisoit de supérieur à Pergame. C'étoit avec de l'encens, dont un parfumeur avoit imaginé de le composer : ce qui ne s'étoit fait nulle part auparavant. Il ** ne s'en fait plus à présent dans cette ville.

Si l'on verse de bon parfum sur un de moindre

* Expliqué plus bas.

** C'est ainsi qu'il faut transposer le second *nyn d'ou*, et tout est exact.

qualité, le bon surnage. Mais au contraire si l'on jette de bon miel sur du miel inférieur en qualité, le meilleur va au fond, et le moins bon vient se fixer à la superficie.

Achée fait mention du parfum d'Egypte dans ses *Combats gymniques*.

« A celui qui a la main * argentée, ils donneront de quoi se parer
« avec des parfums d'Egypte, qu'ils tireront d'un pot de marbre
« de Chypre. »

Didyme ** demande s'il ne s'agit pas là de la *stactée*, ou larme de la myrrhe, à cause de la myrrhe qu'on amène d'abord en Egypte, et qui est ensuite transportée chez les Grecs.

Icésius, l. 2. de sa matière médicale, distingue entre les parfums employés en *linimens*, et ceux qui servoient aux *frictions*.

Quant aux vertus des parfums, celui de roses, comme celui de myrtes et de coings sont bons quand on boit. Ce dernier est un bon stomachique et utile dans les cas de létargie. Celui d'œnanthe est aussi stomachique et tient l'esprit en liberté. Ceux de mar-

---

* Lisez *eisargyroûnti cheira*. C'est-à-dire, à celui qui paye bien et comptant. Par pierre de Chypre, entendez *le marbre*. Et lisez *g'aigyptioon* pour *t'aigypt*.

** Didyme étoit un bien sot personnage.

jolaine et de serpolet conviennent quand on veut boire ; de même que celui de safran, mais sans beaucoup de myrrhe. Celui de stactée et de nard sont utiles pour les mêmes vues. Le parfum de fenugrec est doux et délicat. Quant à celui de giroflée, il est d'une agréable odeur, et favorise beaucoup la digestion.

Théophraste dit dans son traité des odeurs. « On compose des parfums avec des fleurs, tels que ceux de roses, de giroflée, de lys, autrement appelé *susin ;* en outre celui de *sisymbryon* et de serpolet. On fait aussi de celui de lys en * Chypre ; il est très-bon dans l'île d'Egine et dans la Cilicie. Ceux de myrte et d'œnanthe se font avec les feuilles de la plante. L'œnanthe croît dans les montagnes en Chypre ; et y a beaucoup d'odeur. On n'en fait pas de parfum en Grèce parce qu'elle n'a pas d'odeur. Ceux d'iris et de nard se font avec les racines, de même que le parfum de marjolaine en y mêlant du ** costus.

Les anciens apportoient la plus grande attention, et faisoient toutes les recherches et les expériences

---

* Je suis notre texte actuel. Quant au *susin*, ce mot désigne le *lys*.

** Espèce de gingembre.

possibles, pour composer les parfums : c'est ce qu'on voit par les différentes espèces qu'ils en avoient faites pour chaque membre ou partie du corps humain. Antiphane le montre par ce passage-ci de ses *Thoriciens.*

« A. Elle se lave vraiment ? B. Comment cela ? * A. Les piés et « les mains dans un bassin plaqué en or avec du parfum d'Egypte; « pour ses joues et son sein elle en prend de Phénicie ; pour ses « bras, de menthe crépue ; pour ses sourcils et ses yeux, de mar- « jolaine ; pour ses genoux et son cou, de serpolet. »

Et Cephisodore dans son *Trophonius.*

« A. Ensuite, ma chère Xanthia, ça ! achète-moi du parfum d'iris « pour m'en frotter le corps. Ajoutes-y de celui de rose ; et outre « cela prends aussi du *baccaris* pour m'en frotter les piés. B. Bar- « dache que tu es ! du *baccaris* pour tes piés ? Moi ! oui ! va, « infâme, je t'acheterai du *baccaris !* »

Anaxandride dit dans son *Protésilas :*

« Du parfum de chez Péron, cet Egyptien si cher, qui en donna ce- « pendant hier à Ménalope, et avec lequel celui-ci frotte les piés « de Callistrate. »

Théopompe fait mention de ce Péron dans son *Admète* ou *Hedycharis.* Antiphane le rappelle aussi dans son *Antéa :*

* V. p. 552, t. 4.

Je

« Je l'ai laissé chez le parfumeur Péron ; et il va faire le marché
« avec lui, et vous apporter ces parfums de canelle et de nard. »

Nombre de poètes comiques ont rappelé ce parfum de *baccaris* : voici un passage d'Hipponax à ce sujet :

« Je me frottai les narines avec du baccaris, qui est analogue à
« celui de safran. »

Achée dit dans son *Æthon satyrique* ;

« Etant oint de *baccaris*, et ayant relevé le devant de sa che-
« velure en forme de deux * eventails. »

Ion dans son *omphale* :

« Il est plus avantageux de connoître les *baccaris*, les parfums, et
« tout ce que la Lydie fournit pour embellir la peau, que les
« mœurs du Péloponnèse. »

Comme les Lydiens étoient renommés pour leur volupté, Anacréon les apelle *Lydopathes* pour *Hedypathes*, voluptueux. Sophocle parle aussi du baccaris. Magnès dit dans ses *Lydiens* ;

« Il faut après s'être baigné et oint de *baccaris*. »

Mais seroit-il vrai que *baccaris* ne fût pas le nom d'un parfum ? Car Eschyle les oppose l'un à l'autre dans son *Amymone* :

---

* Les faces ou les *ailes* qui servoient d'*éventails*.

« Et moi tes baccaris et * tes parfums. »

Et Simonide :

« Et nous sommes frottés de *baccaris*, et de parfums et d'aromates
« pour des fumigations. »

Aristophane dans ses Thesmophores :

« O! Jupiter, dieu vénérable! que ce maudit sac m'exhala une
« odeur de parfum et de *baccaris.* »

Phérécrate fait mention d'un parfum qu'il appelle *brenthion* ** dans ses *Badinages :*

« Je m'arrêtai, et j'ordonnai qu'on nous versât à tous deux dans
« nos vases du parfum, *brenthion*, afin qu'il en versât à ceux qui
« partoient. »

Cratès parle de parfum *royal* dans ses *Voisins :*

« O! Jupiter que ce parfum royal est suave! »

Sapho rappelle le brenthion et le royal ensemble, dans cette expression :

---

* Le *baccharis* ou conyza major de Casp. Bauhin pouvoit être distingué en quelque sorte des parfums proprement dits, sans contradiction, en ce que les feuilles ont une odeur extrêmement forte, et les fleurs une odeur très-désagréable. Cependant lorsqu'on voit les Orientaux aimer l'*asafetida*, on peut croire que d'autres aimoient l'odeur du *baccharis :* mais Athénée ne savoit pas cela : le baccharis est en français *gant-notre-dame.*

** Parfum composé de *lys*, *narcysse*, *rose*, *iris.*

« Avec du *brenthion* royal. »

Aristophane dit dans ses *Détalées* ;

« Çà, que je sache quel parfum tu veux que je te donne. Aimes-
« tu le *psagdas ?* »

Eupolis écrit dans sa *Marique* ;

« Il exhaloit le psagdas en rotant. »

Eubule dans ses *Vendeuses de couronnes* ;

« S'étant * lavée trois fois avec du psagdas Egyptien. »

Polémon dans son ouvrage adressé à Adée, dit : « il y a chez les Eléens certain onguent qu'on appelle *plangonion*, du nom de son inventeur. Sosibius dit la même chose dans ses *Similitudes* ; et que ce nom lui a été donné comme au *megallion* de Mégallus, natif de Sicile. Selon d'autres ce Mégallus étoit Athénien. Aristophane le rappelle dans ses *Telmisses* ; et Phérécrate dans sa *Pétale*. Strattis le nomme aussi dans ce passage de sa femme *Mède* :

« Et dis-lui que tu lui apportes du parfum tel que Mégalle n'en a
« jamais composé ; et que Dinias l'Egyptien n'en a pas vu non
« plus, ni possédé de pareil. »

---

* Lisez *psagda ny tris leloumenee*. Le *psagdas* ou *sagdas* m'est inconnu.

CHAP. XIII. Amphis fait mention du *mégallion* dans son *Ulysse :*

« Vous garnirez les murs de tapisserie de milet, ensuite vous vous
« frotterez de parfum *megallion*, vous ferez des fumigations avec
« le mindax royal : eh ! bien, maître ; avez-vous jamais ouï par-
« ler de cette fumigation ? »

Anaxandride dit dans son Terée :

« Mais elle se parfume le corps avec du mégallion, comme une
« jeune épouse et reine. »

Ménandre rappelle le parfum de nard dans son *ke-kryphale :*

« A. Ce parfum, mon enfant, est des plus suaves. B. des plus
« suaves ? Eh ! comment ne le seroit-il pas ? c'est du nard. »

Alcée s'est servi du verbe *myrisai* dans ses *Palestres* pour dire se frotter le corps avec de tel parfum.

« Après s'être parfumé, il s'enferma furtivement à cause d'elle. »

Aristophane a dit *myroomasi* pour *myrismasi* dans ses *Concionatrices :*

« Moi qui me suis parfumé la tête avec des *myromasi* ou *par-*
« *fums.*

Epilycus rappelle le *sagdas* dans son *Coracisque.* Or ce sagdas est aussi un parfum.

« Du baccaris avec du *sagdas.* »

Aristophane le nomme aussi dans ses *Détalées*; et Eupolis dans sa *Marisque ;* en disant d'un homme :

« Il exhale le *sagdas* en rôtant. »

Cette expression dit Nicandre de Thyatire s'applique à ceux qui vivent avec une extrême mollesse. Mais Théodore dit que le sagdas est destiné aux fumigations d'aromates.

La cotyle de parfum se vendoit fort cher à Athènes. Hypparque dit même dans sa *Veille*, qu'elle y valoit *cinq mines ;* Ménandre la met à *dix* dans son *Mysogyne.*

Antiphane parle ainsi de la *Stactée* dans son *Phréarre :*

« A. Deux mines pour la *stactée !* cela ne me convient nulle-
« ment. »

Les habitans de Sardes n'étoient pas seuls passionnés pour les parfums, comme Alexis le dit dans son *Faiseur de coupes :*

« Les habitans de Sardes sont toujours amis des parfums. »

Les Athéniens ne leur cédoient en rien à cet égard ;

car, inventeurs * de tout ce qu'il y avoit de meilleur pour la vie, et faisant le plus grand cas des parfums, comme il a déja été dit, ils les employoient fréquemment, de même que nous, qui en avons des plus chers et des meilleurs, de sorte que ceux dont parle Aléxis dans ce passage de son *Eisoikizomène* ne sont rien en comparaison :

« Il ne nous parfuma pas avec un vase d'albâtre, comme on le
« faisoit du temps de Saturne ; fi ! donc. Mais il lâcha quatre
« pigeons trempés non dans le même parfum, mais chacun dans
« un particulier. Or ces pigeons qui voltigeoient nous arrosoient
« en même temps les habits et les tapis. Vous qui l'emportez
« sans contredit sur tous les Grecs, ne me portez pas envie. J'ai
« été frotté de parfum d'iris : on m'en a même fait une fumiga-
« tion. »

Juste ciel! mes amis; quel plaisir est-ce-là? ou plutôt qu'elle voluptueuse prodigalité, que de salir des habits, tandis qu'il étoit possible de puiser ces parfums, et de s'en frotter le corps avec les mains; mais sur-tout la tête comme nous le faisons ici.

En effet considérons le but des parfums. Or voici ce que Myronide dit à cet égard dans son traité des parfums et des couronnes. « On a imaginé de se frotter la tête de ces matières, lorsqu'on vouloit boire

* Voyez Isocrate *Panegyriq.*

plus de vin que de coutume, parce que si la tête se trouve dans un état de sécheresse, tout ce qu'on prend intérieurement fait monter des vapeurs au cerveau.

Voilà pourquoi aussi dans les cas de fièvres accompagnées de chaleur brûlante, on fomente la tête avec quelque liquide, de peur que * vu la sécheresse et le grand vide qui se fait à la tête, la force de la maladie ne se fasse violemment sentir aux parties voisines. C'est pour la même raison que dans les parties de table, on a jugé à propos de frotter la tête de quelque matière onctueuse, de peur que le vin ne portât à cette partie. Ainsi l'on a voulu en modérer la force, en commençant par oindre la tête. Mais l'homme ajoutant toujours au simple nécessaire ce qui tend à augmenter sa jouissance en lui procurant des plaisirs, il a passé promptement à l'usage des parfums. Il faut donc, mon cher Théodore, lorsqu'on veut se livrer à la bouteille, se servir des parfums les moins capables de causer de la stupeur; mais de ceux qui peuvent donner plus de ton en même temps qu'ils rafraîchissent un peu.

* Théorie absurde que je n'ai pas besoin de refuter. Plusieurs anciens avoient à peine une teinture médiocre de la vraie physiologie, et de l'économie animale.

Le savant Aristote demande, dans ses problêmes physiques, pourquoi les cheveux de ceux qui usent de parfums blanchissent davantage? Est-ce, dit-il, parce que le parfum est composé d'aromates, et par-là dessicatif; et qu'ainsi le desséchement rend les cheveux plus blancs? Car soit que cette blancheur des cheveux vienne de sécheresse, soit de défaut de chaleur, il est certain que la *sécheresse* épuise la substance * nutritive des cheveux; et conséquemment les chapeaux ou bonnets les font plus tôt blanchir si l'on en porte toujours; car ils attirent l'humeur qui doit particulièrement les alimenter.

C'est avec plaisir, mes amis, que lisant le l. 28, des Histoires de Posidonius, j'y ai observé quelque chose de relatif aux parfums; or ce qu'il dit n'est pas étranger à notre banquet. Voici donc le passage de ce philosophe.

* L'auteur présumoit bien que les cheveux étoient nourris, mais il ignoroit comment. J'ai souvent fait de petits globules de verre au feu d'une chandelle, à la pointe d'une aiguille, pour les placer entre deux feuilles très-minces de plomb. J'ai considéré des cheveux avec cette loupe qui me les rendoit aussi gros que le doigt, et j'y ai vu très-distinctement, jusqu'aux trois quarts d'un cheveu, assez long, le sang qui y porte la lymphe nutritive. C'est le meilleur microscope qu'on puisse prendre. Il m'a mieux servi que celui de *Dollon* et même que celui de notre Français *Delbar*, préférable de beaucoup à celui de *Dollon*.

« Lorsqu'on a distribué les couronnes aux festins des rois de Babylone et de Syrie, des gens arrivent portant des parfums de cette première ville dans de petites outres. Ils font alors le tour des convives sans en approcher, et répandent ces parfums sur leurs couronnes, en forme de rosée; n'en laissant même pas tomber une goutte ailleurs.

Mais, puisque nous avons poussé la conversation jusqu'ici, je vais ajouter une petite chanson pour l'*Amour*, comme parle le poète de Cythère (*Philoxène*) savoir que c'est Janus, (honoré comme dieu parmi nous, et que nous appelons * *Père*) qui est l'inventeur des couronnes. C'est ce que rapporte Dracon de Corfou dans son traité des Pierres. « Janus, dit-il, passe pour avoir deux visages, l'un par-devant, l'autre par-

---

* Janus *père* et Saturne étoient le même dieu, et honoré des mêmes sacrifices, dans la première antiquité. Cette épithète de *père* donnée par les Romains et les Grecs à Janus, tient à la théologie des Orphiques, et est relative à la génération de l'Amour qu'Orphée faisoit *enfant de Saturne*. Ce Saturne avoit même engendré *tous les esprits* : ce qui n'a pas échappé au docte Saumaise dans son commentaire sur les *ailes* de Simmias de Rhode, p. 186.

Autar eroota kronos, kai pneumata pant'eteknoose.

Les Chrétiens Grecs ont donc aussi mieux suivi les Orphiques en soutenant que le *S. Esprit* ou l'*Amour* ne procédoit que du père.

derrière. C'est de lui que le mont où il habita, et le fleuve qui couloit auprès, eurent le nom de Janus. Il inventa les couronnes, les radeaux, les navires, et il imprima le premier des figures sur de la monnoie. Voilà pourquoi plusieurs villes de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile ont fait frapper des médailles où l'on voit d'un côté * une tête à deux faces, et au revers ou un radeau, ou une couronne, ou un vaisseau. Il épousa sa sœur ** Camise, de laquelle il eut un fils nommé *Aitheeba*, et une fille qu'il appela *Olistène*. Formant alors de plus grands projets, il passa par mer en Italie, et alla fixer sa demeure sur le mont voisin de Rome. Ce mont en eut le nom de *Janicule*. »

Voilà donc tout ce que j'avois à raconter de nos discours sur les parfums.

CHAP. XIV. La plupart des convives demandant

---

* Je lis *kephaleen diprosoopon* comme il le faut. C'est l'année partagée en deux fois *six mois*. Janus à trois têtes est l'année divisée chez les Egyptiens en trois saisons seules : car on n'y connoit pas d'hiver. Le Janus à quatre têtes étoit la division de l'année en quatre saisons. Le vaisseau sur les médailles désigne toujours des colons étrangers au pays. *Vaillant.*

** Cette Camise est rappelée par d'autres comme frère de Janus. On a eu raison, car *Camise* est le soleil frère du temps. L'un ne va pas sans l'autre. Mais voyez Hygin, Macrobe, cités par Casaubon.

après cela la coupe du bon * démon, d'autres celle de *Jupiter sauveur*, d'autres celle de l'*Hygiée*, enfin d'autres indiquant d'autres objets de leur respect, j'ai jugé à propos de vous présenter les passages des poètes qui ont ſait mention de ces différentes santés, autant que je pourrai m'en souvenir.

Antiphane dit dans ses *Campagnards :*

« On célébroit Armodius, on chantoit *Péan ;* quelqu'un prit la
« grande gondole de *Jupiter sauveur.* »

Aléxis dans son *Usurier*, ou son *Menteur convaincu ;*

« Çà verse-lui la coupe de Jupiter sauveur. Car il est le plus utile
« de tous les dieux. Devrois-je en crêver, ** allons, vite : fais ce
« que je te dis hardiment ! »

---

* Ou de *Priape* qui étoit l'emblême de l'ame de la nature. Le même que Jupiter sauveur, comme on le voit au Priape gravé dans le *Musœum roman* de la Chausse. On y lit au bas de la figure *Sooteeri kosmou ; au Sauveur du monde.* M. Kneight l'a fait regraver dans son précieux ouvrage sur les *Restes* du culte de Priape, à l'occasion de ce culte confondu en Calabre avec le Christianisme, à Isernia : ce qui a fort étonné. Il s'étoit aussi conservé en France jusque vers la fin du seizième siècle dans l'église de Ste. *F-tine.* Voyez la *Confession du sieur de Sancy*, par *d'Aubigné*, qui en est le véritable auteur. Ce culte venoit d'Egypte, mais de l'Egypte devenue barbare après les ravages de Cambyse.

** Le texte s'entend, ne changeons rien. Attendons des m. s. s. pour rétablir la lettre.

Nicostrate dans son *Pandrose* ;

« A. Et moi ma chère : mais verse-lui la coupe d'usage, après
« qu'on s'est lavé les mains. Pour toi prends celle de l'hygiée.
« Çà ! à la bonne fortune : car c'est la fortune qui conduit toutes
« choses. B. Eh ! oui mon père, toute notre prévoyance est aveugle,
« et ne peut régler rien avec sureté ! »

Il rappelle aussi le coup du *bon démon* dans la même pièce, comme presque tous les poètes de l'ancienne comédie. Voici donc ce que dit Nicostrate :

« Mais que cette femme verse au plus tôt la coupe du bon démon,
« et qu'elle m'ôte cette table de devant moi. J'ai assez mangé.
« Je bois la santé du bon démon. Çà emporte cette table. »

Xénarque dit dans ses *Jumeaux* :

« O Jupiter ! je commence * à m'assoupir aussi : car cette coupe
« du bon démon que j'ai avalée m'avoit déja ébranlé toute la
« tête, mais celle de Jupiter sauveur a perdu le nautonier, et m'a
« plongé au fond, comme tu vois. »

Eriphe dans sa *Mélibée* :

« Vide cette coupe avant de prendre celle du bon démon, et
« même avant celle de Jupiter sauveur. »

Théophraste parle ainsi à ce sujet dans son traité

---

* Casaubon gâte le texte. Lisez *oo ! zeu potinystazein* pour *prosnystazein.*

de l'*Ivresse* » : Le vin qu'on donne à boire par-dessus les repas et qu'on appelle la santé du bon démon, se présente en petite quantité, 1°. afin qu'en le goûtant seulement on se souvienne de sa force, et que c'est le présent d'un dieu. 2°. On le donne lorsqu'on est déja rassasié, afin qu'on en boive le moins qu'il est possible; 3°. on le prend sur la table après avoir rendu hommage à la divinité, et comme pour lui demander la grâce de ne rien faire de malhonnête; en outre de n'être pas porté sans mesure pour cette boisson; et de n'en user qu'avec décence et pour l'utilité. »

Philochore l. 2 de son Attique, dit qu'il avoit été établi par une loi de présenter seulement du vin pur aux convives après le repas, comme * pour en gouter, et connoître quelle étoit la puissance du bon démon: mais que d'ailleurs le vin se buvoit mêlé d'eau, parce que les ** nymphes passoient pour avoir été les nourricières de Bacchus.

Denys de Syracuse nous apprend par un trait de son impiété que l'usage étoit d'enlever les tables après qu'on avoit présenté la coupe du bon démon. Il y

* Je lis *hoïon* non *hoson*.

** On disoit *lympha* eau; de là *lymphatus* mis en fureur par les *nymphes*.

avoit à Syracuse une table d'or devant la statue d'Esculape : Denys alla un jour porter à ce dieu la santé du bon démon, et fit ensuite emporter la table.

Phylarque dit, l. 12 de ses Histoires, que ceux * des Grecs qui sacrifient au Soleil, font les libations avec du miel, sans jamais présenter de vin à ses autels, parce que selon eux un dieu qui renferme tout dans sa course, qui domine sur tout le monde autour duquel il roule, ne doit pas être susceptible de prendre plaisir au vin.

Scolies. Plusieurs écrivains ont fait mention de ces *scolies* Attiques, dont je crois devoir aussi vous parler, tant à cause de l'ancienneté et de la simplicité de ceux qui les ont faits que de ceux qui ont été célébrés par ce genre de poésie. Or ce sont sur-tout Anacréon et Alcée, comme Aristophane nous le montre dans ses *Détalées*.

« Chante-moi, dit-il, quelque *scolie*, soit que tu le prennes dans
« Alcée, soit dans Anacréon. »

Praxilla de Sicyone fut aussi très-admirée pour les scolies qu'elle fit.

---

* L'auteur avoit peut-être écrit *Eleioisi* les *Eléens ;* ce que je crois assez. Autrement lisez *helleesin hoi thyontes ,* etc. c'est le sens que j'ai pris.

On les appeloit *scolies* non eu égard au mode de la * mélopée, qui est proprement tortueux : car l'opinion vulgaire est de regarder comme *scolies* les chansons qui se chantoient ** dans les repas un peu libres.

Mais comme il y a trois espèces de scolies (selon ce que dit Artémon de Cassandrie, l. 2 de l'usage des scolies, dans lesquels sont compris ceux qui se chantoient dans les parties de table,) voici les trois différences *** qu'on observoit dans la manière de les chanter. La première espèce étoit celle des scolies que tout le monde chantoit ; les seconds étoient chantés par tout le monde, cependant à la ronde, un convive succédant à l'autre ; les troisièmes se chantoient, non **** avec l'ordre de tous les autres ; et tous les convives n'étoient pas admis à chanter ; il n'y avoit que ceux qui étoient plus habiles à cet égard, et selon que le hasard les avoit placés à table. Or cette espèce de chanson étant la seule qui ne suivît pas l'ordre des autres, et ne se chantant pas de suite à la ronde, mais comme on se

---

* Ou *du chant*.

** Je lis *ta en tais synousiais aneimenais adomena melee sc. e.*

*** Je paraphrase un peu pour faire mieux suivre l'auteur.

**** Je lis *taxin ouk echon*, et il le faut ainsi. Le *hou* suivant a fait disparoître *ouk* sous la plume d'un copiste ignorant.

trouvoit placé, fut pour cette raison appelée *tortueuse* ou *scolie*.

Or ces scolies se chantoient lorsque tout le monde avoit pris à table tout ce qu'il lui falloit : alors chacun, des plus habiles en ce genre, entonnoit quelque belle chanson. On la regardoit comme telle lorsqu'elle paroissoit renfermer quelque sage avis, une sentence utile au bonheur de la vie. Chacun de nos convives chanta donc l'un un scolie, l'autre un autre. Voici tous ceux qui furent chantés.

SCOLIES.

1. « Pallas, Tritogénie, o! reine Minerve, dirigez cette ville-ci et « ses habitans; préservez-les de douleurs, de séditions et de morts « prématurées : et toi aussi père *Jupiter.* »

2. « Je chante Cérès * Ompnie (*frugifère,*) mère de Pluton, dans « la saison où l'on porte des couronnes. Proserpine, fille de « Jupiter, salut! protégez toutes deux cette ville. »

3. « Latone accoucha jadis de deux enfans à Délos; de Phébus Apol- « lon, ce roi aux cheveux d'or, et de Diane cette chasseresse qui « frappe les cerfs de ses traits; et qui a la plus puissante influence « sur les ** femmes. »

---

* Voyez sur ce mot les Mythologistes. Sur-tout l'Hesychius d'*Alberti*.

** Considérée comme la *lune*; ou comme *Ilythie*, qui présidoit aux accouchemens.

4. « O Pan ! qui règnes sur la célèbre Arcadie, danseur qui accom-
« pagnes les nymphes riantes de Bacchus, o Pan ! viens secon-
« der mes chants et prendre part à mes plaisirs. »

5. « Nous avons vaincu comme nous le désirions ; et les dieux nous
« ont accordé de porter la * Victoire, du temple de Pandrose
« à celui de notre protectrice Minerve. »

6. « Plût au ciel qu'on pût ouvrir la poitrine de chaque homme, et
« en considérer intimement l'ame pour savoir ce qu'il est ; mais
« le refermer aussi, pour dire ensuite si l'on peut le regarder
« comme un véritable ami, et sans détour. »

7. « Le plus grand avantage de l'homme est la santé ; le second d'être
« bien fait ; le troisième d'être riche et sans avoir trompé ; le
« quatrième de passer sa jeunesse avec des amis de même âge. »

Ce dernier scolie ne fut pas plutôt chanté, à la grande satisfaction de l'assemblée, qu'on se rappela que le bon Platon en avoit parlé, comme de chose très-bien dite. Mais Myrtille fit observer qu'Anaxandride avoit persiflé ces vers dans son *Trésor*. Voici le passage.

---

* La statue de la Victoire. *Pandrose* étoit le nom d'une partie du temple de Neptune. On conservoit dans le *Pandrose* l'olivier prétendu que Minerve avoit produit dans sa dispute avec Neptune. V. *Potter*, t. 1. p. 31. anglois.

« A. Celui qui a composé ce scolie, quel qu'il fût, a dit avec rai-
« son que la santé étoit ce qu'il y avoit de meilleur. Mais mettre
« ensuite un bel extérieur, et les richesses au troisième rang! Qu'en
« penses-tu? B. Ma foi il extravaguoit; car après la santé les ri-
« chesses l'emportent sur tout. Quelle vilaine bête qu'un bel homme
« qui a faim! »

CHAP. XV. Après cela on chanta les scolies suivans :

8. « C'est sur terre qu'il faut considérer si l'on a des forces, et de la
« vigueur : car lorsqu'on est une fois en mer, il faut aller au gré
« des vents. »

Cratinus a dit

9. « As-tu pris un serpent? lâche-le. »

10. « L'amitié demande de la franchise, non des détours.

11. « Je * porterai mon épée dans un rameau de myrte, comme
« Armodius et Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran, et rétablirent
« la juste balance des lois dans Athènes. Cher Armodius, non tu
« n'es pas encore mort : on dit que tu es dans les îles fortunées
« où est Achille léger à la course, et où l'on place aussi Diomède
« fils de Tydée. Oui je porterai mon épée dans des rameaux de

* Voyez ici Lowth *de poësi Hebræorum*. t. 1. p. 17. *edition très-vilaine* d'Allemagne; par Michaëlis. Conférez le Pisistrate de Meursius, et l'Anacharsis de M. Barthelemy.

« myrtes, comme Armodius et Aristogiton, lorsqu'ils égorgèrent « le tyran Hipparque dans Athènes, pendant les sacrifices: votre « gloire, chers Armodius et Aristogiton, s'étendra jusqu'aux ex- « trémités de la terre, parce que vous avez tué le tyran, et rétabli « la balance de la justice dans Athènes. »

12. « L'ami apprens ce que disoit Admète : aime les bons; fuis les mé- « chans, persuadé qu'il y a peu de reconnoissance chez les mé- « chans. »

13. « Fils de Télamon, belliqueux Ajax, on dit que tu étois après « Achille, le plus courageux de tous les Grecs qui allèrent à Troie. « On dit aussi que Télamon vint le premier à Troie, toi après lui; « et que tu fus le plus brave des Grecs après Achille. »

14. « Que ne suis-je belle lyre d'ivoire, afin que de beaux musiciens « me portent aux chœurs de Bacchus! Que ne suis-je un précieux « joyau d'or pur, pour être porté par une femme vertueuse! »

15. « Bois avec moi; sois jeune avec moi; aime avec moi ; couronne- « toi avec moi; sois fou avec moi; et sage quand je suis sage.

16. « Mon ami, sous chaque pierre peut se cacher un scorpion : prends « garde qu'il ne te pique : le dol est toujours la suite des manœuvres « secrètes. »

17. « Le porc qui mange un gland, en veut bientôt un autre; de « même moi, j'ai une belle maîtresse, mais je veux en prendre « une autre. »

18. « La grisette et le baigneur font constamment la même chose; « ils lavent le bon et le méchant dans le même bassin. »

19. « Verse dans un cothon, crois moi; et n'y manque jamais, si c'est « à d'honnêtes gens que tu dois verser du vin. »

20. « Hélas! Leipsydrion * qui as trahi tes amis, quels hommes tu « as perdus! ces braves combattans, ces zélés amis de la patrie, « ont montré de quels parens ils étoient nés. »

21. « Celui qui est fidèle à ses amis est, selon moi, digne des plus « grands honneurs aux yeux des hommes et des dieux. »

22. « Ma longue lance, mon épée, ma belle ** rondache, rempart de « mon corps, font ma richesse. C'est moyennant cette armure que « je laboure, que je moissonne, que je foule le doux jus de la « treille, et que le *** *Mnoias* me respecte comme son maître: « mais ceux qui n'osent porter une lance, une épée, une belle « rondache, rempart du corps, viennent tous en tremblant à mes « genoux me présenter leurs hommages, et m'appellent grand « roi. »

CHAP. XVI. On finissoit sur cette matière, lorsque Démocrite suivit la conversation, et parla du prétendu Péan que le très-savant Aristote avoit fait sur Ermias d'Atarnée. Mais ce n'est pas un *Péan* comme le prétendit Démophile, qui osa accuser Aristote d'impiété

---

* Endroit que les Alcméonides avoient fortifié dans l'Attique; mais ils y furent tous égorgés lorsque ce fort fut pris par les Pisistratides. *Adam.*

** Petit bouclier fait de peau où le poil étoit. Le mot *laiseeion* l'indique.

*** Homme moitié libre, moitié serf en Crète.

pour l'avoir fait; et pour le chanter toutes les fois qu'il se trouvoit à un repas. J'observe en outre que ce fut Eurymedon qui porta Démophile à cette dénonciation, pour y donner plus de poids. Quoiqu'il en soit, cette chanson n'a aucune apparence de *Péan*, et je vais vous montrer clairement qu'il suffit de l'entendre pour la ranger parmi les scolies.

« Vertu si pénible pour les mortels, acquisition la plus précieuse « de toutes, vierge! c'est pour tes charmes ravissans que la Grèce « vole sans hésiter à la mort, ou supporte avec un courage iné- « branlable les plus durs travaux, tant tu leur inspires le desir de « l'immortalité, fruit que tu leur présentes, plus agréable que les « richesses de Crésus, plus attrayant que la tendresse d'un père « et d'une mère, plus doux que le calme d'un doux sommeil qui « fait cesser toute douleur. C'est pour toi qu'Hercule fils de Ju- « piter, et les deux fils de Léda ont soutenu tant de travaux, « voulant jouir de tous les avantages après leurs glorieux exploits: « c'est par le desir de te posséder qu'Achille et le fils d'Ajax ont « sacrifié leur vie. C'est aussi pour tes charmes ravissans que le « nourrisson d'Atarnée s'est privé de la lumière du jour. Devenu « célèbre par ses hauts faits, il sera consacré au temple de l'im- « mortalité par les Muses, filles de Mnémosyne. Elles chanteront « son respect pour Jupiter hospitalier, et récompenseront ainsi son « amitié inaltérable. »

Or, mes amis, je ne vois pas ce qu'on peut apercevoir ici d'analogue au caractère * du *Péan*: car l'auteur

* Le Péan ne se chantoit que pour les immortels, ou les demi-dieux en

de cette chanson avoue clairement qu'Ermias étoit mort. Voici ses termes :

« C'est pour tes charmes ravissans que le nourrisson d'Atarnée s'est « privé de la lumière du jour. »

D'ailleurs il n'y a pas le refrain ordinaire des *Péans*, comme on le voit à celui qui fut fait pour Lysandre lorsqu'il étoit à Samos, et qui selon Douris dans ses *Limites de Samos*, fut un véritable *Péan* qu'on chanta dans cette ville.

Les vers qu'on fit pour Cratérus de Macédoine furent aussi un véritable Péan. L'auteur étoit Alexinus le Dialecticien, comme le dit Ermippe disciple de Callimaque l. 1 de son ouvrage sur Aristote. On le chante à Delphe, et un enfant l'accompagne en jouant de la lyre. Ce que les Corinthiens chantent pour Agémon de Corinthe, père d'Alcyone, a le refrain des Péans. Polémon le périégète l'a rapporté dans la lettre qu'il écrivoit à Arantius.

C'est encore un Péan que les Rhodiens chantent en l'honneur de Ptolémée I, roi d'Egypte : car on

---

y joignant des sacrifices. C'est par une basse flatterie qu'on en fit un pour Lysandre et pour d'autres.

trouve le refrain *io paean ;* selon ce que dit Gorgus dans son ouvrage sur les sacrifices qui se font à Rhode. Selon Philocore les Athéniens chantent en l'honneur de Démétrius et d'Antigone des Péans faits par Ermippe de Cyzique, qui fut même préféré à Hermoclès, (dans* le grand nombre des rivaux qui s'en occupèrent.) Mais Aristote dit lui-même dans son apologie, si elle n'est pas supposée par un autre, « Je n'ai jamais sacrifié de propos délibéré à Ermias comme à un dieu, mais je lui ai élevé un monument comme à un mortel; j'ai seulement voulu rendre immortelle la nature humaine, périssable par elle-même ; et dans ce dessein j'ai orné son tombeau d'épitaphes, et je lui ai rendu les honneurs funêbres.

A peine Démocrite eût-il fini, que Cynulque dit « pourquoi me rappeler ces *coupes* pour parler avec ton Philon, tandis qu'il ne falloit rien dire qui méritât attention devant ce gourmand d'Ulpien. Car il préfère les chansons où il est parlé de s'emplir, à vos vers sérieux. Il ne lui faut que des chansons locriques, licentieuses et faites pour chatouiller sa volupté. Telle est celle-ci :

---

* Je lis comme Pursan et Daléchamp *hermoklei.* Ensuite le texte de ce que je mets en parenthèse n'est pas dans les premières éditions.

« Ne * nous trahis pas, mon cher, je t'en prie ; laisse-moi aller
« l'éveiller quand nous serons levés ; autrement tu vas me causer
« un grand malheur, et me perdre, hélas ! déja la lumière du jour
« entre par la fenêtre : ne la vois-tu pas ? »

Sa Phénicie est remplie de pareilles chansons. Il l'a parcourue de tous côtés en jouant de sa flûte avec ces compositeurs de ** *Colabres*. Car, mon cher Ulpien tu sais que ce mot se dit.

Démétrius de Scèpse en parle ainsi l. 10 de l'*Armement pour l'expédition de Troie* « Ctésiphon d'Athènes, *poète de Colabres*, qui après Philétaire, fut établi juge à Pergame dans les domaines royaux de l'Eolie par Attalus le premier roi de ce nom, etc ». Le même écrivain, l. 19 du même ouvrage, dit que l'historien Mnésiptolème, tout puissant auprès d'Antiochus, dit *le grand*, eut un fils nommé Séleucus qui fit des chansons joyeuses, et qu'on chante encore fort souvent. En voici une.

« Pour moi j'aimerai les beaux garçons : jaime mieux cela que
« de me marier. Car un garçon, sur-tout à la guerre, devient
« plus utile qu'une femme. »

---

* C'est une femme couchée avec son amant, et qui craint le réveil de son mari.

** J'ai expliqué ce mot.

Cynulque

Cynulque fixant ensuite Ulpien lui dit « mais puisque tu es faché contre moi, je vais t'apprendre ce que c'est qu'un *chœur* de *Syrbènes*.

Ulpien prend la parole « Bélitre que tu es ! t'imagines-tu que je suis fâché de ce que tu viens de dire; et que je songe même beaucoup à un impudent drôle de ta sorte ? mais puisque tu me proposes de m'instruire, je vais faire avec toi une trêve, non de trente ans, mais de cent. Apprends-moi donc seulement ce que c'est que le chœur des Syrbènes.

Cynulque répond « Mon cher, Cléarque parle ainsi l. 2 *du Jeu*. « Reste à dire ce que c'est que le chœur des Syrbènes. C'est celui où chacun doit chanter ce qu'il juge à propos, sans faire aucune attention ni à celui qui préside, ni à celui qui dirige la danse, et où le spectateur fait encore plus de bruit et de désordre que ceux-ci : *... « et suivant Matron, poète parodique :

« Tous les meilleurs poètes sont morts, et dans la maison de Plu-
« ton; tels qu'Eubée, Ermogène et les deux Philippes : mais il
« y a certain Cléonicus à qui l'immortalité a été donnée. Il con-
« noissoit bien les poètes épiques et tragiques; et Proserpine lui
« a même accordé de parler après sa mort. »

---

* Il y a ici une lacune.

Mais toi, charmant Ulpien, tu ne cesses de proposer des questions sur tout, et tu n'apprends rien à personne. Ulpien répond : « pendant que notre trève dure encore, dis-nous donc quelque chose sur les poèmes parodiques. « Il y eut, repartit Cynulque, un assez grand nombre de poètes parodiques, mais Eubée de Paros l'emporta de beaucoup sur les autres : il étoit contemporain de Philippe ; c'est lui qui a tant déchiré les Athéniens : nous avons de lui quatre livres de ses parodies. Timon le rappèle, l. 1 de ses *Silles*.

Polémon, l. 12 de son ouvrage sur Timée, nous donne les détails suivans, en parlant des poëtes parodiques. « Je regarde Béotus et Eubée qui ont fait des parodies, comme des Ecrivains élégans ; car ils plaisantent avec beaucoup d'habileté : ils ont même surpassé en ce genre les poètes qui les ont devancés, quoique l'un et l'autre soient venus dans un âge postérieur.

C'est Hipponax, le poète iambique, qui a imaginé cette espèce de poésie ; mais citons un passage des ses héxametres.

« Muse, chante-moi Eurimédon, ce gouffre de la mer, ce ventre
« comparable à une épée tranchante, et qui dévoroit si gloutonnement.

« Dis comment il périt sur le bord de la mer turbulente, par
« le funeste jugement d'une assemblée publique. »

Epicharme de Syracuse emploie aussi un peu la parodie dans un de ses poèmes. Il a été suivi à cet égard par Cratinus, poète de l'ancienne Comédie, dans ses Eunides, et par Egémon de Thase, surnommé la *lentille*. Voici ce que dit ce dernier.

« Lorsque je vins à Thase, le peuple * m'enleva sur le rivage « au débarquement, mais pour me jeter bientôt dans des tas « de ** boue. Quelqu'un qui étoit à côté de moi, me dit : O ! le « plus criminel de tous les hommes, qui donc a pu te persuader de ve- « nir poser des piés tels que les tiens sur ce beau rivage ? Je leur « répondis ce peu de mots : C'est le souvenir de la patrie qui m'y a en- « gagé comme malgré moi, tout âgé que je suis; c'est la pauvreté : « oui, cette pauvreté qui force nombre de Thasiens à s'exposer sur « de petites barques, pour se réunir à une coterie de gens perdus, « qui se rendent également malheureux, et qui ne chantent là « que détestablement de mauvaises rapsodies. Voilà donc pour « quoi je me suis joint à eux dans mon extrême besoin, pour « composer de ces poèmes. Mais non, je ne m'absenterai plus « pour aller ramasser à mon seul profit, quelques deniers au dehors. « Je remettrai aux Thasiens tout l'argent net que j'aurai gagné, afin « qu'aucune dame de l'Achaïe (de la Grèce) ne se fâche ici de voir « ma femme manger chez elle du pain *achaïne*, et ne me dise

* le texte dit *meteoorizein*, qui signifie aussi *berner* dans une couverture.

** Texte *spelethoisi* : c'est la leçon des Mss. de le Comte; mais Casaubon dit avoir lu dans les siens *lithoisi*, pierres.

« plus, en lui apercevant une petite galette au fromage, tu as
« gagné cinquante dragmes à Athènes en chantant la * conjuration
« des amis ; mais tu n'en as envoyé que très peu chez toi.
« Pendant que je m'occupois de cela, Minerve m'accosta, tenant
« une verge d'or à la main, et m'en frappa en disant, pauvre *Lentille*,
« qui as tant souffert, vas encore disputer le prix. Alors plein de
« confiance je chantai beaucoup mieux. »

Ermippe, poète de l'ancienne comédie, a aussi fait des parodies. Mais le premier qui ait paru à l'orchestre pour disputer le prix est Egémon. Il remporta plusieurs fois le prix à Athènes par ses parodies, entre autres par sa *Gigantomachie*. Il a aussi fait une pièce dans le goût de l'ancienne comédie, sous le nom de *Philinne*.

Quant à Eubée, il a répandu nombre de traits charmans dans ses poèmes. Il dit dans son *Combat des bains*.

« Ils se frappoient les uns les autres de leurs lances acérées. »

Il fait dire à un barbier, qui injurioit un potier de terre, à l'occasion de sa femme.

« Et toi, quelque brave que tu sois, ne t'avise pas d'enlever cette *
« femme ; ni toi non plus, fils de Pélée. »

---

* Contre les trente tyrans que chassa Thrasybule. Casaubon radote.

* Jeu de mot sur *Koureus*, barbier ; et *Koura*, rasoir et jeune femme : ensuite sur *Pélée*, père d'Achille, et *peelos*, terre à potier.

CHAP. XVII. Alexandre d'Etolie, poète tragique, nous apprend dans une élégie que les poètes parodiques étoient considérés chez les Siciliens. En voici un passage.

« C'est ainsi qu'un courage mâle a fait rentrer dans sa patrie
« Agathocle, cet homme né d'une ancienne et illustre famille.
« Dès sa jeunesse il savoit comment se comporter chez les étran-
« gers, lui-même étranger parmi eux; et s'étoit rendu aussi habile
« que Mimnerme dans le genre de sa poésie. Aussi passionné que
« lui pour les beaux garçons et pour le vin, cet homme écrivit
« de manière à pouvoir placer ses vers à côté de ceux du bril-
« lant Homère *, devant, en cela, de la reconnoissance aux Sy-
« racusains. Mais quiconque aura entendu Béotus, sera singuliè-
« rement charmé des vers d'Eubée. »

CHAP. XVIII. Pendant que la conversation rouloit sur tous ces différens objets, la nuit nous surprit; et nous demandâmes de *la lumière*. Or pour faire cette demande l'un dit ** : çà, valet, un *lychneion*, les

---

* Je passe ici deux vers si défigurés que je n'ai pu y rien voir, en quelque sens que je les aie retournés. Ils feront avec un autre, *trois vers* que j'ai passés depuis le commencement.

** Cette kyrielle de mots ennuyeux doit s'entendre ainsi : *lychneion*, candélabre ou support de la lampe, ou la lampe même : *lychnia* ou *lychnea*, lampe ou son support : *lychnuchos*, le support ou le candélabre ou lanterne : *lychnos*, lampe, proprement le vase de terre ou de métal qui contenoit l'huile. On en verra de différentes formes chez les

autres une *lychnea*; quelqu'un une *lophnia*, disant qu'on appeloit ainsi la torche qu'on faisoit d'*écorce d'arbre* ou de *phloios*. Un autre vouloit un *panos*, un autre un *phanos*. Tel crioit un *lychnuque*, tel autre un *lychnos*, et même un *lychnos* à deux mèches. On demanda aussi une *hélane* et des *hélanes*, disant qu'on nommoit ainsi les torches, du mot *hélée*, qui signifie *chaleur* et *lumière*; et que d'ailleurs Néanthe, un des

---

Antiquaires, mais les anciens Grecs ou Romains affectèrent dans des âges plus modernes de leurs époques, de donner à ces lampes la figure d'un Priape ou membre viril, comme ils la donnoient aussi à leurs vases de verre à boire, selon Juvenal. Voyez le voyage d'Italie et de Sicile, par l'Abbé de St. N. Il a consacré une superbe planche aux figures de ces lampes en Priape. *Phanos* ou panos est notre mot *falot*, torche, flambeau, lanterne de camp, selon du Cange, le même que le *deletron*, en usage chez les *jeunes gens* ou *soldats*, dit Casaubon. N. le Comte dit par conjecture *sur les vaisseaux*, lisant *Neôon* pour *Néoon* : le *grabion* est l'analogue de ces bois résineux, dont se servent encore aujourd'hui les rustres des Alpes et du Nord. A défaut de ces bois, on en prend d'autres qu'on enduit de résine : *lampas*, d'où nous avons fait *lampe*, signifie une *torche*, un flambeau, ou ce qui peut y suppléer.

Plusieurs écrivains se sont occupés des *lampes*, *lanternes*. etc. des anciens : on égaiera leurs détails ennuyeux, par la dissertation amusante, et non sans érudition, de Caylus : *Supplément à ses œuvres*. J'ajouterai que les anciens se servoient aussi de *chandelles* qu'ils fixoient sur un *chandelier*. Un monument qui a été gravé, et que j'ai vu chez M. de Tersan le prouve : ces chandelles étoient de cire, *cereale*.

historiens du temps d'Attalus avoit ainsi parlé : enfin chacun dit ce qui lui vint en tête, de sorte qu'il y eut le plus grand trouble pendant qu'on rappelloit tout ce qui pouvoit être connu à cet égard.

Silène, auteur d'un recueil de *gloses*, dit un de nos convives, rapporte que les Athéniens donnent le nom de *phanos* aux flambeaux. Selon Timachidas de Rhode, on appelloit *délétron* le phanos dont les jeunes gens se servent lorsqu'ils passent la nuit, et qu'ils nommoient *hélane* : mais Amérias donne le nom de *grabion* au phanos ; or voici comme Seleucus explique le mot grabion : « il signifie un bois d'yeuse ou de rouvre écrasé et fendu en plusieurs brins, de sorte qu'il puisse être allumé pour éclairer ceux qui marchent.

CHAP. XVIII. C'est dans ce sens que Théodoridas de Syracuse dit dans ses *Satyres* ou dans son *Dithyrambe*,

« La poix dégoûtoit des grabions ».

Du reste on trouvera les mots *phanos* et *lychnuchos* dans plusieurs auteurs : Alexis a dit :

« Quel est le premier....? (*lacune*).

Strattis, après avoir déjà dit dans son *Trident* ou son *Rhopopole*, (regrattier , charlatan), ajoute;

« Prends le trident et le lychnuque ».

« Oui, j'en tiens un de la main droite, c'est un trait de fer pour « percer les animaux de la mer. J'ai en outre la lumière d'une « lanterne de corne qui m'éclaire ».

Alexis écrit dans son Midon,

« Celui qui le premier a imaginé de marcher la nuit avec une « lanterne, étoit un homme qui ménageoit ses doigts, (*en ne tâ-* « *tonnant pas*) ».

Le même dit dans son *Enthousiaste*,

« A. Sans doute que plusieurs de ceux qui vont me rencontrer « me blâmeront de m'en aller ainsi étant ivre : eh ! bien, où « est donc le *phanos ?* B. en voici un, et qui certes, est aussi « brillant que le plus brillant Soleil ».

Anaxandride dit dans son *Outrage*, ou le *Kondyle*, *coup de poing.*

« Prend ce *phanos*, et allume-moi la lampe. »

D'autres disent que le *phanos* étoit une torche; d'autres que c'étoit un faisceau de bois coupé en long. Ménandre écrit dans ses *Cousins*

« A. Mon *phanos* (ou *panos*) est plein d'eau : B. il ne faut pas le « secouer, mais le faire sécher sous la cendre. »

Nicostrate dit dans ses *Compatriotes ;*

Que

« Que * le regrattier voisin vende du vin, de l'huile ou du vinaigre à
« quelqu'un, le fripon renvoie toujours son monde avec de l'eau. »

On lit dans les *Sympleouses* de Philippide

« A. Notre, *phanos*, flambeau ne nous éclairoit pas : B. Eh !
« bien, grand sot, tu ne pouvois pas souffler dessus pour le
« rallumer ? »

Phérécrate dans ses *Crapatalles*, appelle *lychneion* ce qu'on nomme à présent *lychnia.*

« A. Quelle espèce de flambeau (*lychneioon*) est-ce là. B. C'est
« un ouvrage de Toscane. »

Il faut savoir qu'il se faisoit nombre de choses en Toscane ; les habitans y ayant poussé l'industrie fort loin.

Aristophane dit dans ses *Chevaliers :*

« Nous fîmes un faisceau de trois javelots, et ils nous servirent
« de candélabre : *lychneioo.* »

Diphile dans son *Ignorance*, dit ;

« Nous allumâmes la lampe pour chercher le *lychneion*, le
« candélabre »

CHAP. XIX. Euphorion rapporte, dans ses commentaires historiques, que Denys le jeune, tyran de Syracuse fit, dans le prytanée** des Tarentins, hommage

* Ce passage est tronqué ; on n'y voit pas de *phanos.*

** Tous les prytanées des Grecs et leurs lampes étoient dédiés à Vesta.

d'un candélabre, *lychneion*, sur lequel on pouvoit allumer autant de lampes qu'il y avoit de jours dans l'année.

CHAP. XX. Ermippe le comique, dans ses *Iambes* appelle *synthète* le candélabre des soldats : et dans sa pièce intitulée les * *Phormophores*, ou *Goujats*, il dit *lychnidion* pour *petite lampe*.

« Petite lampe, prends par ici à droite pour m'éclairer en sor-
« tant. »

Mais on appelle *panos* un faisceau de bois fendu. On s'en servoit pour *torche* ou *flambeau*.

Ménandre dit dans ses *Cousins*

« Dès que tu seras entré, apprête un *panos*, une lampe et un
« chandelier. Enfin qu'il y ait de la lumière de manière ou d'autre,
« n'en seroit-ce qu'une, pourvu qu'elle soit grande. »

Diphile écrit dans son *Soldat* :

« Mais le *panos* est plein d'eau. »

Eschyle avoit fait mention du *panos* avant eux dans son Agamemnon. On s'en servoit pour *torche*.

Alexis fait mention de chandelier de bois ; et peut-être le chandelier *obelisque* dont parle Théopompe seroit-il la même chose. Philyllius se sert du mot *das* pour désigner une torche.

---

* Les valets des soldats, crocheteurs.

Mais l'usage de la *lampe* n'est pas ancien; car autrefois on employoit les (*das*) torches, et des bois * *secs* pour s'éclairer.

Clitarque a dit *koimisai lychnon*, *faire dormir* la lampe pour l'*éteindre.*

Platon le comique, dans sa *Longue nuit*, parle de *lampe à deux mêches :*

« Là il aura une lampe à deux mêches, *dimyxon*, au-dessus des
« tempes. »

Métagène et Philonide en ont fait mention, le premier dans ses *Philothythes*, le second dans ses *Cothurnes.*

Selon les gloses de Clitarque les Rhodiens appellent *lophnia*, la torche faite d'écorce et de sarment.

Homère appelle les torches *detai*

« Et des torches, *detai*, qu'il (*le lion*) craint, quelque impétueux
« qu'il soit. »

On donnoit aussi à la *torche* le nom d'*helanée*, selon le rapport d'Amérias. Mais Nicandre appele *helanée* un faisceau de roseaux.

Herodote a dit *lychna*, des lampes au genre neutre, l. 2 de ses Histoires.

---

* Je lis *auoon* pour *alloon.*

Quant au mot vulgaire *lychnocautia* qui désigne le moment d'allumer les lampes, Céphisodore se sert de *lychnapsia*, dans sa pièce intitulée *le Porc*.

Cynulque, toujours adversaire intrépide d'Ulpien, dit alors : Valet qui sers à table, va m'acheter des *chandeles* d'un sou, afin que je puisse crier comme l'Agathon du charmant Aristophane

« Sortez avec des torches pour éclairer Agathon. »

Après avoir dit cela, il sortit du banquet

« Frappant la terre de sa queue. »

(*Comme un lion irrité*) ; mais très-disposé à se livrer au sommeil qui commençoit à s'emparer de lui.

Paeans. Nombre de nos convives criant ensemble *io paean*. Pontien prit la parole « Mes amis, je voudrois savoir si cette exclamation *io paean* est un proverbe ou un refrain de chanson, ou enfin une toute autre chose.

Démocrite lui dit : Cléarque de Soli qui ne le cédoit en rien à aucun des disciples d'Aristote, nous raconte l'histoire suivante, l. 1 de son ouvrage sur les Proverbes.

« Latone revenant de Calcis d'Eubée à Delphes, avec Apollon et Diane, se trouva près de l'antre du serpent qu'on appeloit Python. Or Python allant pour se jeter sur eux, Latone qui tenoit l'un de ses en-

fans dans ses bras, tâcha de gagner la pierre qui sert encore de base à sa statue d'airain, et que l'on a placé près du platane de Delphe, après y avoir représenté* cet événement. Latone s'écria donc alors : *ie pai*, *jette mon fils* ou *lache mon fils*. Apollon ayant un arc à la main, c'étoit comme si on lui eût dit : *décoche* une flèche mon fils, tire mon fils. Voilà donc ce qui depuis a donné lieu à l'exclamation *ie pai*, *ie paioon*. »

Quelques-uns, changeant un peu la lettre, disent que c'est une expression proverbiale ou vulgaire, dont on se sert comme de préservatif contre ce qu'on peut avoir à craindre, et qu'on dit alors *iee paioon*, non pas *ie*. Mais nombre de personnes font cette exclamation *iee paioon* lorsqu'elles ont terminé quelque chose, comme une expression proverbiale, et non comme un refrain de chanson. D'un autre côté l'usage empêchant qu'on ne s'aperçoive que c'est un proverbe, ceux qui se servent de cette expression, ne la prononcent pas comme telle.

Héraclide du Pont nous a donné une histoire faite à plaisir, lorsqu'il nous dit que c'est Apollon lui-même qui faisant des libations s'est écrié trois fois *iee paioon*,

* Je suis le sens de *mimeema* : mais j'aimerois mieux *mneema*, monument.

iee paian : or c'est sur cette opinion qu'il se fonde pour rapporter à ce Dieu l'invention des vers qu'on appelle *trimètres*, en disant que chacun de ces trimètres est del'invention d'Apollon. Voici ces espèces de vers.

1°. Si l'on fait longues les deux premières syllabes des mots *iee paioon*, il en résultera un vers * *héroïque*. 2°. Si on les fait brèves, il en résultera un vers iambique pur. Ainsi ce vers iambique devra aussi être rapporté à ce Dieu. 3°. Mais si en faisant ces deux premières syllabes brèves par-tout on excepte les deux dernières qu'on fera longues, on aura un vers iambique ** d'Hipponax.

Après ces discours, nous allions nous lever de table, lorsqu'il entra des valets qui portoient l'un un *thymiatère*, l'autre (de l'*encens* ***; un troisième le *vase des libations*).

Il étoit d'usage en quittant la table, et après les libations de donner à boire le reste du vin pur à l'esclave qui le présentoit.

---

* Proprement dit *hexamètre*.

** Ou *scazon*.

*** Ce qui est en parenthèse est supposé dans le texte par Casaubon que j'ai suivi.

Ariphon de Sicyone a fait un *paean* à l'honneur de l'*Hygiée* ou *déesse de la santé*. Le voici :

PÆAN.

« Hygiée, déesse sur-tout vénérable parmi les bienheureux, puissé-je être toujours avec toi le reste de mes jours ! et toi ne me refuse pas de demeurer avec moi, pour me faire goûter tes faveurs. Car s'il est des attraits dans les richesses, dans l'amour des parens, dans la royauté que les hommes regardent comme le bonheur des dieux mêmes, dans les plaisirs que nous cherchons dans les filets secrets de Vénus, en cédant à nos desirs ; s'il en est dans la joie que les dieux peuvent nous procurer, dans le repos qui rétablit nos forces après le travail, Hygiée, c'est avec toi ô immortelle ! que tout fleurit et que brille le printemps des grâces. Mais sans toi, il n'est pas d'heureux. »

(Voici * ce qu'il dit dans la pièce intitulée.....

« Je distribue les viandes : et je sais boire du vin de Toscane avec huit de mes amis. »)

Mon cher Timocrate, ces détails que nous venons d'entendre ne sont pas, pour parler avec Platon, les badinages de Socrate encore jeune, et paré des attraits mêmes du bel âge ; mais les dissertations sérieuses

---

* Ce qui est en parenthèse est inséré par quelque main étrangère dans le texte, et n'a aucun rapport avec le sujet ; ou il faut convenir qu'il manque beaucoup de choses à la fin de ce livre.

de Savans réunis à table : et je dirai avec Denys surnommé *Chalcous*

« Quoi de plus flatteur que de * commencer et de finir par ce
« qui est le plus cher à notre cœur ? »

---

* L'auteur a commencé par une apostrophe à Timocrate, et finit de même en nommant cet ami.

FIN.

CONCLUSION.

ARRIVÉ à la fin de la longue carrière de cette version française d'Athénée, je sens combien il reste encore de choses à faire, pour rendre la lecture de ce précieux Ouvrage aussi intéressante que je le désirerois : mais étonné moi-même d'avoir pu achever mon travail, tel qu'il est, au milieu des troubles qui nous ont agités depuis trois ans, je m'arrête, content de m'être rendu utile aux amateurs de la véritable érudition. Ce fut sans doute une grande hardiesse de ma part, d'avoir entrepris un travail qui pouvoit occuper dix personnes pendant le temps que j'y ai employé; mais je me suis dit : *Audaces fortuna juvat*; et j'ai au moins esquissé ce que d'autres plus habiles acheveront peut-être après moi.

Je n'ai donc pas tout rempli mon objet autant que je le désirois; car voici ce que je voulois ajouter à ma traduction, si ces temps orageux ne m'avoient pas privé des ressources qu'alloit me procurer l'homme estimable à qui j'avois fait hommage de mes veilles et de mes travaux.

1°. J'avois dessein de détailler, dans une dissertation de 150 pages au moins, tout ce qui étoit relatif à *la vie privée* des Grecs, à leurs *usages domestiques*, leurs *parties de plaisirs*, soit publiques, soit particulières, leurs cultes religieux, tous dus, comme chez les Egyptiens et les Hébreux, au culte du Soleil; en un mot, j'aurois repris tout ce qui est épars dans Athénée, en y joignant les nombreux matériaux que d'autres Ecrivains m'ont fournis dans mes lectures : mais ce travail faisoit un objet à part. Je suis donc obligé d'y renoncer, quelque curieux qu'eût pu être ce surcroît.

2e. La partie historique qui est considérable dans Athénée, devoit être éclaircie par des additions qui auroient suivi cette dissertation. En effet, de combien de personnages illustres ne parle-t-il pas, soit comme Souverains, soit comme inventeurs de plusieurs Arts, soit comme les ayant perfectionnés ? Je n'ignore cependant pas que le temps nous a laissé trop peu de monumens pour éclaircir plusieurs points importans de l'Histoire ancienne, ou plutôt je dirai avec le célèbre Robertson : « Lorsqu'on veut suivre « les opérations des hommes dans les temps anciens,

« et compter les pas successifs qu'ils ont faits dans « les divers objets de leurs travaux, on s'aperçoit « bientôt avec douleur que le champ de l'Histoire est « extrêmement borné dans ce qu'elle peut avoir de « certain ». *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*, Ouvrage qui va paroître en français. Malgré cette obscurité, les additions que je me proposois de faire auroient pu être utiles ; car les notes qui accompagnent ma traduction, ne sont presque relatives qu'à la lettre du texte grec ; et j'en avois prévenu dans ma Préface.

3°. Des éclaircissemens sur les monnoies, les mesures, tant de *capacité* ou *continence*, que de distance, sur les poids, les monnoies, les variations qui y sont survenues dans les différens âges, auroient été également utiles : mais depuis que j'ai mis cet Ouvrage sous presse, de célèbres Ecrivains m'en ont dispensé. L'Anacharsis, M. Romé de l'Isle suppléeront amplement à ce travail : on pourra consulter aussi le Pere Lamy sur le *Temple de Jérusalem*, Ouvrage latin, il est vrai, mais qui n'en est pas moins utile à lire sur cet objet ; Arbuthnot, Paucton. Ce n'est pas que ces Ecrivains aient par-tout rencontré juste ; car de l'aveu même de M. l'Abbé de Tersan qui s'occupe beaucoup des monnoies, des poids et

des mesures des anciens Peuples, il y a eu tant de variations à ces différens égards, qu'il est absolument impossible d'arriver à autre chose qu'à des *à peu près*. Je n'indiquerai pas d'autres Ouvrages ici; on n'a même que trop écrit sur ces objets, et la matière en est devenue plus obscure : les monnoies sur-tout présentent la plus grande incertitude; j'en ai tenu de toutes les espèces dans différens cabinets qui m'ont été ouverts, et par tout j'ai remarqué la même difficulté pour en fixer la juste valeur, relativement aux monnoies actuelles de l'Europe.

Voilà donc ce qui manque d'essentiel à mon Ouvrage; mais je ne l'avois pas promis. Je le fais suivre d'une table suffisante, sans m'être arrêté aux minutieux détails qui ne peuvent plaire qu'aux fades Savans en *us*. J'y ai jeté çà et là quelques notes, que j'ai cru nécessaires, et que je ne pouvois plus placer dans l'Ouvrage. Voyez-en un exemple au mot *Argos*.

J'observerai en terminant, qu'il est possible que dans le grand nombre de citations qui accompagnent ma version, il se trouve quelque laps de mémoire, ou quelques applications indirectes; je fais à cet

égard le même aveu que Gorrée présentoit à la tête de sa traduction de plusieurs traités d'Hippocrate : *In quibus conscribendis*, dit-il, *non ausim tantùm de me polliceri, quin alitèr quàm oporteret citari a me, vel demonstrari potuerint.* Je verrai avec plaisir qu'on relèvera mes erreurs, si c'est l'amour de la vérité qui fait agir ; si c'est par humeur, je me contenterai de mépriser la critique.

Quant à Casaubon, que quelques érudits nomment encore le chapeau à la main, et qu'ils me reprochent de n'avoir pas assez ménagé, j'ose assurer que je ne l'ai que trop épargné ; car si je m'étois arrêté à toutes ses erreurs, j'aurois eu à faire un volume presqu'aussi gros que celui qu'il a écrit sur notre Auteur. Je me contente donc des preuves nombreuses que j'ai données de son inutile érudition et de ses plagiats ; car il doit tout ce qu'il a de bon à Aegius, qu'il ne nomme même pas dans son verbeux commentaire.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE, natif de Senlis.

Too Aïdioo mee genneesanti, meede genneethenti doxa.

KORAN.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

PAGE 27, ligne 10, ajoutez à la note « dans un âge plus près du nôtre, on a renfermé ces qualités des amans dans une suite de mots dont les lettres initiales formoient l'ordre de l'Alphabet; c'est ce qu'on appeloit *l'Alphabet d'amour*. On en voit un exemple dans le *Sot curieux*, une des *nouvelles* de Cervantes.

P. 32, note 2, *ajoutez* : voyez aussi ce que M. Dutens a dit sur ce mot, dans ses *Origines* des découvertes, etc.

P. 35, n. 3, *ajoutez* : M. le Chevalier de Sauvigny nous a donné, il y peu de temps, en français, celles dont il s'agit; si l'on en croit ce Pape, nos Evêques étoient déja ce qu'on peut appeler des *roués*, sans foi, sans religion, simoniaques, pédérastes, etc.

P. 58, l. 15 et suiv : ces courtisannes que l'on emploie pour présenter les vœux dans les temples et offrir des sacrifices, ce que l'Auteur a rapporté ailleurs de leurs plaisirs, de leurs amours, de leur habileté dans l'art de la danse, ajoutant même que plusieurs d'entre elles étoient lettrées et suivoient les écoles des Philosophes; toutes ces circonstances, dis-je, m'ont rappelé ici les détails qu'un habile observateur nous a donnés sur les courtisannes et danseuses de l'Inde. Comme il a eu occasion de les observer une grande partie de sa vie, on peut le croire : j'extrais donc une des notes de son ouvrage, mais avec assez d'étendue pour présenter un parallèle assez intéressant, et qui rapproche les pays les plus éloignés. Il faut moins s'arrêter ici à ces prostituées Grecques, *Dictériades* vulgivagues, qu'à ces femmes galantes qui depuis la célèbre Aspasie, maîtresse de Socrate dans l'art de l'éloquence, et amie sur-tout de Périclès, avoient fait de leur état une véritable école d'urbanité licentieuse et en même temps pleine de grâces, ce qui avoit séduit toute la plus illustre jeunesse d'Athènes. Enfin on doit encore se rappeller que les plus renommés Philosophes de la Grèce ne s'étoient pas fait un scrupule de disserter sur l'amour, dans les termes les plus pathétiques, et de le peindre avec des pinceaux brûlans.

« Il faut, dit notre écrivain voyageur, observer que la religion des peuples « de l'Inde, ne leur a pas interdit les plaisirs des sens, et que presque « tous leurs anciens auteurs moraux, même les plus sévères, ont con- « sacré quelques pages à l'amour et à la volupté. L'état des danseuses

« Indiennes est en lui même si peu dévoué à l'ignominie, qu'un des « noms sous lequel elles sont très-souvent désignées, est celui de *ser-* « *vantes des Dieux.* Presque seules entre les femmes de ces con- « trées, elles apprennent à lire, à écrire, chanter, danser et à jouer des « instrumens. De plus, quelques-unes savent trois ou quatre langues; — « Elles vivent par petites troupes, sous la direction de Matrones dis- « crètes : il ne se fait point de cérémonies ni de fêtes, soit civiles soit « religieuses, où leur présence ne soit un des ornemens à peu près né- « cessaires : consacrées par état à célébrer les louanges des Dieux, elles « se font un pieux devoir de contribuer aux plaisirs de leurs adora- « teurs des tribus honnètes. On en a cependant vues qui, par rafinement « de de dévotion, se réservant pour les Brames et des espèces de moi- « nes mendians, ont dédaigné toutes offres et toutes caresses profanes.

« Quoiqu'il en soit, c'est à tort que quelques-uns ont ont présumé que les « temples profitoient du fruit des veilles plus ou moins méritoires de ces « danseuses. (*Ce que dit à cet égard notre voyageur, prouve que* « *M. Robertson a été mal instruit sur ce qu'il en rapporte dans* « *son histoire de l'Inde qu'il n'a pas vue*) : elles reçoivent au con- « traire, dans des temps fixes, de modiques rétributions en denrées ou « en argent ». — « Ces Indiennes formées pour plusieurs parties, exécu- « tent des ballets, en général ou moraux ou guerriers, le sabre et le poi- « gnard en main ». — « les accords de voix et d'instrumens (*comme* « *chez les Grecs*), le parfum des essences et celui des fleurs, peut- « être même la séduction des charmes qu'elles dirigent contre les specta- « teurs, tout se réunit peu à peu pour porter le trouble et l'ivresse dans « leurs sens. Quelquefois une douce émotion, un feu inconnu semblent « les pénétrer : étonnées, puis agitées, palpitantes, elles paroissent « (*comme Sapho*), succomber sous l'impression d'une illusion « trop puissante. C'est ainsi que par les gestes, les positions du corps « les plus expressives, par des soupirs étouffés et brûlans, des re- « gards scintillans ou chargés d'une molle langueur, elles ont su d'abord « exprimer l'embarras de la pudeur, puis le désir, l'inquiétude et l'es- « poir, enfin les menaces et les trépidations de la volupté ». — « Au « reste il paroît qu'en ce genre, les filles des Grecs et des Romains dé- « générés se faisoient aussi donner, peut-être moins sécrètement, des prin- « cipes de goût. *Motus doceri gaudet Ionicos matura virgo, et fingi-* « *tur artubus. — Amores de tenero meditatur ungui*, dit Horace, »: *Essais sur les mœurs de divers animaux de l'Inde, etc.*, ouvrage

précieux de M. d'Obsonville, dédié à feu de Buffon, chez Couturier, à Paris, 1785; note: page 256 et suiv.

P. 68, note, *ajoutez :* cet *indice* ou *dicterion* de lieu de débauche qui en prit le nom, s'est retrouvé sur la porte d'une des maisons d'Herculanum. Quant aux *Dictériades*, c'étoient des courtisannes aussi débordées que les Titulatæ des Latins, et sur lesquelles voyez le Pétrone de Burmann.

P. 78, note : *Soinon*, lisez *Koinon.*

P. 126, l. 4, mettez en note au mot *Mage :* on voit que les Mages ou Hiérophantes ont été les mêmes dans tous les siècles; ils se sont chargés de conduire les ames au Ciel, moyennant de l'argent.

P. 158, n. 1, *ajoutez :* peut-être même doit-on lire ici *de Cléomène et* de Laminthe. Cette correction est d'autant plus vraisemblable, que selon Cléarque, Laminthe étoit un Poëte qui célébra la courtisanne Lydée dans ses vers. Voy. ci-devant, p. 129. Il est donc presque démontré qu'il ne s'agit pas ici d'un nom de lieu que cherchoit Casaubon, mais je n'ai pas voulu passer sa conjecture sous silence.

P. 169, l. 8, n. 1, *lisez*, peiroonth'h.

P. 174, note, ajoutez à la fin : mais ne confondons pas ces hypocrites ou libertins avec ces Philosophes qui ont, dans tous les âges, rappelé l'homme à ses devoirs généraux et particuliers, et en conséquence à ses droits naturels; « droits, dit M. Felix, dont il ne peut même se dépouiller, bien loin de souffrir qu'un homme quelconque l'en dépouille. La Nature l'a rendu comptable envers lui-même, avant d'avoir des obligations à remplir envers les autres individus qui lui sont correlatifs. *Droits de la Nature et des gens.* On peut aussi mettre sur la ligne de ces vrais Sages, l'inestimable Auteur de la *Politique naturelle* ; ouvrage où tous les droits et les devoirs de l'homme sont si clairement analysés, si fortement défendus : c'est le chef-d'œuvre de la raison humaine; Rousseau n'est qu'un Pigmée avec son *Contrat social*, tout puisé dans Wolf, vis-à-vis de ce profond Ecrivain.

Page 175, ligne 1 : on voit dans les *Dits mémor.* de Socrate par Xénophon, avec quelle finesse Socrate se moquoit de ces élections faites par la voie du sort. L'expérience de tous les temps a prouvé que l'argent, la cabale, une autorité prépondérante ont toujours influencé ces élections : combien de *Sacripans* le sort ne met-il pas à présent à la têtedes affaires publiques et dans toutes les parties ? Plaise au Ciel qu'on

ne

ne répète pas un jour contre les Français ce propos d'un des Auteurs d'Athénée. « Lorsqu'ils se croyoient esclaves ils avoient du pain; au-« jourd'hui qu'ils sont libres, ils n'ont pas même une misérable fouasse ». Je suis trop frappé de nos troubles, pour ne pas placer ici ces réflexions.

P. 194, note, lisez *lymata.*

P. 220, l. 8, sois; *lisez* suis.

P. 233, l. 5 Clisthène, *lisez*, Hippoclide.

P. 236, l. 9, *Apokinos :* faites suivre ceci après Crétois : ôtez l'alinéa, et mettez un point après *maktrismos.*

P. 238, note; aussi gros, *lisez*, aussi long.

P. 245, n. 2. *ajoutez :* quoique l'Auteur ait fait dire ailleurs que les Romains excellèrent en tout. Observez que le numéro de cette page est faux.

P. 254; *lisez*, je joue de.

P. 257, l. 15; lisez en texte : faisoient la contre-partie; lisez en note : je garde le mot *ephymnei*, quoiqu'on ait proposé *hyphymnei.* En effet la pectis, qui étoit la même que la magadis, servoit à faire un accompagnement de *basse*, comme on le voit plus loin : le mot *contre-partie* est clairement indiqué par *antispaste.*

P. 258, l. 6, mettez en note : mais cette réponse de Posidonius ne lève pas la difficulté.

P. 307, l. 7; mettez en note « Chio : *lisez*, Cée : et dans le texte grec, *hee Keoos.*

Page 307, note 2, ligne penult. lisez, *aleuron.*

P. 308, l. 2; Géorgiques, *lisez*, Laboureurs.

P. 331, l. 2; *lisez*, Lycie.

P. 341, note, l. 2; lisez *perikommatia.*

P. 345, l. 14; cuise, *lisez* mise.

P. 354, l. 13; *après* jeu, mettez un point.

Ibid. l. 2, *lisez* blâmoit.

P. 355, n. 2, l. 1, effacez *plus.*

P. 360, n. 4, *lisez* meta K.

P. 361, l. 18, *lisez*, dans toutes.

P. 363, n. 4, *mettez :* je lis *is latagos*, pour *hai latages* qui ne fait aucun sens ici avec un verbe singulier.

P. 364, l. 14; *lisez*, l'antagoniste continuel du.

P. 369, l. 3; *lisez* pouvoit.

Ibid. l, 21. *lisez* dépouillés.

P. 410, l. 20; *au mot* Philadelphe, *mettez* en note : c'est le *Syringa.*

P. 412; ajoutez à la note « ma version paroîtra sans doute bien différente du texte de ce passage en deux ou trois endroits; mais j'ai sérieusement examiné, et plus même qu'on ne croira, les conjectures de Scaliger, Canter, Pursan, Adam, Casaubon, Dalechamp et j'ai pris mon parti; car traduire n'est pas commenter : il faut rendre les choses; au-lieu que dans un commentaire, on peut paroître très-docte, et ne jamais toucher au but : ce qui est si souvent arrivé à Casaubon sur-tout. Mais j'ai encore plus consulté ce que l'Auteur devoit dire d'après la nature qu'il vouloit nous peindre : cependant il est plus que probable que nous nous sommes tous trompés dans plusieurs corrections. Je traduis donc comme j'ai vu et senti, et je remercierai celui qui, avec un bon texte ancien, me montrera que je suis fort éloigné des pensées de l'Auteur de ce fragment, si défiguré par les copistes; il y a même quelques mots omis dans ma version; je vais les rendre en notes : du reste on sera indemnisé à certain point, sur ce passage obscur, par les détails que Théophraste nous a laissés sur les fleurs coronaires, dans son *Histoire* des Plantes, l. 6, c. 6 et 7; il mérite d'être bien lu.

P. 413, l. 9; souvent, etc.; mettez en note : on peut aussi prendre avec raison le sens suivant « souvent même vous pourrez planter du lierre de manière qu'il forme une couronne, etc.; et à la phrase suivante : « c'est aux fortes branches qu'il faut couper ces brins, etc.

P. 413, l. 28; écrivez en texte : la Lychnis qui flatte par sa belle couleur.

P. 414, l. 3; *effacez* flambe, et mettez en texte : mais la *phlox*, etc.; et mettez en note : ce mot *phlox* étoit pour Dalechamp le *souci* ou *calendula*; pour d'autres, c'est l'œillet : mais *phlox* indique, suivant Théophraste, *l. c.*, une plante inodore. On le fait encore synonime de *Lychnis*; mais de qu'elle espèce? car Théopraste les distingue trop bien, pour qu'on doive les confondre. On a aussi entendu ce mot de la *clematis daphnoides* ou *pervenche*; et M. Adanson n'est pas plus constant que les autres. Disons donc avec Théophraste qui cite le lotus, etc. pour exemple, que l'on a lieu d'être fort embarrassé par ces équivoques que présente un même mot, pour désigner des plantes toutes différentes les unes des autres. *Hist.*, l. 7, c. 14. Ajoutons même avec lui, que la plante qu'on croit identique en di-

verses contrées, n'est absolument pas la même. En effet, dira-t-on, que la rose d'Egypte qui dure deux mois en fleur sur le rosier, est la même que la nôtre ? Le myrte qui y étoit très-odorant et très-suave, n'avoit aucune odeur en Grèce. Oui, j'ose l'assurer, nos plantes, nos fleurs, nos fruits diffèrent essentiellement de tout ce que l'antiquité a connu d'analogue : ainsi je conserve le mot grec *phlox*, en attendant qu'on en fixe le sens tel qu'il doit être.

Ibid. l. 24; peuplier : mettez en note « Casaubon veut l'entendre de l'épine blanche dont la fleur s'employoit dans les couronnes, mais qui n'a jamais été désignée par le seul mot *leucée* ; il indique toujours le peuplier : écrivez donc ici en texte « le peuplier, de même que le safran qui se cache (*il se fane*) au printemps, le souchet, le troëne, le vellon, etc. Théocrite, Idylle 2, vers 121, réfute Casaubon.

Ibid. l. derniere; après *courantes*, écrivez : « sans avoir été semées, le bouton d'argent, l'ancolie, le chalcas, les viol., etc. : mettez ensuite en note : le *chalcas* ou *cachlas* est la balsamine, mais un nom asiatique, que quelques-uns donnoient au *buphthalme* par abus.

P. 415, l. 5; il y a dans le texte même cette observation que j'avois omise: « on trouve aussi écrit, *attirant par leurs couleurs charmantes.* »

Ibid. n. 1; au mot *Holkia* qui m'avoit été suggéré par un homme instruit, pour *thelkia* du texte, *mettez* « c'étoit selon lui le plurier de *holkion*, diminutif de *holkos*, connu dans Gorrée *lexic.*, et que Pline écrit *holcus*, pour désigner *l'orge*, ou le *sorgo*. Selon l'auteur de cette conjecture, il s'agissoit du scorpiure ou héliotrope, ou de l'orobanche, comme je l'avois indiqué d'après lui par pure complaisance : mais j'aime mieux laisser le texte sans interprétation, ne voyant rien de relatif au but de notre Poëte.

Page 415, l. 16; au mot *Théophraste*, mettez en note : chap. 14.

P. 425, note; *ajoutez :* il est néanmoins possible qu'Anacréon ait entendu le mot *bathykolpos*, d'une *taille svelte.*

P. 435, note; ajoutez à la fin : cependant seroit-ce se tromper que de prendre le *Phagdas* ou *Sagdas* pour le *Sagdenum* de Phénicie; c'est-à dire l'opobasalsamum de Syrie ?

P. 442, n. 2, l. 2; après *l'autre*, ajoutez : le mot *camis* ne paroît pas éloigné de l'oriental *schamès* ou *schem-es*, feu indicateur, nom du soleil chez les Hébreux, comme je l'ai déjà indiqué ailleurs.

TABLE GÉNÉRALE

DES PRINCIPALES MATIÈRES.

A

B.

E

Ermésianax

F

G

Hipponicus,

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

X

FIN



